
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1860

Volume 25: 1860

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/Annales>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 25: 1860, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/Annales/25>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION.

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION

ou

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION EMPLOYÉS
DANS LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

—
TOME XXV. — N° 1.
—

45623

PARIS

TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE

IMPRIMEUR DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—
1860

MISSIONS DU LEVANT.

ABYSSINIE.

*Lettre de Mgr DE JACOBIS à M. STURCHI,
assistant de la congrégation.*

30 septembre 1859.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais!*

C'est une bien agréable obligation pour moi que celle de répondre à vos lettres du mois d'avril et du mois de mai derniers. Toutes deux me donnent la douce assurance de votre constant intérêt pour nous, et de semblables paroles sont

pour mon âme comme un prélude des joies du Paradis.

Avant toute autre chose, je dois vous avertir qu'il m'est maintenant devenu physiquement impossible d'écrire de longues lettres. Votre bonté voudra donc bien excuser ma brièveté. Il est vrai que, si les paroles sont courtes, les sentiments n'en sont pas moins ceux de la plus vive affection et du plus profond respect.

La dernière de vos lettres me mettait sous les yeux la magnifique perspective que vous présente l'avenir de nos maisons. Mais le naufrage de la mer Rouge vient de ravir une grande partie de ces espérances. Dieu l'a voulu, j'en bénis son saint Nom de tout mon cœur. Il ne nous convient pas de lui en demander raison; ce que nous avons à faire, c'est d'attendre avec résignation des temps plus favorables. Peut-être le dernier sinistre déterminera-t-il la prudence de nos supérieurs à retarder l'envoi de nouveaux ouvriers. En ce cas, nous nous conformerons humblement à leur volonté, en nous soumettant à travailler beaucoup et à recueillir peu de fruits.

Finalement, le firman si longtemps attendu donne des signes de vie. Il se trouve actuellement entre les mains de M. le consul de France

à Djeddah, lequel, en m'en donnant avis, m'annonce que M. Gilbert, nouvellement destiné au consulat français de Massawah, doit passer bientôt par Djeddah, et qu'alors lui-même présentera au pacha du pays le firman et le nouveau fonctionnaire. Celui-ci sera dès lors muni de tous les pouvoirs nécessaires, afin qu'en arrivant à son poste, il puisse faire commencer aussitôt les travaux de l'église française dans l'île de Massawah. On voit reluire dans toutes ces démarches le zèle qui anime M. le consul de Djeddah. Je ne l'ai pas encore remercié par lettre ; j'attends, pour le faire, que son projet soit exécuté.

Nous avons déjà depuis longtemps une somme de 2,500 francs, pour commencer la construction ; nous espérons que la charité de nos supérieurs nous procurera des ressources, afin de pourvoir aux dépenses ultérieures.

J'ai expédié hier des commissions pour le pays des Bogos. Par la même occasion j'ai fait part à Mgr Biancheri et à M. Stella de vos affectueuses salutations. Ces deux confrères sont éloignés de huit journées de chemin.

Je dois ici vous présenter l'expression de la vive reconnaissance que j'éprouve pour les services que vous et d'autres personnes avez rendus à

l'ambassade abyssinienne. Comment pourrai-je jamais leur en témoigner dignement ma profonde gratitude ? Je n'ai d'autre moyen que de me servir de vous, mon cher Confrère, comme d'un autre moi-même, et de vous prier d'avoir la bonté de remercier en mon nom tous ces bienfaiteurs, et de ne pas oublier M. Antoine Dabbadie, des Basses-Pyrénées. Exprimez-lui mes plus sincères actions de grâces et assurez-le de ma part que Jésus, ce libéral rémunérateur, lui paiera fidèlement et largement la dette de son pauvre missionnaire.

La communauté tout entière s'unit à moi pour présenter ses hommages à notre très-honoré Père, et pour lui demander de nous bénir, au nom de notre saint Fondateur, afin que cette terre si ingrate puisse enfin porter des fruits de consolation.

Je me recommande aux prières de tous nos confrères, et je suis invariablement,

Votre etc.

† Justin DE JACOBIS,
i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

Emcullo, 4 novembre 1859.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais!*

Le pacha de Djeddah a envoyé un commissaire à Massawah. Il vient exécuter la concession que le sultan de Constantinople fait à la France, d'un terrain suffisant pour bâtir dans cette île une église catholique et la maison du consulat français.

En conséquence, le 22 octobre dernier, sur l'invitation du gouverneur et du commissaire, nous nous rendimes, M. Gilbert et moi, dans l'île de Massawah, afin d'assister au choix du terrain et d'y donner notre avis. Dès que nous

fûmes arrivés, le commissaire fit réunir, au nom du gouverneur, les principaux personnages de l'île, et les informa simplement de la cession, sans ajouter un mot de plus. Par cette réserve digne et prudente, il manifestait que la donation n'était pas le fait de leur propre volonté, et il se donnait le loisir et le droit d'examiner l'effet qu'un tel acte produirait sur le public ; car, pour en comprendre la portée, il faut savoir que l'île de Massawah est considérée comme une dépendance de la mosquée de La Mecque.

La première fois que Son Éminence le Cardinal Barnabo nous fit connaître l'expédition du firman, obtenu à Constantinople par l'ambassade française, pour bâtir une église à Massawah, il nous avertissait en même temps que nous eussions à nous en servir prudemment, et de manière à ne pas exciter le fanatisme mahométan. M. Rousseau, consul français à Djeddah, donna de son côté les mêmes avis au nouveau consul de Massawah. Mais le commissaire nous délivra des précautions que nous aurions dû prendre. Persuadé, le premier, de la circonspection qu'il devait apporter dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus, il voulut, avant de donner connaissance de l'acte solennel et officiel de la con-

cession du terrain, attendre quelques jours, pour mieux examiner l'effet que cette innovation produirait sur l'esprit public, comme font, en pareil cas, des gouvernements absolus et faibles en même temps.

L'opinion publique cependant, autant qu'on peut en juger, continue à se déclarer pour nous d'une manière plus prononcée, et M. Gilbert, notre consul, dit qu'au bout de trois ou quatre jours, nous pourrions prendre possession de notre terrain, et l'environner d'un petit mur, avant de commencer les constructions, afin qu'ainsi on reconnaisse bien que nous ne bâtissons point sur le sol musulman.

Permettez-donc, Monsieur et cher Confrère, que je me serve de votre entremise pour inviter les deux familles de saint Vincent à rendre grâces au Seigneur de ce beau triomphe remporté sur l'enfer, et à le prier de nous accorder, s'il vient à en être besoin, la force des martyrs. Car de quoi ne serait pas capable le fanatisme musulman, dans une île qui se trouve, pour ainsi dire, à la porte de La Mecque ?

Comme le temps des travaux approche, je dois vous avertir que notre vénéré confrère, M. Poussou, m'a laissé, en passant il y a huit

ans, une somme de 500 talaris pour les premières dépenses. Cette somme ne tardera pas à être épuisée, et nous espérons que votre active charité, qui jusqu'ici a pourvu à nos besoins, saura encore trouver le moyen de nous aider à continuer notre édifice : autrement on pourrait nous appliquer le reproche que fait Notre-Seigneur à celui qui, après avoir commencé à bâtir, laisse son ouvrage imparfait.

Abba-Emnatu, aumônier de l'ambassade du roi Négussié près l'Empereur des Français, m'a parlé de la maladie de M. Poussou. Je pense qu'à l'heure qu'il est il doit être guéri. Cependant, dans l'incertitude où je me trouve, et aussi pour ne point le fatiguer, et pour ménager une vie si précieuse à la Congrégation, je continuerai à m'adresser à vous pour nos affaires, jusqu'à ce que vous me donniez la nouvelle si désirée de son entier rétablissement. Vous ne me trouverez pas indiscret, j'en suis sûr, car je connais votre zèle pour travailler à soutenir les œuvres de Dieu.

Je vous prie d'être mon interprète pour exprimer mes sentiments de profond respect à notre très-honoré Père.

Veillez aussi prier tous nos confrères, prêtres, étudiants, séminaristes, frères, de se souve-

nir devant Dieu de l'Abyssinie, et surtout de son
pauvre missionnaire qui se dit, en l'amour de
Notre-Seigneur, de vous et de tous

le très-humble serviteur,

† Justin DE JACOBIS,
i. p. d. l. m.

Lettre de M^{sr} BIANCHERI, coadjuteur du vicaire apostolique d'Abyssinie, à M. STURCHI, assistant de la congrégation, à Paris.

Karen (pays des Bogos), 18 novembre 1839.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Dans la lettre que vous écriviez à M. Stella, vous lui recommandiez de me prier de vous donner quelques signes de vie. Il est bien vrai que depuis longtemps je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mais j'en ai été empêché par des raisons qui sont bien suffisantes pour m'excuser. Si vous tenez à ce que je vous les expose, il vous faudra beaucoup de patience pour me lire. Du reste il est bien juste qu'un discours long compense mon long silence; et afin de bien éclaircir

les choses, je m'en vais remonter un peu haut dans la narration de mon histoire.

Vous devez vous souvenir qu'il y a à peu près trois ans, le pacha d'Égypte, Saïd, fit de grands préparatifs de guerre pour venir combattre Théodoros qui avait pris le titre de *Prêtre Jean* et d'empereur d'Abyssinie. Il se mit en marche avec son armée et arriva jusqu'à Kartoum. Mais voilà qu'on vient lui apprendre que son ennemi dont il cherche la trace, ce formidable *Prêtre Jean* n'est pas dans le pays où il le croit, c'est-à-dire à une demi-journée du Sennaar, mais bien dans le pays des Bogos, situé à l'Orient ; que cet adversaire à combattre n'est pas Théodoros, mais bien M. Stella. C'est là, dit-on, le véritable *Prêtre Jean*, il s'appelle en effet, *Abouna Jamny*, il est véritablement prêtre ; c'est lui qui a empêché l'armée du pacha de s'emparer du pays des Bogos, c'est lui qui a fait restituer trois cents hommes déjà faits prisonniers, c'est lui qui prétend faire encore restituer plus de mille vaches, chèvres et moutons ; c'est lui qui arrête les provisions et qui empêche de payer les tributs que l'on devrait recevoir de tous ces peuples. Saïd Pacha, satisfait d'avoir découvert son véritable ennemi, se contenta de renforcer considérable-

ment la garnison de Gascoigne. Il lui en coûtait cependant d'être joué par un prêtre, et il eût voulu le prendre et lui faire payer son insolence. Cependant, craignant les dangers du long voyage qu'il eût fallu faire pour aller le combattre en personne, il jugea à propos de s'en retourner au Caire. Arrivé en Égypte, il n'a rien de plus pressé que de faire ses réclamations contre M. Stella, auprès du consul de France, demandant par quel droit la *grande nation* pourrait prétendre à permettre qu'un de ses prêtres vint ériger un royaume dans ses propres États. Le consul qui, ou ne croyait pas à ce prétendu royaume, ou craignait que ses *memorandum* ne fussent point reçus avec le respect convenable, pensa que le mieux était de s'adresser à nos confrères d'Alexandrie pour prendre des informations sur le fameux *Empire Stellatique*. En conséquence de cette mesure, M. Barozzi écrivit à Mgr de Jacobis, lui demandant quelques éclaircissements. Mais à peine quinze jours se sont-ils écoulés, qu'arrive une autre lettre de ce même confrère, dans laquelle il déclare qu'il n'a plus besoin d'informations, vu que le consul de France a appris d'une manière certaine et par des lettres confidentielles que le dit M. Stella s'est fait non-seulement *Roi*,

tiques m'avaient fatigué la tête et oppressé le cœur à un tel point que j'en étais tombé dans une espèce d'affaissement léthargique. Mais enfin, me direz-vous, à quoi donc ont abouti tant d'enquêtes et d'informations ? Le résultat a été de me faire redouter les langues mauvaises et les plumes calomniatrices qui trouvent si facilement créance quand elles inventent des fables sur le compte des pauvres missionnaires.

Maintenant que je vous ai donné une justification bien suffisante, je pense, de mon long silence, permettez-moi de vous tracer une esquisse de l'état politique et moral de l'Abyssinie. Ce grand pays se divise à l'heure qu'il est, en deux royaumes principaux, et en une infinité de petits États. Les chefs des deux grands États sont : l'empereur Théodoros dont l'autorité s'étend depuis les sources du Tacassé jusqu'au Nil, ou pour mieux dire, dans le pays d'Amarah ; et Négussié qui a sous son pouvoir Gondar et le reste du pays jusqu'à la mer, c'est-à-dire les pays de Tigré et de Semien. Ces deux royaumes sont remplis de chefs révoltés qui, chacun de leur côté, s'emparent d'une province et en font un centre de guerres interminables. Les deux souverains n'ont d'autre occupation que celle de combattre con-

tinuellement ces petits princes, et jamais ils n'en viennent à bout ; car ceux-ci se tenant dans le voisinage des montagnes, s'y retirent aussitôt qu'ils voient une armée s'approcher, et se mettent en sûreté ; puis, quand l'armée s'est retirée, ils tombent sur les détachements qu'ils peuvent surprendre et portent la dévastation dans les pays tributaires des souverains. Ceux-ci à leur tour ravagent les campagnes et brûlent les villages de ceux qui prêtent secours ou donnent asile aux révoltés ; d'où il résulte que l'Abyssinie est devenue comme un grand théâtre de pillage et d'incendie. Les paysans qui se voient ainsi en butte à des incursions sans fin, vendent leurs bestiaux ; et de l'argent qu'ils en retirent, ils s'achètent une lance et un bouclier pour se faire soldats et servir dans les endroits où ils espèrent pouvoir jouir d'un peu de tranquillité. L'empereur Théodoros se voyant réduit à l'impossibilité de vaincre les révoltés de ses États, est devenu comme un furieux, et commande les cruautés les plus horribles ; il fait fusiller, couper en morceaux, pendre tous ceux qui tombent entre ses mains. Dans ces derniers mois il a donné ordre dans le pays de *Horrow achimano* qu'on n'épargnât ni les femmes, ni les en-

fants, et qu'on tuât tous les habitants sans distinction d'âge, ni de sexe ; c'est une vraie bête féroce.

Négussié jusqu'à présent ne s'est point livré à de semblables excès ; mais cela n'empêche pas que ses États ne soient journellement en proie aux ravages des révoltés. Vous savez qu'il a envoyé une ambassade à l'Empereur Napoléon, pour lui demander du secours, et pouvoir par là se défendre contre son rival Théodoros ; vu qu'il ne peut guère compter sur sa propre armée qui, à ce que l'on dit, prendra la fuite au premier choc avec les troupes de Théodoros. Du reste, il est encore bien occupé avec les Gallas et il cherche à en finir avec le musulman Amad Bézeir, qui depuis trois ans le tient en échec et suit la tactique des Espagnols contre Napoléon I^{er}. Quand Théodoros donne dans le pays des Gallas, il se retire dans ses montagnes, et de là il envoie de petits détachements pour examiner les mouvements de l'armée impériale. A peine aperçoit-il quelques petites troupes séparées du corps principal pour aller fourrager, qu'il tombe sur elles à l'improviste et les taille en pièces. Il quitte ensuite un pays pour passer à un autre, et malheur aux pelotons isolés qu'il rencontre, car

ils sont infailliblement la proie des *guerillas* de Bézeir. C'est par ce moyen que ce chef entreprenant et rusé se soutient lui-même et soutient indirectement Négussié auquel il donne ainsi le temps de se fortifier et de s'aguerrir. Si Dieu empêche encore pendant quelques années Théodoros de s'avancer dans le Tigré, nous pouvons espérer que Négussié sera assez fort pour lui résister, et alors nous pourrons faire quelque chose ; car jusqu'à présent la grande peur que l'on a de Théodoros, empêche les principaux chefs de se déclarer pour Négussié et les populations de venir à nous, vu que Théodoros, de concert avec l'Abouna hérétique Salama, menace de pillage et d'extermination tous les catholiques.

Les tribus des Bogos ne connaissent ni Théodoros ni l'Abouna, elles ne craignent que le gouverneur de l'Amoyen. Elles ne savent ni *kebot*, ni *tzogalezé*, ni *vold keb*, expressions désignant les trois opinions qui divisent les partis religieux de l'Abyssinie ; ils n'ont ni *destera* ni moines pour les exciter contre nous, mais ils ont la prescription de ne point examiner les choses religieuses ; et pour eux le *nebih* (prophète) *Mohammed* et le *nebih Isah* (Jésus-Christ) sont deux bons frères qui peuvent s'accommoder

ensemble. Dites à un de leurs vieillards de se faire baptiser. « Et qu'ai-je besoin de baptême, répondra-t-il, je suis chrétien, je suis fils de chrétiens, qu'est-ce qui me manque? — Mais n'avez-vous pas commis des péchés dont il faut obtenir le pardon? — Eh! quels péchés ai-je à expier? je ne tue point, je ne vole point. » Cependant il y en a bien peu qui pourraient répondre de cette manière; car ces pays sont dans une complète anarchie; chacun fait ce qu'il veut. Si on vient à tuer un homme, même par accident, le pays de celui qui l'a tué est responsable du meurtre, et chaque concitoyen de la victime se fait une gloire de la venger. De là des meurtres et des pillages sans fin. Le gouverneur de l'Amoyen qui devrait remédier à ces désordres se contente de recevoir les présents des deux partis, puis laisse le procès à la merci du plus fort. Son principal soin est de percevoir le plus de tributs qu'il peut; et si quelques malheureux tardent un peu à le payer, il descend bientôt pour ravager le pays et faire prisonniers les jeunes gens et les filles, afin que leurs parents lui payent ensuite une bonne rançon; ou bien il enlève les bestiaux, les grains, enfin tout ce qui tombe entre ses mains et se partage en-

suite le butin avec ses soldats. Dans le moment même où je vous écris, il est à répartir à ses troupes les dépouilles enlevées dans les pays de Beziuch et d'Allol qui avaient fait quelque difficulté pour lui payer le tribut. Laissera-t-il en paix les pauvres Bogos qui lui ont déjà payé le leur? Nous n'en savons rien, et nous craignons bien qu'il ne vienne aussi les piller, car les soldats abyssins sont comme les sauterelles qui laissent partout les funestes traces de leur passage. Tel est l'état des pays que nous devons évangéliser. Eh! que voulez-vous que fassent ces pauvres peuples qui n'ont jamais reçu la moindre instruction ni vu un bon exemple, vivant toujours au milieu de la plus profonde anarchie, incertains tous les jours de leur existence physique et plus encore de leur existence morale?

L'année dernière, quand ils virent notre église terminée, beaucoup d'entre eux exprimèrent le désir de travailler à leur salut; mais de grandes et continuelles perturbations les forcèrent à se disperser, et ils cherchent encore à se soustraire à leurs inquiétudes incessantes en s'expatriant. Il est vrai qu'à une journée et demie d'ici, un peu vers le nord, il y a un groupe de montagnes

qui serait presque inaccessible aux Abyssins et où ils pourraient s'établir; mais vous comprenez combien d'inconvénients entrainerait pour nous un changement de résidence; il nous faudrait abandonner notre église toute neuve et songer à en construire une autre; il sera bien difficile de se résoudre à cette mesure.

Depuis que nous avons une église, j'ai consacré tous mes soins à l'éducation des enfants. Tous les jours nous les rassemblons au son de la cloche; un prêtre abyssin que nous avons avec nous leur fait l'école, et nous pouvons espérer de retirer de grands fruits par ce moyen, car ces enfants montrent une intelligence peu commune. Je n'ai pas encore pu jusqu'ici prévoir s'il y en a parmi eux qui pourraient être préparés au sacerdoce, mais je suis presque certain qu'il s'y en trouvera. Dans les commencements je crois que nous ferons bien de nous servir pour eux de la tolérance laissée au rite oriental, et de leur permettre de se marier avant de recevoir les ordres; nos successeurs pourront plus tard essayer de les amener à une vie plus parfaite.

Je ne puis vous donner aucune connaissance des effets produits en Abyssinie par l'ambassade, car j'en ai aucune nouvelle. Mgr de Jacobis,

qui est plus exact que moi à écrire, doit vous tenir au courant, je pense, de tout ce qui concerne les affaires de ce pays; et vous êtes sans doute instruit par lui d'une manière complète sur les espérances et les craintes qui chaque jour se succèdent mutuellement et se partagent notre pauvre cœur. Je termine donc ici ma trop longue lettre, et je vous prie d'excuser le peu d'ordre que vous y aurez trouvé, car j'ai été obligé de l'interrompre plusieurs fois et je n'ai guère pu par conséquent exprimer comme il faut tous mes sentiments. Je vous prie d'offrir mes salutations les plus respectueuses à notre très-honoré Père. Veuillez l'assurer de ma parfaite soumission, et lui témoigner le désir que j'éprouve d'apprendre quelle est sa manière de voir touchant ce qu'il y aurait à faire pour le bien de cette mission; je serai heureux de pouvoir connaître ses vues afin de m'y conformer entièrement.

Veillez aussi présenter mes respects à tous nos confrères, aux prières desquels je me recommande; et comme chaque jour je réunis dans mon *memento* les deux familles de saint Vincent, je les prie de me payer de retour de la même manière.

Je vous présente les affectueuses salutations de

mon cher compagnon M. Stella, et je vous remercie du bon souvenir que vous conservez de moi, avec toute l'affection dont mon cœur est capable, demeurant toujours, etc.

Votre très-humble serviteur,

† Laurent BIANCHERI,
Coadj. du Vicaire apostolique d'Abyssinie,
i. p. d. l. m.



*Lettre de M. DELMONTE, à M. GUARINI, procureur
général de la congrégation près le Saint-
Siège, à Rome.*

Souakim, 12 décembre 1859.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais!*

Me voici amené pour un instant, par la main de Dieu, dans le golfe de Souakim, sur les côtes de la Nubie : c'est de là que je prends la liberté de vous donner quelques nouvelles de mon voyage.

Je ne sais si vous vous souvenez encore du pauvre Delmonte, à qui, il y a peu de temps, vous eûtes la bonté d'écrire plusieurs lettres. C'est celui-là même qui vous parle, et qui, le 26 novembre dernier, s'est embarqué à Suez sur un vapeur de la compagnie turque de la Medjidié

pour se rendre en Abyssinie, et se mettre sous la juridiction de Mgr de Jacobis. Si le vapeur avait fait cette route directement, j'y serais déjà arrivé, car il ne m'aurait fallu que six jours pour atteindre le but de mon voyage. Nous voici au 12 décembre, et je ne suis pas encore arrivé, et je ne sais combien de temps il me faudra avec un bâtiment à voiles. Voici les causes qui ont occasionné mon retard. De Suez nous sommes allés en un jour et demi à Kosseir, puis en deux jours à Djeddah, où nous avons stationné jusqu'au 5 décembre. De Djeddah on nous a transportés à Souakim, sur la côte opposée; et, comme le vapeur retourne à Suez, je suis obligé de l'abandonner et de prendre une barque pour continuer ma route. Mais quelle barque! à peine oserait-on s'en servir en Europe pour traverser une rivière, tant elle est légère et mal construite. Comme il n'y en avait pas d'autre, je l'ai retenue, et aujourd'hui même nous allons déployer l'unique voile qui s'y trouve. Et quelle voile encore! elle est si lourde qu'elle semble plutôt être une charge qu'un secours pour le voyage.

Permettez-moi maintenant de faire un pas en arrière, et de vous donner quelques détails. Suez n'a rien de remarquable que sa position, qui de-

viendra de plus en plus importante, surtout si l'on exécute le projet du canal maritime. J'ai appris dans le pays que cette ville n'a pas plus de huit cents habitants pour le moment ; dans ce nombre il y a une cinquantaine d'Européens. Presque tout le commerce des Indes et de l'Angleterre passe par là ; mais ces richesses n'y laissent d'autre trace de leur passage que la misère. Les Anglais y ont établi une station du télégraphe électrique sous-marin qui doit arriver jusqu'à Bombay.

Kosseir est une petite ville qui contient à peu près quinze cents habitants. Le peu de commerce qui s'y exerce a pour objet les bestiaux. Là, on commence à voir des visages d'une couleur plus foncée que celle des Arabes de l'Égypte. Les Anglais y ont établi une autre station de leur télégraphe.

Djeddah, dont le seul nom inspire la terreur à tout cœur sensible et chrétien, au souvenir du massacre qui s'y est accompli il y a peu de temps, présente de loin un aspect très-agréable. Elle est bâtie en amphithéâtre, d'une manière pittoresque et tout à fait orientale. L'œil se repose agréablement sur ce panorama. On y aperçoit des maisons qui ont jusqu'à quatre étages. Mais au

tant la ville semble belle de loin, autant, vue de près, elle cause de répugnance, à cause de la malpropreté et de l'air empesté qu'on y respire. L'eau, cet élément si nécessaire à la vie, y a un goût désagréable ; si l'on n'a pas soin de la filtrer, elle est malsaine, car ce n'est que de l'eau de citernes, et de citernes qui ne sont jamais nettoyées. La seule vue de ces réservoirs fétides vous ôterait l'envie de vous désaltérer, si la nécessité n'était là pour triompher de votre répugnance. Tout le commerce du pays consiste en coquillages, en perles, en corail blanc et rouge, et en certain bois dur de diverses nuances : toutes ces marchandises arrivent par la Mecque, qui n'est éloignée que de six lieues de Djeddah. Tous les vivres doivent venir de loin, car aux environs il n'y a pas un pouce de terrain cultivé. De toutes parts, on ne voit qu'un désert privé de sources d'eau douce, et le pauvre Arabe ne peut se procurer une misérable existence que par son petit commerce avec l'Égypte. Le nombre des habitants de Djeddah s'évalue à neuf ou dix mille. Mais, à certaines époques de l'année, surtout pendant le *Ramadan*, la population devient plus considérable, et l'on m'a assuré que le nombre des pèlerins musulmans qui, chaque année, passent par là

pour se rendre à la Mecque, monte à plus de cent mille. Il paraît aussi que plusieurs de ces malheureux périssent par la faim ou la chaleur, ou bien sont victimes des épidémies qui accompagnent toujours ces nombreuses caravanes. En Europe, une telle quantité de voyageurs ferait la richesse d'une ville ; mais pour Djeddah les pèlerins sont un fléau : au lieu d'y laisser des richesses, ils consomment celles qu'ils y trouvent. Il est vrai qu'ils prennent tous des vivres pour le voyage ; mais si en route leur provision vient à manquer, il faut qu'ils vivent d'aumônes jusqu'à leur retour dans leur pays. Deux fois j'ai voulu parcourir seul toute la ville, et j'ai pu m'apercevoir que pour le moment il n'y a aucun danger. Il est vrai que j'étais habillé à l'Orientale ; mais mon chapeau blanc me fit bientôt reconnaître comme Européen, et j'eus même occasion de m'apercevoir que l'on se doutait que j'étais prêtre : toutefois je ne remarquai aucun sentiment hostile dans ceux qui m'environnaient. Pendant mes promenades, il m'arriva de donner quelque aumône à des pauvres qui se présentaient à moi presque nus, mourant de faim ou défigurés par des maladies : tous semblaient respecter un missionnaire chrétien, et ne rougissaient pas de lui

baiser la main, quoiqu'il fussent à une si petite distance de la Mecque.

Pendant mon séjour, j'étais logé chez un négociant italien. Pour me distraire et éviter l'oïveté, je me mis une fois à jouer de la flûte. Ma chambre était au rez-de-chaussée. Les Arabes, entendant jouer d'un instrument dont le son leur était inconnu, vinrent s'attrouper devant la fenêtre, et, ouvrant les yeux et la bouche, ils laissaient de temps en temps échapper ces mots : *en cha Allah*, pour exprimer leur surprise. Elle augmenta bien plus quand ils s'aperçurent que, tout en jouant, je tenais les yeux fixés sur un papier. Quelques-uns, plus curieux, pénétrèrent dans ma chambre, et, me faisant mille *salamalek* (salut à toi), s'approchaient pour bien regarder l'instrument et le pauvre joueur. J'étais heureux de me voir au milieu de ce cercle, et je me croyais déjà maître passé. Je jouais tantôt des cantiques, tantôt quelque marche ou quelque morceau *dei Lombardi*, lorsqu'on vint me dire que, tout juste sous ma fenêtre, il y avait cinq singes que deux Arabes faisaient danser à coups de bâton et au son de ma flûte. Je me sentis piqué de voir l'usage profane que l'on faisait de ma musique, et je renfermai la flûte dans sa boîte, en

priant les Arabes de se retirer. Quelques-uns crurent que j'étais soldat, mais presque tous me reconnurent pour un *kassis* (prêtre); plusieurs même vinrent me baiser la main. La seule chose qui puisse intéresser un voyageur à Djeddah, c'est la vue des caravanes qui partent pour la Mecque. Figurez-vous une longue file de cinq ou six cents chameaux : tous portent de grands baldaquins, qui recouvrent un *sofa* où deux personnes sont assises vis-à-vis l'une de l'autre avec leurs provisions. La procession marche lentement et en silence, et chacun tient toujours les yeux tournés vers la *ville sainte*. En voyant défiler ces caravanes, mon cœur était plongé dans une profonde tristesse, et la satisfaction que pouvait trouver ma curiosité n'était point capable de la dissiper.

Les maisons des deux consuls anglais et français massacrés à Djeddah sont encore inhabitées. On y fait remarquer les traces du sang des victimes égorgées. Ces maisons appartiennent à des Arabes et sont tout à fait abandonnées; tout y est ouvert, et l'on peut y aller à toute heure.

A Djeddah, j'aurais voulu prendre une barque pour me rendre directement à Massawah; mais le consul français m'a conseillé de profiter du

bateau à vapeur et d'aller d'abord à Souakim. Ce nom me rappellera toujours un bien triste moment, car nous avons manqué périr dans ce voyage. Un courant avait emporté le navire hors de sa route. Pour échapper à sa violence, on voulut forcer la vapeur, et la chaudière faillit éclater. Grâce à Dieu, elle en fut quitte pour des avaries qui exigeront cependant des réparations considérables.

Souakim a tout au plus mille habitants. Les indigènes construisent leurs chétives habitations avec des nattes de feuilles de palmier. On distingue quelques maisons bâties en pierre, mais ce ne sont que les plus riches qui se permettent un semblable luxe. Les Anglais y ont établi la troisième station de leur télégraphe sous-marin. Le pays est riche en troupeaux et en bons pâturages. Vous y verriez beaucoup de jardins, où les légumes poussent à merveille. Les Européens seuls s'occupent de la culture. L'objet du commerce de Souakim est le blé, le riz, les bestiaux, les pelleteries et la gomme; ces dernières marchandises viennent en grande partie du Soudan. Toute la garnison se compose d'une douzaine de soldats qui exercent la douane. Cette ville, quoique située en Nubie,

sur le territoire du vice-roi d'Égypte, continue cependant d'appartenir au sultan de Constantinople.

Depuis que je suis parti de Suez, je n'ai rencontré aucun prêtre; et l'une de mes grandes privations, c'est de ne pouvoir plus célébrer la sainte messe. Le jour même de la fête de l'immaculée Conception j'étais à Djeddah. Le capitaine et les officiers d'un navire français me prièrent de leur dire la sainte messe; mais, à mon grand regret, je fus obligé de leur répondre que je n'avais pas ce qui m'était nécessaire pour leur donner cette satisfaction. Dans la même ville de Djeddah, une dame française, dont le mari est employé au télégraphe, est venue me prier de bénir sa maison. J'ai goûté un bien grand plaisir à mettre sous le patronage de l'immaculée Marie une habitation située à si peu de distance du tombeau de Mahomet.

Maintenant je pars pour Massawah, plus tranquille que jamais, puisque je m'en vais, par la volonté du Père de famille, qui m'envoie cultiver sa vigne parmi les pauvres Abyssins. Je ne sais combien de jours il me faudra pour terminer mon voyage; d'après ce que je prévois et ce qu'on

me dit, ce ne seront pas les moins pénibles. Mais que le saint nom de Dieu soit béni. Dans ma solitude et pendant ces longues journées du trajet, ma seule consolation est la vue du ciel, que je regarde souvent, et avec une satisfaction toujours nouvelle : car je sais que là est mon Dieu qui a promis de rendre le centuple à qui abandonne tout pour porter sa croix et le suivre. Qu'il est doux pour le missionnaire de penser qu'il a affaire avec un Maître si bon ! Il est impossible de rendre par des expressions ce que l'on éprouve ; il faut se trouver dans ces circonstances pour s'en faire une idée. Et puis avec cela avoir dans Marie immaculée une mère, un soutien, un guide, quoi de plus consolant ? O Marie ! combien j'estime précieuse la faveur d'être compté au nombre de vos enfants ! Faites que je me rende digne de ce titre glorieux ! ou ôtez-moi la vie ou attirez-moi à vous.

Je termine en me recommandant à vos prières et en vous souhaitant une bonne et heureuse année. Je suis de tout cœur, etc.

Votre tout dévoué serviteur et confrère,

C. DELMONTE,
i. p. d. l. m.

CONSTANTINOPLE.

*Extrait d'une lettre de la Sœur MERLIS à la
Sœur N., Fille de la Charité.*

Constantinople. — Hôpital français, 17 décembre 1858,
une heure du matin.

MA CHÈRE SOEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais !*

Vous me permettrez de venir vous distraire un instant de tant d'occupations diverses qui vous accablent pour vous prier de recevoir les vœux de mon affectueuse reconnaissance. Je vous écris ces lignes aux pieds de Jésus agonisant ; je veille cette nuit nos malades ; et trois ou quatre d'entre eux surtout me représentent notre bon Sauveur au jardin des Olives, car ils approchent de leur der-

nière heure. L'un est Polonais et très-pieux ; l'autre Français, en bonne disposition et avec sa parfaite connaissance ; le troisième est un pauvre nègre qui ne passera pas la nuit et qui se recommande à Dieu avec une foi très-vive ; le quatrième enfin est un Grec schismatique, très-dévoit à sa manière, car au milieu de son erreur il semble être dans la bonne foi. Dernièrement nous en avons un autre qui a voulu mourir catholique. La maladie lui a donné assez de temps pour s'instruire et rentrer dans le sein de l'Église en abjurant ses erreurs d'une manière très-édifiante. Ce pauvre malheureux était venu à notre dispensaire après avoir passé plusieurs nuits dans les rues. Il était domestique, et ses maîtres s'étant aperçu qu'il était poitrinaire l'avaient impitoyablement renvoyé pour cette raison. N'ayant point de parents ici, il se trouvait abandonné ; vous pensez bien que je ne pouvais pas le délaissér de mon côté, et Dieu m'a récompensée grandement en me donnant la joie de voir sa conversion.

Nos convalescents me fournissent aussi beaucoup de consolations. Un bon nombre d'entre eux sont des marins des bâtimens de guerre en station ou de la marine marchande. Je les ras-

semble presque tous les soirs pour leur faire une petite instruction en forme de conversation. Ils m'écoutent avec une grande attention, comme feraient des enfants dociles. Plusieurs d'entre eux n'ont pas eu le bonheur de faire leur première communion et s'y préparent avec zèle. D'autres ont oublié le peu qu'ils ont su, mais ils sont heureux de s'entendre répéter les enseignements qu'ils ont écoutés dans leur enfance. O ma chère Sœur, comme je voudrais bien vous voir à ma place, au milieu de cette vingtaine de marins, comme vous jouiriez ! Bien plus capable de le leur apprendre que moi, vous leur feriez aimer Dieu et vous les porteriez à s'attacher à lui pour jamais. Je suis confuse de voir qu'une si grande faveur m'ait été réservée ; et, dans mon indignité, je sens que cette seule consolation est capable de me faire supporter toutes les autres misères de cette vie.

Deux de ces bons marins viennent de faire leur première communion. Ils ont été bien pénétrés de la grandeur de la grâce qu'ils ont reçue. Ils semblaient être perdus en Notre-Seigneur en faisant leur action de grâces ; lorsque nous fûmes sorties de la chapelle ils y restèrent seuls, et longtemps après nous les y retrouvâmes, les yeux

encore tout remplis de larmes. Leurs camarades avaient voulu se joindre à nos Sœurs pour chanter des cantiques analogues à la circonstance ; ils se préparent encore maintenant pour chanter des Noëls à la messe de minuit. Vous voyez que je m'oublie en vous parlant de nos bons marins ; mais ils méritent bien que je vous édifie en vous racontant tout ce qui les concerne. Voici encore un trait qui vous fera voir leur bon cœur. Dernièrement deux d'entre eux avaient fait quelque chose de répréhensible. Je me contentai de leur dire devant les autres qu'ils m'avaient fait beaucoup de peine , et que je serais forcée pour l'exemple de tous de les mettre au *pain sec* ou de les renvoyer à bord suivant l'avis du Docteur. Alors ils se firent écrire une lettre dans laquelle ils s'avouaient très-coupables et me demandaient leur pardon comme à une mère, me promettant qu'à l'avenir ils seraient plus sages. Vous comprenez que je fus heureuse de leur faire grâce et de les dispenser d'une pénitence qu'il m'aurait coûté de leur imposer. Du reste, ils m'ont bien tenu parole. La vie que mènent ces pauvres marins est très-dure, mais leur plus grand mal est l'ignorance. Je tâche au moins de leur apprendre à prier ; si vous pouviez m'envoyer des chapelets

pour eux, je vous en serais très-reconnaissante et vous feriez une bien bonne œuvre.

Notre hôpital est toujours au complet, et j'ai plus de charge que jamais. Nous avons beaucoup de pauvres Polonais. Ils sont bien malheureux loin de leur patrie; la plupart sont protégés français, et envoyés comme tels à notre hôpital avec un billet qui est donné gratuitement par la chancellerie. Nous avons grand besoin que la Providence vienne à notre secours pour suffire à toutes les misères que nous avons à soulager. Vous savez que nos ressources ne sont pas grandes; et, qui plus est, on ne nous en fait pas espérer beaucoup; mais nous tâchons de faire le peu qui nous est possible. J'ai reçu l'étoffe que vous m'avez envoyée, je vous en remercie. Veuillez distribuer autour de vous mes souhaits respectueux, et me croire toujours en l'amour de Jésus et de Marie,

Votre reconnaissante et affectionnée,

Sœur MERLIS,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la Sœur LESUEUR à la Sœur DEVOS,
Supérieure de la Compagnie des Filles de la
Charité.*

Constantinople, Maison de la Providence, 25 janvier 1859.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais !*

Je m'empresse de répondre au désir que vous avez exprimé, en vous adressant quelques détails sur les œuvres qui sont si chères à votre cœur. Le temps ne me permet pas d'étendre autant que je le voudrais le compte rendu que j'aurais à faire de mille traits intéressants. J'en prendrai donc quelques-uns seulement entre beaucoup d'autres.

Je commence par notre Orphelinat, œuvre si intéressante dans un pays tel que celui que nous

habitons, où toutes les nations se donnent pour ainsi dire rendez-vous. Depuis plusieurs années, cette œuvre prend une extension extraordinaire, si l'on fait attention au peu de ressources que nous avons. En ce moment nous comptons chez nous 174 orphelines; parmi elles sont des Grecques, des Turques, des Arméniennes, des Italiennes, des Maltaises, des Russes, des Allemandes, des Polonaises, des Françaises. Celles-ci forment le plus petit nombre. Ainsi se manifeste la puissance de la Religion qui réunit dans son sein toutes les nations et qui appelle toutes ces enfants dans une maison nommée à juste titre : *La Providence*. Toutes se confondent pour se mettre sous la protection de Marie, apprendre à la connaître, à l'aimer et à chanter ses louanges. Nous avons encore parmi elles des juives et des hérétiques; cette année plusieurs nous ont consolées par leur conversion. Quatre Grecques ont fait abjuration dans les meilleurs sentiments et continuent de montrer par leur conduite sage et pieuse qu'elles ont compris leur bonheur. Trois juives, en outre, ont reçu le Baptême. Croyez, ma très-honorée Mère, que nos cœurs sont au comble de la joie quand nous avons pu arracher à notre ennemi commun des âmes

qui semblaient devoir lui appartenir pour jamais.

Il y a quelque temps, le nouveau Vicaire Apostolique, Mgr Brunoni, a lui-même administré le Baptême, la Confirmation et la sainte Communion, dans notre Chapelle de Notre-Dame de la Garde transformée ce jour-là en Cathédrale. C'était une cérémonie bien touchante et bien édifiante de voir trois juives, un juif, une négresse et une grecque participer pour la première fois aux célestes douceurs de la grâce divine qui tombaient à flots sur leurs fronts régénérés. Ce sont de bien beaux jours passés sur cette terre d'exil, quand le Père de famille fait préparer le festin pour l'Enfant prodigue, ou pour la brebis du désert qui retourne au bercail.

Une autre consolation qui nous a été donnée est celle que nous a procurée la retraite de la fête de l'Immaculée Conception. Encouragée par l'exemple de saint Vincent, malgré notre peu de ressources, j'ai compté sur la Providence qui ne m'a jamais fait défaut. J'ai ouvert les portes et appelé à ces saints exercices toutes les jeunes filles élevées autrefois dans notre Internat. Un grand nombre ont répondu à notre appel, et vous auriez joui, ma très-honorée Mère, de voir au milieu de

Constantinople, capitale de l'islamisme, cette armée de jeunes filles conjurant le Ciel par la ferveur de leurs prières, de jeter des regards de miséricorde sur cette terre désolée par l'erreur. Ce qu'il y avait de plus édifiant, c'est que la plupart de ces jeunes filles, habituées au luxe et à toutes les satisfactions que procure la fortune, avaient quitté tout cela pour venir passer huit jours de prière et de recueillement, confondues avec les Orphelines et leur donnant l'exemple de l'obéissance et de la piété. Cette retraite a produit les plus heureux résultats, et je crois que les fruits s'en conserveront longtemps. Ces jeunes personnes étaient tellement touchées qu'elles pleuraient à la pensée seule de quitter la maison. Vous voyez, ma très-honorée Mère, qu'au milieu des travaux et des peines inséparables de tant d'œuvres réunies, nous trouvons de grandes consolations ; que votre cœur s'unisse donc aux nôtres pour en remercier le Divin Maître.

Je ne puis passer sous silence l'œuvre si intéressante de la Loterie. Vous savez que c'est une des ressources fondamentales de notre maison. Chaque année, à mesure que nos besoins deviennent plus considérables, le nombre des billets augmente en proportion. L'année dernière nos

Sœurs en ont placé quinze mille, et ce qu'il y a d'étonnant et de glorieux pour la Religion, c'est que les Turcs les plus distingués ont beaucoup contribué à cette augmentation. Quelle différence donc de nos jours avec ce temps peu éloigné de nous où un chrétien ne pouvait pénétrer chez les Turcs sans s'exposer aux insultes ou à la mort même. Aujourd'hui nos Sœurs peuvent aller partout dans les quartiers entièrement turcs. Les portes des Pachas leur sont ouvertes et on les reçoit avec honneur et distinction; on les appelle des *hommes de bien*. On pense que ce serait les avilir que de leur donner le nom de femmes, terme qui chez eux est le synonyme d'esclaves ou d'êtres inutiles.

Un médecin turc, parlant très-bien le français et chez lequel nos Sœurs étaient allées faire une visite, tâchait d'expliquer à sa femme un peu plus civilisée que les autres, ce que nous étions, et pour le lui faire comprendre il lui dit : « Ce sont des personnes de l'autre monde qui ont renoncé à tout ce qui plaît aux sens pour se donner entièrement à Dieu. » Ces paroles dans la bouche d'un infidèle sont certainement un plus beau compliment que ceux que nous peuvent adresser les chrétiens les mieux disposés.

Vous savez, ma très-honorée Mère, qu'une des coutumes du pays est d'offrir le café à chaque personne un peu considérable que l'on reçoit. On fait cette politesse à nos Sœurs, celles-ci refusent toujours, et cela édifie beaucoup ces pauvres gens qui ne comprennent pas que l'on puisse se passer de cette satisfaction.

Les Turcs portent à leurs chefs un respect très-profond ; les domestiques tremblent devant leurs maîtres et les servent avec une gravité majestueuse. Ils font aussi pour nos Sœurs ce qu'ils font à l'égard de leurs chefs, et ils les accompagnent avec beaucoup d'honneur. Ce respect qu'on a pour elles leur permet de pénétrer partout où toute autre femme ne pourrait parvenir. Bien plus, après que les Turcs ont pris les billets qu'on est venu leur offrir, ils remercient encore de ce qu'on leur a fait l'honneur de penser à eux et de les faire contribuer à nos bonnes œuvres.

Après cette œuvre de la Loterie, vient celle de notre Catéchuménat. Voici quelques faits intéressants qui s'y rencontrent. Nous avons eu ici une jeune négresse dont l'histoire est toute providentielle. Cette pauvre enfant avait été vendue, bien jeune encore, à un Pacha qui occupait une des premières charges à Constantinople. A l'épo-

que de la guerre d'Orient, un de ses frères, soldat dans la Légion étrangère, ayant découvert sa demeure, alla lui donner des renseignements sur sa patrie et sur sa famille. Née à Alger d'un père catholique, la pauvre enfant apprit que sa mère vivait encore, ainsi qu'un autre frère et deux sœurs. Le jeune militaire, après la prise de Sébastopol, dut retourner en Afrique. Dès ce moment sa sœur n'eut plus d'autre pensée que celle de se soustraire à l'esclavage et de devenir chrétienne. Peu de temps après, la mort enleva son maître; elle, profitant de la circonstance, s'enfuit du palais et vint demander asile à Notre-Dame de la Providence. Son âme naturellement douce et pieuse se disposa parfaitement au Baptême et à la sainte Communion. Elle ne cessait de louer et de prier Dieu, la nuit on l'entendait encore prier dans son sommeil. La divine Providence, toujours si bonne pour elle, permit que la dame d'un officier de marine, sur le point de retourner en France, vint nous la demander pour l'attacher à son service. Cette dame possède une maison de campagne aux environs d'Alger et elle espère faire connaître un jour à l'enfant le reste de sa famille. Notre chère petite, après quelques difficultés pour son départ, a quitté enfin Constanti-

nople où elle n'était pas trop en sûreté, car le palais de son ancien maître étant à côté de Galata, elle craignait toujours d'être reconnue par les Turcs.

Une autre de nos négresses néophytes a montré la fermeté de sa foi en la confessant devant un tribunal turc. Nous l'avions placée comme domestique dans une famille catholique de nos quartiers. Un dimanche, comme elle se rendait à l'église avec sa maîtresse, elle fut reconnue par un Turc. Bientôt la police l'arrête et la reconduit chez son ancien maître. Celui-ci, qui l'avait perdue de vue depuis deux ans, l'accable de reproches et la fait mettre en prison. Le même jour, apprenant ce triste événement, nos Sœurs qui visitent les prisonniers trouvèrent le moyen de la voir et, pour lui adoucir les rigueurs de son cachot, lui envoyèrent une couverture. Elles se rendirent ensuite auprès du Pacha ministre de la police, et lui dirent que la négresse arrêtée était chrétienne, qu'elle s'était présentée chez nous et que nous n'avions pu lui refuser le Baptême qu'elle demandait, que maintenant elles venaient le consulter sur ce qu'elles avaient à faire pour obtenir de son maître la grâce de la liberté. Le Pacha accueillit très-bien nos Sœurs et leur pro-

mit de s'occuper de cette affaire. Le lendemain notre jeune négresse dut comparaitre en plein tribunal. Là, on tâcha de l'intimider par des reproches et par des menaces. Elle répondit à tout avec fermeté et courage, en affirmant qu'elle était chrétienne, ajoutant qu'étant née païenne, elle n'avait embrassé l'islamisme que par force, mais que son cœur avait toujours désiré le Baptême des chrétiens; qu'elle était heureuse maintenant et très-heureuse, qu'on pouvait lui trancher la tête si l'on voulait, mais qu'elle ne serait jamais musulmane. Le Pacha conclut alors son procès en lui disant : « Va-t'en donc où ton âme te porte; » et il la renvoya chez nous. Quelle joie pour nous, vous pouvez le penser, car nous ne nous attendions pas à une semblable délivrance. Nos enfants de Marie la conduisirent en triomphe à Notre-Dame de la Garde. Depuis la veille elles n'avaient cessé de l'invoquer à son sujet.

Nous venons de recevoir depuis peu une jeune musulmane qui nous édifie beaucoup par son ardeur à s'instruire, et par sa touchante piété. Appartenant à une riche famille de Constantinople, cette jeune personne entendait souvent parler de notre sainte Religion par un Catholique qui

fréquentait sa maison. Touchée vivement par la grâce, elle résolut de quitter ses parents, qui n'auraient jamais consenti à la voir chrétienne. La famille du Catholique qui lui avait fait connaître la Religion, l'ayant reçue chez elle, vint nous prier ensuite de vouloir bien l'admettre au nombre de nos catéchumènes. On dit que sa mère connaît son dessein, et l'approuve même ; mais elle ignore le lieu de sa retraite et la croit bien loin de Constantinople. Son ardeur est si grande, et son intelligence si extraordinaire, que dans l'espace d'une semaine elle a appris tout ce qu'on exige ordinairement d'une catéchumène avant son Baptême. Bien souvent elle verse des larmes en récitant le *Credo*, et quand on lui demande pourquoi elle pleure ainsi : « Ah ! dit-elle, c'est parce que Jésus a souffert et qu'il est mort pour nous, et moi j'ignorais cela autrefois. Oh ! comme je suis heureuse de la grâce qu'il va bientôt m'accorder quand je recevrai le Baptême. » Tout lui plaît chez nous ; elle supporte avec une gaieté charmante la privation d'une foule de choses dont elle avait l'usage dans sa maison. Nos cérémonies religieuses la touchent, l'émeuvent vivement, et on la trouve toujours priant, ou lisant son catéchisme. Espérons que de si

bonnes dispositions en feront une excellente chrétienne.

Je termine ici la narration des quelques faits que j'ai choisis pour vous les transmettre; les préparatifs d'un voyage inattendu m'ont empêchée d'en rassembler davantage; il y en a assez cependant pour vous faire voir combien de merveilles la grâce de Dieu prépare dans ce pays.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, etc.,

Ma très-honorée Mère,

Votre, etc.,

Sœur LESUEUR,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.



*Lettre de la même aux Membres du Conseil de
l'OEuvre des écoles d'Orient.*

Constantinople, 1^{er} novembre 1859.

MESSIEURS,

Le but de votre sainte institution, les bontés dont vous avez daigné honorer notre mission, et la reconnaissance bien sincère dont je suis pénétrée, sont pour moi des sujets pressants de vous rendre compte de l'état de nos œuvres à Constantinople, tant pour vous faire apprécier le bien que déjà vous avez fait, et que vous continuerez, j'en suis certaine, que pour vous montrer celui que vous pouvez faire encore. C'est un champ immense que le nôtre ; c'est une terre productive qui ne demande que la culture ; les essais faits depuis quelques années en sont une preuve évidente. Donnez donc, Messieurs, aux

ouvriers et aux moissonneurs les instruments et les matériaux nécessaires ; et cette terre rapportera au centuple, sous le rapport religieux et sous tous les rapports humains.

Je reviens ici, Messieurs, sur des détails dans lesquels je suis déjà entrée dans mon dernier rapport, parce que j'ai lieu de craindre que vous ne l'ayez pas reçu ; je l'avais confié à l'un des honorables membres de votre association qui visita nos établissements, l'an passé. S'il en était autrement, je vous prie de vouloir bien excuser ma répétition : du reste, vous remarquerez sans doute qu'il y a eu des augmentations assez considérables dans nos divers offices.

Notre maison de Notre-Dame de la Providence, quartier de Galata, renferme :

1° Un orphelinat de près de deux cents enfants, de toutes nations et religions. C'est une OEuvre d'autant plus nécessaire, qu'à Constantinople, les jeunes personnes sans famille sont extrêmement exposées, et que la classe pauvre est tout à fait négligée, tant pour l'instruction que pour le travail.

Vanité excessive et misère ; tel est à peu près le partage des jeunes filles pauvres de notre ville.

2° Trois classes, un asile et un ouvroir, pour environ trois cents enfants externes, de toutes les nations et les religions, ainsi que les orphelins. Ce nombre serait plus considérable, mais l'hôpital français, situé à Péra, a aussi des classes et un ouvroir externes.

3° Le catéchuménat des femmes : nous en avons eu bon nombre cette année, surtout des Turques de toutes conditions.

4° Un dispensaire pour hommes et pour femmes, où plus de trois cents pauvres reçoivent chaque jour les consultations, les médicaments et les pansements nécessaires à leurs maladies. Ces pauvres viennent quelquefois de fort loin.

5° Les visites à domicile : elles sont nombreuses dans notre immense ville, et la longueur des courses qu'elles nécessitent empêche qu'elles le soient davantage ; car, quoique Constantinople soit excessivement vaste et peuplé, nous devons aller au delà chercher les pauvres et les malades, afin de trouver encore des petits enfants à baptiser.

Les visites à domicile ne se bornent pas à procurer le soin des malades et le moyen de faire des baptêmes ; elles fournissent encore l'occasion de faire légitimer les mariages, de procurer du

travail à ceux qui n'en ont pas, de veiller à ce que les enfants fréquentent les classes ; enfin, de remédier, autant qu'il est possible, à toutes les misères qu'elles mettent à même de connaître. Aussi peut-on dire que cet office n'a de limites que celles qu'on est forcé de lui imposer ; et, quel que soit le nombre des Sœurs qui y sont employées, il serait toujours à désirer qu'on pût y en employer davantage.

6° La visite des prisons : œuvre bien intéressante dans une ville où la police se fait si mal et d'une manière presque encore barbare ; ce qui nous a valu, très-souvent, le bonheur de faire acquitter de pauvres victimes de l'injustice arbitraire, ou de l'oubli désolant de l'autorité ; soit en prévenant les chancelleries respectives de ces malheureux ; soit en nous adressant directement aux pachas, qui ont pour nous de la déférence, et j'oserais presque dire, en certain cas, de la complaisance.

7° L'orphelinat des garçons, séparé en deux parties. La première est composée de quarante garçons que nous gardons à Galata ; ce sont les plus chétifs, et ceux qui ont encore quelques parents.

La deuxième partie, trente-trois enfants, est en-

voyée à la campagne, dans une ferme où plusieurs de nos Sœurs soignent ces enfants : ce sont ceux qui n'ont plus aucun parent, et les enfants trouvés : nous les élevons pour en faire des cultivateurs. Nous sommes obligées de faire ce choix, à cause des préjugés qui règnent ici contre les travaux des champs. Dans notre pauvre Turquie, un oncle, un frère, un cousin même, regardent comme un déshonneur que son jeune parent soit cultivateur, et cependant cette œuvre prospère ; les enfants travaillent déjà très-bien : ils sont forts, robustes, et vivent dans une innocence admirable.

Notre maison de Notre-Dame de la Providence est aussi chargée du nouvel hôpital de la Paix, de la maison de Brousse, et de celle de Yéni-Capou (maintenant Psamathias).

L'hôpital de la Paix, dont le mobilier nous a été donné par l'armée française, et le terrain par le Sultan, est destiné aux pauvres, qui à Constantinople n'ont pas d'hôpital spécial : il est situé entre Péra et Bébek, village qui possède aussi un établissement qui fait beaucoup de bien.

Nous avons transporté deux de nos OEuvres de Galata à ce nouvel hôpital, le catéchuménat des hommes et les petits enfants trouvés. Nous dé-

sirons ardemment aussi y ouvrir des classes pour les enfants de l'endroit, garçons et filles ; les parents nous sollicitent de le faire , et nous en sentons la nécessité autant, et peut-être plus qu'eux ; nous le ferons aussitôt que les moyens nous seront fournis, et ces moyens, Messieurs, nous les attendons de vos généreux sacrifices.

La maison de Brousse va toujours progressant. Grâce à vos dons, environ cent enfants fréquentent les classes, et nous donnent beaucoup de satisfaction. Les personnes qui vont visiter le mopt Olympe et les sources chaudes ne manquent guère de voir l'établissement de nos Sœurs, et reviennent très-contentes des enfants.

Quant à la maison de Yéni-Capou, nous avons été forcées de la transférer ailleurs ; nos ressources ne nous permettant pas d'y avoir un aumônier. Nous nous sommes rapprochées d'une église catholique située dans un autre quartier, où il se trouve tout à la fois des catholiques et des hérétiques de diverses nations.

Ce n'est pas sans de bien vifs regrets que nous avons dû abandonner les quatre-vingt-dix petites filles qui fréquentaient les classes de Yéni-Capou ; cependant notre peine a été adoucie en

voyant que le quartier que nous habitons maintenant renferme un bien plus grand nombre de pauvres que celui que nous avons quitté.

Tel est, Messieurs, le simple exposé des œuvres de notre mission ; chacune a des détails bien intéressants , que le temps ne me permet pas de vous donner, mais que vos cœurs comprendront bien : le mien, tout plein de reconnaissance, me presse de me dire

Votre très-respectueuse servante,

S^r LESUEUR,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

SYRIE.

*Lettre de M. REYGASSE, prêtre de la Mission, à
M. SALVAYRE, procureur général à Paris.*

Tripoli, le 8 novembre 1859.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais!*

C'est à juste titre que vous attendez de moi quelques mots sur cette mission : votre prédilection pour elle condamne mon long silence. Je vous dirai donc que, depuis quelque temps, il s'opère en Syrie, dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, un mouvement que nous pouvions bien prévoir, mais que nous ne supposions pas devoir arriver sitôt. Ce mouvement est sensible dans toutes les tribus, sectes ou nations,

dont se compose ce petit coin de l'Asie, qu'on appelle Syrie : mais il n'est pas uniforme, vu que les intérêts de chacune d'elles sont différents et même opposés. Dans l'état de morcellement où se trouve le pays, il est comme impossible qu'il y ait une révolution générale. Si, parmi les musulmans, il surgit quelques désordres, les autres nations y resteront indifférentes, à moins que le contre-coup ne doive les frapper, et alors elles ne feront que le parer, chacune pour sa part, et non toutes ensemble : si le trouble a lieu parmi les chrétiens, les musulmans en riront, en jubileront, et les laisseront faire; et l'agitation restera ainsi renfermée dans le centre où elle s'est formée.

Mon intention n'est pas de vous conduire dans ce labyrinthe, où s'agitent autour de nous les passions populaires, surtout depuis quelques années : outre que je m'écarterais des lois prescrites aux enfants de saint Vincent, ce ne pourraient être que des détails fastidieux, et puis : *Quod supra nos quid ad nos?* Il sera plus intéressant de vous montrer l'état de nos chrétiens, auxquels nous consacrons nos soins et nos fatigues. Je veux vous parler surtout des maronites, qui ont fait si souvent l'objet de nos entre-

tiens. Ce petit peuple mérite une attention toute particulière, vu sa position qui l'isole en quelque sorte de toutes les autres tribus de la Syrie. Il occupe une grande partie de la chaîne du Liban, qui est pour lui comme une immense forteresse d'où il pourrait, ce semble, déjouer les efforts de l'ennemi le plus puissant. Attaché comme il l'est à la foi catholique, sans qu'il ait jamais eu de schisme dans son sein, il s'est maintenu pendant une longue suite de siècles dans ses mœurs, ses usages et sa hiérarchie, malgré les persécutions et les efforts de toute nature que les musulmans ont tentés pour le séduire.

Depuis 1840, l'état des maronites s'est considérablement modifié. Ils crurent à cette époque qu'ils allaient l'améliorer. Des conseils ennemis leur firent entendre que le vieux prince Béchir, qui les gouvernait alors avec un bras de fer, mais qui faisait leur gloire et leur force, était un tyran qu'il fallait abattre. Le fait s'exécuta. Les conseils de la France arrivèrent trop tard. Le joug du prince ayant été secoué et la domination égyptienne écartée, il leur fallait un autre chef et une autre suzeraineté. Ils avaient été assez simples pour croire qu'un gouvernement européen succéderait au gouvernement égyptien.

tien ; mais loin de là : ils se trouvèrent aussitôt sous la main de leurs anciens maîtres, les musulmans , qui, cette fois, au lieu de leur laisser le choix d'un prince qui les gouvernât selon leurs anciennes coutumes, leur imposèrent eux-mêmes un prince avec le titre de caïmacan et une autorité subordonnée. Enfin ils firent disparaître, en 1843, une partie de leurs coutumes féodales, par une constitution dictée par l'Angleterre et publiée par le Cherib el Efeudi, envoyé extraordinaire de la Porte.

A partir de cette époque, les idées de ces bons montagnards se sont portées volontiers vers la nouveauté. Le caïmacan, subordonné aux désirs du Pacha et à sa politique, réduit à la moitié de la principauté de la montagne, par la création d'un second caïmacan pour la partie mixte, c'est-à-dire habitée par des druses et des chrétiens, pourvu en outre de faibles revenus, sans être à même de se créer des ressources, se trouve, par le fait de sa position, obligé de laisser marcher les choses au gré du peuple : et le peuple, sans chef, pour ainsi dire, se laisse guider naturellement par les mauvaises passions, ou selon l'inspiration des intérêts privés, quelquefois par des instigations étrangères. Point de force pour ré-

primer les méfaits, point de centre de réunion pour amener les esprits à l'intelligence de l'intérêt commun, ni pourvoir au besoin de la nation et en éloigner les dangers. L'autorité du patriarche maronite soutient seule, pour le moment, dans son équilibre cette petite nation sur le penchant de sa ruine ; mais l'homme ennemi, le moteur des révolutions, a beaucoup affaibli cette foi antique, qui faisait écouter, comme des oracles, les moindres prescriptions du chef de la religion : sa voix se perd souvent au milieu du tumulte des agitations des partis.

Il est facile de concevoir que des agents politiques mettent à profit cet état de choses, et fassent des efforts suprêmes pour pouvoir en recueillir quelques avantages. Aussi, quoique je ne veuille en aucune façon parler de politique, je ne puis pas vous laisser ignorer ce qui, sur les lieux, est devenu une évidence pour les plus simples et les plus ignorants de nos paysans. Vous m'avez compris ; et ceux qui ont révolutionné l'Espagne et le Portugal, ceux qui aujourd'hui même ont une si grande part aux troubles de l'Italie, ce sont eux-là même qui travaillent les maronites depuis près de vingt ans. Jusqu'ici, il est vrai, ils n'ont pas pu entièrement réussir à leur gré, car les sym-

pathies restent encore à la France; mais les méchants, qui sont partout en grand nombre, ne demandent pas mieux que d'être encouragés et soutenus. C'est ce que nous avons vu, il y a trois ans, dans la guerre qui a éclaté entre deux puissants partis maronites de ce district, les Édeniens et les Becharrins; c'est ce qui s'est vu, l'année dernière, dans le soulèvement contre le caïmacan maronite, lequel, chassé de sa résidence de la montagne par ses propres sujets, a dû se retirer à Beyrouth pour trouver sa sûreté sous la protection du Pacha et des consuls. La même chose a lieu aujourd'hui dans le district du Kesrouan où se trouve notre établissement d'Antoura : là les paysans ont chassé leurs cheiks ou seigneurs avec leurs femmes et leurs enfants, au nombre de plus de trois cents, et ont séquestré leurs biens. Ceci se remarque surtout dans les démêlés des chrétiens avec les druses : ceux-ci se font gloire de leur livrée et la portent bien haut; leurs protecteurs sont donc bien connus.

Je voudrais vous entretenir un peu plus au long de ce soulèvement des paysans du Kesrouan contre leurs seigneurs; mais cela me mènerait trop loin. Je vous dirai seulement qu'un

homme sans aucune teinture de lettres, un forgeron, s'est mis dans le commencement à la tête du mouvement, et, s'improvisant en tribun du peuple, s'est acquis une autorité presque absolue, non-seulement sur le Kesrouan, mais encore sur les districts de Gebeïl et du Fatouch, et jusque chez les Métoualis, qui lui payent un certain tribut. Comme il est doué d'un sens droit et d'une grande perspicacité, il a empêché de plus graves désordres qui devaient naturellement surgir d'un soulèvement de cette nature. Ces faits se passent sous les yeux du caïmacan et du Pacha, et l'on ne voit pas qu'on ait encore rien fait pour s'opposer à ces désordres.

Cet état de choses durera-t-il ? ce n'est pas probable ; mais où cela ira-t-il finir ? voilà un bien mauvais exemple pour ces populations. Le branle est donné aux insurrections populaires, et on s'aperçoit qu'elles ne sont pas réprimées. Ne s'accoutumera-t-on pas à secouer toute sorte de joug ? Dieu veuille qu'on n'aille pas jusqu'à attaquer l'autorité religieuse ! Ce qu'il y a à craindre, c'est que la cupidité des méchants ne les porte plus tard à se jeter sur les biens des religieux, biens qui sont très-considérables.

Toutes ces choses, nous en sommes témoins,

nous ne pouvons pas ne pas les voir ; mais nous n'y restons pas moins étrangers, autant qu'il est en nous. Nous sommes à notre œuvre et nous la poursuivons à travers tous les événements. Nos missions actives n'ont pas cessé, depuis que le Seigneur nous les a confiées : quand nous ne pouvons les faire sur un point du Liban où l'effervescence des esprits est trop grande, nous nous transportons sur un autre. En ouvrant mon journal, je trouve que, depuis 1851, nous avons donné quarante-cinq missions, vingt-trois retraites ecclésiastiques et douze retraites aux séculiers. Je vous ai déjà parlé de l'ordre que nous suivons dans tous ces exercices, c'est le même qu'on a toujours tenu dans la congrégation. La mission dure un mois dans les villages un peu considérables, et quinze jours ou trois semaines dans les moindres. Nous y éprouvons souvent de grandes consolations pour les fruits de salut que Dieu y opère : il est rare que nous partions d'un endroit sans que tous les habitants aient fait leur confession générale et se soient approchés de la sainte table ; il est rare aussi que nous nous éloignons d'eux sans être suivis par la foule qui nous témoigne, par ses gémissements et par ses larmes, le

regret de la séparation. Dans toutes nos missions nous avons établi la confrérie, non celle de la *Charité* que la circonstance des lieux et des personnes ne nous permet pas d'ériger ici, mais une confrérie de la sainte Vierge. Approuvée par l'autorité ecclésiastique du pays, cette confrérie fait un bien incalculable : c'est là notre plus sûr garant de la durée des fruits de la mission. Il y aurait une infinité de choses édifiantes à raconter de cette confrérie de l'immaculée-Conception, que nous avons eu le bonheur d'implanter dans le pays, quelques années seulement avant la promulgation du dogme.

Je ne vous parlerai pas de nos retraites ecclésiastiques, qui sont notre œuvre privilégiée, si ce n'est pour vous dire qu'elle paraît prendre de jour en jour plus de consistance. Comme ces exercices sont subordonnés à la volonté du clergé supérieur du pays, ils ne pouvaient d'abord être considérés que comme tolérés ; mais comme, depuis quelques années, Nos Seigneurs le patriarche et l'évêque de Tripoli ont bien voulu exhorter leur clergé à venir faire la retraite chez nous, et que Mgr l'évêque de Tripoli en a même fait une obligation au clergé de son diocèse, il semble

que cette œuvre va devenir pour nous une œuvre obligée et permanente.

Je suis en l'amour de Jésus et de son immaculée Mère,

Votre très-humble et dévoué confrère,

REYGASSE,

i. p. d. l. m.



SALONIQUE.

*Lettre de M. TURROQUES à la Sœur NARICHKINE,
Fille de la Charité, à Paris.*

Salonique, le 20 novembre 1859.

MA CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais!*

Depuis que la divine Providence nous a mis en rapport avec les Bulgares de la Macédoine, je vous ai écrit plusieurs fois, mais très-succinctement, pour vous prier de vous unir à nous afin de remercier Dieu des faveurs qu'il semble réserver à ces peuples égarés depuis si longtemps. L'intérêt que vous portez à notre mission m'engage à vous donner quelques détails sur l'origine et les progrès du mouvement religieux dont nous

sommes les heureux témoins ; ces détails, je l'espère, vous seront agréables.

Il y a déjà longtemps nous entendions dire que les Bulgares étaient à la veille de montrer leurs dispositions favorables au catholicisme. Cette nouvelle nous réjouissait. Toutefois, je vous l'avoue, je ne me serais jamais attendu à ce que nous fussions choisis de Dieu pour être les premiers coopérateurs de cette réunion qui se prépare. Et pourtant le Père de famille a voulu confier ce commencement de culture d'une terre toute nouvelle aux enfants de saint Vincent de Salonique. Placé comme je le suis tout près de la Grèce, et éloigné par conséquent de la Bulgarie, je ne connaissais pas les Bulgares, et je ne les distinguais pas des Grecs, gens souverainement endurcis et bien difficiles à ramener au bercail du divin Pasteur. Mais quand l'heure de la Providence vient à sonner, on voit bientôt la main de Dieu séparer ses élus du milieu d'une nation corrompue et pervertie. Béni soit le Seigneur qui a daigné nous choisir pour aider à l'accomplissement d'une œuvre si intéressante ! car, nous pouvons bien le dire, nous ne nous sommes pas choisis nous-mêmes ; c'est lui qui nous a conduits, comme par la main, vers ce peuple nouveau.

Le territoire de Doyran, en bulgare *Poliam*, ville voisine de Salonique, est habité par des Bulgares qui, comme le reste de leur nation, appartiennent au Schisme grec. Ils sont aussi répandus dans presque toute la Macédoine. A sept lieues de Salonique, vers le nord, est situé le bourg de Keuil-Keutch, chef-lieu du district d'Avret-Issar. Ce bourg compte environ trois mille habitants. La plupart sont pauvres : c'est du reste l'état de presque toute la nation. Soumis au joug des Turcs et au despotisme du clergé schismatique, ils vivaient dans la position la plus triste, et, je puis le dire, dans l'affaissement moral le plus complet, sans avoir l'idée d'en sortir, tant la chose leur paraissait difficile, pour ne pas dire impossible. Depuis huit ans que j'habite la Turquie, je ne m'étais jamais fait une juste idée de l'état malheureux de ce peuple, jusqu'à ce que je me sois trouvé avec lui dans des rapports plus immédiats. Quel abaissement matériel et moral ! En fait de religion, vous pouvez penser où ils en sont tous : ils ne savent rien, absolument rien. D'après cela les conséquences sont faciles à tirer. Tel est en quelques mots l'état où les laisse croupir le clergé schismatique. Mais le mal semble devoir sortir par où il est entré.

Dans ce diocèse de Polian siégeait depuis quelque temps un évêque grec, qui, comme ses collègues, méritait plutôt la dénomination de loup et de mercenaire que celle de pasteur. Je ne saurais vous exposer toute l'indignité de sa conduite ; car comment écrire ou entendre raconter tant d'abominations et de sacrilèges ? Le peuple, dans les campagnes surtout, est accoutumé à supporter de bien tristes spectacles en ce genre, et cependant il trouvait que celui-ci n'avait plus de bornes, ce qui est tout dire. Poussés à bout, nos Bulgares avaient plusieurs fois porté leurs plaintes au patriarcat de Constantinople, mais toujours ils avaient été repoussés avec mépris. C'est alors que, ne trouvant de défense nulle part, ils résolurent de s'adresser au Souverain Pontife, et de se soumettre à lui. Ils ont donc écrit à Rome une supplique couverte de soixante-dix-neuf signatures, parmi lesquelles on remarque celles de quatre prêtres. Ainsi le village de Keuil-Keutch peut s'honorer d'avoir donné l'exemple ; c'est là qu'a été rédigée la supplique. Les chefs du village vinrent me prier d'aller leur faire une visite, et, d'après les conseils qui me venaient de Constantinople, je suis allé constater sur les lieux les dispositions de ces néophytes. Ils m'ont reçu avec

un grand empressement et m'ont témoigné une joie sincère. Il faut ajouter aussi que M. Tissot, notre consul de France à Salonique, a compris tout d'abord l'importance de cet événement. Non-seulement il a bien accueilli la députation des Bulgares, qui venaient demander à la France aide et protection, en cas de besoin, pour l'exercice de la liberté de conscience, mais encore il n'a pas cessé de leur montrer un dévouement digne des plus grands éloges. Il garde toujours les mêmes dispositions, et il vient même de me donner une nouvelle preuve de la sincérité avec laquelle il est résolu à nous seconder de tout son pouvoir. Dieu l'en récompensera !

Dès le jour de mon arrivée à Keuil-Keutch, après avoir reçu les nombreuses visites de nos amis, je manifestai le désir d'aller saluer le *mudir*, chef ottoman de ce district ; et je priai plusieurs des principaux d'entre eux de vouloir bien m'accompagner. Ils accueillirent ma demande avec empressement, quelques prêtres voulurent être de la partie. Ainsi escorté, je fus présenté au mudir. Il était en plein conseil : ma visite n'en eut que plus de solennité. Après les premières salutations, je l'informai que j'étais venu de Salonique, appelé par un nombre considérable des

habitants de ce district, qui avaient résolu de ne plus se soumettre au patriarche et aux évêques grecs, mais bien de reconnaître le Pape pour leur chef spirituel. J'ajoutai que je prenais la confiance de les lui recommander, et que j'espérais qu'il les protégerait contre les vexations des évêques grecs, dans le cas où ceux-ci voudraient les inquiéter au sujet de la démarche qu'ils venaient de faire. Je terminai en lui déclarant que le Pacha de Salonique, dont il dépend, était prêt, par suite de la demande du consul des Français, à lui donner des ordres spéciaux à ce sujet, et qu'il avait promis de le faire, dès qu'il serait prévenu par le consul de la moindre vexation à leur égard. Cette visite a produit un bon effet sur l'esprit des gens du pays : elle a excité leur confiance et les a encouragés ; car ils étaient timides encore, quoique bien fermes dans leur détermination.

Le surlendemain était jour de marché à Keuil-Keutch. Je reçus la visite de plusieurs chefs des villages voisins, qui vinrent me trouver avec quelques-uns de leurs prêtres. Ils m'exprimèrent leur contentement et leur reconnaissance pour le bien que nous voulions leur procurer, en les aidant à secouer le joug d'un clergé traître, ignorant, malicieux et pervers. Je compris mieux

encore combien ce peuple souffrait ; et il me sembla que ces souffrances devaient devenir, entre les mains de la divine Providence, l'occasion et la cause d'un grand bien. Une telle démarche eut beaucoup de retentissement dans le pays. Les Grecs et leur clergé surtout s'en alarmèrent, et l'on s'empressa d'en écrire au Patriarche.

Dans la conviction qu'une affaire aussi importante exigeait tous nos soins, je partis, quelques jours après, pour Constantinople, afin de m'entendre, soit avec Mgr le Vicaire Apostolique, soit avec notre ambassadeur M. Thouvenel. Tout le monde conçut une haute idée de cette nouvelle mission, et l'on se montra très-disposé à nous seconder. Ainsi rassuré, je repris la mer pour retourner à Salonique, en compagnie de M. Boré.

Pendant ce temps, le Patriarche schismatique ne resta pas inactif. Il envoya à Keuil-Keutch un évêque bulgare, en qualité d'*exarque*, avec pleins pouvoirs pour calmer l'irritation des gens de sa nation. Cet évêque se rendit à Keuil-Keutch, en même temps que M. Boré et M. Chaudet. La lutte était engagée. L'évêque bulgare, prévenant l'arrivée de nos Confrères, avait déjà pris possession de l'école, lieu ordinaire de réception.

De son côté, M. Boré eut soin de se faire annoncer. A cette nouvelle, les gens du village expédièrent aussitôt un député pour prier l'évêque de se retirer dans la maison épiscopale, et d'évacuer l'école, vu que les appartements en avaient été préparés pour quelqu'un qu'on attendait. Il obéit à l'instant, peu encouragé sans doute par la réception froide qui lui avait été faite, et il vit bien qu'il devait se résoudre à être le témoin de l'ovation qui se préparait. En effet, hommes, femmes et enfants, tous se réunirent pour recevoir les Missionnaires. Ceux-ci, touchés d'un tel spectacle, ne purent retenir leurs larmes. Ils témoignèrent le plus vif intérêt à cette multitude attendrie, qui ne pouvait se lasser de les voir. On les suivait partout par une sorte d'entraînement sympathique. Cette scène dura pendant deux heures.

M. Boré et M. Chaudet sont restés environ trois semaines à Keuil-Keutch. Ils ont rencontré des difficultés qu'ils n'ont pu aplanir encore : le bien solide se fait lentement. Toutefois leur séjour a produit de bons fruits. Puisse le Céleste Ouvrier donner à ces fruits une pleine maturité ! Pendant qu'ils se trouvaient encore là, l'évêque schismatique de Pétra, administrateur du diocèse

de Salonique, alla se joindre à l'évêque bulgare. Bien connu à Keuil-Keutch, où il comptait à peu près autant d'amis que d'habitants, il espérait pouvoir être d'un grand secours à son collègue. Cependant, tant que nos Confrères y sont demeurés, ni l'un ni l'autre n'a bougé : ce n'est qu'après leur départ qu'ils ont publié les lettres patriarcales dont ils étaient porteurs. Une de ces lettres était adressée au peuple, et l'autre aux chefs du village. Dans cette dernière, le Patriarche excusait leur conduite et leur offrait le pardon ; il leur promettait, en outre, de leur accorder tout ce qu'ils pourraient demander et il les priait de leur indiquer l'évêque qu'ils désiraient.

Voici quelle fut la réponse : « 1° Le Patriarche nous propose notre pardon, comme si nous avions commis une faute ; or nous n'avons la conscience d'aucune. 2° Il y a longtemps que nous avons adressé nos demandes au Patriarche, et il ne nous a jamais répondu que par son mépris. Il peut être mieux disposé aujourd'hui, mais nous n'avons plus rien à lui demander. 3° Il nous offre un évêque à notre choix, nous n'avons pas besoin des siens. »

Dans une autre circonstance, l'évêque de Pé-

tra voulut les prendre par le sentiment : « Je suis venu ici pour vous, leur dit-il ; pourrez-vous souffrir que je m'en retourne couvert de honte et sans avoir rien fait ? J'ai déjà écrit au Patriarche que j'allais lui envoyer une supplique, signée par vous tous ; voulez-vous me faire passer pour un menteur ? » « Si tu es venu ici en pure perte, lui répondit-on, à qui la faute ? Qui de nous t'a prié de venir ? Et si les choses que tu écris au Patriarche se trouvent être fausses, tant pis pour toi ; tu aurais dû nous consulter, et nous t'aurions conseillé de ne pas écrire. »

Non content de leur parler en public, l'évêque de Pétra les sollicitait en particulier. Il disait un jour à l'un des principaux chefs du mouvement religieux. « Quel enfantillage allez-vous faire ! Croyez-vous que le Pape vous reçoive, sans que vous admettiez les dogmes de l'Église catholique ? » — « La grande affaire ! reprit l'autre en riant ; quelle difficulté peut-il y avoir là dedans ? Vous dites, vous, par exemple, que le Saint-Esprit procède seulement du Père ; mais, dites-moi, s'il vous plaît, est-ce que le Fils n'a pas eu d'Esprit ? Et quand il a soufflé sur les Apôtres en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit*, est-ce qu'il ne leur a rien donné ? est-ce que ses paroles ne

signifiaient rien ? » — « Va-t'en, dit l'évêque, je vois bien que déjà tu es à moitié catholique. »

Je ne cite que ces quelques traits entre beaucoup d'autres, afin de montrer les dispositions de ces bons Bulgares, et l'énergie avec laquelle ils ont résisté aux efforts des évêques schismatiques, alors qu'ils étaient seuls et livrés à eux-mêmes.

A son retour de Keuil-Keutch, M. Boré s'était arrêté un peu à Salonique; et, avant de nous quitter, il me conseilla d'aller encore y faire un petit voyage avec deux de nos Sœurs. Je leur laisse le soin de transmettre les détails de cette nouvelle visite. Je me contenterai de constater que la divine Providence a évidemment suggéré la pensée de ce voyage, pour nous montrer par l'expérience, le bien que nos Sœurs pourraient faire au milieu de ce peuple, soit par l'exercice de la charité, soit par l'influence qu'elles exerceraient sur les personnes de leur sexe. Leur présence serait d'autant plus utile que, vu les mœurs et les usages du pays, nous ne pouvons avoir aucun rapport avec ces personnes. Non-seulement elles fermeraient la bouche à nos ennemis par leurs œuvres et leurs vertus, mais encore, je l'espère, elles les gagneraient bientôt à Dieu. C'est ce qui m'a porté à demander avec instance

à notre très-honoré Père trois de nos Sœurs qui connussent le bulgare, ou bien le slavon ou le russe, car alors quelques jours leur suffiraient pour s'habituer au dialecte du pays. Nous n'avons pas pour le moment la pensée de planter définitivement nos tentes chez nos Bulgares, mais nous désirons seulement faire chez eux une résidence aussi prolongée que pourrait le demander l'intérêt de la cause que la divine Providence nous a confiée.

La porte nous est ouverte; on a fait des instances pour nous garder, on nous désire, on nous a fait promettre de revenir. Il est donc urgent, j'ose le dire de ne pas tarder à accomplir notre promesse. C'est le moment de la lutte, et il importe beaucoup d'être là pour assister les Bulgares de nos conseils. La Russie a bien senti le coup qui lui était porté. Elle a entre les mains des moyens très-puissants dont elle se sert pour attirer à elle ces populations. Depuis bien des années elle leur a prodigué les marques de sa bienveillante protection, en tant qu'elle jugeait nécessaire pour seconder les efforts de sa politique. Encouragements donnés aux Bulgares fatigués des Grecs émissaires habiles et puissants envoyés à cet effet dans les villes et dans

les villages , cadeaux de toute nature faits aux églises , secours nombreux en livres et en argent , promesses pour l'avenir , rien n'a été épargné de sa part. Depuis quatre mois que je m'occupe de ces bons Bulgares , je n'entends parler que de ces moyens de séduction. C'est pourquoi je vous avoue , ma chère Sœur , que je suis très-étonné de voir que les Bulgares , au lieu de s'adresser à la Russie qui les a tant travaillés , aient demandé la protection de la France pour pouvoir désormais se soumettre au Saint-Siège. Jusqu'ici ils ont persévéré dans cette résolution. Ils ont repoussé , même avec fermeté , les démarches que la Russie a faites pour les éloigner de nous. La Russie a poussé la prévenance jusqu'à se charger de l'éducation d'une vingtaine de jeunes Bulgares , qu'elle a recueillis dans les villages de la Macédoine. Elle les nourrit , les habille , les entretient , les instruit gratuitement ; ils ne sont plus à la charge de leurs parents , à partir du jour où ceux-ci les confient au gouvernement russe. Quatre de ces jeunes gens sont de Keuil-Keutch. Quelqu'un disait dernièrement à leurs parents : « Si vous vous soumettez au Pape , la Russie renverra vos enfants. » — « Eh bien ! répondit-on , la France en prendra soin. »

Oui, le doigt de Dieu se montre ici d'une manière visible. Si d'un côté il permet que l'Église et son auguste Chef soient calomniés, persécutés, abreuvés d'amertume, il semble vouloir les consoler par les événements qu'il prépare en Orient. Dans l'Europe civilisée, le schisme et l'hérésie frémissent d'une joie satanique, dans l'espoir d'une victoire impie; mais nous, nous espérons que le Dieu qui a terrassé Lucifer se lèvera bientôt pour humilier ceux qui se croient forts contre lui; et garantir de nouveau, aux yeux surtout de ceux dont la foi chancelle, la perpétuité d'autorité et de puissance qu'il a donnée à son Église.

Je ne veux point terminer cette lettre sans vous raconter encore une petite histoire, où vous verrez en abrégé la lutte de nos Bulgares contre les efforts que fait le schisme pour les retenir dans son sein. L'évêque-exarque envoyé de Constantinople, et qui est encore à Keuil-Keutch, expliquait un jour l'Évangile à l'église devant tout le peuple. A bout de ressources, il se permit, ce qu'il avait évité jusque-là, d'attaquer et de condamner ouvertement ceux qui veulent se soumettre au Souverain Pontife et à l'Église catholique. « Nous voyons des choses si affligeantes,

dit-il, qu'elles doivent porter Dieu et ses Anges à verser des larmes amères? Nous voyons des hommes changer de religion! Mais notre religion ne se vend pas ni pour de l'argent, ni pour cause de politique!» A ces mots un des principaux du village élève la voix et l'interrompt: «Oui, oui, crie-t-il, il y paraît bien; c'est pour cela, sans doute, que vous autres vous voulez nous acheter pour 400,000 piastres!» — «Non, reprend l'évêque indigné, notre religion ne se vend pas pour de l'argent!» Voyant qu'il répète son assertion, le chef du district, qui dépasse tous les autres de la tête, l'apostrophe plus vigoureusement encore. L'évêque s'anime; d'autres se joignent aux premiers interlocuteurs, et la dispute devient de plus en plus vive. Enfin une voix tranche la question et dit à l'évêque: «Assez parlé, nous n'en voulons pas plus long; descends vite de ton trône et pars d'ici, autrement cela finira mal.» L'évêque intimidé descend tout tremblant, tant il était furieux, et se retire dans le sanctuaire. Sa figure, me disaient nos gens, ressemblait à un pain de cire jaune. Les hommes, de leur côté, sortirent de l'Église. Comme c'était le premier dimanche que je passais à Keuil-Keutch avec nos Sœurs, nos Bulgares, voulant

empêcher le peuple de croire que l'évêque disait la vérité, vinrent me trouver au nombre de vingt environ, pour m'accompagner dans quelques visites que je désirais faire. La gaieté et la cordialité nous suivirent partout. Je profitai de cet accueil pour leur faire entendre quelques paroles propres à les éclairer et à les fortifier dans leur résolution. Ces bons paysans sont ignorants et incapables de se conduire, mais ils ont la prudence de n'accepter aucune mesure et de ne prendre aucune détermination sans s'être concertés entre eux. Aussi, le meilleur moyen de leur être utile, c'est de ménager leur prétendue science, d'aller pas à pas pour faire servir au bien ce qu'il y a en eux de rassurant et de consolant, c'est-à-dire, leur bonne volonté et leur détermination ferme de ne pas revenir sur leurs pas.

Les enfants eux-mêmes sont au courant de tout ce qui se passe ; ils nous sont très-attachés et ils seraient très-heureux d'être toujours avec nous. Aussitôt qu'ils avaient un moment libre dans la journée, ils accouraient vers nous. Ils sont très-dociles, actifs, intelligents ; ils portent ces qualités empreintes sur leur visage. Les parents, j'aime à le croire, nous confieraient volontiers

leur éducation ; mais alors, il nous faudrait faire comme la Russie, nous charger d'eux pour toutes les dépenses. Avec beaucoup d'économie, il faudrait pour chacun au moins 300 francs par an. J'ai écrit à ce sujet à Mgr Brunoni, Vicaire Apostolique de Constantinople ; j'ai, autant qu'il était en mon pouvoir, engagé Sa Grandeur à nous obtenir pour cette œuvre nouvelle quelques secours particuliers soit de Rome, soit de la Propagation de la Foi. Nos Bulgares, qui sont clairvoyants, nous disent eux-mêmes : « Nous ne travaillons pas tant pour nous que pour nos enfants ; vous ne devez pas tant attendre de nous que de la génération nouvelle. »

Il importe donc beaucoup de s'occuper de l'éducation des enfants : 1° pour donner à ce peuple dont nous devons gagner la confiance, une preuve sensible de l'intérêt que nous leur portons ; 2° afin de leur montrer les biens qu'ils doivent espérer s'ils se rattachent au tronc vivant de l'Église ; 3° afin d'établir entre eux et nous un lien solide et durable.

Je m'arrête ici pour aujourd'hui, ma chère Sœur. Vous vous étonnerez peut-être qu'à la vue d'un terrain si bien préparé, je sois sorti de Keuil-Keutch sans y laisser les deux Sœurs qui m'ac-

compagnaient. Je crois que je n'ai pas pu faire autrement que de les ramener avec moi. A mon avis, il n'est pas inutile de laisser un peu nos néophytes à eux-mêmes pour éprouver leur résolution. Je dois ajouter, cependant, que je suis convaincu que nous ne devons pas nous tenir longtemps éloignés d'eux. En ce moment-ci ils sont à soutenir une lutte qui pourrait bien être décisive. Nous ferons donc des vœux pour que des Sœurs nous arrivent sans retard. On m'engage, dans les lettres que je reçois de Constantinople, à retourner à Keuil-Keutch ; mais comment y retourner sans avoir avec moi les Sœurs que l'on attend ? Je prendrai donc patience et j'espère que Dieu me fournira bientôt les moyens de soutenir l'œuvre qu'il a lui-même commencée.

Je profite de cette occasion pour vous remercier de l'intérêt que vous portez à notre mission, et je vous prie de continuer à nous aider du secours de vos prières.

Je suis, etc.,

J. TURROQUES,
i. p. d. l. m.

*Lettre du même à M. SALVAYRE, procureur
général.*

Salonique, 6 décembre 1859.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit toujours
avec nous !*

Un tout petit mot sur le mouvement religieux des Bulgares. Le principe de ce mouvement a été occasionné principalement par les vexations, la conduite indigne et scandaleuse de l'évêque grec du diocèse de Polian (ou Doyran). Les Bulgares, voyant que le Patriarche grec de Constantinople les repoussait durement, quand ils allaient lui présenter leurs justes réclamations, résolurent de se tourner vers Rome, et, pour pouvoir être garantis de toute vexation, ils demandèrent la protection du gouvernement français. Voilà à peu près quatre mois que cette démarche a été faite ; où en est-on ? comment marche cette affaire ?

voilà le point sur lequel j'ai pensé devoir vous donner aujourd'hui quelques détails.

Les Bulgares de Keuil-Keutch , village de trois mille âmes environ, ont fait les premiers ce pas, qui doit avoir, nous l'espérons, des conséquences très-importantes. Les premiers qui ont pris cette détermination ne se sont proposé rien moins que de gagner toute leur nation à leur parti, mais ils se sont dit à eux-mêmes : il faut sonder le terrain, aller pas à pas, ménager les idées de superstition et de fanatisme dont le clergé grec a, depuis des siècles, rempli la tête des chrétiens d'Orient; en même temps ils ont pensé qu'ils rencontreraient un grand obstacle dans la crainte qui devait retenir les grands et les petits, accoutumés qu'ils sont à subir le joug humiliant et écrasant du clergé; car ce clergé, au moindre signal d'insubordination, et même pour de justes réclamations, se sert du bras séculier pour réduire au silence et châtier les plus hardis. Il fallait donc encourager les timides.

Ils ont tout d'abord présenté à quelques-uns une adresse au Souverain Pontife; et ce n'est pas sans peine qu'ils ont réuni soixante-dix-neuf signatures parmi les personnes sur lesquelles ils pouvaient le plus compter. N'ayant pas d'antécé-

dents qui pussent les encourager, ils craignaient, pour ainsi dire, à chaque pas qu'ils faisaient, et se défiaient de l'avenir ; voilà pourquoi ils faisaient passer à leur conseil tout ce qu'on leur proposait, tout ce qui devait se faire. Ils ont bien demandé notre concours, mais ils ont tenu toujours à diriger la barque à peu près comme ils l'entendaient, ne se fiant guère, en définitive, qu'aux lumières de leur prudence. Nous-mêmes, pour ne pas les rebuter, les effrayer ou les décourager, nous avons dû agir avec une grande réserve et circonspection, faire le sacrifice de nos idées et de nos convictions, et nous contenter de les suivre de loin, de nous prêter à eux, pour ainsi parler, et d'avoir patience et courage, alors surtout que leur manière d'agir semblait plutôt tendre à diminuer nos espérances, pour ne pas dire autre chose. Il est vrai que, dans tous ces événements, nous apercevions toujours quelque chose qui, nous montrant à peu près évidemment que le doigt de Dieu était là, nous encourageait beaucoup. Ainsi, par exemple, dès lors qu'ils se sont adressés à nous, ils nous ont témoigné continuellement un attachement sincère, une grande affection pour le Souverain Pontife, une volonté arrêtée d'atteindre le but qu'ils se proposaient,

et une résistance continuelle aux efforts séduisants qu'ont faits depuis, pour *arrêter le torrent qui s'élançait*, la Russie par ses agents, et le Patriarche de Constantinople par ses lettres, par ses promesses, par ses abaissements apparents et surtout par une douzaine d'évêques qu'il a envoyés jusqu'à ce jour, les uns après les autres, à ces Bulgares inébranlables. Dès le commencement du mouvement, c'est-à-dire, depuis le mois d'août, soit nos visites chez eux, seuls ou avec nos Sœurs; soit la protection énergique que leur a accordée notre consul, et qu'a promise M. Thouvenel, notre ambassadeur; soit la visite infructueuse de ces différents évêques envoyés par le Patriarche, lesquels ont été reçus, j'oserais dire, avec ironie, par les Bulgares de Keuil-Keutch, chose inouïe chez les Grecs, accoutumés à trembler devant leurs évêques, comme des esclaves; tous ces événements, dis-je, ont, d'un côté, donné de la hardiesse aux auteurs du mouvement, et, de l'autre côté, réveillé les esprits, excité la population tout entière, en lui faisant comprendre et toucher du doigt que le temps de sa délivrance était venu, et qu'il y avait un moyen, si on le voulait, de porter remède au mal. Les choses ainsi préparées, un cri de ralliement s'est

fait entendre bien loin, et il a trouvé de l'écho; en d'autres termes, la mèche est allumée, il faut qu'il y ait un éclat, peut-être sans beaucoup tarder, et les ennemis doivent être blessés à mort, et la cause de Dieu doit triompher ! voilà ce qui nous semble devoir être la conséquence nécessaire de ces faits déjà posés, et de ces dispositions de nos Bulgares, dont je viens de vous entretenir.

Depuis, nous entendons dire, de temps en temps, que, sur plusieurs points, on parle d'imiter les Bulgares de Keuil-Keutch. Voilà ce qui se passe en Macédoine. Pourtant il y en a qui s'opposent à cette démarche : ce sont pour la plupart, ce semble, les amis des évêques, ou pour mieux dire leurs *co-intéressés*. D'autres sont là, attendant le dénouement. Ainsi sont retenus nos Bulgares, toujours lents, méticuleux et extrêmement précautionnés, pourtant, je le répète, toujours constants. Je les presse de poser un fondement, de choisir un évêque. Pour exciter la confiance des populations, ils veulent en trouver un du pays, qu'ils présenteraient au Souverain Pontife, c'est ce qu'ils cherchent en ce moment. Pour nous, nous craignons qu'un tel choix ne mette obstacle au progrès de ce mouvement, car l'expérience de tous les jours nous prouve combien il faut se

défier de tous les membres du clergé grec ; et, parmi les membres de ce clergé le mal est tellement général , qu'il nous semble comme impossible de trouver une exception. Nous les engageons, à la vue d'une telle pénurie, de s'adresser au Souverain Pontife dans le but de lui demander pour évêque un Bulgare qui soit du rit slave, mais un homme pieux, zélé, dévoué, prudent, capable, tel qu'il le faut, afin de diriger et d'étendre ce mouvement. J'ai pu facilement leur faire comprendre combien il serait avantageux de prendre ce parti. Malgré cela, pour ménager les idées populaires, ils tiennent absolument à leur dessein. Nous laissons le tout à la bonne Providence, laquelle, du sein des pierres, peut susciter des enfants d'Abraham.

Cet arbre naissant de la régénération de l'Orient semble déjà promettre un fruit. Qui sait si la Thessalie n'imitera pas la Macédoine ? Ces deux provinces nous sont confiées. Deux Thessaliens, habitants d'Ambéla-Ria, village situé sur la montagne de l'Olympe, sont venus nous trouver, pour nous manifester le désir qu'ils avaient d'imiter les habitants de Keuil-Keutch. Il n'y aurait rien d'étonnant que ces hommes ne fussent des instruments de la divine Providence. Ils nous ont priés

de leur donner une lettre pour leurs compatriotes, voulant par là autoriser, pour ainsi dire, leur mission. Avec plaisir nous nous sommes rendus à leurs vœux. Ils sont partis, nous assurant qu'ils vont jeter quelques grains de bonne semence dans les villages qu'ils rencontreront sur leur route, et surtout dans leur pays, et que bientôt ils vont nous revenir avec une députation nombreuse, pour nous exprimer les vœux de la population, et nous emmener avec eux, à leur retour, afin que nous puissions constater par nous-mêmes les dispositions sincères de ceux qui recourent à nous.

Si cette démarche réussit, nous aurons, je crois, parmi ces derniers, plus de latitude : ils se laisseront conduire avec plus de confiance et de simplicité ; et nous ne serions pas étonnés que les derniers ne devinssent les premiers, et que les premiers ne fussent les derniers. Si, dès le commencement, les Bulgares avaient posé, aux yeux de leurs compatriotes, la question plus tranchée, ils seraient plus avancés aujourd'hui ; ils auraient peut-être, à l'heure qu'il est, obtenu un plus grand résultat, en présentant aux yeux des populations une base qui aurait offert des garanties de stabilité et de succès, tandis qu'ils

sont encore dans un milieu indéfinissable. Mais la Providence est là ! C'est elle qui conduit la barque !

Je fixerai encore votre attention sur un point. D'après ce que je viens de vous écrire, vous comprenez que la porte du schisme, si obstinément fermée jusqu'à ce jour, nous a été ouverte. Nous pouvons aller parmi ces gens-là, quand nous voulons, instruire *en particulier*, faire l'école aux garçons et aux filles, les catéchiser comme nous l'entendons, en toute liberté : nous serons reçus comme des amis et traités comme tels ; ils nous regardent jusqu'à un certain point, et à leur manière, comme leurs premiers pasteurs.

Une des réformes principales qu'ils attendent de nous et de la France, c'est l'établissement des écoles pour les enfants des deux sexes, où, tout en enseignant aux enfants la langue bulgare, nous leur apprenions la langue française, reconnue par eux comme indispensable, et surtout que nous les civilisions, en leur inculquant les principes de la bonne éducation. N'aurions-nous que le motif de l'éducation des enfants à mettre en avant, nous pourrions nous installer chez eux dès aujourd'hui. Les garçons et les filles sont intelligents, et susceptibles de se développer facilement. Outre que nos Bulgares et les autres nous

désirent beaucoup, nous et les Sœurs, soit pour eux, soit pour leurs enfants, soit pour les pauvres et les malades, soit pour civiliser les femmes, que nous ne pouvons aborder, si ce n'est par l'entremise des Sœurs, nous devons, ce me semble, ne pas les laisser seuls, et profiter de cette bonne occasion pour développer au milieu d'eux, dans les limites qui conviennent, vu les circonstances, tout le bien possible. Il importe d'être là présent pour voir de ses propres yeux ce qui se passe, pour être à même d'encourager par les paroles et par les œuvres. Il importe encore de profiter de l'occasion pour se mettre en contact avec cette population que le clergé grec avait, par tant de moyens, éloignée de nous, et envenimée contre nous. A notre avis, le zèle et la prudence nous prescrivent ces moyens. Voilà pourquoi j'avais pris la confiance de demander à notre très-honoré Père trois Sœurs, celles de Salonique ne pouvant pas abandonner leurs œuvres.

J'ose espérer, Monsieur et honoré Confrère, que l'œuvre des écoles d'Orient nous continuera sa bienveillance, en voyant ce grand champ que la divine Providence ouvre devant nous.

En ce moment, je reçois une lettre de Keuil-Keutch : leur village est devenu le centre de la

lumière. Ils m'écrivent que, ces jours passés, il leur est arrivé un homme, venant de 50 lieues, du côté de la Grande-Bulgarie, pour demander comment ils devaient s'y prendre pour imiter les Bulgares de Keuil-Keutch, dans la démarche qu'ils viennent de faire. D'un autre diocèse on leur a écrit dans le même but. En un mot, ils m'annoncent que, chaque jour, des personnes viennent vers eux pour leur témoigner qu'ils désirent sincèrement marcher sur leurs traces. On désire que nous allions là avec les Sœurs. Tous ces gens sont pauvres. C'est le clergé grec qui, uni aux turcs, les a réduits à cet état et s'est plu à les y maintenir. Mais notre partage, ce sont les pauvres !... J'ai la confiance, Monsieur et honoré Confrère, que vous agréerez avec plaisir ces petits détails, que j'ai cru utile de vous donner, et que vous en ferez part à notre très-honoré Père, et aux autres personnes que cette question peut intéresser. Surtout j'ose espérer que vous quêterez pour nous beaucoup de prières, en particulier auprès des respectables Confrères de la Maison mère, de nos chers étudiants et séminaristes, et de nos chers Frères Coadjuteurs.

Je suis, etc.,

J. TURROQUES,
i. p. d. l. m.

SMYRNE.

*Lettre de M. BORÉ, Préfet apostolique, à
M. ÉTIENNE, Supérieur général.*

Smyrne, 6 janvier 1860. Fête de l'Épiphanie.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Notre cher Confrère, M. Turroques, supérieur de la Mission de Salonique, fut prévenu, dans le courant du mois de juillet dernier, que les habitants d'un district chrétien, peu éloigné, demandaient à se réunir à l'Église romaine. Cette nouvelle inattendue, et suivie de quelques pourparlers avec les chefs ou principaux laïques de ce district, parut mériter une attention sérieuse à notre Confrère, et il se décida avec raison à se transporter sur les lieux pour examiner les dispositions de ces néophytes encore inconnus.

Le voyage de M. Turroques, effectué au commencement de septembre, lui apprit que cette population, Bulgare d'origine, ne pouvant plus supporter les exactions simoniaques de l'évêque grec qui ne vient la visiter que pour en tirer le plus d'argent possible, songeait sérieusement à se délivrer de ce joug, et qu'elle préférerait le Souverain Pontife de Rome au Patriarche du Fanar. Ce motif de changement, peu surnaturel dans sa cause, pouvait avoir été mérité par la droiture naturelle de ces pauvres gens, enveloppés dans le schisme photien, à leur insu; sentant avec leur seule raison qu'ils ne sont plus dans la vraie Église, et décidés à la chercher dans l'union au clergé qui leur paraît le plus pieux, le plus instruit et le plus désintéressé.

La requête adressée par les principaux de la petite *Quaçaba* ou ville de *Coucouché* en bulgare, et *Quelqueutche*, enturc, priait M. le Consul français de Salonique et S. Exc. l'Ambassadeur de Constantinople de les protéger dans leur changement religieux, attendu qu'ils ne reconnaissaient plus que le Saint-Père de Rome pour leur chef et père. Nous devons dire à la louange de nos autorités que, soit à Salonique, soit dans la capitale Ottomane, cette demande a été prise en sé-

rieuse considération, et que l'appui de la puissance qui a l'insigne honneur de défendre en Orient les intérêts catholiques leur a été promis et assuré, s'ils se réunissaient véritablement à l'Église. A cette occasion, nous eûmes même une entrevue avec M. l'Ambassadeur, qui s'exprima de la manière la plus satisfaisante sur son intention de défendre les droits de la conscience de ces nouveaux néophytes.

S. G. Mgr Brunoni, le délégué apostolique, ayant manifesté le désir que j'allasse reconnaître les dispositions de ces Bulgares, je n'hésitai pas à partir dès le lendemain pour Salonique avec M. Turroques. Arrivé dans cette ville, je me mis le surlendemain en route avec le cher Confrère M. Chaudet. Outre le secours et les agréments de sa société, j'espérais que cette excursion serait aussi favorable à sa santé, compromise par les fièvres locales de la saison.

Après quelques heures de marche, pendant que nous prenions la réfection de midi, au bord d'une fontaine, nous vîmes arriver un prélat grec, accompagné de deux ecclésiastiques qui se dirigeait, comme nous, vers Coucouche. C'était l'évêque Hilarion envoyé en toute hâte de Constantinople par le Patriarche grec, pour combattre et

annuler, s'il était possible, les effets de notre visite assez redoutée, dit-on. Nous échangeâmes un salut d'honnêteté, mais assez froid et réservé, comme entre rivaux.

Nous avons atteint alors le sommet de la chaîne de montagnes qui ferment au nord-est la plaine de Salonique. Bientôt le sentier descend et se rétrécit sur le versant d'une vallée qui s'ouvre à droite et à gauche, parsemée de quelques villages, et qui déroule en face un horizon immense jusqu'au pied du *Quara-Dagh* ou de la Montagne Noire, laquelle va se relier au mont Athos, la *montagne sainte* des Grecs. De ce point l'œil découvrait la petite ville de Coucouche, dominée par la colline que couronne l'église de *Cvatiï Georghi*, Saint-Georges : mais il fallait traverser plusieurs plaines et vallées intermédiaires que nous dérobaient les accidents du terrain, si bien qu'après une marche de cinq heures nous parvenions à peine à ce terme de notre voyage qui paraissait d'abord assez rapproché.

Jamais la magnificence du spectacle qui s'offrit en ce moment à nos regards surpris, ne s'effacera de notre mémoire. Le soleil se couchait dans toute sa gloire derrière les hautes montagnes qui s'enfuient à droite de Vodèna, dans la direc-

tion d'Ostrova et de Monastir. Le versant qui se dressait devant nous, enveloppé des premières ombres du crépuscule, avait pris cette teinte bleue ou plutôt violette qu'attribue le vieil Homère aux eaux profondes de la mer voisine. Cette réminiscence classique venait tout naturellement à notre esprit, puisqu'à gauche, dans le lointain, brillaient les cimes de l'Olympe homérique, dorées par les derniers rayons de l'astre du jour. Dans l'immense plaine qui avait, de ce côté-là, pour limite, le fabuleux domicile de Jupiter et de toute sa cour, mes souvenirs retrouvaient l'antique Pella, patrie d'Alexandre le Grand, visitée deux années plus tôt, dans mon voyage à Monastir. Les noms du Maître des Dieux et du héros Macédonien s'accordent assez bien pour exprimer toute l'inanité de la gloire payenne et seulement humaine. A droite, une autre ceinture de montagnes plus rapprochées, fermait agréablement l'horizon avec tous les accidents de leurs formes abruptes et ondulées.

Nous approchions, M. Chaudet et moi, de la petite ville bulgare, un peu préoccupés de la réception qui nous attendait, après l'arrivée de l'évêque qui nous avait devancés, lorsque nos regards furent attirés par quelques personnes qui

paraissaient de loin accourir à notre rencontre. Nous ne nous trompions pas : c'étaient les jeunes enfants de l'école qui, tout joyeux, au lieu de suivre leur route ordinaire, c'est-à-dire la plus longue, coupaient à travers champs, franchissaient guérets et fossés, et tout haletants nous saluaient des premiers mots bulgares auxquels j'étais heureux de répondre par quelques formules du livre de dialogues bulgare-français que je n'avais cessé d'étudier, toute la journée, sur mon docile Bucéphale. Une autre surprise bien plus agréable nous était ménagée. Ces enfants nous conduisaient à l'entrée du quartier chrétien où nous trouvions toute la population rangée hiérarchiquement, les hommes en tête, puis les femmes et les enfants. Les chefs dits *Kodja-bachis* nous présentèrent, les premiers, leurs félicitations ; ce que voyant, je mis pied à terre et je marchai au milieu de la foule, partagée entre un double sentiment de bienveillance et de curiosité, vers le logement qu'on nous avait préparé. Il était dans l'école, mais assez convenable, eu égard à l'état des autres, et dont la fondation a été le premier réveil de la nationalité bulgare, il y a une vingtaine d'années. Auparavant, il n'y avait pas d'établissement de ce genre, et à

peine trouvait-on quelques enfants capables de lire ou d'écrire : il n'y avait que ceux qui étaient employés au service de l'Église : l'Église ayant été là, comme partout et toujours, la conservatrice des lettres. Alors un habitant, plus touché que les autres de l'ignorance commune, donna un terrain assez vaste pour la fondation de l'école, dont les jardins et les boutiques, construites sur la rue principale, fournissent un certain revenu, toutefois insuffisant pour l'entretien des trois maîtres occupés à instruire les deux cents écoliers qui viennent gratuitement de tous les quartiers de la petite ville. Le reste des frais est fourni par la cotisation volontaire des plus riches.

Les Grecs, toujours désireux de réaliser le rêve du *Panhellénisme* qu'ils poursuivent, c'est-à-dire de l'agglomération et de la fusion de tous les éléments de leur race, épars dans la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, ont les premiers propagé et secondé le mouvement, abandonnant le vieux système qui ne leur a que trop réussi, de laisser cette nation dans les plus épaisses ténèbres de la dégradation intellectuelle. Les Bulgares une fois entraînés dans le schisme photien, furent bientôt asservis par le patriarche de Constantinople, qui ne visa qu'à renverser leur propre pa-

triarche, siégeant à Ternova. Dès que cette église fut décapitée, le même patriarche constantinopolitain s'appropriâ l'élection des évêques, dont le corps se recruta dès lors exclusivement parmi les clercs de race et de langue grecques, et même de la caste dite *fanariote*. Ce nom est emprunté au quartier du *Fanar* ou *Fener* (1) qu'habitaient, dans Constantinople, les familles aristocratiques desquelles étaient tirés ordinairement les Patriarches, le grand interprète ou Drogman de S. H. le Sultan, et les Hospodars ou princes administrateurs de la Valachie et de la Moldavie. Ce ferment schismatique et bysantin inoculé au corps bulgare, acheva de le corrompre et de le décomposer, comme un virus destructeur.

Les abbés supérieurs des monastères, les bénéficiers et tous les dignitaires, en un mot, de la Bulgarie, furent successivement des Grecs, ignorant et méprisant la langue de ce bon peuple qu'ils ne songeaient qu'à exploiter. Aussi peu à peu la langue grecque fut-elle substituée à celle des saints missionnaires Cyrille et Méthode, qui avaient évangélisé et converti les Bulgares, dans

(1) Ce mot signifie le *Fanal* ou *Phare*, anciennement placé dans cette partie du port. Les Turcs proposent malicieusement l'étymologie de *Fenaier* qui signifie *lieu mauvais*, dans leur langue.

le onzième siècle, et dont la liturgie, approuvée et confirmée par les souverains Pontifes, notamment par le pape Jean VIII, était universellement et uniquement usitée dans tout le pays. L'épiscopat ne fut plus qu'une sinécure pour les prélats grecs achetant à l'enchère leur dignité, et ne cherchant qu'à retirer le plus de revenus possibles du diocèse où ils ne résidaient souvent même pas du tout. On a comparé avec raison leurs visites épiscopales à des espèces de *razzias* (1) africaines, tant ils paraissent avides de dépouiller leurs ouailles au lieu de les instruire et de les confirmer dans la foi. Le peuple subit cette autre oppression spirituelle, avec la résignation qui fait le fond de la nature bulgare; mais privé de toute instruction, il s'affaissa dans une ignorance incroyable. Pour en donner quelque idée, nous dirons que parmi les personnes de la petite ville de Coucouche les plus lettrées, nous n'en avons pas trouvé une connaissant la doctrine chrétienne, comme chez nous le simple enfant qui fréquente le catéchisme. Encore ne parlons-nous que des hommes et des garçons, ce qui dévoilera le triste état des femmes et des filles,

(1) Mot arabe exprimant le passage dévastateur d'une colonne ou d'un corps ennemi.

sous ce rapport, puisque aucune d'elles n'a pu encore apprendre à lire, faute d'école et de maîtresses.

L'école de Coucouche, jusqu'à l'année dernière, était exclusivement grecque et livrée à des professeurs grecs. Mais la réaction nationale qui a commencé, depuis une dizaine d'années, dans le nord de la Bulgarie, vers les bords du Danube, s'est étendue graduellement partout où se parle le bulgare. La langue qui a été la gardienne et le signe de la nationalité, sera aussi, nous l'espérons, le principal instrument du salut spirituel. Les Bulgares ont deviné la pensée machiavélique du schisme photien qui les a réduits à la dure condition d'Ilotes, pour perpétuer sur eux sa domination, et ils veulent à tout prix reconquérir leur indépendance ou autonomie religieuse. C'est par le retour à leur propre liturgie qu'ils peuvent y parvenir, et le mouvement a commencé pour Coucouche, comme l'indique la petite inscription bulgare gravée sur la porte de l'église supérieure de Saint-Georges et conçue en ces termes : Le 1^{er} mars 1858, nous avons retrouvé ou recouvré notre langue *maternelle*, qui était perdue.

Le mot *maternü yazik*, en latin *materna lin-*

gua, prouve suffisamment déjà comment la langue bulgare, grand et riche dialecte du slave, se rattache au tronc ou à la famille si variée des langues dites indo-germaines ou indo-européennes, parce qu'en prenant leur source dans la langue parfaite ou *sanskrite* de l'Inde, elle s'est étendue par la Perse, l'Arménie et le Caucase sur toute la surface de l'Europe, à l'exception seulement des deux langues propres et bien caractérisées des peuples Finnois et Basque. Par conséquent le bulgare a des rapports de parenté avec le grec qui est son voisin, et qui s'y est infiltré par toutes les fissures, à raison de la supériorité de son génie subtil, séduisant et dominateur. Ainsi le grec semble avoir imposé son article au bulgare, mais l'emprunt a été fait gauchement, si je puis m'exprimer de la sorte, puisqu'il est placé à la queue du mot, au lieu de le précéder, caractère plutôt distinctif des langues asiatiques de la famille dite sémitique. En général la physionomie et la tournure du bulgare sont plutôt *latines* que *grecques*, et cette remarque n'est pas dépourvue d'intérêt, même au point de vue religieux, parce qu'elle sert aussi à expliquer le retour instinctif de ces peuples vers l'Église romaine.

Cette digression nous a éloignés momentanément du pompeux cortège qui, après nous avoir conduits à l'école, nous y installait dans la chambre d'honneur réservée au maître ou *dhi-dhascalos*. Elle ne pouvait contenir que les chefs religieux et civils qui prirent place à droite et à gauche sur le modeste divan, tandis que la foule restait à la porte, sur la large galerie construite au-devant, en forme de balcon. Il nous fut dès lors possible de distinguer sur les physionomies nos véritables amis, des curieux, des indifférents et peut-être des adversaires mêlés à eux. La bienveillance était le sentiment général, mais à quelques réponses on découvrait des réserves et un certain air d'irrésolution ou de calcul politique. L'ordre des portraits étalés sur la muraille exprimait assez bien l'état moral des esprits. En tête était appendue une assez médiocre lithographie de S. H. le Sultan, puis venait celle de S. S. Pie IX, très-convenable et ornée de festons dorés, avec une inscription qui annonçait que notre Confrère M. Turroques avait envoyé ce cadeau aux habitants de Coucouche, le mois précédent, comme témoignage de leur soumission volontaire à l'autorité spirituelle du chef de l'Église. A côté se dressait, avec sa taille imposante, feu l'empereur

Nicolas de Russie, à qui les deux saints, Méthode et Cyrille, apôtres de la Bulgarie, étaient juxtaposés, comme deux acolytes, à la vérité assez mal placés; mais pour les dédommager en quelque sorte de ce voisinage embarrassant, ils avaient mis à leur gauche le vertueux et puissant autocrate de l'ancienne Bulgarie, Ivan Cleen, ce même monarque qui reconnut, dans un document authentique et national, tenir son trône et son pouvoir du pape Innocent III. Enfin la collection se complétait par le rapprochement ethnographique du chef de la population, slave aussi, des Monténégrins, qui, depuis quelques années, a réussi, malgré la petitesse de son territoire, à maintenir son indépendance, à susciter mille embarras à la Porte et à occuper les cent bouches de la presse de ses faits et gestes. Quelques jours plus tard un remaniement opéré secrètement par une main inconnue dans ce musée politico-religieux, témoignait d'une modification locale dans les idées ou les opinions : ainsi les deux portraits de l'empereur Nicolas et du prince monténégrin Danilo, avaient disparu, et l'auguste figure de Pie IX était un peu exhaussée au-dessus de celle d'Abdul-Medjid, l'empereur ottoman.

La nuit était venue et l'assemblée ne tarda pas

à se retirer. Le souper nous fut apporté de la maison voisine, appartenant à un prêtre, signataire de l'adresse au souverain Pontife. Les détails que nous allons ajouter peindront mieux l'état actuel du clergé bulgare, tel qu'il a été façonné par l'Eglise grecque, que de longues réflexions. D'abord, la femme avait été choisie par les chefs de la communauté pour apprêter le repas, car le pope ou prêtre est marié, comme tous les membres de l'Eglise grecque qui ne sont pas engagés dans la vie monastique ou aspirant à la dignité épiscopale. Ce brave homme, encore dans la vigueur de l'âge, avait été promu au sacerdoce, mais à la condition *de ne jamais célébrer la sainte Messe*, attendu qu'il n'était pas assez savant pour cela, et remarquez que la science de ses collègues ou confrères se bornait à la lecture des livres bulgares et grecs; je dis la *lecture*, parce que l'intelligence du texte ou toute notion théologique serait difficilement exigée des examinateurs ou chefs ecclésiastiques qui en sont aussi bien dépourvus qu'eux. Comme compensation sans doute des rétributions du ministère, notre pope tenait un café, à l'entrée du bazar de la petite ville, et il est même le plus achalandé. Mais hâtons-nous de dire que ce mot ou ce lieu

ne doit pas réveiller les mêmes idées défavorables que dans nos contrées d'Europe, corrompues par les raffinements de la fausse civilisation. Il s'y vendait bien du vin et de l'eau-de-vie, mais les orientaux sont généralement plus sobres, et cette modeste échoppe en bois, sans porte ni fenêtres, et toute nue, s'ouvrait sur la rue comme les autres boutiques par sa devanture qui, pendant le jour, forme une espèce d'auvent. C'est là surtout que se réunissent les personnages de la ville, que se contractent les marchés et se débitent les nouvelles. Et je dois ajouter que, pendant notre séjour, le café avait été transformé en une sorte d'école ou d'arène théologique où s'escrimaient dans la discussion les deux partis rivaux du Pape et du Patriarche. Le prêtre-cafetier était de plus *aubergiste*, car il avait aussi une vaste écurie, toute remplie le jour du marché, et où couchent les hommes et leurs bêtes ; or, il n'en faut pas davantage pour avoir le titre de *khandji* ou maître-hôtelier dans ces pays qui, comme on le voit, ne méritent pas le qualificatif anglais de *comfortables*. Si l'époux de notre cuisinière n'était pas docte, il avait du moins la franchise de l'avouer et d'être sans prétention à cet égard. De plus, son bon sens naturel l'avait dégouté de

l'Eglise qui avait commis la faute de l'ordonner, et sa reconnaissance envers elle se traduisait par un attachement ouvert et courageux à notre cause. De ses six autres confrères, trois s'étaient déclarés également pour nous, mais ils ne montrèrent pas la même fermeté et indépendance de caractère. Le plus huppé d'entre eux jouait un peu le rôle de vouloir servir deux maîtres, et ce qui l'arrêtait surtout, était le titre de *catholique*, tant les grecs, qui n'ont pourtant pu le rayer de leur symbole, les ont habitués par leurs sophismes et leurs calomnies à le craindre et à le mépriser. Dans leur langue, la plus propre pour les ergoterics et les subtilités du schisme et de l'hérésie, comme l'a remarqué M. de Maistre, ils trouvent le moyen, avec le changement de trois lettres, de pervertir le sens auguste de ce titre de noblesse du vrai chrétien, et d'en faire une triviale injure, signifiant les *Loups d'en bas* ou de la *basse région* (1). Les deux autres étaient de pauvres pères de famille, vivant avec peine de l'espèce de redevance qu'ils perçoivent de la portion des paroissiens dont ils ont la charge spirituelle, usage qui laisse devenir mille abus pos-

(1) C'est-à-dire qu'au lieu de Καθολικός ils écrivent Κατωλύκος, soit dans leurs pamphlets, soit même dans leurs journaux.

sibles, outre l'inconvénient premier de détruire l'indépendance du ministère.

La durée de notre séjour devait dépendre des dispositions des habitants à notre égard ; nous nous étions préparés à toutes les éventualités, même à celle de passer l'hiver au milieu d'eux ; et dans notre intention tout leur avait été sacrifié, Constantinople et ses nombreuses affaires, les intérêts du collège de Bèbek, de l'orphelinat de Saint-Vincent d'Asie et beaucoup d'autres. Nous aurions été heureux d'être ainsi empêchés et retenus par les exigences spirituelles et pressantes de tout un pays reconquis à la foi catholique, et nous nous voyions déjà ramenés à notre vocation primitive, en *parcourant les villages et les bourgades pour évangéliser les pauvres*. Mais l'œuvre de Dieu ne s'accomplit ni aussi vite ni aussi facilement, et plus que toute autre elle doit être soumise à l'épreuve du temps et des contradictions, parce qu'on trouve toujours devant soi la nature humaine avec ses faiblesses ou ses passions. Nous ne devons être cette fois que des explorateurs, arrivés comme Caleb et ses compagnons, au temps des vendanges (1), constatant

(1) Erat autem tempus quando jam præcoquæ uvæ vesci possunt.
(Numer. cap. XIII, v. 21.)

que nous n'y avons pas trouvé de *monstres*, croyant avoir reconnu une terre promise de laquelle d'autres, plus capables et remplis du zèle apostolique pourront dire un jour : « *Eh bien ! montons et prenons possession de cette terre, parce que nous pourrons l'occuper* (2). »

Notre installation ne fut donc que provisoire. Le petit cabinet attenant à la chambre fit la chapelle où nous célébrions chaque jour le saint sacrifice, M. Chaudet et moi, dans le silence et le plus complet isolement. Aucun des habitants n'y parut. Soumis entièrement à la direction des chefs laïques et les yeux fixés sur eux, ils attendaient un exemple ou un mot d'ordre. Or ce conseil supérieur et dirigeant était conduit principalement par un des membres, homme sans instruction, comme les autres, mais doué d'une perspicacité remarquable. C'est lui qui, chargé de la répartition des sommes dues par la communauté aux prélats grecs, avait mieux connu leurs simonies et leurs malversations : aussi cherchait-il le moyen de s'affranchir de ce joug de plus en plus intolérable. Aidé du maître d'école qui lui servait de secrétaire, il proposa d'adresser au Sou-

(2) Ibid. v. 31.

verain Pontife la requête qui a eu tant de retentissement dans la nation bulgare. En cela, il a eu le mérite d'ouvrir une voie nouvelle et d'arborer le premier un étendard de salut. Si dans le principe les motifs n'ont été ni surnaturels ni très-purs, mais plutôt le calcul d'une habileté un peu politique, néanmoins le bon sens et le courage avec lesquels il a conduit à bonne fin cette négociation, malgré les promesses ou les menaces du parti contraire, annoncent assurément beaucoup de ressources et d'énergie dans ce caractère.

Nako est son nom. Petit fabricant d'huile de sésame, il s'est fait avec cette industrie une existence honnête et indépendante. Dans les assemblées délibérantes, c'est lui qui propose et résout généralement toutes les questions, et son principal talent est alors de s'effacer et de laisser croire aux autres qu'il suit leur propre opinion. Le *mudir* ou sous-préfet turc a-t-il quelque affaire à régler avec les chrétiens, Nako est appelé, et avec son tact et sa prudence il sait tout décider à l'avantage des siens sans éveiller ou froisser la susceptibilité musulmane. Il est également dans les meilleurs termes avec le juge ou *quadi*. Par exemple, il se gêne moins près des évêques grecs ;

il les traite bien en mercenaires et il ne leur épargne pas les plus dures vérités. Cette habitude même de dominer le clergé est devenue chez lui comme une seconde nature, qui perçait dans quelques-uns de ses rapports avec nous et même lorsqu'il parlait de S. S. Pie IX. On voyait toujours, malgré ses protestations de respect et de soumission, qu'il l'assimilait en certains points au fantôme du chef *œcuménique* de la grande Eglise qu'on laisse parler et décréter, sans s'inquiéter beaucoup de ses décisions.

Ainsi, ayant annoncé à Nako que je désirais extrêmement expliquer la doctrine chrétienne aux hommes, femmes et enfants qui voudraient venir l'entendre, que je rédigeais en leur dialecte, à cette intention, le catéchisme imprimé à Rome, au Collège de la Propagande pour les catholiques bulgares de Philippopolis, je m'aperçus que ma pensée ne cadrerait pas avec la sienne et que sa circonspection humaine y découvrait mille difficultés. Sans m'opposer un refus formel, il sut mettre en jeu toutes ses batteries, communiquer aux autres ses appréhensions, et me dépêcher sous main plusieurs personnes qui toutes s'accordaient à juger inopportun l'enseignement public que je proposais. On objectait que l'école

où je me tenais étant un local de la communauté, nos adversaires réclameraient, et sous ce prétexte, pourraient retirer leurs enfants. Comme l'on me conseillait de louer une maison pour cet effet, je donnai la commission de la chercher, mais après quelques jours d'attente, elle ne put même se trouver.

Toutefois, comme il devenait nécessaire de lier par quelque côté ces esprits craintifs, et même de les compromettre aux yeux du parti contraire, nous leur annonçâmes, M. Chaudet et moi, ne pouvoir compter sur leur sincérité, qu'autant qu'ils s'engageraient eux et leurs prêtres, à réciter trois prières ou oraisons de la liturgie romaine, celle de la sainte Vierge commençant par les mots : *Defende, quæsumus*, etc., etc.; celle du Pape, et pour les *persécuteurs*, ou *ennemis de l'Église*. Une fois traduites et comprises, elles plurent beaucoup, et nous les complétâmes par la traduction des actes de Foi, d'Espérance et de Charité. Pour le moment, nous dûmes nous contenter de ce témoignage de bonne volonté et d'union, craignant que ce premier lien, s'il était trop tendu, ne vint à rompre. Depuis, comme nous le relaterons, ces mêmes hommes, en apparence timides et irrésolus, ont ajouté

d'autres preuves de fermeté et de constance.

Un autre personnage important, c'est le maître d'école ou le *dhidhascalos*, appelé aussi *outchitel* depuis l'introduction de la langue bulgare, dans laquelle il a la même signification. Natif d'Okrida, sur les confins de l'Albanie, et assez avancé dans la langue grecque, qu'on reconnaît pourtant n'être pas la sienne, il a été entraîné dans ce mouvement catholique par l'autre maître, son prédécesseur et son compatriote. Grand ami et admirateur de Nako, il ne voyait et jugeait que par lui. En retour, Nako daignait lui témoigner sa confiance, ce qui augmentait beaucoup son importance dans la petite ville. Dans les deux tournées qu'il faisait soir et matin, il recueillait toutes les nouvelles, surtout celles concernant les Grecs, et, comme il était notre commensal, il profitait des heures des repas pour nous les rapporter avec beaucoup de commentaires et de détails assez piquants. Son genre d'esprit le portait à saisir les questions plutôt du côté politique ou national que religieux. A son grand regret, il avait commencé très-tard l'étude de sa langue propre, et il n'en savait juste assez que pour faire lire et réciter à ses élèves les prières de l'ancienne liturgie ; ils

les psalmodiaient même sur un ton solennel et touchant. Nous devons dire, à sa louange, que s'il n'avait pas eu dans le cœur les sympathies qu'il nous témoignait, il n'aurait point mis en présence de ses disciples autant d'abandon dans ses rapports avec nous, et il eût surveillé ou gêné ceux que nous avions avec eux. Au contraire, il nous les livrait pour ainsi dire, et, par exemple, les trois plus avancés et les plus intéressants avaient en quelque sorte été attachés à notre service. Dès que nous ouvrions les portes de notre chambre, ils venaient y faire le ménage : c'étaient eux qui préparaient et desservaient la table, et dès que le pain ou l'eau manquait, d'un bond ils volaient en chercher, sans paraître jamais regretter ni épargner leurs pas. Tour à tour ils faisaient en bulgare l'office de lecteur, et le plus intelligent s'était même mis à l'étude du français près de M. Chaudet.

Ce cher Confrère, éprouvé par la fatigue du voyage, avait eu un nouvel accès de fièvre le surlendemain de notre arrivée. J'ose dire que je lui servis de garde-malade et même de médecin. La Sœur Marie, chargée du dispensaire de Salonique, m'avait composé une petite pharmacie portative, avec toutes les lumières de son expé-

rience locale, en sorte que je me trouvais docteur improvisé, et véritablement je pouvais me croire quelque chose en me comparant aux empiriques du pays. L'un d'eux, qui se donnait pour chirurgien, avait reçu le titre honorifique de *Boucher*, et un autre, mon voisin, établi dans une misérable échoppe, garnie seulement de quelques guirlandes de simples, était sur le point d'aller ailleurs chercher fortune, ne pouvant vivre là de son industrie. Attiré par le bruit de la cure de M. Chaudet, il arrive un jour chez nous, avec une espèce de canne, insigne de sa dignité que ne relevaient pas les vêtements sales dont il était affublé. Grec d'origine et de langue, il passait aux yeux des Bulgares pour être du parti contraire : aussi semblait-il être devant nous doublement embarrassé, et il évita toute question de médecine comme de théologie, se contentant de nous demander si nous devions nous établir dans cette ville et si nos remèdes coûtaient cher. Nos réponses le rassurèrent, et toutes les fois que nous passions devant sa boutique, il se levait poliment et nous saluait de son sourire comme un collègue accepté.

La renommée avait effectivement publié jusque chez lui que j'avais accès dans le *quonaq* ou hô-

tel du sous-préfet, que j'avais guéri de la fièvre son porte-pipe, et son porte-café d'un mal de pied. Il n'en aurait pas fallu davantage pour m'attirer sa considération, d'autant plus qu'à mon insu je l'avais supplanté. Ce double succès imprévu, avait naturellement resserré les liens de l'amitié qui s'établit aussitôt entre le chef civil et moi. Circassien d'origine, élevé à Constantinople et se considérant dès lors comme civilisé, il avait eu l'humble condescendance, difficile à retrouver par exemple chez un de nos maires chrétiens et catholiques, de prévenir notre visite, poussé sans doute à cette démarche par la lettre de recommandation que M. le Consul français de Salonique avait obtenue du Pacha, commandant toute la province. Il nous surprit donc un jour avec une simplicité affable et charmante, et disant qu'il était de son devoir de traiter de semblables hôtes. Bien qu'il y eût un peu de politique dans cette démarche et peut-être de la curiosité à connaître le but précis de notre voyage, il sut néanmoins y mettre tant de convenance et de discrétion que je ne pus m'empêcher d'admirer cette bienveillance que j'aurais appelée humilité et charité en un fonctionnaire chrétien de son rang. Car, au fond, il était le seigneur et le

maître de l'endroit ; il avait droit d'exiger les premières avances de nous, et les rapports peu favorables des Grecs pouvaient lui inspirer une légitime défiance. Il ne manifesta aucune prévention, et lorsque je lui avouai tout franchement que nous étions venus à la demande d'un certain nombre d'habitants qui voulaient embrasser notre foi religieuse : « Oh ! dit-il, ils sont bien libres ; c'est une affaire de conscience ou d'église, et notre Padishâh ou Empereur ne s'en mêle pas. » Puis il passa à un autre sujet, me laissant comprendre qu'il n'entraverait aucunement notre action spirituelle, et il a tenu parole. Je le demande, dans quel autre État actuel de l'Europe, je ne dis pas russe, allemand ou anglais, parce que le schisme et l'hérésie opposent toujours leur haine intolérante aux efforts de la propagande catholique, mais dans quel État catholique même, aurions-nous trouvé un si bienveillant accueil de la part des autorités ? Où, avec tant d'injustes passions excitées contre l'Église et son auguste Chef, aurions-nous joui d'une liberté d'action aussi complète ? Hélas ! cet aveu nous coûte, et l'amour de la vérité seul peut nous l'arracher : les pays musulmans offrent aujourd'hui au Missionnaire moins de difficultés ou d'amères déceptions que

la plupart des pays chrétiens, et les agents du pouvoir ou de la police sont ici de meilleure composition assurément. Tout en faisant la part de l'apathie et de l'ignorance, nous devons reconnaître aussi que la vérité provoque moins de passions violentes, parce qu'elle est moins retenue *captive dans l'injustice* (1).

Ismaël-Bey voulait me prouver qu'il était de l'école nouvelle et qu'il n'avait point le fanatisme reproché aux anciens. Il pensait aussi, avec raison, se recommander à mon estime en m'apprenant qu'il avait été élevé et formé par Ruschdi-Pacha, personnage réputé comme l'un des plus capables et des plus intègres de l'empire. Il vient même d'être élevé ces jours-ci à la dignité suprême de grand-vizir qui équivaut ailleurs à celle de président du conseil des ministres.

Un complot qui avait failli coûter la vie à S. H. le Sultan et jeter la capitale avec les provinces dans une révolution effroyable, venait d'être découvert et les principaux coupables avaient été arrêtés. L'enquête se poursuivait dans le plus grand secret, si bien que les fonctionnaires eux-mêmes ne savaient rien, et les dé-

(1) Ad Roman. Cap. 1, vers. 18.

tails n'arrivaient que par les correspondances des journaux d'Europe. Aussi Ismaël-Bey, très-désireux de les connaître, m'avait prié de les lui communiquer, satisfaction qu'il me fut facile de lui accorder, et à chaque visite que je lui rendais, c'étaient de nouveaux remerciements et des protestations d'amitié. Les faits confirmèrent ses paroles.

Nako m'avertit qu'il devait s'absenter pour aller dans les villages environnants ramasser de la graine de sésame. Curieux d'étudier les dispositions des chrétiens, Bulgares aussi et composant la majorité de la population, je convins avec lui que je l'accompagnerais dans une de ses excursions. Je choisis le village de Yanache, situé à trois quarts d'heure de Coucouche, vers le couchant. Nous partimes à cheval, vers les onze heures du matin, par un vent de nord froid et tellement violent que nous avançons avec peine. Le plateau que nous traversions était complètement nu, en dehors des vignes où l'on a planté quelques arbres à fruit. Ce déboisement général du pays, qui a changé les conditions de l'atmosphère en rendant plus intenses le froid et la chaleur, est d'un aspect attristant. Partout la nature a vraiment l'air de *gémir*, et cet état de langueur

et de souffrance, qui remonte au delà de l'occupation musulmane, n'a point cessé d'être accru et aggravé par elle. Partout l'œil qui a pu admirer le spectacle de la sécurité florissante des campagnes d'une contrée chrétienne et civilisée, est affligé là par les signes trop sensibles et trop multipliés de la violence et de la déprédation. A quelque distance des villages, c'est le désert qui recommence, et le contraste est d'autant plus pénible qu'il est l'œuvre de la méchanceté et de la barbarie, et comme la profanation flagrante des dons que la libéralité divine a prodigués à cette terre primordialement féconde. C'est aussi le domaine des bandes armées de brigands qui exploitent toujours plus ou moins activement le pays, et qui obligent les voyageurs à ne sortir qu'avec une escorte ou en nombre suffisant pour se protéger eux-mêmes. Les arrestations sont fréquentes et le vol dégénère souvent en assassinat. Comme chaque soir je sortais avec M. Chaudet pour nous promener dans les environs, en récitant le bréviaire, plusieurs de nos amis nous exprimèrent à ce sujet un étonnement mêlé de crainte. Mais notre confiance en Dieu et en notre qualité de Francs ne tint pas compte, je l'avoue, de cette prudence excessive qui nous

paraissait trop voisine de la pusillanimité. Ayant interrogé par hasard notre Ismaël-Bey sur cette cause permanente de désordres, il se contenta de cette réponse véritablement turque : « Quoi ! tu l'étonnes de l'existence de ces bandits ; mais ici y a-t-il une montagne ou un bois sans loups ou sangliers ? »

Je reviens au village de Yanache que j'ai perdu de vue momentanément et où j'arrivais, avec Nako, vers l'heure de midi. La route avait aiguisé l'appétit qui me rappelait ainsi doublement l'heure réglementaire du repas. Mais où le prendre ? Des chiens hargneux défendaient l'accès des premières maisons vides où nous frapâmes inutilement. Toute la famille était dehors aux travaux des champs. Bientôt Nako aperçut un des chefs, son ami ; il l'appelle, et le brave homme s'empresse d'accourir ; il nous aide à descendre de nos montures et nous introduit de bonne grâce dans l'intérieur de sa maison, si l'on peut décorer de ce nom sa chaumière, ouverte à tous les vents et où une ouverture pratiquée au toit remplaçait la cheminée, lorsque le feu était allumé. Il comprit que je voulais manger, et il ne pouvait, le pauvre ! user de notre locution ordinaire : qu'il me recevait *à la fortune du pot*,

car premièrement je n'en découvris nulle part, et en second lieu, supposé qu'il connût le raffinement d'une soupe grasse, je doute qu'il ait souvent, dans le cours de l'année, les ressources suffisantes pour la préparer. Nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, imaginer quelle est la frugalité du régime de ces paysans. Le pain est le plus ordinairement leur aliment unique. Le manque d'arbres suppose la privation des fruits, et ils réservent la viande ou le lait de leurs troupeaux pour les hôtes et voyageurs musulmans qui, suivant l'usage traditionnel, doivent être hébergés et nourris aux frais du village. Ces corvées sont quotidiennes; tantôt ce sont des cavaliers du *Mudir* qui vont à la poursuite des brigands; d'autres fois un corps de troupe passe, ou bien c'est un marchand que ses affaires appellent à Salonique. Tous se croient également le droit, à titre de musulmans, de dévorer la substance du Raïa ou chrétien qu'ils honorent de leur visite. Si leurs caprices, très-exigeants, ne sont pas promptement et ponctuellement satisfaits, ils y ajoutent des injures et des coups qui doivent être supportés en silence.

L'on avait compris que je n'appartenais pas à cette catégorie de gens, et ma qualité de prêtre,

révélée par Nako, m'attira de plus des attentions particulières. Une natte de joncs fut étendue dans l'angle de la chaumière ; la femme déposa dans le berceau son nourrisson et courut chercher les mets du festin, qui consistait en du pain littéralement aussi noir que les grappes de raisin qui l'entouraient. Le mari, de son côté, apporta un grand verre de moût. La simplicité cordiale avec laquelle ils nous offraient tout ce qu'ils possédaient, nous toucha, et je pensais que nous autres Missionnaires, qui croyons pratiquer la pauvreté, nous sommes bien au-dessous de ces bonnes gens, et que, selon la remarque de notre Père saint Vincent, ils sont, pour cette vertu et pour beaucoup d'autres, nos *maîtres* et *seigneurs*. Dieu du moins semblait bénir leur hospitalité et jamais pain ni fruits ne m'ont paru plus savoureux. Pendant ce temps, les autres chefs du village s'étaient rassemblés autour de nous, et il s'engagea une conversation politique et religieuse, digne d'intérêt. Les lumières du bon sens valent bien celles du demi-savoir, et les volontés droites comprennent naturellement la vérité. Aussi nos quelques réflexions sur le bonheur de l'unité catholique ne furent point contredites, et la Sainte Vierge, en cette circon-

stance, comme toujours, était la médiatrice et le lien des cœurs. J'avais tiré sa médaille pour la passer au cou d'un des petits enfants, et tous les assistants de considérer avec une pieuse curiosité les traits et les emblèmes de Marie Immaculée, et de m'en demander pour leurs familles et pour eux. Bientôt je fus entouré d'une troupe de petits garçons et de petites filles qui sollicitaient le même cadeau. Leur cortège, toujours grossissant, nous accompagna jusqu'à une fontaine d'eaux minérales qui ferait en Europe la fortune du pays, et qui coule à peu près inutile, faute de savoir en user. Beaucoup d'autres personnes vinrent dévotement demander ce collier précieux, et dans le nombre je distinguai même une femme musulmane. Ce saint empressement et ce respect que ne témoignent point ainsi les Grecs purs, est de bon augure, et la miséricordieuse Reine du Ciel saura faire germer et fructifier cette semence.

En voici un premier indice : le lendemain, pendant que j'étudiais dans ma chambre de l'école de Coucouche, où j'étais rentré le soir, arrive un des prêtres bulgares de Yanache qui me dit : « Monsieur, ma petite fille a pleuré toute la nuit, parce qu'elle n'a point reçu hier un

« de ces signes sacrés que vous distribuiez, et je
 « n'ai pu la consoler qu'en lui promettant de
 « venir le chercher. Moi-même, je regrette
 « d'avoir été retenu au loin par les travaux des
 « champs. » Ce brave prêtre-laboureur, dont le
 visage hâlé et les mains calleuses indiquaient les
 rudes occupations, reçut des médailles pour la
 petite fille, puis pour tous les siens et repartit
 content.

Dès que notre cher Confrère M. Chaudet com-
 mença à recouvrer ses forces, je l'engageai à
 utiliser sa voix et son talent musical près des en-
 fants. Leurs chants ont pour moi un attrait par-
 ticulier et j'aime à appliquer à leurs chœurs har-
 monieux ces paroles du Psalmiste : « *Vous avez*
perfectionné vos louanges, Seigneur, dans la
bouche des enfants (1)... » Il leur apprit les
 litanies de la Sainte Vierge, exactement traduites
 en bulgare, un cantique à son honneur, et le
 chant plus grave du *Dies iræ*. C'était toute une
 révolution à opérer dans le goût et les habitudes
 musicales de ces écoliers dressés seulement aux
 sons nasillards et discordants de la musique reli-
 gieuse des Grecs, qui, chose extraordinaire, pa-

(1) Psau. VIII. v. 3.

raissent être complètement destitués, sous ce rapport, de leur sentiment naturel de l'art et du beau. Il n'en est pas ainsi des Bulgares qui ont reçu de la nature le talent commun aux races slaves et dont la langue, pleine et sonore, s'adapte aussi bien que l'italien ou le latin aux chants les plus variés. Donc nos enfants, après avoir été patiemment serinés pendant plusieurs jours, saisirent assez bien le ton et les airs, et à la première répétition un peu solennelle, ils surprirent agréablement leurs parents et amis rassemblés. Le succès de M. Chaudet fut bien autre, quand il eut reçu sa flûte de Salonique. A peine en eut-il tiré quelques accords, qu'une foule de visiteurs nouveaux accourut à notre logement, et tous, habitués seulement aux sons rustiques de la cornemuse, restaient ébahis et comme sous le charme de cette musique supérieure. Les enfants de l'école surtout aimaient à être accompagnés de cet instrument, et comme ils se plaisaient à nous suivre dans la promenade du soir, dès que nous sortions, ils formaient leurs rangs, et le plus habile des chanteurs saisissant la flûte, la portait triomphalement à travers les rues et les chemins. Quand le bréviaire était récité, tous entouraient M. Chaudet qui s'asseyait à l'ombre ou près d'une

fontaine, et tous de chanter joyeusement et avec entrain. Les passants s'arrêtaient et les pâtres approchaient avec leurs troupeaux, spectacle naïf qui me rappelait l'antique Orphée de ces mêmes contrées, et ces Missionnaires du Nouveau-Monde attirant de la sorte les sauvages pour les évangéliser. La puissance de la musique est toujours et partout la même, et ce qui assure au catholicisme de futures victoires sur le schisme photien et sur l'hérésie protestante, c'est qu'il tient tous les arts enchainés à son char, que loin de proscrire ou de redouter leurs créations, il les encourage, les multiplie et les perfectionne, en les sanctifiant, pour l'aider à bénir et à glorifier Dieu. Ainsi, dans telle circonstance ou dans tel lieu, il suffira d'un bel orgue, interdit dans les églises grecques, ou d'une messe en musique, inconnue dans le prêche, pour décider la défaite et la ruine de l'erreur.

Les visites des familles, les conversations amicales étaient les principaux moyens de répandre et d'expliquer la doctrine catholique. Nous avons pu résoudre plusieurs objections et dissiper des préjugés que l'ignorance grossissait dans des proportions monstrueuses. Nous les avons conseillés et encouragés dans leur résolution de s'affranchir

enfin du joug de l'erreur photienne. Mais, à notre grand regret, nous ne pûmes catéchiser, prêcher et exercer le saint Ministère, comme nous en avions l'espérance. Le temps n'en était pas encore venu, et l'insistance d'un zèle indiscret eût pu compromettre le bien espéré.

Ils ne nous restait donc plus qu'à partir, et nous leur annonçâmes cette décision. Ismaël-Bey, avec sa complaisance accoutumée, nous avait envoyé un cavalier ou sauf-conduit et procuré les montures nécessaires pour le voyage. Pendant qu'on chargeait les bagages, les chefs arrivèrent et nous exprimèrent de nouveau leur reconnaissance, comme la ferme intention de ne pas s'écarter de la ligne de conduite qui leur avait été tracée. Plusieurs fois, en me rappelant notre entrée triomphale, j'avais pensé que Dieu nous ménagerait le contre-poids salutaire d'une sortie humiliante, et je l'acceptais de bon cœur comme plus apostolique. Pourtant il n'en fut pas ainsi, et une dernière surprise nous attendait, tout aussi touchante que la première. Les enfants des trois écoles, au nombre d'environ deux cents, étaient rangés sur une double ligne dans la rue, et dès qu'ils nous aperçurent, ils entonnèrent un chant religieux. Mais les chanteurs de M. Chaudet qui

trouvaient là l'occasion d'appliquer leurs leçons et qui ne jugeaient plus un rythme grec digne de nous, commencent avec assurance les litanies de la Sainte Vierge. Je ne pus contenir mon émotion, en entendant les louanges de Marie retentir ainsi au milieu de la foule qui les comprenait, et il me paraissait invraisemblable qu'elle ne témoignât pas désormais à Coucouche la faveur d'un intérêt mieux marqué. Vint ensuite le tour de son cantique : *Unis aux concerts des anges, etc.* Ces chers enfants ne voulurent rien omettre de leur répertoire, et ils terminèrent par le *Dies iræ*. Alors j'éclatai de rire en regardant M. Chaudet qui, du reste, excusa comme moi l'ignorance de ses musiciens, qui ne considéraient pas assurément leur procession comme celle d'un enterrement. Tout le monde au contraire paraissait nous regretter sincèrement ; les formules les plus tendres d'adieux étaient dans toutes les bouches, et toutes les mains se tendaient tour à tour pour serrer les nôtres. Plusieurs étaient fort émus, et les prêtres, nos amis, nous embrassèrent. Enfin, nous montâmes à cheval et nous nous séparâmes avec une nouvelle confiance en l'avenir.

Arrivés à Salonique, nous avons toujours présents à la pensée les néophytes que nous ve-

nions de quitter. Comme une de nos Sœurs était souffrante et que le changement d'air pouvait lui être aussi favorable qu'à M. Chaudet, nous engageâmes sa supérieure à profiter des derniers beaux jours de l'automne, appelés avec raison dans la langue turque le *second printemps* à raison de leur sereine beauté, et à visiter aussi Coucouche. De la sorte, disions-nous, vous ferez connaissance avec les femmes, inabordables encore pour nous, et vous serez à leurs yeux un échantillon de la femme anoblie et affranchie par la charité catholique. D'ailleurs, il est bon de prouver à ces bonnes gens que nous leur portons un sincère intérêt, que nous comprenons le besoin de les assister dans la persécution sourde ou manifeste que leur susciteront les Grecs. Puis, comme il vous faut une maison d'été pour atténuer ou réparer les mauvaises influences de la température fiévreuse de Salonique, vous pourriez la fixer dans ce lieu salubre et bien aéré. La lettre ci-jointe de M. Turroques, qui rend compte du voyage de nos Sœurs et de ses bons résultats, vient à l'appui de ces raisons et conjectures. L'apparition de nos Sœurs a produit le meilleur effet, en démentant d'abord la nouvelle perfide et ridicule que nous avons été chassés par nos partisans dés-

abusés. Au bout de quelques jours deux villages voisins envoyaient des députés à nos Confrères de Salonique pour leur annoncer qu'ils voulaient aussi se soumettre à l'autorité spirituelle du souverain Pontife de Rome. Depuis, quatre autres ont imité cet exemple, en faisant la même démarche.

Si, très-cher et très-honoré Père, nous avons insisté longuement sur cette excursion rapide et peu fructueuse en apparence, c'est que nous la considérons comme signal du travail latent et chronique déjà, qui détache l'Eglise bulgare du Patriarcat grec et qui la sauvera, si elle sait résister aux séductions de la politique russe. Tel est le formidable adversaire ou rival que nous avons à redouter. Il tente déjà tous les moyens imaginables pour entraver notre action et reliaison à sa cause ce peuple slave. Il a pour lui les sympathies de race, l'or et les livres liturgiques du synode de Pétersbourg. Des écoles ont été fondées par ses agents et il se propose d'en ouvrir de nouvelles. Mais le coup que la France catholique a porté au schisme, à Sébastopol, l'a blessé à mort et lui a ravi son prestige. Cet appel des Bulgares à Rome et à la France est un des fruits de la guerre d'Orient que les esprits superficiels jugent

mal, parce que ses conquêtes spirituelles leur échappent.

La presse bulgare n'avait antérieurement qu'un organe, nommé le *Nouvelliste de Constantinople*, feuille assez insignifiante, qui se borna longtemps à traduire les nouvelles et faits divers du journal français semi-officiel, qui se publie dans la même ville. Le rédacteur passe pour être une créature dévouée de la politique russe, et ses dernières diatribes contre la démarche des habitants de Coucouche le prouvent assez clairement. Depuis plus d'une année et demie, il a vu naître et grandir un terrible rival, la *Bulgarie*, feuille hebdomadaire aussi, mais rédigée avec une supériorité incontestable, sous le rapport religieux et littéraire. Son rédacteur en chef est M. Tzankof, connu avantageusement par l'excellente grammaire bulgare qu'il a publiée en allemand et avec des caractères latins (1). M. Tzankof est un de ces esprits sérieux et persévérants qui, mu par le double amour de sa nation et de la science, peut rendre d'éminents services à l'une et à l'autre. Pendant quatre années j'ai pu l'éprouver et l'apprécier au collège de Bébek dans l'ensei-

(1) Wien, in comission bei Franz Leo, 1852.

gnement des langues slaves qui lui fut confié. C'est là qu'il a conçu et mûri le projet vraiment patriotique de fonder une imprimerie et une librairie qui répandit dans la nation des idées saines et vraies, avec les ouvrages classiques et religieux dont elle est dépourvue. Les intrigues du parti qui présentait l'esprit du journal nouveau, arrêtaient plusieurs mois dans les bureaux de la Porte la permission exigée du Ministère des cultes, mais la persévérance et l'appui d'amis influents triomphèrent des obstacles. La *Bulgarie* paraît chaque semaine, imprimée avec beaucoup d'élégance typographique, et de plus elle a un bulletin supplémentaire pour les nouvelles politiques et commerciales les plus intéressantes. Chaque numéro contient ordinairement un article écrit au point de vue national sur les événements de l'empire et de l'extérieur, et depuis plus de six mois on y remarque aussi un travail sérieux et suivi sur les origines chrétiennes ou catholiques de l'Eglise bulgare. De là des questions brûlantes pour le parti gréco-russe. Ainsi par exemple il y a été doctement prouvé que le Patriarche de Constantinople n'avait aucun droit canonique de juridiction sur les Bulgares, qui avaient leur propre et légitime Patriarche, opprimé puis sup-

primé par l'autre. Sous le titre de *Documents*, tous les actes nationaux des premiers rapports de soumission et de filial respect des souverains Bulgares au chef suprême de l'Eglise romaine ont été publiés, et la nation avec ce nouveau cours d'histoire a dû se convaincre qu'elle a été florissante et prospère tout le temps de son union au centre de l'unité. Ces témoignages frappants et incontestables ont été complétés par ceux de la décadence nationale, dès que le Patriarche a usurpé les droits du Pape. La discussion avec le *Nouvelliste de Constantinople* est des plus animées et des plus mordantes. Sa contenance et ses raisons sont fort embarrassées sur ce terrain neuf et inconnu ; il balbutie ou déraisonne en criant à la trahison. La *Bulgarie*, sans s'inquiéter, continue d'enseigner le catholicisme sur tous les tons, attribuant avec raison aux siens le titre d'*orthodoxes* dont se parent les Eglises photiennes. En ce moment même, elle discute et épiluche la vie du faussaire Photius, leur digne père et fondateur, et nous ne savons comment sera supporté ce coup de massue qui doit achever théologiquement et logiquement le schisme chez les Bulgares.

La *Bulgarie* est l'unique feuille de l'Orient

véritablement catholique. Elle mérite bien de l'Église, et puisse-t-elle accomplir jusqu'au bout la sainte croisade qu'elle a si noblement commencée ! Je recommande cette belle cause, très-honoré Père, à vos ferventes prières et à celles de toute votre immense famille dont j'ose me dire, en finissant,

Le fils très-indigne et très-dévoué,

EUG. BORÉ,
i. p. d. l. m.



MISSIONS DE CHINE.

Lettre de M. TAGLIABUE, missionnaire en Mongolie, à M. le supérieur du grand séminaire de Soissons.

Monsieur le Supérieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire l'année dernière; je vous suis bien reconnaissant pour toutes les nouvelles que vous avez bien voulu me donner sur un pays où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, et dont la pensée est toujours présente à ma mémoire. Mes souvenirs du séminaire ne sont pas pour moi les moins précieux; et les bons exemples dont j'ai été témoin, les pieuses et solides instructions que j'y ai entendues, tout cela fait ici ma consolation et mon bonheur. Heureux ceux qui savent estimer et mettre à profit les années passées au séminaire!

Je m'arrête; ce n'est pas là ce que vous demandez d'un missionnaire; vous voulez des

nouvelles intéressantes et surtout édifiantes ; j'essaierai de vous satisfaire.

.

Je vais vous raconter l'histoire d'un pauvre chrétien, aujourd'hui employé comme baptiseur dans la partie occidentale de la province appelée Mongolie ; il s'appelle Ten.

Il naquit de parents païens assez riches. Dès qu'il eut atteint l'âge de 16 à 18 ans, il se mit à réfléchir sur les doctrines païennes ; fervent partisan de toutes les superstitions, il n'en omettait aucune ; et cependant, ce faux culte ne remplissait pas son cœur. Son commerce l'obligeait à faire d'assez longs voyages ; mais il était si préoccupé de cette idée de chercher une religion qui le satisfît, qu'il finit peu à peu par s'endetter. Il trouva des bonzes (prêtres païens), qui vivaient assez retirés dans leurs pagodes ; il se mit à leur service pendant trois ans, laissant là sa famille ; il feuilleta leurs livres, ne vécut que d'une portion très-modique qu'il recevait seulement deux fois par jour. Ayant enfin découvert que cette doctrine et les mœurs de ses prêtres n'étaient que supercherie, il quitta cette pagode pour faire de nouvelles investigations. Il rencontra un autre bonze, sorte d'ermite, qui lui parut

plus austère ; il se déclara son disciple. Celui-ci lui imposa des jeûnes longs et rigoureux, puis lui emprunta diverses sommes d'argent, qu'il nia ensuite lui avoir empruntées. Nouvelle déception. Ten l'abandonne et se met à chercher encore une religion qui le satisfasse... Il mena cette vie pendant quinze à vingt ans. Un jour, il eut un songe où il vit une espèce de bonze qui le conduisit dans une grande pagode, et lui dit ces paroles : dans soixante jours, je reviendrai ; tiens-toi prêt, et je te montrerai ce que tu cherches. Il se réveille plein d'espérance. Heureusement que dans ce moment la grâce vient à illuminer cette pauvre âme. Ten est dans une hôtellerie ; il voit deux chrétiens qui, prenant leur repas, font le signe de la croix. « Que faites-vous là ? leur dit-il. » Rien, répondent les autres. — Mais que signifie ce signe ? — Rien... Puisque tu veux absolument le savoir, eh bien ! c'est une pratique de notre religion. — Quelle religion ? Il y en a donc encore que je ne connais pas ? Que dit cette religion ? » Ces chrétiens, qui étaient de pauvres paysans, lui répondent ce qu'ils savent, puis ils ajoutent : si tu veux savoir notre religion, va trouver notre père spirituel ; il réside à Sia-Tong-Kean-Ze (village distant de là

de 30 à 40 lieues). — Vite, le voilà parti. Après quelques jours de marche, il arrive auprès du missionnaire, l'interroge, l'écoute avec l'avidité d'une âme affamée ; chaque parole est un trait de lumière ; enfin il s'écrie : Voilà la vraie religion ! oui, je crois, et je veux la suivre. — Le père lui indique quelques livres ; au bout d'un mois, il était capable de répondre à tout. Alors le missionnaire l'envoie à Monseigneur, qui l'examine, lui fait faire les exercices spirituels et ne croit pas pouvoir différer son baptême.

Il fut baptisé le jour de Pâques de l'année 1852 ; il était si attentif à l'acte qu'il faisait et si recueilli, qu'il n'entendit même pas la musique chinoise qui, ce jour-là, accompagnait l'office ; cependant cette musique était pour lui une chose toute nouvelle et tout à fait extraordinaire. Il retourne à son pays ; dans la route, il passe près d'un théâtre. Je suis chrétien, dit-il, je ne puis pas assister à cette comédie. Alors le diable veut lui tourner le cou pour le faire regarder. — Non, dit-il, je ne regarderai pas. — Je souffris horriblement de cette violence, racontait-il ensuite ; mais aussitôt que j'eus achevé ces paroles, le démon me laissa tranquille.

Vers cette époque, le même bonze qui lui avait

promis de revenir après soixante jours, se présenta à lui, non plus en songe, mais bien vivant, et l'invita à tenir sa promesse. — Non, dit-il, mille fois non ; je suis chrétien aujourd'hui, et je n'adorerai plus les idoles. Le bonze, qui probablement n'était autre que le démon, le quitta.

De retour dans sa famille toute païenne, il s'aperçut qu'il était difficile, malgré toute sa fermeté, d'observer bien les préceptes du christianisme ; il vendit tout ce qu'il avait, acquitta ce qu'il put de ses dettes et se réduisit à la pauvreté ; mais qu'il était riche de foi et de générosité !

Il acheta, sur une montagne isolée, une misérable chaumière et quelques mauvaises terres qui, dans les bonnes années, suffirent à peine pour nourrir sa famille. Il avait encore quelques bons habits, un prétendu catéchumène les lui emprunta ; dans sa ferveur, il les lui livra ; l'autre les vendit, reçut l'argent et disparut. Ten ne murmura jamais. Il fait ses délices de la prière, et met en Dieu seul toute sa confiance.

Un jour, il n'avait plus que dix francs ; il lui fallait acheter un cheval pour pouvoir labourer sa terre. Il cherche un noble coursier de dix francs, il le rencontre. Sur la place publique d'un village git un cheval malade dont personne ne

veut. Il l'achète, revient à la maison, invite un guérisseur de chevaux : l'autre vient, et à la vue de cette pauvre rosse, déclare que toutes dépenses sont inutiles et s'en va. Que faire ? Le pauvre Ten, dans sa simplicité, dit au bon Dieu : « Mon Dieu, vous savez que j'ai tout quitté à cause de vous ; je n'avais plus que dix francs, j'ai acheté ce cheval ; que faire, s'il meurt ? » Après cet exorde, il prend un grand vase d'eau bénite, en asperge le cheval qui aussitôt se lève, se secoue et revient à la vie. Ten se servit de son cheval quelques années, puis le vendit, non plus dix francs, mais quatre-vingts francs. Que le bon Dieu est bon et que la foi est puissante !

Il arrive ordinairement que Ten n'a même pas pour semer sa terre ; il tâche de se procurer quelques rebuts de grains, propres tout au plus à donner aux pourceaux ; il les asperge d'eau bénite et sème. Si la récolte ne lui paraît pas favorable, même moyen, et toujours la bonne et chère Providence a écouté ses vœux. Il n'a pas de superflu ; il faut souvent vivre d'herbes, mais n'importe, il ne meurt pas de faim.

Jusqu'ici, l'histoire de Ten est édifiante et n'a rien qui surpasse la crédulité ordinaire ; mais entrons dans le merveilleux ; racontons des faits

que beaucoup de gens en Europe nieraient avec assurance : je veux parler d'une possession du démon. Ten a une belle-fille dont le mari et les enfants sont chrétiens ; pour elle, elle refuse d'embrasser la foi. Pendant trois ou quatre ans, elle fut possédée du démon. Voici quelques faits qui peuvent servir à éclairer ceux qui ne sont pas portés à croire aux choses surnaturelles.

Un jour elle dit à son père : « Tu es un paresseux ! — Comment donc suis-je un paresseux ? — Oui, un paresseux, et si tu ne te corriges pas, tu seras puni plus tard. — Explique-toi, dit le père. Après bien des difficultés (et elle en fait toujours quand on l'interroge ainsi, parce que ses paroles tournent à la honte du démon, qui la maltraite ensuite), après bien des difficultés, elle répondit : Tu es chrétien, ta famille est païenne et tu ne leur prêches pas ta religion. — Mais ils ne veulent pas m'écouter ! — Ils ne veulent pas t'écouter, redouble tes instances ; si ensuite ils refusent d'embrasser la foi, ce sera leur péché, et non plus le tien. »

Sa famille était éloignée; Ten est pauvre ; il interroge le missionnaire qui finit par lui permettre d'aller trouver sa famille. Alors il fait cuire un peu d'avoine, la met dans un sac,

et il part avec ces minces provisions. Arrivé chez ses parents, il leur parla de la religion chrétienne; plusieurs membres donnèrent des espérances qui s'évanouirent bientôt par le contact continuel des païens.

Voilà donc le démon qui se fait prédicateur, comme vous le voyez; ce n'est pas rare en Chine; il menace quelquefois de brûler une maison ou d'accabler de malheurs celui à qui il annonce lui-même la religion et qui refuse de lui obéir.

Continuons notre petite histoire. Souvent cette femme possédée s'échappe de la maison, et la voilà, en un instant, transportée d'une montagne à l'autre. Son père la poursuit avec de l'eau bénite; d'un bond, elle est sur le toit de la maison. Une fois elle pénétra dans la fente d'un rocher où son corps était emprisonné de manière à ne pouvoir se remuer; comment la retirer? Il eût fallu rompre la pierre; eh bien! dit son père, plein de confiance en Dieu, que celui qui l'a fait entrer la retire, nous n'y pouvons rien. — Tous retournèrent à la maison; et, après quelques instants, la femme était de retour chez elle.

Une autre fois, elle demeura comme endormie pendant plus d'un mois, les yeux ouverts, la res-

piration libre, sans prendre aucune nourriture. Après ce temps, elle se réveille comme d'un profond sommeil, demande à manger, mange avec grand appétit, puis laisse échapper ce soupir : « hélas ! — Qu'y a-t-il ? dit son père. — Hélas ! qu'ai-je vu ! — Qu'as-tu donc vu ? — Je ne puis le dire. — Parle, je le veux ? — Eh bien, puisque tu le veux, je parlerai. J'ai vu une grande fournaise remplie de feu ! oh quel feu ! — Comment ce feu est-il ? dit son père. — Je n'en sais rien. — Comme notre feu ? — Aucune comparaison. — Mais si l'on allumait une grande quantité de charbon, une montagne de charbon ? — Non, non, non, tout ce que tu peux dire n'est rien ; il n'y a pas de feu comme cela dans le monde !... Dans ce feu, j'ai vu mon grand-père. Oh ! comme il souffre ! J'ai vu aussi ma grand-mère ; mais elle souffre beaucoup moins. Oh ! que c'est horrible ! c'était un petit homme noir qui me conduisait et me montrait cet endroit.

Sortie de là, un homme blanc me conduisit dans un autre endroit où il y a aussi du feu, où il y a beaucoup de monde ; mais infiniment moins que dans le premier ; ils ont l'air de souffrir aussi, mais non pas comme les autres.

Quand j'eus passé cet endroit, le même homme

blanc me conduisit dans une grande ville. Oh! quelle grande ville! oh! que c'est beau! — Qu'y a-t-il donc de si beau? dit son père, qui connaît les descriptions de la sainte Ecriture sur le ciel; les murs sont-ils d'or, de cristal? — Ton or, ton cristal, ce n'est rien. — Mais donne-moi une comparaison? — Il n'y en a pas, il n'y a rien sur terre qui égale cette belle ville-là! »

Elle termina là son récit. Depuis qu'elle a raconté toutes les visions dont nous venons de parler, le démon l'a tourmentée encore plus que de coutume.

Une autre fois, Ten faisait à une de ses parentes nouvellement convertie et qui devait faire sa première communion, une petite instruction sur la sainte Eucharistie; la possédée était présente. Ten disait : Il faut bien se souvenir que la sainte eucharistie n'est pas une nourriture ordinaire; c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La possédée se mit à sourire; aussitôt elle se trouva précipitée avec violence contre terre; quand elle revint à elle, son père l'interrogea, et lui en demanda la cause. — C'est, dit-elle, que j'ai souri en entendant tes paroles, et que, dans mon cœur, je n'y ajoutais pas foi. — Le démon, qui est bien obligé de croire, *dæmones credunt*

et contremiscunt, avait été comme forcé de la punir de son incrédulité.

Ten est maintenant un fervent baptiseur ; il fait de la médecine, et court de tous côtés, pour régénérer les petits païens ; mais il ne borne pas là son zèle, il prêche avec ardeur, rien ne le rebute, ni les mépris, ni la peine inséparable de ses fonctions. C'est vraiment un homme de foi ; puisse-il attirer les bénédictions de Dieu sur quelques âmes et contribuer à les conduire au ciel !

Ces choses vous paraîtront extraordinaires ; cependant je les crois très-véritables, et je pense que quiconque sera, comme les missionnaires, à même d'être témoin de pareils faits, ne pourra ni les nier ni les contester.

Il est étonnant le pouvoir du démon chez les païens ! Oui, Satan est toujours au milieu d'eux ; ici il exige qu'on lui offre chaque jour de la viande, que son autel soit paré de telle manière ; si on ne lui obéit, il menace, il brise tout dans la maison, il bat les gens, il les effraie en leur apparaissant sous diverses figures. Ces faits sont de tous les jours, et il n'est personne de nous qui n'en ait été souvent témoin.

Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, etc.

TAGLIABUE. *i. p. d. l. m.*

KIANG-SI.

*Lettre de M. ROUGER à MM. les étudiants et
séminaristes de la Maison mère, à Paris.*

Nan-tchang-fou, capitale du Kiang-si, 16 janvier 1859, fête
du Saint Nom de Jésus, 2^e dimanche après l'Épiphanie.

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES ,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais!*

Les dispositions du nouveau traité conclu entre la France et la Chine étant, à n'en pas douter, parvenues à Paris bien avant d'avoir pu pénétrer jusqu'au fond de notre Mission, où je n'en ai eu connaissance que dans le mois de décembre, je n'ai pas la prétention de vous écrire pour vous les annoncer : seulement je viens, tout en vous souhaitant la bonne année, vous remercier, au nom de nos pauvres chinois et en mon propre

nom, des prières ferventes que vous n'avez cessé d'adresser à l'Immaculée Marie, jusqu'à ce que cette bonne mère ait enfin obtenu la liberté de connaître et servir Dieu à d'innombrables populations, qui étaient condamnées par une loi tyrannique et avilissante à n'adorer que Satan ou ses suppôts. Comme je chercherais en vain à faire des phrases pour vous témoigner ma reconnaissance au sujet de cet ineffable bienfait, dont vous rendez tous les jours avec nous de continuelles actions de grâces au ciel, ce matin, après avoir tant bien que mal prêché le saint Nom de Jésus aux Chinois, et uni mes petits *Sit nomen Domini benedictum* aux solennels *Laudate* de Saint-Lazare, je me suis proposé de vous raconter tout simplement la dernière mission que j'ai faite : le récit un peu détaillé que je vais vous en donner vous mettra au courant de la vie d'un missionnaire au Kiang-si, et vous fera juger de la profondeur des plaies qui nous restent à guérir, après le passage des rebelles et la persécution des Impériaux. Les chrétiens des faubourgs de la capitale administrés, et les fêtes de Noël célébrées le plus solennellement possible, presque à la face des grands mandarins de la province, qui se gardent bien de publier à l'avance les édits de liberté dé-

crétés en faveur de notre sainte Religion , je pris la résolution de me rendre à 18 lieues de là, dans une autre chrétienté, qui depuis 5 années entières était complètement privée de la présence du prêtre, et par conséquent de tout secours et de toute consolation. Ou-tchen est le nom de cet endroit. Quoique ce ne soit pas une ville murée, sa position admirable, sur les bords du lae *Po-Yang*, en faisait autrefois l'entrepôt du commerce le plus actif, et la mission que nous y possédions était également la plus florissante de toute la province. Aujourd'hui, grâce aux fureurs des Si-Pin, les deux tiers de la place n'offrent plus à la vue que des monceaux de ruines, et nos chrétiens, indûment confondus avec les ennemis de l'empire par un mandarin malintentionné, persécutés comme tels jusqu'à la mort, ont vu, en un seul jour, le plus ancien de leurs catéchistes décapité, leur chapelle rasée, les revenus de cette même chapelle attribués aux bonzes et les matériaux employés à la construction d'un temple d'idoles. Pour des Chinois, toujours timides et tremblants de peur à la seule idée de mandarin ou de persécution, quelle épreuve terrible! Quelle tentation de découragement, et même d'apostasie! Les uns prirent la fuite, d'autres se

cachèrent avec soin ; bon nombre s'unirent à des païens inconnus, pour lesquels ils travaillaient afin d'en recevoir le riz de chaque jour. Personne qui osât donner un signe de christianisme : par conséquent plus de dimanches ni de fêtes, plus de prières en commun, ni souvent même en particulier : plus d'étude de la doctrine, en un mot plus de culte extérieur. Je savais tout cela : j'en gémissais, j'en avais l'âme désolée, et je ne rêvais depuis longtemps qu'aux moyens de pouvoir réunir au moins quelques-unes de ces pauvres brebis dispersées et livrées sans défense à la voracité des loups. Mais comment faire ? plus de résidence, plus de chapelle, plus de place pour le bon Dieu ni pour son ministre. Je fis appeler quelques-uns de mes gens pour me concerter avec eux et les assurer que j'étais prêt à aller les visiter et faire mission chez eux, pourvu qu'ils pussent me trouver, pour colloquer l'autel, un endroit *décent et tranquille*, quelque petit qu'il fût. Inutile de vous dépeindre la joie de ces pauvres chrétiens à l'annonce d'une pareille nouvelle. Leur foi n'était certes pas morte, et la seule pensée de revoir un prêtre, de pouvoir lui ouvrir leur cœur, d'en recevoir la rémission de leurs péchés, de participer au moins une fois à ce pain des

forts, dont ils étaient privés depuis si longtemps, leur fit tout promettre, sans trop considérer s'il serait en leur pouvoir de rencontrer un endroit qui réunit les deux conditions demandées. Le 29 décembre fut le jour fixé pour le départ : j'avais à cœur d'aller leur souhaiter la bonne année à l'européenne. Leur petite barque m'attendait : je m'y enfonçai avec eux, d'autant plus content qu'elle m'offrait le seul avantage que j'eusse à en espérer pour mon bien-être et ma commodité, à savoir l'absence de tout autre passager. Avec un bon vent nous aurions pu dès le soir du même jour achever notre course de la capitale à Ou-tchen ; mais après être restés un jour et une nuit presque stationnaires, sans avoir pu même avancer d'une lieue, je dus prendre le parti de revenir à la résidence que je venais de quitter ; car nos bateliers, joueurs de profession, comme tant d'autres, étaient plus disposés à risquer tranquillement la dernière de leurs sapèques ou de leurs guenilles, qu'à affronter un vent violent qui soufflait du nord, et ne permettait vraiment à aucune barque de lever l'ancre. En Europe, où l'on est habitué à la vitesse des grandes diligences, des chemins de fer et des bateaux à vapeur, on serait au désespoir d'un

pareil retard. Pour moi, bien habitué à la lenteur des Chinois en toutes choses, je m'en consolai très-facilement, non pas seulement parce que c'était le bon plaisir de Dieu, mais encore parce que, tranquillement étendu sur mon petit bagage, et les pieds à sec, je me dirigeais là où j'étais sûr de trouver les portes ouvertes; tandis qu'en d'autres circonstances, après avoir piétiné tout le jour sous une pluie battante et dans la boue jusqu'à mi-jambe, j'étais arrivé, bien avant dans la nuit, dans des villages entièrement païens, où, même avec d'excellentes sapèques, j'avais peine à trouver une mauvaise tasse de riz. Rentré à la résidence, j'attendis le bon vent, décidé à en profiter dès que le bon Dieu l'aurait fait souffler. Ce fut juste en la nuit qui précéda le premier jour de l'an. La solennité de la Circoncision fut bientôt terminée pour moi. Une simple messe basse dès la pointe du jour, telle fut toute ma jouissance spirituelle. Bon gré mal gré, il fallait remonter en barque pour y passer encore un jour et une nuit. N'y avait-il pas de quoi avoir le cœur gros tout le long de la route, en me reportant en esprit jusqu'au milieu de vous, et en me voyant si loin de partager toutes vos réjouissances de la nouvelle année? Toutefois, j'aurai bien du

commencement, puisque je débutais par une petite mortification, que je pouvais offrir au saint enfant Jésus, en union avec tout ce qu'il a bien voulu endurer lui-même pour le salut de ceux que j'allais visiter. A 10 heures du soir, par un beau clair de lune, nous arrivions en vue des premières habitations de Ou-tchen. Tout le monde y reposait paisiblement. Nous primes le parti d'en faire autant, sur la barque, jusqu'au lendemain qui était un dimanche. Je ne dormis pas longtemps, et encore ce ne fut que d'un sommeil très-léger : j'avais le cœur au milieu de mes pauvres chrétiens en attente. A peine les premières lueurs de l'aurore avaient-elles paru, que je descendis à terre, pour me mettre en mesure d'offrir le saint sacrifice de la messe. Ah ! très-chers confrères, je n'oublierai jamais les impressions de ce dimanche, 2 janvier 1859, non pas tant parce que j'eus les oreilles à demi-gelées dès le matin, que pour tout ce que vous allez entendre. Les incendies allumés auparavant par les Si-Pin n'avaient pas plus épargné la demeure des chrétiens que celle des païens de leur quartier, et la famille dans laquelle je fus introduit était logée dans un endroit appartenant aux païens d'un autre quartier. Après les salutations d'usage, tout

en me lavant la figure et les mains dans le bassin d'eau chaude qu'on ne manque jamais d'offrir ici à ses hôtes, je me mis à jeter un coup d'œil scrutateur sur cette habitation, et à me demander avec anxiété si c'était là que je devais dresser un autel au Tout-Puissant et lui offrir l'auguste victime. Figurez-vous un hangar abritant tous les débarras d'une boutique chinoise, ou bien encore une vaste écurie remplie de toutes sortes d'ordures, n'ayant pour murailles que des bambous recouverts de boue, et pour plafond que de mauvaises tuiles mal jointes et appuyées sur des chevrons, peints il est vrai, mais tout en noir, et par le seul effet de la crasse et de la fumée. Je ne parle pas du parquet, puisque très-souvent, en Chine, même les plus belles maisons n'en ont pas d'autre que la terre. Là, sous le même toit, à un bout, hommes, femmes et enfants avec leurs grabats dégoûtants dont la seule vue soulève le cœur ; à l'autre bout, le bûcher, les pourceaux et les poules ; sur les flancs, d'un côté, les provisions de bouche, les fourneaux et tout l'attirail de cuisine ; de l'autre, le logement des pigeons, et celui du missionnaire formé de quelques nattes soutenues provisoirement par des perches ou des cordes. Pour éclairer tout ce ménage, une large

ouverture pratiquée dans la toiture, et servant encore de passage aux pigeons, à la fumée, au vent, à la pluie, à la neige, etc. Enfin, pour tout ornement une petite image de Notre-Seigneur, appliquée sur la muraille la moins sale, et devant laquelle les êtres raisonnables de la famille ont recommencé à prier en secret, depuis que la persécution est apaisée. Jugez de mon embarras, lorsque j'entendis l'un des catéchistes murmurer à mes oreilles ces paroles désolantes : Si le prêtre ne trouve pas de place ailleurs, il pourra probablement dire la messe ici. Cependant je me fis conduire ailleurs pour y chercher aventure. Bientôt j'arrivai chez un autre chrétien, charpentier de profession, dont on me disait la maison plus convenable. J'y trouvai en effet une petite chambre vide, d'environ deux mètres de large sur trois de long et autant de haut. Elle suffisait pour placer un autel, mais hélas ! elle donnait sur la boutique, remplie de quelques dizaines de compagnons païens, qu'on ne pouvait renvoyer. Au milieu de tout ce vacarme d'ouvriers en grande activité, sciant, fendant, rabotant, emmanchant, clouant, se maudissant, comment pouvoir dire la messe, prêcher, entendre les confessions ? J'y renonçai bien vite et je repris tristement le che-

min du logis ci-devant mentionné et dépeint : il n'y avait pas à choisir en trois endroits différents. L'octave de Noël n'était finie que de la veille. Appuyé sur cette pensée, que le Fils de Dieu n'avait pas dédaigné, pour nous sauver, de naître dans une étable, à côté de vils animaux, et que c'était dans une pauvre crèche qu'il avait voulu recevoir les premières adorations des hommes, je me mis à la besogne, et j'y fis mettre tout le monde, pour enlever au moins le plus gros des araignées, de la poussière et des ordures de tout genre. Ce n'était pas chose facile de construire même un simple autel mobile pour une seule messe, et en attendant que je pusse prendre d'autres dispositions un peu plus convenables pour le temps de la mission. Comme on dit souvent, plus on est pressé et moins on avance ; à 11 heures j'étais encore à l'ouvrage, aussi y en avait-il beaucoup : il me fallait courir les rues du pays, grimper aux échelles, planter des clous, organiser avec des toiles de différentes couleurs un baldaquin et un fond d'autel, ajuster deux planches non rabottées pour servir de marche-pied, laver et consolider la table sur laquelle j'avais à poser les nappes et tous les autres objets du saint sacrifice, et ce fut à peu près toute ma

préparation prochaine et immédiate. Harassé de fatigue, les jambes rompues, la tête brisée, il m'eût été bien difficile de faire de longues réflexions. Pourtant je me jetai à genoux au pied de notre crucifix posé sur une chaise, faute de table, et après avoir conjuré Notre-Seigneur de ne faire attention ni à l'indignité du temple ni à l'indignité du ministre, je commençai le saint sacrifice, et je l'offris de bien bon cœur pour appeler les bénédictions du Ciel sur cette infortunée chrétienté. Je fus à demi soulagé de toutes mes fatigues, en pensant que je célébrais au milieu de fidèles qui n'avaient point vu de prêtre depuis cinq ans, et en considérant avec quel respect et quelle attention tous ceux qui avaient pu se réunir assistaient à cette première messe, qu'il leur était donné d'entendre après de si longues et si rudes épreuves.

Toutefois j'attendis au lendemain pour leur adresser en public des paroles de consolation et d'encouragement. Il était plus de midi, et je n'avais rien pris depuis près de vingt-quatre heures; j'avais déjà travaillé au delà de mes forces, et je voyais devant moi une rude besogne, pour venir à bout de transformer une si pitoyable denture, si non en cathédrale, au moins en

oratoire. Avec les Chinois on a toujours meilleur appétit qu'à la résidence ; et, pour ne se dégoûter de rien, il suffit d'avoir pris, une bonne fois pour toutes, la résolution inébranlable de ne faire attention ni à la qualité, ni surtout à la propreté des aliments qu'ils vous servent ; en conséquence, je déjeunai de bon cœur, et un peu plus largement que de coutume.

Après quelques tasses de thé, en guise de récréation je me hâtai de revenir à la besogne du matin. Déjà l'autel était à peu près passable ; mais, de chaque côté, grand Dieu ! quelles cloisons ! quelles murailles ! Quel coup d'œil peu propre à exciter la dévotion ! Je n'avais rien à attendre des chrétiens pour cacher tant de misères : ils ne possèdent rien, absolument rien en fait d'ornementation. Pendant que je les occupais à emprisonner séparément cochons, pigeons, poulets et autres compagnons par trop importuns durant les offices, je me mis à chercher jusqu'au fond de ma malle. Précédemment déjà, pour me tirer d'affaire en mission, j'avais fait changer en nappes d'autel, nappes de communion, etc, quelques-uns des draps de lit qui m'avaient servi pendant la traversée à bord du *Nightingale*, et qui ne sont plus d'usage à l'intérieur de la Chine. Heu-

reusement j'en possédais encore quatre. Je fis à l'instant le tailleur pour les attacher deux à deux ; et, en les suspendant à droite et à gauche de mon pauvre sanctuaire, je ne pouvais m'empêcher d'en admirer la blancheur, qui paraissait d'autant plus éclatante qu'elle contrastait davantage avec les objets noirs et poudreux que je recouvrais. Les yeux des Chinois surtout, habitués à ne voir que leurs toiles grossières et presque grises, ne pouvaient se lasser de contempler celles que je venais d'étaler. Ils furent encore bien plus émerveillés, lorsque je fis paraître les images de Jésus à la longue chevelure et de Marie Immaculée, attachées à ma façon sur deux taies d'oreiller, que j'avais décousues avec soin et bordées de papier jaune et vert, pour célébrer la fête de l'Assomption pendant les vacances. Je suis sûr que vous auriez été vous-mêmes satisfaits de ma petite Vierge, s'il vous avait été donné de la voir encadrée de ces quatre inscriptions chinoises en gros caractères de beau papier rose : en haut, *Tien-ti-moû-houang* (Reine du ciel et de la terre) ; à droite, *Tsui-jen-tché-tau* (Refuge des pécheurs) ; à gauche, *Ouo-tain-tché-ouang* (notre espérance) ; en bas, *Oui-ouo-tain-khi* (priez pour nous). Me voilà donc en règle : je puis aux pieds de notre

bonne mère évangéliser ceux que Notre-Seigneur et S. Vincent ont tant aimés : *Evangelizare pauperibus misit me*. Je commence les instructions et les catéchismes ; je me fais amener les enfants, les catéchumènes ; je fais avertir tous ceux qui ne sont pas encore instruits de mon arrivée ; et, en moins de trois jours, mes cent néophytes et moi nous sommes en pleine mission comme dans une belle église de France. N'est-il pas vrai, très-chers Confrères, que vous jouissez des consolations que j'éprouve moi-même ? Eh bien ! maintenant, venez aussi partager ma douleur. Oh ! que Satan est un être méchant ! Ne voilà-t-il pas que, jaloux des honneurs que nous rendons au vrai Dieu dans une maison païenne, il vient en un moment détruire tout ce qui nous a coûté tant de peines et de soins à organiser, et nous fait chasser de notre petit Paradis terrestre. Le maître de la maison, dans laquelle nos chrétiens étaient en loyer, ayant eu connaissance de mon arrivée, et sachant que nous adorions le Maître du ciel, fut tellement saisi de frayeur qu'il vint à l'instant trouver ses locataires, pour leur dire que, si le mandarin qui avait détruit notre chapelle, juste un an auparavant, venait à apprendre qu'il y a encore à Ou-tchen des gens de cette religion qu'il

a proscrire, il raserait peut-être aussi la maison dans laquelle on leur permet de nouveau d'exercer leur culte. Bref, il venait leur signifier que j'eusse à déloger le lendemain de grand matin. Il était nuit, et il n'y avait pas moyen de faire à notre homme la moindre représentation ; la liberté promise par l'empereur pour le mois de juin, il n'y croit pas, parce que les édits n'ont point encore paru : il n'a en vue que la perte à laquelle notre présence l'expose. Inutile de vous dire que je ne dormis guère la nuit suivante. Après avoir profité de la permission spéciale que nous avons en Chine de célébrer la sainte messe même trois heures avant l'aurore, je me mis à plier bagage, en pensant qu'après avoir reposé avec l'enfant Jésus dans une étable, il fallait bien aussi le suivre dans sa fuite en Égypte. Je me consolais, en faisant ainsi le rapprochement des circonstances de temps et de lieu : c'était le 4 janvier. Toutefois à l'arrivée du jour, où diriger ses pas ? Pour épargner tout désagrément à nos pauvres chrétiens, après un tout petit déjeuner pris à la hâte, je sortis sans trompette, précédé de deux chrétiens, qui me conduisirent dans les montagnes voisines où se trouvent les tombeaux chrétiens, en attendant que l'on transportât

l'autel et notre bagage dans cette petite chambre donnant sur la boutique des charpentiers dont je vous ai parlé plus haut. J'eus la consolation de prier sur la tombe de notre généreux *Tsié-Kinto*, martyrisé l'année dernière à l'âge de soixante-dix ans, pour n'avoir pas voulu renoncer à sa foi ; et je recueillis toutes les informations que je pus sur la vie de ce vénérable vieillard. Il faisait tous les jours le Chemin de la croix, il était le modèle du chrétien par sa ferveur, et possédait l'estime des infidèles aussi bien que des fidèles. Comme on ne me parlait point de rentrer dans la demeure des vivants, je me résignai à rester encore dans celle des morts, et je pris le parti de m'asseoir sur la pierre qui recouvre les restes de Mgr Laribe, pour y méditer à loisir : quoique je l'eusse bien visitée, et avant toutes les autres, je me sentais poussé à y revenir. Oh ! que j'aurais été heureux de trouver vivant ce vénérable confrère, mort dix ans auparavant en venant administrer une chrétienne, qui aujourd'hui encore se porte à merveille ! Je lui aurais demandé au moins une absolution, car je ne me suis pas confessé depuis trois mois, et ne sais pas quand j'aurai l'avantage de le faire ; c'est là une privation non moins pénible

que toutes les autres. Il me semble qu'en la compagnie de quelque brave Lazariste de votre trempe, je n'aurais fait que rire de la perte de mon temps et de mes peines, et de toutes les taches noires imprimées sur la surface de mes pauvres draps. C'étaient là les seules reliques qu'il me fut donné de transférer dans la baraque en planches que l'on organisait en toute hâte, pendant mon absence, dans un coin de la boutique des charpentiers, pour servir de nef à la petite chambre contiguë. En voyant cette nouvelle construction, qui valait en élégance ce qu'elle avait coûté de temps et de dépenses, je ne pus m'empêcher de penser à ces maisonnettes molles que les petits comédiens des campagnes de France se construisent, à la porte des villes, pour amuser, aux jours de foire, tous ceux qui ont l'envie de dépenser deux sous. O grand Dieu ! me disais-je en moi-même, faut-il donc que je sois condamné à ressembler à ces hommes-là ! Suis-je en sûreté de conscience, d'exposer nos redoutables mystères à la risée du public, ou au moins aux plaisanteries de tant d'ouvriers païens ? car ils ne peuvent ignorer que c'est pour honorer le Maître du ciel que nous allons nous réunir là, à côté de leurs ateliers, dans une si misérable en-

ceinte. Poursuivi par ces pensées et bien d'autres réflexions non moins accablantes, je fis appeler les catéchistes, et leur déclarai que, puisqu'il n'y avait pas possibilité de trouver aucun endroit convenable pour y faire mission, j'étais obligé de revenir à la capitale, et qu'on eût promptement à me chercher une barque. Quand j'aurais prononcé une sentence de mort contre tous mes pauvres chrétiens, je ne les aurais point jetés dans une plus grande consternation. Ils se gardèrent bien d'aller m'assurer une barque ; en un clin d'œil, ils furent tous réunis devant moi, et se jetèrent à mes pieds pour me conjurer, en fondant en larmes et en poussant des gémissements lamentables, d'avoir pitié de leurs âmes privées de tout secours depuis cinq années entières ; de ne pas les exposer à aller paraître devant Dieu ; comme tant d'autres déjà morts sans confession ; de vouloir bien me rappeler que c'était la fureur des rebelles et la persécution des Impériaux qui les avaient réduits à manquer tout à la fois et de chapelle et de maisons ; et enfin, de ne pas achever de précipiter dans la désolation et le désespoir une chrétienté déjà si malheureuse. Pauvres gens ! ah ! je n'avais pas besoin qu'ils me rappelassent toutes leurs calamités et tous les

dangers que couraient leurs âmes : je les savais, je les comprenais, et je les sentais peut-être encore plus vivement qu'eux ; aussi pour toute réponse je me mis à pleurer comme eux, et lorsqu'ils se furent relevés et retirés, en m'assurant qu'ils n'allaient rien épargner pour orner la petite chambre et approprier la baraque, je m'enfermai pour laisser couler plus à l'aise des torrents de larmes qu'il ne m'était pas donné de retenir. Avant minuit notre nouveau sanctuaire était achevé ; et, s'il péchait en grandeur et en richesses, au moins il allait servir de refuge à des hommes de bonne volonté. Il est vrai que nos bruyants voisins ne nous laissèrent jamais de paix pendant le jour ; mais nous pûmes en trouver pendant la nuit. Instructions, confessions, chant des prières, célébration des saints Offices, tout se faisait à la lueur des flambeaux. Et comme j'étais au saint tribunal depuis neuf heures jusqu'à minuit, je ne prenais pas la peine de me déshabiller pour dormir, afin d'être plus tôt prêt, dès trois heures du matin, à monter au saint Autel. C'est ainsi, mes très-chers Confrères, que je passai la belle fête de l'Épiphanie et son octave ; et après avoir confessé tous les anciens néophytes, suppléé les cérémonies du baptême à

une douzaine de petits enfants, baptisé quatre adultes, formé quelques nouveaux catéchumènes, exhorté tout le monde à la ferveur, au courage et à la persévérance, je me dirigeai vers d'autres missions, le cœur rempli d'espérance pour celle où je venais de travailler, et conjurant la divine miséricorde de manifester encore sur mon petit et intéressant troupeau la vérité de ces paroles, si consolantes au temps de la persécution : *Sanguis martyrum semen christianorum.*

Finissons-là cet interminable récit que je vous envoie pour vos étrennes. Ce sont là, n'est-il pas vrai, des étrennes devenues bien insipides, surtout après avoir parcouru de si longues distances, avant d'arriver à leur destination : eh bien ! permettez-moi de vous en demander pour moi de meilleures, et de plus faciles à expédier. Déposez-les dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie Immaculée, confiez-les à notre bienheureux Père, saint Vincent, ou bien encore à saint Joseph ; ou, si vous l'aimez mieux, remettez-les en're les mains de nos deux vénérables martyrs Clet et Perboyre, qui ne cesseront pas d'aimer et de protéger le pays pour lequel ils ont si généreusement enduré la mort, quoiqu'on les ait reconduits dans celui où ils avaient reçu la vie.

Vous êtes devenus trop nombreux pour que je puisse en un moment vous donner à tous l'accolade fraternelle : je me contente de vous faire en commun une grande salutation. Allons, très-chers Confrères, de la ferveur ; et de votre part j'en réclame de la première qualité : convertissez par vos prières tous les païens de notre mission, et moi je les baptiserai. Le bon Dieu sera glorifié, les âmes seront sauvées ; nous partagerons les mérites et la récompense. Veuillez, s'il vous plaît, me rappeler au souvenir de M. le Directeur, à celui de son cher coadjuteur, et de tous les Vénérables de la Maison mère ; et croyez-moi pour la vie, en l'amour de saint Vincent, Messieurs et très-chers Confrères,

Votre tout dévoué serviteur et ami,

Ad. ROUGER,

i. p. d. l. m.

P. S. Pardonnez-moi, je vous prie, très-chers Confrères, ce griffonnage : je n'ai plus ni encre, ni papier ; j'ai jeté trop d'eau dans ma petite bouteille chinoise ; le *calamus* est

tellement raccourci que je n'ose plus le faire passer sous le canif, et cette feuille a couru tant de dangers au travers des *Si-Pin* et des *Khouan-pin* qu'elle n'a pu s'en tirer sans blessures.

*Lettre du même, à M. CHINCHON, directeur du
Séminaire interne, à Paris.*

Province du Kiang-si, district de Fou-tcheou-fou,
de la petite mission de Siao-kong-ton,
1^{er} mars 1839.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER DIRECTEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais!*

Il n'y a pas encore deux mois, de la capitale de notre mission, j'ai adressé un long griffonnage à nos chers étudiants et séminaristes; je croyais à la même époque avoir aussi l'avantage de m'entretenir quelques instants avec vous, mais il n'a pas été en mon pouvoir de suivre mon désir : la besogne m'appelait ailleurs. Aujourd'hui, pour me reposer un peu d'une longue course de deux jours entiers, sous la pluie et par des che-

mins affreux, je m'assieds quelques instants au bureau et m'empresse de vous tracer ces quelques lignes, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai eu la consolation, en arrivant ici, d'y recevoir la petite lettre que vous avez bien voulu m'écrire, en date du 27 août 1858. En voyant les bénédictions que le bon Dieu répand sur notre séminaire de Paris, où les sujets se multiplient de plus en plus, qui pourrait s'empêcher d'éprouver des transports de joie et de bonheur? Et pourtant, je vous l'avoue en toute simplicité, je pleure de chagrin en pensant que de tant de nouveaux et généreux ouvriers, il n'y en a pas un qui prenne la route de notre mission du Kiang-si. Ah! que cette malheureuse province est digne de compassion! Des calamités *de tout genre* pèsent sur elle, et il semble qu'elle soit la seule qui ne puisse prendre part à la joie universelle apportée à toutes les autres par le nouveau traité franco-chinois. Les deux extrémités, c'est-à-dire la partie qui touche au Kiang-nan et celle qui est la moins éloignée de Canton, sont toujours au pouvoir des rebelles repoussés du Fo-kien ou venus de Nanking. Depuis 18 mois que je suis en route, j'ai visité quatre des cinq immenses districts dont je suis chargé : toutes les missions de Fou-tcheou, de

Lui-kiang, de Chouy-tcheou et de la capitale, sont faites; il me reste celle de Jao-tcheou-fou, où se commettent actuellement des horreurs dont la seule pensée fait dresser les cheveux sur la tête. Écoutez, très-honoré directeur, le récit que viennent de me faire deux chrétiens tout récemment échappés de ce théâtre de désolation. L'un servait comme barbier au camp des Impériaux, et l'autre y vendait une foule de petits objets d'un usage quotidien. Je les laisse parler eux-mêmes, afin de vous donner des renseignements plus exacts ; ils ont vu ou entendu tout ce qu'ils rapportent. « Ah ! père, que les populations de Jao-tcheou-fou sont malheureuses ! Les Si-pin y sont encore par dizaines de milliers et ne cessent d'y commettre des abominations de tout genre. Quelle pitié de voir les femmes avec leurs petits pieds obligées de prendre le chemin des montagnes, dépouillées de tout, appuyées sur un bâton, et trainant à leur suite une foule de petits enfants auxquels elles n'ont plus de riz à donner ! Dans une famille qui comptait dix-huit personnes, déjà deux sont mortes de faim, et les seize autres ne savent plus comment faire pour se soustraire aux horreurs de la famine. Encore si les Kouan-pin avaient compassion du pauvre

peuple! Ne recevant point de solde de l'empereur, ils achèvent de piller ce qui a pu échapper à la rapacité des rebelles. En vain le chef, nommé Liou-ta-jeu, s'efforce de réprimer la cruauté et la brutalité de ses soldats; en vain il juge, en vain il frappe, en vain il exécute les coupables qu'il peut découvrir : sans cesse il se commet à son insu de nouvelles injustices et de nouveaux crimes. Du reste, quoique plein d'ardeur au commencement, il n'a plus de confiance ni en sa valeur ni en celle de ses troupes : bien plus, désespérant de pouvoir jamais exterminer ses adversaires, il semble soupirer après le jour où il lui sera donné de tomber sous leurs coups, et de prouver au moins de cette façon son dévouement à la cause de l'empereur. S'il se livre quelque combat, il n'y a jamais rien de décisif. Dès que l'on a perdu quelques hommes, on se hâte de fuir au camp, où l'on exerce tout à son aise des atrocités inouïes sur les rebelles qui n'ont pu trouver leur salut, ni dans leur coutelas, ni dans dans leur lance, ni dans la vitesse de leurs jambes. Ah! père, que c'est hideux à voir! Jamais nous n'oublierons ce que nous avons vu de nos propres yeux à la fin de la onzième lune (décembre 1858). Un soldat rebelle avait été pris

et conduit au camp des Impériaux. Pour le supplicier, on commença par lui attacher les mains derrière le dos et à le lier fortement à une colonne. Ensuite on se mit à aiguïser sous ses yeux de longs coutelas et à préparer devant lui tous les instruments de cuisine. Ce n'était certes pas pour lui apprêter encore un dernier repas avant sa mort, mais bien pour le condamner à se voir lui-même cuire et dévorer par morceaux. On lui trancha d'abord toutes les chairs des jambes et on les fit rôtir en sa présence. A peine étaient-elles retirées du feu qu'on les avalait en ricanant, en insultant le malheureux supplicié et en lui assurant qu'elles étaient délicieuses. Les jambes décharnées, on en vint aux bras et on y fit de sang-froid les mêmes opérations : même cuisine, même régal, mêmes insultes. Jusque-là le pauvre patient était resté muet et comme insensible, sans pousser un seul cri, ni même proférer un seul mot; mais la perte de son sang qui ruisselait de toutes parts, l'épuisement de ses forces qui diminuaient à vue d'œil, peut-être aussi l'attente de nouvelles souffrances le firent chanceler, et arrachèrent de sa poitrine de longs et pénibles soupirs semblables au râle de la mort. Cependant il était encore en pleine con-

naissance et il proféra distinctement quelques paroles qui furent entendues de tous les assistants : s'il ouvrit la bouche, ce n'était point pour se plaindre ni pour demander grâce, mais uniquement pour exprimer le désir qu'il avait d'être vengé ! « Aujourd'hui, dit-il à ses bourreaux, vous « me torturez moi seul ; demain mes frères en prendront cent des vôtres et leur feront subir le « même supplice. » On n'en continue qu'avec plus de fureur ce festin anthropophage. Après avoir dévoré l'extérieur de la victime, les convives, loin d'être rassasiés, ne paraissaient que plus affamés, il leur fallait encore l'intérieur. Aussi, vite à la besogne ; à l'aide de larges coutelas, on lui arrache les entrailles, on les étale à ses yeux défaillants, on en sépare avec soin le cœur et le foie, et après qu'on en a fait un troisième et dernier repas, assaisonné de mille comparaisons humiliantes sur la couleur, la grosseur, la qualité, etc., on tranche enfin la tête à ce cadavre défiguré, ensanglanté, et à demi dévoré par des hommes !.. » En voilà bien assez et plus qu'il n'en faut, n'est-il pas vrai, très-honoré Directeur, pour faire frémir d'horreur et remplir l'âme d'une mélancolie indéfinissable ; et encore ce n'est là qu'un tout petit trait de l'histoire actuelle

de cette infortunée mission. Voilà notre partage, voilà notre héritage, voilà la terre sur laquelle nous avons à travailler, voilà les cœurs que nous avons à changer. Je vous avoue qu'ici plus que partout ailleurs, pour ne point désespérer, on a besoin de se rappeler sans cesse que *rien n'est impossible à Dieu*. Oh ! que la patience du Seigneur et les miséricordes de l'Immaculée Marie sont ineffables, puisque après de pareilles abominations, et tant d'autres dont nous sommes témoins tous les jours, ils aiment encore la Chine, et lui préparent peu à peu la voie de l'Évangile et du salut ! Non, jamais je n'avais bien compris, même en les appliquant à moi-même, ces paroles si pleines de vérité : Dieu, dont les miséricordes sont sans nombre, et dont le trésor de bonté est infini... *Deus, cujus misericordiae non est numerus et bonitatis infinitus est thesaurus.....* Vous voyez, très-honoré Directeur, que nous ne sommes pas encore au bout de nos maux, et que tous les beaux édits de liberté *préparés* dans les bureaux des plénipotentiaires, ne sauraient en un jour guérir les plaies ou changer le cœur de nos pauvres Chinois. Les districts de Nan-ngan et de Kan-tcheou, où se trouvent MM. Anot et Hou, sont également de nouveau

désolés par la présence des rebelles. Il y a plus de six mois que je n'ai pas reçu la moindre nouvelle de ces deux confrères : que la bonne Providence soit pour eux comme elle a été pour moi, un bouclier et une cuirasse impénétrables à tous les traits, à toutes les lances, à tous les coutelas des brigands d'un parti ou de l'autre, rouges ou blancs, rebelles ou Impériaux. Le bon M. Lu est mort à Kiou-tou, M. Glau est revenu à Chang-hay. Daïgnez prier et faire prier pour la plus affligée de toutes les missions. Veuillez en particulier ne pas oublier celui qui sera toujours heureux de pouvoir se dire pour la vie, en l'amour de Saint-Vincent,

Votre enfant reconnaissant et dévoué,

A. ROUGER,

i. p. d. l. m.

Extrait d'une lettre de M. ANOT à MM. les Directeurs de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi.

Kiang-si, 15 juillet 1859.

MESSIEURS,

Au milieu de tant de voix suppliantes, qui, des quatre coins de la terre, retentissent à vos oreilles, vous avez entendu nos cris de détresse. Tous les missionnaires du Kiang-si s'unissent de cœur pour vous témoigner les plus vifs sentiments de leur gratitude. Vous comprendrez toute notre reconnaissance, quand vous connaîtrez mieux nos immenses nécessités et l'étendue de nos malheurs. Je puis vous en parler sciemment, car je viens de parcourir les lieux des désastres ; et ce que je vais vous dire, je l'ai vu de mes yeux. Je terminerai par quelques lignes sur la mort de M. Ferdinand Montels, qui a eu la tête tranchée le 26 juin 1857. A cause des troubles, cet événe-

ment, quoique déjà ancien, n'est pas encore connu dans ses véritables détails ; c'est vous, Messieurs, qui les recevrez les premiers.

Secret impénétrable de la justice de Dieu ! la province du Kiang-si a souffert dans tous les treize départements qui la composent ; de ses soixante-douze arrondissements, pas un seul n'a échappé aux ravages de la guerre ; de ses quatre-vingt villes murées, je n'en connais que quatre qui n'aient pas vu entrer dans leur sein l'insurrection et le brigandage, enseignes déployées. Mais les plus dévastées de toutes sont les grandes cités de Ki-ngan et de Nan-ngan : l'une et l'autre, pour avoir été prises d'assaut, ont vu massacrer tous leurs fonctionnaires et ceux des habitants qui n'ont pu trouver leur salut dans la fuite. Dans la dernière, le mandarin du lieu a fait exécuter devant son tribunal plus de dix mille hommes. J'ai parcouru moi-même plus de quatre lieues carrées sans rencontrer une maison debout ; le pays est comme dépeuplé ; ses vastes rizières, autrefois si fertiles, ont perdu leurs propriétaires et sont adjudgés à de nouveaux possesseurs.

Telles sont les contrées que votre serviteur avec un prêtre indigène a été chargé d'évangéliser. Dans quel pitoyable état n'avons-nous pas

trouvé nos chrétiens ! la plupart avaient souffert dans leurs biens, dans leurs corps et dans leurs âmes ; leurs chapelles étaient détruites, leurs maisons incendiées, plusieurs d'entre eux en fuite ou désolés par le massacre de leurs parents. Tout était si révolutionné, que l'usage des prières en commun était aboli, l'observation du dimanche oubliée, les haines surexcitées par le malheur, et souvent les rapines commises sans scrupule, parce que, dans la confusion générale, toute chose semblait appartenir au premier occupant. Avec le secours de Dieu et à la suite de fréquentes instructions, ces pauvres égarés sont presque tous rentrés dans le bon chemin, et, voyant l'abîme où ces temps de trouble les avaient jetés, ils sont même devenus plus fervents que jamais.

Dans la ville de Ou-tchen existait jadis une chrétienté florissante : deux fois en quinze ans elle avait dû démolir, par ordre du mandarin, sa chapelle bâtie au prix des plus grands sacrifices ; une sorte de découragement avait dispersé le troupeau ; néanmoins ceux qui restaient encore sollicitèrent la visite d'un missionnaire : M. Rouger s'y rendit. A défaut d'oratoire et pour en tenir lieu, qu'avaient préparé les néophytes ? un hangar destiné à recevoir toutes sortes de marchan-

dises : là, fut dressé un autel, qu'on orna comme on put. Mais le local appartenait à un païen ; aussitôt qu'il s'aperçut que son entrepôt était loué à des adorateurs du vrai Dieu, il prit l'alarme. La destruction récente de notre chapelle et le massacre du vieillard qui en était le gardien, ne lui étaient pas inconnus ; en conséquence, il mit à la porte et le missionnaire et ses chrétiens.

M. Rouger sortit de la ville, et après de longues heures de patience passées sur le tombeau de Mgr Laribe qu'il rencontra dans sa fuite, il revint au nouveau local qu'on lui avait trouvé. C'était un atelier de charpentiers, où trente ouvriers païens travaillaient à grand bruit. Une chambrette noire et cachée dans un enfoncement devait servir de sanctuaire ; on avait empiété sur le terrain des charpentiers pour improviser la nef : une haie de planches mal jointes en formait les parois ; le gîte du prêtre était à l'avenant : et tout cela dans le voisinage de trente hommes qui frappent, qui rabotent, qui scient, qui parlent, qui chantent et qui crient ! Le missionnaire fait observer qu'au milieu de ce vacarme il lui est impossible d'instruire, de confesser, de prier et de célébrer la sainte messe. On lui répond que les nèophytes ne sont pas maîtres de renvoyer les

ouvriers, et qu'il est impossible de trouver un autre endroit. Alors le prêtre parle de repartir. Pauvres chrétiens ! entre deux impossibilités que feront-ils ? Ils viennent tous devant le missionnaire et, ne pouvant rien de plus, ils se mettent à pleurer. Que fera leur père spirituel ? Lui aussi, il pleure... Après des larmes versées, le cœur attendri est inventif : impossible d'agir le jour, on profitera de la nuit ; depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, ce sera le temps consacré aux exercices et aux confessions ; la messe se dira vers les trois heures du matin, afin que tout soit terminé à la pointe du jour, moment où recommence le tapage. Ainsi se passèrent dix nuits consécutives. « Le bonheur d'avoir pu confesser et communier tous ces pauvres chrétiens, me disait M. Rouget, a fait tarir toutes les larmes et oublier toutes les fatigues. » Que Notre-Seigneur est un bon Père ! logé en naissant dans une étable, il disait sans doute à ces légions d'anges qui composaient sa garde et qui étaient surpris qu'un Dieu fût installé si misérablement : « Vous me trouverez logé encore plus mal. » Il l'était à Ou-tchen.

Il semble que si l'édit de liberté religieuse, depuis longtemps promis, apparaissait enfin, la

moisson serait abondante. Les païens eux-mêmes avouent qu'ils n'attendent que cela pour se déclarer chrétiens. Déjà nous avons baptisé des catéchumènes par centaines. Nos espérances sont d'autant mieux fondées, que l'oracle a dit et que l'expérience aime à répéter : *Sanguis martyrum semen christianorum*. En perdant la belle chapelle de Ou-tchen, nous avons gagné un beau martyr en la personne d'un vénérable vieillard, appelé Quentin Sié. Sur l'ordre qu'un mandarin lui intimait d'abjurer sa religion, sans hésiter il imita le magnanime Éléazar dont il est parlé dans l'Écriture, qui, à toutes les raisons qu'il alléguait pour ne pas enfreindre la loi de Dieu, ajouta celle de ses cheveux blancs. Nous pouvons encore présenter au Dieu des miséricordes du sang de prêtre ; c'est ce qui me conduit à vous parler de la mort de M. Ferdinand Montels.

Les premiers renseignements qui nous sont venus du Kiang-si, faisaient de ce confrère une victime de la guerre civile : il aurait été considéré comme rebelle et mis à mort comme tel ; c'était une erreur. Pour bien juger de cet événement, je vais rétablir les faits dans leur exactitude. Les troubles et la distance des lieux n'avaient encore permis jusqu'ici à aucun de nous de visiter le tom-

beau du missionnaire ; aujourd'hui j'en reviens moi-même. Un certain nombre de témoins oculaires ont été entendus ; leurs rapports s'accordent parfaitement, et c'est d'après toutes ces dépositions sûres que je rectifie ou complète ce qui a été dit.

M. Antoine Than, prêtre indigène, se trouvait atteint d'une maladie de langueur qui devait le conduire au tombeau. Il pria son vieux catéchiste, appelé Pierre Ou, d'aller exposer à M. Montels son état dangereux et le désir qu'il avait de recevoir les derniers sacrements. M. Montels s'empressa de voler à son secours. Comme il lui fallait, pour arriver au malade, traverser une rivière qui séparait les deux armées ennemies, il dut se faire couper les cheveux, que les rebelles ordonnent de laisser croître sous peine de la vie, mais qu'il ne pouvait conserver en passant du côté des Impériaux. Pour plus grande précaution, il s'adjoignit un autre chrétien nommé Juen-King-Sing, sans doute afin d'avoir dans ses deux guides un représentant de chaque parti.

Nos trois voyageurs, ayant traversé la rivière, sont accostés par quelques Impériaux. Juen et Ou s'arrêtent pour soumettre à leur examen le petit paquet de M. Montels, dont ils s'étaient chargés, tan-

dis que le missionnaire, qui n'est pas interpellé, continue seul sa route. Après avoir fait quelques minutes de chemin, il attend ses deux guides, il les attend jusqu'au soir, il passe la nuit à les attendre, et lui-même est rejoint le lendemain par quelques soldats envoyés à sa poursuite de la part d'un petit mandarin nommé King, qui tenait aux arrêts ses deux compagnons. Il y eut des explications assez vives entre le prêtre et l'officier : ils ne se comprenaient pas très-bien l'un l'autre. Ce qu'il y eut de clair pour tout le monde, c'est que M. Montels déclarait qu'il était Français, venu en Chine pour y propager la religion du Maître du ciel, et qu'en cette qualité, d'après les traités existants, il n'était justiciable que du consul de sa nation. King fut froissé d'entendre nier sa compétence ; dans sa colère, il fit frapper de cinquante coups son contradicteur, et l'envoya sous escorte, avec les deux autres chrétiens, au quartier général des Impériaux.

Mais pour quel motif Juen et Ou avaient-ils donc été arrêtés ? qu'avait-on trouvé de si compromettant dans le paquet du missionnaire ? Voici quelques éclaircissements sur ce point. Juen s'était hâté d'écrire à sa mère qui résidait à deux lieues de là : « On a trouvé dans le sac de M. Mon-

tels un bonnet qui a attiré l'attention. *Nous sommes connus pour chrétiens, et, comme tels, notre vie est fort compromise. Va prier tout de suite tels et tels de venir répondre pour nous.* » C'étaient d'honnêtes et officieux païens, au nombre de six, qui étaient ses amis. Malheureusement ils arrivèrent deux heures trop tard. Or ce bonnet était sans doute la coiffure dont les missionnaires en Chine se servent dans la célébration des saints mystères. Sommés d'en expliquer l'usage, Juen et Ou durent pour cela s'avouer chrétiens et parler du prêtre auquel l'objet suspect appartenait. C'est donc comme prêtre que M. Montels fut inculpé, de même que ses néophytes (la lettre de Juen l'atteste) furent compromis comme chrétiens. La suite le montrera mieux encore.

Arrivés au camp des Impériaux, les trois prisonniers furent renvoyés par le grand mandarin au tribunal d'un juge subalterne, bien connu pour ennemi déclaré de notre sainte religion. Nous ignorons l'interrogatoire qu'on leur fit subir ; ce qui est certain, c'est que leur sentence de mort ne se fit pas attendre. Pierre Ou avait d'abord été mis hors de cause, sur sa déclaration qu'il était de la localité, comme son accent le prouvait, et peut-être aussi à cause de ses che-

veux blancs. Mais à peine avait-il fait quelques pas hors du prétoire, qu'un des assistants fit observer au mandarin que, quoique le vieillard fût du pays, il n'en était pas moins chrétien comme les deux autres. Aussitôt il est rappelé. « Est-il vrai que tu es chrétien? lui demande le juge. — Oui, répond Pierre Ou, je suis chrétien. — Sa!» (qu'il meure) conclut le persécuteur.

« Pauvre vieillard! disent les païens émus de pitié. Aussi quelle sottise de s'avouer chrétien! Il lui suffisait d'un *non*, et il avait la vie sauve. »

Les trois condamnés sont aussitôt dépouillés de leurs vêtements, que les exécuteurs se partagent; ils s'avancent les mains liées derrière le dos; chacun d'eux est suivi de son bourreau armé du couteau fatal. Après trois ou quatre cents pas, qu'ils firent pour longer une rizière, ils arrivent sur un tertre rocailleux et inculte. Là M. Montels reçoit l'ordre de se mettre à genoux. Il obéit, et d'une voix tranquille dit à son bourreau qui avait déjà le bras levé : *Teng-y-hia* (attends un peu). On le voit remuer les lèvres pour formuler sa dernière prière, aussi calme, aussi sercin que s'il eût été dans son oratoire. Cet acte religieux accompli, notre confrère fut frappé, et du premier coup sa tête roula par

terre. Le prêtre devança ses deux néophytes au trône de Dieu. Juen et Ou le suivirent presque en même temps. Voilà le triple sacrifice consommé, voilà trois victimes de la charité immolées en haine de la foi.

C'était par charité que le vieux catéchiste avait affronté les périls d'un voyage de deux jours au milieu des insurgés, pour exaucer le vœu d'un mourant. C'était par charité et par un dévouement admirable que Juen s'était rendu à l'appel du missionnaire. Il était au lit, malade de fatigue, lorsqu'il reçut le message ; aussitôt il se lève et demande à sa mère quelques aliments pour se mettre en route. Cette femme, inspirée par son cœur maternel, n'ayant que ce seul fils, né après la perte de son mari, s'oppose de toutes ses forces au départ : « Ma mère, lui répond l'héroïque jeune homme, si je pars, c'est pour Dieu... J'irai. » Enfin c'est par charité sacerdotale que M. Montels ne fait compte ni de la longueur de la marche, ni des chaleurs si accablantes pour les Européens, ni des chances de la guerre civile. Il savait que M. Than, dans l'appréhension de mourir sans sacrements, nous avait quittés six mois auparavant en versant des larmes, et c'était pour consoler son isolement et sanctifier

son agonie, qu'il n'hésita pas à jouer sa tête.

Mais ces trois victimes de la charité sont-elles aussi des martyrs de la foi? Tout le prouve. La réponse du catéchiste Ou, lorsqu'il s'avoua chrétien et qu'il fut envoyé à la mort sur cette déclaration; la lettre du néophyte Juen à sa mère, annonçant que lui et ses compagnons sont connus pour chrétiens et que, comme tels, leur vie est fort compromise: la protestation de M. Montels, qui professe hautement sa qualité d'apôtre français et sa mission de propager l'Évangile, attestent que le seul grief invoqué contre eux était leur religion. Bien qu'ils fussent, l'un Européen, un autre du camp des impériaux, et le troisième du pays des insurgés, étrangers par conséquent à toute question de parti, ils sont néanmoins confondus dans une même sentence capitale, parce qu'ils n'ont de commun que leur foi. De son côté, la haine du juge pour les adorateurs du vrai Dieu, sa réputation d'ennemi acharné de leur culte, révèlent assez en lui le caractère de persécuteur. Enfin, l'opinion publique ne laisse aucun doute à cet égard. Un chrétien des environs ayant demandé à un chef païen comment les choses s'étaient passées, ce dernier lui répondit : « Je sais que tu es aussi de cette re-

ligion; n'en dis mot, ou bien ta tête tomberait comme celle des trois autres, » c'est-à-dire comme chrétien.

Déjà deux années s'étaient écoulées depuis cet événement, lorsqu'il me fut donné de visiter la tombe de nos martyrs; et la Providence permit que, sans dessein prémédité de ma part, j'y arrivasse au jour anniversaire et à peu près à l'heure même de leur exécution. La terre qui but leur sang est celle qui recouvre leurs corps; ils furent enterrés sur place. Mes yeux se fixèrent sur cette sépulture d'un confrère et d'un ami; j'avais le cœur oppressé, et, en voulant faire un signe de croix et réciter une prière, je me possédais peut-être moins que lui lorsqu'il accomplit cet acte pour la dernière fois. Un petit arbuste, d'un mètre de hauteur, portant des fleurs blanches en quantité, s'élevait juste à l'endroit où semblaient être les pieds des victimes, et dominait un gazon très-épais, très-verdoyant, qui ne dépassait pas les limites de la fosse. Tout autour la terre était nue, comme si Dieu eût voulu distinguer ses serviteurs jusque dans la tombe, en étendant sur leurs dépouilles mortelles une couche de verdure qui ne recouvre pas les ossements des suppliciés païens.

Au moment de terminer cette lettre, j'apprends qu'une persécution est imminente dans l'arrondissement que je viens de visiter. Déjà deux néophytes sont dans les fers, et des objets religieux ont été saisis. C'est le mandarin Khouanh-Jou-Kiai, le meurtrier de M. Montels, qui est l'auteur de ces violences. Voyant sans doute que la mort d'un missionnaire, d'un Français est restée impunie, il veut donner libre carrière à sa haine contre les chrétiens, et profiter de ce qu'il est au pouvoir pour faire parmi eux de nouvelles victimes.

Veillez agréer l'hommage de mon profond respect, et me croire votre très-humble et dévoué serviteur,

Antoine ANOT,
i. p. d. l. m.

NING-PO.

—

*Lettre de la Sœur PASQUIER à M. le Directeur de
la Sainte-Enfance.*

Ning-po, le 19 janvier 1860.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre honorée lettre du 3 août 1859. La satisfaction que vous nous témoignez avoir éprouvée, ainsi que le respectable Conseil de la Sainte-Enfance, pour les détails que vous ont donnés précédemment nos Sœurs sur nos petits travaux, nous encourage à continuer de vous tenir de plus en plus au courant de votre œuvre de prédilection. Mais avant tout, Monsieur le Directeur, permettez-moi de vous faire part de la douloureuse épreuve qu'il a plu au bon Dieu de nous envoyer pendant l'année qui vient de s'écouler.

Trois de nos chères Sœurs nous ont été ravies, et d'une manière bien sensible à nos cœurs !

La main étrangère qui vous écrit vous fait déjà sans doute comprendre que notre bonne et respectable Sœur Augé est du nombre. Cette cruelle perte nous a été d'autant plus pénible qu'elle a été des plus subites et des plus précipitées. Elle fut atteinte, dans la nuit du 2 septembre dernier, d'une attaque violente de choléra ; et dix heures d'affreuses souffrances ont suffi pour terminer sa vie de sacrifices. Dans ses derniers moments, les crampes atroces qu'elle endurait ne lui ont point fait perdre de vue l'œuvre de la Sainte-Enfance qu'elle aimait tant. Elle avait tellement à cœur le salut des pauvres petits enfants moribonds, qu'elle aurait voulu les sauver tous en leur procurant le saint baptême : aussi regrettait-elle le temps que nous passions auprès d'elle, pour les soins que réclamait son état, bientôt désespéré. « Allez vous coucher, nous disait-elle, demain vous seriez trop fatiguées, et vous ne pourriez pas sortir pour baptiser les petits enfants. »

Combien, Monsieur le Directeur, cette immense perte nous plongé dans la douleur, moi surtout, appelée à la remplacer provisoirement !

tout me rappelle le grand vide qu'elle a laissé au milieu de nous.

En tâchant d'imiter notre chère défunte, je me fais un devoir de continuer, comme elle, à vous communiquer nos petits succès dans les travaux que le respectable Conseil de l'Œuvre veut bien nous confier, au profit de nos pauvres petits chinois, pour lesquels nous sommes heureuses de nous dévouer toutes. Dieu veuille en tirer sa gloire et rendre cette œuvre de bénédiction féconde en fruits de salut !

Mais hélas ! ce qui nous arrête, ce qui limite l'effet de nos désirs, c'est que le nombre de la petite famille étant diminué, nous sommes forcées de nous borner. La perte si douloureuse aussi de nos chères Sœurs Labat et Despouys, nous a mises dans la nécessité de ne sortir plus que deux de cette maison, pour les visites à domicile. Que de pauvres enfants seraient sauvés, si nous pouvions sortir plus nombreuses ! Aussi, soupirons-nous ardemment après le renfort que nous avons demandé à nos supérieurs, afin de pouvoir exercer nos œuvres, comme précédemment.

Avant d'entrer en matière sur les détails de nos œuvres, je dois d'abord m'acquitter d'un devoir de reconnaissance envers le respectable

Conseil de l'Œuvre. Je vous prie donc, Monsieur le Directeur, de vouloir bien lui faire agréer nos vifs remerciements de la belle allocation de cinquante mille francs qu'il a daigné nous faire, l'année dernière, pour neuf mois seulement. La confiance dont il nous a honorés a doublé notre zèle, et notre courage. Ensuite, puisque vous daignez nous permettre de vous exposer nos besoins, je vous dirai en toute simplicité ce qui nous serait nécessaire cette année. La nécessité où nous nous trouvons de demander du secours à notre Maison mère, pour remplacer nos chères Sœurs décédées, va tout naturellement nous occasionner un surcroît de dépenses. Nous vous serions on ne peut plus reconnaissantes, si votre charité pouvait nous faire aider à cette fin.

Je viens maintenant à nos petites œuvres. Ma Sœur Jaurias vous dira celle de la maison Saint-Vincent, dont elle a la direction. Ma Sœur Louise, notre économiste, vous adresse notre compte rendu de l'année 1859, et moi, je vous occuperai de la maison de Jésus-Enfant. Permettez-moi de vous le répéter avant tout, Monsieur le Directeur, oui, c'est au zèle et au dévouement de M. Guierry qu'est due l'heureuse

influence qu'exercent nos deux établissements sur ce pauvre peuple.

Toujours grâce à ses soins et à sa sollicitude, nos jeunes garçons qu'on vous dit l'année dernière être sur le point d'être mis en apprentissage, l'ont été en effet. Ils se partagent les métiers d'ouvriers en bijouterie, de vernisseurs, de cordonniers, de vanniers, de scieurs de long et de menuisiers. J'ai la consolation de vous dire qu'ils se maintiennent dans de bons sentiments. Comme par le passé, ils viennent tous les dimanches à notre établissement, et aussi les jours de fêtes. Ils nous arrivent pour entendre la sainte messe, qui est suivie du déjeuner. Ils sont toujours les enfants de la maison ; leurs autres camarades les revoient avec plaisir, et jouent avec eux comme précédemment. La vue de leurs anciens compagnons est un grand stimulant pour les plus jeunes, à qui il tarde d'être grands pour participer à leurs privilèges : car ceux-ci ont naturellement quelques distinctions : ils mangent à part et sont un peu mieux servis que les petits ; leur costume est un peu différent. Mais ce qui excite en particulier leur envie, c'est de les voir aller ensemble saluer M. Guierry dans son cabinet et rester longtemps avec lui.

Là, chacun est libre de lui faire l'exposé de ses besoins et de ses difficultés, et chacun en remporte les réponses et avis paternels dont il a besoin. C'est un plaisir de les entendre exposer avec une simplicité d'enfant jusqu'aux moindres choses. Rien ne les arrête, sûrs qu'ils sont de trouver du secours dans la charité de celui auquel ils s'adressent avec confiance. Bien souvent il rit et s'amuse avec eux ; et, après cette petite visite de famille, il trouve encore moyen de leur faire passer le temps agréablement. Lui-même se dévoue, en se faisant leur maître d'école. Il leur donne une leçon de calcul, ce qui les amuse beaucoup ; puis ils se rendent à leur ancienne classe, où ils étudient la doctrine environ une demi-heure ; enfin M. Rizzi, leur directeur spirituel, rempli de zèle pour la persévérance de ces chers enfants, leur fait une instruction familière qui se termine à onze heures et demie. Cette instruction finie, chacun reprend gaiement le chemin de son atelier ; car vous savez que le Saint-Siège a accordé aux chrétiens de cette province de ne chômer qu'une demi-journée, à cause de leur pauvreté. Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur le Directeur, qu'un de nos jardiniers, Ferdinand, a fini son apprentissage.

Un nouveau genre de vie commence pour ceux qui ont terminé leur temps. Dès lors, ils sont à leur compte, et c'est à eux de pourvoir à tout ce dont ils ont besoin ; c'est à eux de se procurer les vêtements qui leur sont nécessaires, de veiller à leur blanchissage, raccommodage, etc. Cependant ils ne sont pas tout de suite livrés à eux-mêmes d'une manière absolue : ils doivent, chaque mois, rapporter à la maison leur gage entier, et, s'ils ont besoin de quelque chose, il faut encore qu'ils le demandent à M. Guierry, qui leur fait donner, sur leur bourse, l'argent nécessaire. Ce ne sera que lorsqu'ils seront définitivement établis d'une manière ou d'une autre, qu'ils pourront avoir la disposition entière de leur petite bourse. A l'aide de ces moyens, nous espérons qu'ils pourront bien se dresser à l'esprit d'ordre et d'économie, pour diriger eux-mêmes leur maison, lorsqu'ils seront en position de le faire.

Un autre de nos enfants, Étienne, a été adopté par un bon chrétien, scieur de long de profession, à qui nous l'avons donné pour apprenti, et qui n'a point d'enfant. Dès qu'il l'a eu connu, il en a été si content, sous tous les rapports, qu'il a voulu l'adopter pour son fils. Le contrat d'adoption a été passé au grand contentement de tout le

monde, le mois de mars dernier. Étienne n'est plus à la charge de la Sainte-Enfance, seulement il revient à la maison tous les jours de fêtes et dimanches, comme les autres apprentis, et suit tous les exercices. Nous avons demandé cette condition, afin de concourir, autant que possible, à l'entretenir dans ses bonnes dispositions.

Permettez maintenant, Monsieur le Directeur, que nous entrions plus avant dans l'intérieur de la petite famille qui habite la maison de Jésus-Enfant.

Je ne vous répéterai point ici la manière dont nos petits garçons emploient la journée ; notre bonne Sœur Augé vous a donné précédemment tous ces détails. J'ajouterai cependant un mot.

Votre bon petit Irénée, que vous connaissez déjà, a eu bien à souffrir dernièrement. Par un dessein adorable de la Providence, ce cher petit ange est devenu aveugle, comme le petit Jean dont il s'était fait le protecteur. Ne voyant plus tous deux, ils s'aimaient cependant également, et savaient fort bien se rencontrer en tâtonnant. Mais quelle ne fut pas la privation du pauvre petit Irénée ! Son bien cher ami, Jean, fut atteint tout d'un coup d'une maladie mortelle : peu d'heures suffirent pour l'enlever à la vie.

Son cher petit protecteur ignorait la perte qu'il venait de faire. A l'heure des repas, le nom de Jean se faisait entendre dans l'infirmerie ; il l'appelait à hauts cris et semblait ne vouloir prendre sa réfection que lorsque son camarade se serait placé à ses côtés. Sur la réponse qui lui fut faite que Jean n'était plus là, qu'il était allé au ciel, lui aussitôt de répondre qu'il voulait y aller aussi. Il pourrait bien se faire que son désir se réalisât bientôt, car sa santé est si faible, par suite des cruelles souffrances qu'il a endurées en perdant la vue, que nous avons peu d'espoir de le conserver.

Puisque j'en suis aux aveugles, je vous dirai avec bonheur que nous avons enfin trouvé un genre d'occupation pour eux : ils sont parvenus à bien faire du cordon, qui nous sert ensuite pour l'usage de nos chers enfants. Mais d'où vient le fil dont ils se servent pour composer leur cordon ? Ce sont les filles aveugles de la maison de Saint-Vincent qui l'ont filé. Ainsi vous voyez, Monsieur le Directeur, que tous ces pauvres enfants concourent au bien de l'OEuvre, autant qu'il est en leur pouvoir.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir, ainsi que nos chers petits associés, que douze de nos

chers enfants ont eu le bonheur de faire leur première communion, le jour de la belle fête de l'Immaculée-Conception. Puisse l'Immaculée Marie les conserver purs, et les faire persévérer ainsi jusqu'au jour heureux où ils iront paraître devant Dieu !

Quinze ont reçu la grâce du saint baptême pendant le cours de cette année : quatre pour la fête de Pâques, cinq pour celle de l'Assomption, et les six autres la nuit de Noël, à dix heures du soir, en attendant la venue du divin enfant Jésus.

Les bonnes dispositions qui animaient ces chers enfants, en ces jours de grâces et de salut, nous ont grandement consolées. C'est toujours aux soins et au dévouement de nos dignes et respectables missionnaires qu'ils sont redevables d'avoir été si bien préparés pour la réception de ces saints sacrements.

Il nous reste encore sept catéchumènes dans notre petit troupeau. Ils sont continuellement là, sous nos yeux. On exige toujours d'eux une sévère préparation, pour les admettre à la grâce du saint baptême, afin de leur faire mieux comprendre et apprécier un si grand bienfait.

Permettez-moi maintenant de passer aux visi-

tes à domicile. C'est là, Monsieur le Directeur, qu'il y aurait espoir d'avoir des fruits abondants de salut. A combien d'enfants moribonds ne pourrions-nous pas donner le saint baptême, si nous étions plus nombreuses! Que nos cœurs souffrent de voir le bien à faire, sans pouvoir nous y livrer, faute d'être en nombre suffisant! Quand est-ce donc que nous pourrions réaliser les désirs que nous inspire la charité?

Parmi les traits de Providence dont nous sommes témoins chaque jour dans ces courses de bénédiction, en voici trois, qui, j'ose l'espérer, rempliront de joie le cœur de nos chers petits associés.

Un jour, l'on vint nous chercher pour aller voir une petite fille qui était malade depuis quelque temps. Nous nous empressâmes de nous rendre à cette invitation, dans l'espoir surtout d'ouvrir la porte du ciel à ce petit ange. Mais comme elle n'était pas assez malade, nous fûmes obligées, pour cette première visite, de nous contenter de lui donner les remèdes que réclamait son état. Le divin Maître, en nous appelant dans ce village, avait d'autres desseins; il réservait cette faveur à un pauvre petit voisin de la malade. Pendant le court séjour que nous fîmes chez elle, une

femme païenne nous ayant aperçues s'approcha, comme toujours, par curiosité, pour nous voir, avec son enfant moribond âgé de trois ans, qu'elle portait dans ses bras. L'examinant avec adresse, nous eûmes la facilité, en distrayant la mère, d'en faire un petit Vincent par l'administration du baptême. Nous comprimes facilement que c'était sur lui que le Seigneur avait jeté des vues de miséricorde, en nous appelant dans cet endroit ; car lorsque nous y revînmes quelques jours après, pour y revoir notre première petite malade, nous apprimes que le petit Vincent était déjà mort. La pauvre mère éplorée, nous apercevant de nouveau, vint aussitôt au-devant de nous, en nous disant : « Pourquoi êtes-vous restées si longtemps sans venir ? Si vous étiez venues plus tôt, mon enfant ne serait pas mort. » Pauvre mère ! elle ignorait le bonheur dont son enfant jouissait déjà. Mais, ô miséricorde divine ! encore ce même jour, dans ce même endroit et au même instant, une autre pauvre femme vint nous prier d'aller chez elle voir aussi son petit garçon qui était malade ; nous la suivîmes avec bonheur, en nous disant : « En voici encore un pour nous. » En effet, nous trouvâmes un petit moribond qui survécut peu de temps au saint

baptême, que nous fûmes heureuses de lui donner sans que ses parents s'en doutassent. Il est allé rejoindre son petit voisin Vincent; et tous deux, dans le séjour des Bienheureux, prient pour leurs jeunes bienfaiteurs, qui font partie de l'OEuvre si admirable de la Sainte-Enfance, et qui, par leur généreuse aumône, ouvrent si facilement le ciel à un grand nombre de petits anges.

Un autre jour, revenant dans un village où nous avions eu précédemment la consolation de baptiser plusieurs enfants, nous les trouvâmes tous morts, à l'exception d'un petit garçon, qui était aussi sur le point d'aller au ciel rejoindre ses petits concitoyens. En faisant ainsi notre revue, on nous apporta encore d'autres petits enfants; et, chose admirable, c'étaient les mères des enfants dont nous venions d'apprendre la mort, qui engageaient elles-mêmes les personnes qui en avaient de malades à nous les apporter, ce qui nous procura de nouveau l'occasion de faire d'autres baptêmes. Lorsque nous nous disposions à quitter ce village, nous entendimes que l'on disait à une femme, qui était sur la porte de sa maison, de nous apporter son enfant qu'elle avait dans ses bras. Cette pauvre mère

n'hésita pas ; mais quelle fut notre consolation en le voyant ! c'était un petit agonisant. Nous dîmes à la mère que son petit enfant était bien mal, mais que nous pourrions encore le soulager avec un remède que nous avons pour lui frictionner la tête (l'eau bénite). Cette pauvre femme enchantée nous présenta elle-même la tête de son enfant ; et nous eûmes ainsi toute facilité de lui administrer le saint baptême. Lorsque l'eau coula sur le front de ce petit ange, il se mit à ouvrir les yeux ; sa mère, voyant cela, crut tout d'abord qu'il revenait à la vie. « Oh ! que votre remède est bon ! » disait-elle. Ah ! elle disait bien vrai ; mais, hélas ! elle n'en connaissait pas la vraie vertu ; aussi ne peut-elle jouir comme nous du bonheur de penser que son cher enfant est au ciel, car il ne survécut plus que quelques instants.

Peu de temps après, étant allées dans un village où nous étions connues depuis longtemps, un grand nombre de pauvres gens nous apportaient tour à tour leurs petits enfants malades. Parmi eux il y en avait plusieurs en danger évident de mort : nous eûmes le bonheur de les baptiser, et entre autres une petite fille âgée de trois ans, qui était près de sa fin. Après l'avoir

donc baptisée, nous dimes à la mère qu'il serait bien de la frictionner. Le père, qui se trouvait présent, voyant que sa femme ne frottait pas la tête de son enfant, lui dit : « Tu n'as donc pas compris la Sœur ? Pourquoi ne le fais-tu pas ? » Alors la pauvre mère, rassurée par la confiance que paraissait avoir son mari dans notre friction, se mit aussitôt à l'œuvre et la frictionna bien pendant un quart d'heure. Pauvre femme ! elle devait bientôt perdre sa chère enfant, qui alla grossir la troupe des petits anges formée au ciel par nos jeunes associés.

Puissent ces quelques traits les encourager à être bien zélés pour maintenir et accroître l'Œuvre si belle et si admirable de la Sainte-Enfance ! Pour ce qui est d'établir ici l'association parmi nos enfants, comme vous nous en témoignez le désir, Monsieur le Directeur, je suis heureuse de vous dire que nous y avons déjà pensé. Monsieur Guierry m'en parlait encore dernièrement ; mais comme en Chine tout va doucement, nous croyons encore prudent d'attendre un peu, avant de l'installer. Dès que cela aura lieu, nous serons heureuses de vous en donner connaissance.

Je suis confuse de la longueur de cette lettre ; mais le grand désir de satisfaire nos chers petits

associés m'a entraînée au-delà de ce que je m'étais proposé en la commençant.

Je regrette de ne pouvoir vous donner des nouvelles plus riches en résultats. Mais j'espère qu'après l'arrivée de nos chères Sœurs, nous mettant davantage à l'œuvre, nous pourrons faire plus et vous offrir des fruits plus abondants de salut, et plus consolants pour notre œuvre de prédilection.

J'ose vous prier d'offrir au respectable Conseil de l'Œuvre les hommages de notre très-profond respect et de notre bien vive reconnaissance. Daignez aussi agréer pour vous les mêmes sentiments. J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Directeur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

SŒUR PASQUIER,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la Sœur JAURIAS à M. le Directeur de la
Sainte-Enfance.*

Ning-po, le 21 janvier 1860.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Comme les années précédentes, je suis chargée de vous donner quelques détails sur les œuvres de notre maison; toujours éprouvées, elles sont toujours aussi bénies de Dieu. Le bien ne se fait pas assez vite au gré de nos désirs; néanmoins, grâce à Dieu, nous voyons plusieurs choses s'améliorer et des obstacles disparaître; ce qui nous fait espérer que, peu à peu, notre sainte religion s'établira dans ce pauvre pays. Nous tâchons de cultiver de notre mieux le terrain, afin que ceux qui viendront après nous n'aient qu'à moissonner, s'il ne nous est pas donné de le faire nous-mêmes. L'année 1859 nous a donné une bien petite récolte, hélas! oui,

bien petite ! nous en gémissons, en même temps que nous pleurons sur nos trois chères Sœurs défunttes. Cruelles épreuves ! mais nous adorons les desseins impénétrables de Dieu. Ces pertes nous ont forcées de nous restreindre beaucoup pour nos œuvres. Notre chère Sœur Augé, si dévouée à la Sainte-Enfance, est allée à Dieu par suite d'une attaque de choléra qui nous l'a ravie en quelques heures. Un acte de dévouement a provoqué cette attaque ; car elle a été atteinte après un excès de fatigues, près d'un petit enfant moribond, à qui elle a procuré le saint baptême, et qui l'a précédée au ciel de quelques jours.

Je ne vous parlerai, Monsieur le Directeur, que de nos chères petites filles qui habitent cette maison ; car ma Sœur Pasquier vous dit le résultat de nos visites à domicile.

Un mot seulement sur ce dernier point. Il n'y a que quelques jours, en parcourant la ville, nous aperçûmes, dans une rue assez retirée, un petit monceau de paille sous lequel nous crûmes voir remuer quelque chose : nous nous approchâmes, et bientôt nous pûmes nous convaincre que c'était un enfant ; et cet enfant était une petite fille âgée de quatorze ans. Nous la questionnâmes, mais elle était si malade qu'à peine pou-

vait-elle nous répondre ; elle était rongée par la vermine, dans l'ordure et le fumier jusqu'aux oreilles. Nous dûmes aussitôt au chrétien qui nous accompagnait qu'il fallait la faire porter chez nous ; mais la difficulté était de trouver quelqu'un qui voulût se charger d'une telle commission. Il s'adressa à plusieurs, qui s'y refusèrent absolument, vu l'état dégoûtant dans lequel elle était. Comme nous n'avions plus d'autre moyen, nous allions essayer de l'emporter nous-mêmes, lorsque, voyant cela, un homme se présenta enfin, et nous offrit de s'en charger, mais moyennant la somme de 150 sapèques. Nous les lui promîmes de bon cœur ; après quoi il exécuta ses engagements. Cette pauvre petite a encore vécu trois jours chez nous ; elle a été baptisée et est morte en de bons sentiments.

Je viens maintenant à notre maison. Je me bornerai à deux particularités, pour ne pas être trop longue. Il y a quelques mois, nous reçûmes une fille de dix ans. Elle était forte et bien portante. D'abord nous ne remarquâmes rien de particulier en elle. Quelques jours après son entrée chez nous, il vint quelques chinoises nous demander à visiter la maison. Lorsqu'elles entrèrent à l'ouvroir, cette pauvre enfant disparut

et alla se cacher, sans qu'il fût possible de la retrouver, tant que ces femmes furent dans la maison. Après leur départ, notre petite Marguerite sortit de sa cachette ; et , comme nous voulûmes savoir le motif qui l'avait fait agir de la sorte, elle nous dit qu'elle avait reconnu, parmi les visiteuses, la mère de son fiancé, et qu'elle avait eu peur qu'elle ne vint la chercher ; qu'elle ne voulait plus y retourner, parce qu'elle y avait trop souffert. Elle nous raconta qu'elle était d'abord chez sa grand'mère, avec deux de ses sœurs ; mais que, n'ayant point de riz à manger, ses sœurs s'étaient empoisonnées avec de l'opium, et qu'elle avait été vendue à un individu qui la maltraitait tant, qu'elle s'était échappée de chez lui. Elle est très-affectionnée à la maison, et la menace de la renvoyer lui fait une telle impression qu'elle supplée chez elle à toute autre pénitence.

Quelques mois plus tard, par une pluie battante, il se présenta à notre porte une jeune fille de quatorze ans. Celle-ci était trop grande pour être mise au tour. Elle nous dit qu'elle était de la campagne, qu'elle avait perdu son père et sa mère, et que, mourant de faim, elle était venue à Ning-po, sans trop savoir où elle allait. Elle

nous fit l'effet d'être franche ; néanmoins nous crûmes devoir l'éprouver un certain temps, avant de l'admettre avec nos enfants ; mais sa bonne conduite lui eut bientôt mérité cette faveur. Maintenant on la prépare au saint baptême, et j'espère qu'elle fera une bonne chrétienne.

Cette année nous en avons perdu qui sont mortes dans de bien bons sentiments ; j'ai la confiance qu'elles sont au ciel, et qu'elles prient pour leurs bienfaiteurs.

Notre ouvroir se compose maintenant de soixante-dix enfants. Ces chères petites nous donnent plus de consolation que nous n'aurions osé l'espérer. Elles continuent à aimer l'étude et sont passablement avancées pour le catéchisme et les prières. Elles connaissent déjà beaucoup de caractères, ce qui est presque inouï chez les femmes chinoises. Elles ont régulièrement, deux fois par semaine, l'explication du catéchisme ou des prières par un missionnaire, ce qui les aide à les comprendre ; avantage bien précieux, car généralement les chrétiennes ne comprennent pas du tout ce qu'elles disent en priant. Quelques-unes même ont fait beaucoup de progrès dans la piété. Nos chères aveugles, au nombre de dix, sont toujours très-zélées pour faire leur petite classe à

leurs jeunes compagnes. L'ouvrage manuel va bien aussi. Elles ont fait des progrès pour la broderie ; et maintenant elles peuvent confectionner de jolis ouvrages.

En 1859 nous en avons placé encore une. Elle a épousé un bon chrétien de la campagne, et elle est fort heureuse dans sa nouvelle position. Elle est aimée, et j'espère qu'elle fera du bien ; car il y a plusieurs catéchumènes dans sa famille, qu'elle pourra instruire, et aider à se disposer au saint baptême. Nous en avons encore trois qui seront bientôt en âge d'être placées, ce qui nous sera facile, à en juger par celles qui les ont devancées.

Notre crèche, qui se compose des tout petits enfants, au nombre de trente, est aussi bien intéressante. Nous y avons établi une petite classe de catéchisme et de prière ; c'est une aveugle de l'ouvrier qui en est chargé : elle s'en acquitte avec beaucoup de zèle, et je pourrais dire de succès, car ces chères petites, qui savent à peine bégayer, récitent déjà de grandes pages de catéchisme. Elles font de la charpie pour les plaies des pauvres malades. Dans le nombre de ces chers petits anges, il y en a beaucoup de malades ou d'infirmes ; car c'est presque toujours

pour s'en débarrasser que les parents nous les apportent. Aussi malgré toutes les précautions que nous prenons et tous les soins que nous leur prodiguons, il en meurt un grand nombre, qui s'en vont tout droit au ciel. Parmi les petits enfants, nous recevons généralement beaucoup plus de filles que de garçons : on se débarrasse très-volontiers des filles; il y a même beaucoup de familles où l'on ne veut pas se donner la peine d'en élever. En voici un exemple récent. Nous avions une de nos femmes employées à la crèche qui avait sa fille en ménage. Comme nous désirions la prendre ici pour les soins que nous ne pouvons pas rendre nous-mêmes aux enfants, je questionnai sa mère, pour savoir si elle ne voudrait pas entrer chez nous comme employée. Elle me répondit naïvement qu'elle allait être mère; que, si elle avait un garçon, elle resterait chez elle, mais que, si c'était une fille, elle n'en avait que faire, et qu'alors elle nous viendrait volontiers: c'était me dire assez que la fille nous serait apportée. Du reste, elle l'avait déjà fait l'année précédente, pour une autre fille que le bon Dieu lui avait envoyée. Celle-ci nous connaît; en conséquence, elle aimera mieux nous donner ses enfants que de les tuer. Mais combien n'y en a-

t-il point, dans ce vaste empire, et même autour de nous, qui n'hésitent pas à ôter la vie à leurs propres enfants!

Je sens mon affection pour l'œuvre incomparable de la Sainte-Enfance s'accroître toutes les fois que je considère nos chères enfants, qui seraient peut-être toutes mortes et privées pour jamais de la vue de Dieu, si le zèle de nos chers associés ne nous donnait moyen de les sauver.

Daignez, M. le Directeur, être auprès d'eux l'interprète de notre reconnaissance, ainsi que de celle de nos bien chers enfants. Daignez aussi présenter l'hommage de notre bien vive gratitude au respectable conseil de l'Œuvre, et veuillez agréer pour vous-même, etc.

SŒUR JAURIAS.

i. f. d. l. c. s. d. p. m.



TCHÉ-LY.

—

Lettre de Mgr ANOUILH Vicaire apostolique du Tché-ly (sud-ouest), à M. ÉTIENNE, supérieur général.

De la ville de Tching-ting-fou (province du Tché-ly),
 • le 7 Juillet 1859.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Sans doute vous avez reçu la longue lettre que j'écrivis, en l'année 1856, à MM. les directeurs de la Sainte-Enfance. J'y racontais les persécutions que nous avons subies dans le King-toung (à l'est de Pékin), où un de nos confrères chinois et plusieurs de nos néophytes souffrirent des tourments inouïs. J'y disais que nous avons accusé le mandarin persécuteur devant le vice-roi de la province. Celui-ci remit l'affaire devant le tribu-

nal de Toung-tchéou, ville située à quatre lieues de Pékin. Après avoir dépensé beaucoup d'argent, mesure indispensable pour gagner un procès en Chine, alors même que la cause serait claire comme la lumière du soleil ; après bien des démarches, nous pûmes obtenir satisfaction, non pleine et entière, à la vérité, mais suffisante pour que les infidèles comprissent que nous avions gagné notre procès. A la tempête a succédé un grand calme dans cette portion de notre vigne. Le même M. Lu qui, peu de mois auparavant, avait été accusé, chargé de chaînes comme un criminel, enfermé dans un cachot, battu comme le dernier des esclaves, ce même M. Lu put retourner dans sa mission sans crainte ; il put élever un temple au Seigneur du ciel dans la chrétienté même où il avait été pris. Plus tard il a parcouru tout le King-toung sans qu'aucun mandarin se soit avisé de le molester. Dieu soit béni ! nous avons obtenu ce que nous voulions : la paix, la tranquillité de nos prêtres et de nos néophytes.

Mais, Monsieur et très-honoré Père, ne croyez pas que nous soyons à la fin de nos persécutions. Après celle que j'ai racontée, d'autres s'élevèrent ailleurs, et leurs effets furent aussi désolants.

Vous avez sans doute appris par les lettres de

Monseigneur Mouly comment, l'année dernière, peu de jours avant l'arrivée des navires européens à Tien-tsing-oeuy, M. Joseph Kiou, un de nos prêtres chinois, fut arrêté dans sa pharmacie de la Sainte-Enfance, puis enchainé et trainé comme un scélérat devant le préfet de la ville, qui lui fit subir des interrogatoires nombreux, et toujours suivis de quelque supplice. Accusé de crimes contre l'État, il fut envoyé, la chaîne au cou, aux mains et aux pieds, à Pao-tong-fou, chef-lieu de la province du Tché-ly, et là, jeté dans une prison, d'où il ne sortit que parce qu'il tomba dangereusement malade avant d'avoir subi son jugement. M. Kiou avait été horriblement maltraité, son petit magasin pillé, son argent, ses habits enlevés, etc. L'injustice était trop criante, et quoique le grand Apôtre nous enseigne que l'évêque doit éviter les procès, nous crûmes devoir faire encore exception à cette règle, parce que la gloire de Dieu y était intéressée; nous ne pouvions nous taire, et les chrétiens et les infidèles eux-mêmes nous pressèrent de poursuivre nos adversaires devant les tribunaux du vice-roi. M. Kiou eut à subir bien des interrogatoires, pendant lesquels il défendit sa cause avec fermeté et courage : il réfuta d'une manière invincible les accusations

portées contre lui, surtout celle d'être traître à sa patrie, et il dut traduire en chinois les lettres qu'on lui avait saisies, et dans lesquelles il n'y avait pas un mot de politique. Les juges comprirent bientôt qu'ils n'avaient pas affaire à un homme ordinaire : M. Kiou fut déclaré innocent et mis en liberté. Toutefois, avant d'en venir là, un mandarin plus capable que les autres voulut soutenir une dispute publique avec notre confrère. Votre religion, c'est-à-dire la religion du Seigneur du ciel est mauvaise, elle est contraire aux livres sacrés des Chinois. Koug-Tze (Confucius) n'était pas chrétien et était un grand sage. Votre religion est la religion d'Europe, et les Chinois ne doivent pas la suivre, etc. etc. M. Kiou, après avoir laissé le mandarin parler avec beaucoup d'emphase pendant plus d'une heure, prit la parole à son tour et réfuta mot pour mot les objections du mandarin son juge ; il montra que sa religion était sainte, qu'elle enseignait la pratique du bien et la fuite du mal, qu'elle n'était pas si contraire que le mandarin le croyait aux livres sacrés des Chinois, mais qu'elle enseignait de nouvelles vérités et donnait de nouveaux préceptes d'une perfection telle que les livres des Chinois n'en ont jamais

enseigné de semblables. Il ajouta que Koung-Tze avait vécu 500 ans avant J. C., et que, par conséquent, il n'avait pu être chrétien, disciple de J. C. ; que la religion chrétienne était la religion de tout l'univers, et que les Chinois devraient l'embrasser parce qu'elle est bonne, et, que ses dogmes sont solidement appuyés sur la raison, etc. Il conclut que c'était une injustice de la condamner et de défendre de l'embrasser. Le mandarin, qui plusieurs fois avait interrompu notre confrère, sans pouvoir lui ôter la parole, finit par s'avouer vaincu et confessa que la religion chrétienne était bonne. La renommée de M. Kiou s'en accrut dans la ville, et plusieurs mandarins réunis voulurent s'entretenir avec lui. C'est ainsi que l'Évangile est annoncé à ceux qui le persécutent, et que ses ennemis déclarés sont obligés d'en reconnaître la vérité. Bien que les mandarins eussent déclaré M. Kiou innocent, son affaire ne se termina pas là ; on voulait le renvoyer sans lui rendre aucun des objets ravis nilui faire satisfaction aucune. Alors M. Kiou dit résolument au mandarin que, s'il était innocent, comme on en convenait, il désirait savoir quel crime avait commis sa pharmacie, pour être ainsi pillée, quel crime avaient commis son argent,

ses habits, etc. pour être volés ; et il déclara au juge qu'il ne quitterait pas le tribunal qu'on ne lui eût rendu les objets enlevés. Mais pour obtenir réparation, M. Kiou avait à combattre contre un adversaire invincible en Chine, c'est-à-dire l'argent. On sait que les accusés sont riches, puissants, amis et proches parents du mandarin juge de M. Kiou, enfin mandarins eux-mêmes : voilà pourquoi notre bon et intrépide M. Kiou ne peut recouvrer son bien. Cent fois on a voulu le renvoyer, et cent fois il a refusé, réclamant toujours et son argent et ses effets. On traite en ce moment de la réconciliation ou réparation à l'amiable.

Ce grand mandarin qui engagea la dispute sur la religion avec M. Kiou, est celui-là même qui, quelques mois auparavant, voulut s'emparer de moi. Voici en deux mots cette affaire.

Je faisais mission dans une chrétienté de deux ou trois cents âmes, située à une demi-lieue de la ville de Ting-tcheou ; et il ne me restait plus qu'à baptiser un adulte et à entendre les confessions de quelques enfants. Or, la nuit qui précéda mon départ, pendant que le pasteur et les brebis dormaient d'un profond et paisible sommeil, le mandarin, à la tête de trois ou quatre cents soldats

ou satellites, tous armés de pied en cap, se précipitent sur notre village : les uns pénètrent jusqu'à la chapelle, en brisent les portes, en enlèvent les saintes images et les autres ornements de l'autel ; les autres envahissent la chambre où reposaient mes deux catéchistes, et les enchaînent sur leur lit ; d'autres enfin s'emparent des chrétiens qui, aux cris sauvages des satellites, accouraient sur le lieu du combat. De ma chambre j'entendais ce vacarme vraiment infernal, tandis que le mandarin d'une voix forte rassurait les chrétiens, demandait à voir leur évêque, n'ayant, disait-il, que deux mots à lui dire. Je me lève, j'ouvre la porte : tout à coup je me sens saisi aux habits par deux hommes que je ne pouvais distinguer. Il était près de minuit, et la nuit était si obscure qu'il était impossible de rien voir. Je me crus entre les mains de mes ennemis ; mais j'entends quelqu'un qui me dit à voix basse : Évêque, partez, partez, montez par ce mur, partez. Je compris que c'étaient des chrétiens, et non des satellites qui me traînaient. J'escalade donc le mur opposé : d'un saut je me trouve dans le jardin voisin et hors de danger. Bientôt le mandarin et plusieurs de sa suite entraient dans ma chambre. Ils s'aperçurent

bien que l'oiseau venait de sortir de la cage, mais on ne fit pas de poursuite. Dans le fond de son cœur le mandarin était bien aise que je lui eusse échappé. Puisque l'évêque est parti, dit-il, je me retire. Il laissa quelques satellites à cheval pour garder mes effets, à ce qu'il disait. Lui prit seulement ma crosse, et une petite caisse qui contenait tout ce que j'avais en images, chapelets, croix, médailles, les saintes huiles et une jolie statue de la sainte Vierge : tout fut enlevé par le mandarin, et messieurs les satellites firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent, croix pectorale, anneau d'or, bréviaire, etc., etc., etc. Pendant que douze chrétiens et mes deux catéchistes étaient déjà partis enchaînés, le mandarin était dans ma chambre. Tous confessèrent la foi, prêchèrent même avec force devant le mandarin en plein tribunal ; enfin, après vingt jours de détention dans les cachots appelés *Pan-ssan*, ils furent renvoyés absous ; mais les objets volés ne nous ont pas été restitués.

Si je voulais, Monsieur et très-honoré Père, vous raconter en détail les persécutions que nos chers néophytes ont eu à subir depuis ma dernière lettre, j'aurais de quoi écrire tout un volume. Mais, me dites-vous peut-être, vous voilà en

pleine liberté ; l'empereur n'a-t-il pas promis et signé la liberté religieuse ? Oui, il l'a promise et signée ; mais en Chine autre chose est de promettre et de signer des traités, autre chose est d'exécuter ce qu'on a promis. Depuis le traité de Tien-tsing notre position n'a pas changé ; au contraire, à en juger par les trois ou quatre persécutions que les chrétiens de mon vicariat viennent d'essuyer, on croirait notre position devenue pire. Au moment où je vous écris, j'ai sous les yeux un chrétien qui, hier, a failli mourir entre mes bras ; il est venu me raconter les détails de la persécution qui s'est élevée dans son village, où depuis peu je faisais mission. Accusés par les païens de n'avoir pas voulu contribuer à la comédie et à d'autres superstitions, mes chers néophytes furent appelés au tribunal. En vain ils réclamèrent, ils prétendaient qu'ils n'étaient obligés par aucune loi de l'empire à donner de l'argent pour la comédie (ce qui est très-vrai) ; en vain ils montrèrent au mandarin qu'étant chrétiens, la religion leur défendait les superstitions et les comédies. Le mandarin, pour répondre à leurs raisons, les fit souffleter. Deux des principaux chrétiens reçurent quatre-vingts soufflets chacun ; leur figure était horriblement enflée. Comme si cela n'eût

pas suffi, il leur fit appliquer sur le dos et les cuisses plus de cent coups de rotin, qui ne firent de ces parties de leur corps qu'une seule plaie. J'ai vu de mes propres yeux leurs blessures, reçues déjà depuis vingt jours, et non encore cicatrisées. Ce pauvre chrétien qui est venu me voir ne peut pas faire deux pas de suite, tant ses blessures lui causent de douleur. Voilà un fait tout récent, après le traité de Tien-tsing; et à ce fait je pourrais en ajouter trois autres tout à fait semblables et tout récents comme le premier. Vous voyez l'exécution de cette promesse faite à Tien-tsing! Ah! il faut que le bon Dieu ait pitié de nous, car les hommes n'y peuvent grand'chose. Tant que le traité de Tien-tsing ne sera pas promulgué dans l'empire, tant qu'on ne veillera pas à son exécution, on aura grand tort en Europe de croire que nous avons la liberté en Chine; il pourrait même nous arriver ce qui arrive en Cochinchine et au Tonquin, c'est-à-dire que, par suite de la visite des navires européens, la persécution n'en devint que plus atroce. Ainsi, dans ces contrées, Mgr Melchior, évêque espagnol, avec lequel j'ai passé plusieurs mois à Macao, a été martyrisé d'une manière affreuse. Le bon Dieu, connaissant notre faiblesse, nous préservera, j'en ai l'espé-

rance, d'une si terrible persécution ; mais il n'en est pas moins vrai que nous ne tenons pas encore la liberté qu'on nous a promise. Après ces détails, bien propres à vous exciter à prier pour nous, je veux vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, mais que vous devez connaître pour apprécier le besoin que j'ai d'être aidé.

Vous savez déjà que le Saint-Siège, à la demande de Mgr Mouly, a divisé la province du Tché-ly en trois vicariats apostoliques, l'un appelé Tché-ly septentrional, l'autre Tché-ly méridio-occidental, et le troisième, confié à la Compagnie de Jésus, Tché-ly méridio-oriental. Les deux premiers vicariats ont été confiés à notre Compagnie, et Mgr Mouly nommé vicaire apostolique du Tché-ly nord, fut en même temps nommé par interim administrateur du Tché-ly sud-ouest. Depuis trois ans j'administre ce vicariat sud-ouest au nom de mon évêque. Le 29 mai, j'ai reçu les bulles du souverain Pontife, en date du 14 décembre 1858, par lesquelles on me nomme vicaire apostolique du Tché-ly sud-ouest. Mon désir ardent était de vivre et de mourir coadjuteur de Mgr Mouly, que j'aimais plus que moi-même ; le bon Dieu en a jugé autrement : que sa sainte volonté soit faite !

Me voilà donc à la tête de ce nouveau vicariat apostolique, et par conséquent obligé de me chercher des ressources. En attendant que je puisse vous donner de plus longs détails, et vous faire connaître à fond cette vigne que le père de famille vient de confier à ma sollicitude et qui renferme plus de quatorze mille chrétiens, je me contenterai, dans cette lettre déjà trop longue, de vous communiquer nos plus pressants besoins.

Ce vicariat est nouveau, tout nouveau, n'ayant que quelques jours d'existence, tout y est à faire : résidence, séminaire, collèges, églises, etc. Ces dernières années j'ai pu y faire bâtir seulement quelques chapelles par ordre de Mgr Mouly ; mais il est encore grand nombre de chrétientés de cent, deux cents, quatre cents, et même six cents confessions, dépourvues de chapelle, et où l'on ne peut décentement offrir les saints mystères. Partout j'exhorte, je prie, quelquefois je menace mes chers néophytes, pour les porter à bâtir des chapelles. Mes paroles restent souvent sans effet et ce n'est pas la faute de mes chers chrétiens : ils sont vraiment pauvres, depuis les trois dernières années surtout. Les sauterelles, véritable fléau, dévorèrent toute la récolte, il y a deux ans ; l'année

dernière, la sécheresse fut extrême et on ne put ensementer ; grand nombre d'infidèles mouraient de faim, et j'en ai trouvé souvent sur mon passage, victimes de ce fléau. Plusieurs de mes chers néophytes faillirent subir le même sort ; ils se nourrissaient d'herbes sauvages, d'écorces d'arbres, enfin de la nourriture des pourceaux, sans avoir commis les crimes de l'enfant prodigue. Impossible donc à eux d'élever, même de petits sanctuaires, pour célébrer le saint sacrifice avec plus de décence. Il nous faut absolument faire une partie des dépenses. En aidant nos chrétiens de la sorte, et avec leurs faibles ressources, nous pourrions multiplier le nombre des chapelles. L'essentiel et ce qui urge le plus, c'est une résidence pour que nous puissions faire nos retraites, passer le temps des chaleurs, jeter les fondements de notre séminaire et y former des prêtres indigènes. Une dizaine de jeunes gens de douze à quinze ans me pressent depuis longtemps de les recevoir au séminaire. Dans ce pays tout infidèle, leur innocence court bien des dangers si je ne m'empresse pas de les mettre à l'abri. Nos santés ne sont pas de fer, la maladie vient de temps en temps visiter les missionnaires ; or, je n'ai aucun toit que celui des chrétiens

pour les abriter. Il me faut donc acheter un local, et puis les matériaux, puis bâtir. Or, pour y parvenir, besoin est de sapèques, et je n'en ai point : il n'y a pas de moine plus pauvre que le vicaire apostolique du Tché-ly sud-ouest. Nos regards se tournent vers nos bienfaiteurs : je serais infiniment heureux si le conseil central de la Propagation de la Foi pouvait m'allouer une somme particulière pour m'aider à bâtir une résidence et un séminaire. L'allocation ordinaire, soustraction faite des dépenses courantes en voyages, habits et nourriture ne me permettra pas, de longtemps, de bâtir ma résidence, quelque petite qu'elle soit. A côté de la résidence, il faudrait bâtir une chapelle convenable, soit pour les chrétiens, soit pour nos séminaristes. Mais nous sommes encore loin d'y arriver. Je vous dis cela, non pour me plaindre de cette pauvreté que j'ai vouée à Dieu et dont je renouvelle tous les jours le vœu ; pauvreté qui est ma vraie richesse, qui sera un jour ma couronne : *Ecce nos reliquimus omnia, quid ergo erit nobis, etc.*? Mais c'est seulement pour vous mettre au courant de nos plus pressants besoins, afin que, dans votre charité inépuisable, vous puissiez améliorer notre position. En terminant cette longue lettre, je recommande à

vos prières ferventes et à celles des deux familles de Saint-Vincent, d'abord celui qui vous écrit comme étant le plus misérable de tous vos enfants et celui qui a le plus d'obligation d'être saint; puis nos prêtres, afin qu'ils soient tous des apôtres remplis de l'esprit de Dieu; ensuite nos néophytes, enfin les pauvres infidèles de mon vicariat. Ah! puissent-ils ouvrir les yeux! puissent-ils adorer ce qu'ils brûlent, et brûler ce qu'ils adorent! c'est là le plus ardent de nos vœux, et c'est l'effet que j'attends, non de mes faibles efforts, mais des prières des âmes ferventes d'Europe, surtout des vôtres et de celles de tous mes bien-aimés confrères.

Agréez, etc.

† J. B. ANOUILLE,
i. p. d. l. m.

Évêque d'Abydos, vicaire apostolique
du Tchély sud-ouest.

*Lettre du même, à M. Chinchon, directeur du
Séminaire interne, à Paris.*

Tching-ting-fou, le 12 juillet, 1859.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE.

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous
pour jamais.*

Je saisis avec empressement l'occasion qui se présente pour Chang-hay, bien que je sois tout en sueur, sous l'action d'une chaleur extrême, pour vous écrire quelques lignes. Vous avez sans doute reçu une réponse à toutes vos lettres ; vous lisez aussi la lettre que j'écris à la Maison mère, et vous n'ignorez pas que j'écris très-souvent, soit aux uns, soit aux autres, et si je ne le fais pas plus encore, c'est qu'étant à l'extrémité de la Chine, je n'ai que très-peu d'occasions. Mgr Mouly est parti pour Chang-hay sans

qu'il ait pu me prévenir, et le courrier de Siwan, qui avait ordre de suivre la route directe, n'est pas venu par ici. Il était porteur de la plus triste des nouvelles. Mgr Daguin, confrère admirable, rempli de l'esprit de saint Vincent, apôtre de notre Mongolie, est mort après huit ou dix jours de maladie, muni de tous les sacrements; il est mort sur le champ de bataille, en activité de service. Heureuse mort! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*; mais aussi quelle belle vie! *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (1). Quelle douleur pour notre très-honoré Père! Quelle triste nouvelle pour vous tous! Mais consolons-nous, comme je l'ai écrit à notre très-honoré Père, Mgr Daguin n'a fait que changer de maison, il est toujours de la famille, et sa vie apostolique, remplie de bonnes œuvres, est pour moi un gage certain qu'il a passé à une vie meilleure, et que notre petite Compagnie, notre mission de Chine en particulier, compte un protecteur de plus auprès de Dieu. J'ai lu et relu la circulaire de 1859 :

(1) La mort des saints est précieuse devant Dieu..... Consummé en peu de temps il a rempli de longues années.

la Providence de Dieu est vraiment admirable à notre égard. Ne dirait-on pas que nous sommes ses enfants gâtés ? d'un côté Dieu nous afflige, éclaircit nos rangs, abat nos colonnes ; de l'autre, il nous accorde des bénédictions sans nombre, multiplie la famille ; les œuvres augmentent, le zèle de tous se ranime, l'esprit de notre vocation se renouvelle : n'est-ce pas admirable, et ne devons-nous pas être comblés de joie, en voyant que le bon Dieu nous aime si tendrement ? Nous, ici, habitués aux souffrances, familiarisés avec les persécutions, exposés nuit et jour à toutes sortes de dangers, les événements heureux et malheureux de cette misérable vie nous trouvent indifférents, et vous nous verriez aussi contents dans l'affliction que dans la prospérité. Dieu le veut, voilà notre devise, et si Dieu le veut, comme cela est certain, pourquoi nous autres ne le voudrions-nous pas ? Donc, très-cher confrère, à la vie et à la mort, vive la volonté de Dieu ! c'est là notre nourriture et notre breuvage ; et cette nourriture a pour moi un goût plus exquis que la manne du désert. Veuillez en rassasier votre nombreuse famille des études et du séminaire interne, et que ceux d'entre eux que

vous nous enverrez sachent d'avance qu'ici, en Chine, la nourriture quotidienne du Missionnaire, c'est de faire la volonté de Dieu, et de la faire en tout et pour tout, au jardin des Olives aussi bien que sur le Thabor.

Écrivant par cette même occasion à monsieur notre très-honoré Père, je vous renvoie à cette lettre où vous aurez des nouvelles de nos persécutions. Pauvres Néophytes! ils ont salué par mille cris de joie l'ère nouvelle, l'ère de la liberté : ils attendaient avec la plus vive impatience le 25 juin, époque de la ratification du traité de Tien-tsing ; et nous voilà à moitié juillet sans que la liberté promise, signée, ait encore paru. Je ne sais quels navires sont venus à Thien-tsing, en juin ; ce qui est certain, c'est qu'on s'est battu, et d'après un témoin oculaire, c'est le Seng-ouan, roi tartare et ennemi déclaré de Kien, qui, sous prétexte de faire la paix avec les Européens, les aurait attirés sur le rivage ; et, lorsqu'ils auraient été assez rapprochés, il serait tombé sur eux, aurait bombardé leurs navires, en aurait détruit deux ou trois, et tué sept cents hommes. Notez qu'en Chine on en dit toujours au moins dix fois plus qu'il n'y en a lorsqu'on remporte

la victoire, et dix fois moins lorsqu'on subit un échec. Oh! la trahison chinoise! faire un traité, le signer, de plus déclarer solennellement qu'on ne veut pas faire la guerre, qu'on veut s'en tenir au traité signé; enfin, attirer les Européens au rivage sous prétexte de faire la paix, et puis tirer le canon et massacrer! voilà ce qui vous étonnera, vous autres Européens, qui êtes simples, sincères, fidèles aux traités; mais pour nous, Chinois, cela ne nous surprend pas, tout est bon à Messieurs nos mandarins et à Sa Majesté l'empereur, pourvu qu'ils obtiennent leur fin: la ruse, la trahison, le mensonge, l'hypocrisie, la duplicité, tous ces moyens sont admirables, pourvu qu'ils parviennent à leur but; cent fois nous avons écrit ou dit à nos Européens qu'ils doivent se méfier des Chinois, qu'ils les tromperont dans les délibérations, etc.; mais nos Français, cœurs droits, sincères, ennemis de la fourberie, ne veulent pas s'en rapporter à nos paroles et ils croient les Chinois tels qu'ils sont eux-mêmes; c'est toutefois une erreur, et les traités violés pourront maintenant leur ouvrir les yeux. Le bon Dieu, que tant de milliers d'âmes ferventes ne cessent de prier viendra à notre

aide; les martyrs et les confesseurs du paradis intercèderont pour nous; Marie conçue sans péché aura ses regards fixés sur ses enfants dévoués de Chine; nos bons anges gardiens et ceux qui veillent sur cet empire nous protégeront aussi; et, en définitive, je suis persuadé que nous parviendrons à obtenir la liberté qu'on nous a promise. En ce moment, la terreur règne dans les troupes du roi tartare; les Chinois comprennent qu'ils ont agi en traîtres et ils s'attendent à une vengeance terrible. Déjà les soldats désertent en foule, et ici, la désertion demeure impunie; ces pauvres soldats manquent du nécessaire et sont obligés le plus souvent de faire le métier de voleurs, ce qu'ils exécutent avec une adresse remarquable.

En voilà bien assez sur cette affaire chinoise; parlons un peu de celles qui me sont toutes personnelles. Me voilà vicaire apostolique du Tché-ly sud-ouest. Oh! que vous allez redoubler d'ardeur à prier et faire prier pour moi, pour mes prêtres et pour mon troupeau! J'aurais voulu vivre et mourir coadjuteur de Mgr Mouly, mais dans ce monde on ne fait pas tout ce qu'on veut: je vous ai

dit plus haut quelle était ma pratique. Demandez pour moi les lumières qui me sont nécessaires, l'esprit apostolique dont j'ai grand besoin, les vertus de mon nouvel état dont je suis dépourvu; de plus, j'ai demandé à notre très-honoré Père deux confrères, et ils me sont nécessaires, l'un, pour être à la tête du nouveau séminaire et en même temps pour être procureur, professeur, etc., etc.; et l'autre, pour être à la tête d'un district, et pour veiller sur les pasteurs et les brebis de cette portion de sa vigne. M. Simiand sera le seul européen qui demeurera avec moi; or, tout saint qu'il est, il sera bientôt à la fin de sa carrière; il a soixante et un ans, et, après vingt ans de Chine, on est déjà brisé, surtout lorsqu'on a travaillé avec tant d'ardeur. Mgr Daguin m'écrivait peu de jours avant sa mort, qu'il ne valait plus rien, qu'il était d'une lenteur extrême et que ses maux de tête l'empêchaient de travailler. Aussi, mon cher confrère, envoyez-moi deux apôtres; j'espère que notre très-honoré Père ne me les refusera pas; sans cela, devant moi-même remplir leur office, je ferai bientôt comme Mgr Daguin; je ne suis pas aussi robuste qu'autrefois, et toutefois je suis

obligé de trotter nuit et jour, soit pour les infirmes, soit pour faire mission. Vous aurez donc pitié du nouveau vicariat où tout est à faire, comme vous le verrez dans ma lettre à la Propagation de la Foi. Si dans Paris vous connaissez quelques bonnes âmes qui puissent nous aider à quelque chose, ne craignez pas de faire l'office de frère quêteur, c'est pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Que Marie conçue sans péché, que saint Joseph et saint Vincent nos patrons, que les saints anges, que les saints apôtres veillent sur cette vigne qui m'est devenue si chère ! qu'ils la fassent fructifier et qu'elle ne soit pas comme ce figuier stérile, maudit par Notre-Seigneur ! Je la recommande tout spécialement à vos prières, à celles de nos chers étudiants, de nos bien-aimés séminaristes et frères coadjuteurs ; n'oubliez pas non plus de la recommander aux prières de nos vénérables anciens.

Votre très-affectionné confrère,

† J. B. ANOUILH,
i. p. d. l. c. d. l. m.

Év. d'Abidos, Vic. apost. du Tchê-ly, S. O.

*Lettre du même à M. le Directeur de la
Sainte-Enfance.*

Y-Tcheou-Fou, Province du Chau-Toung,
en route pour l'exil le 12 mars 1860.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il y a un mois à peine, le 4 février, que j'ai reçu votre honorée lettre du 2 août 1859, dans laquelle vous m'annonciez les allocations du Conseil des deux années 1858 et 1859, et dont j'avais déjà connaissance par les lettres de nos Procureurs de Paris et de Chang-hay. Je suis infiniment reconnaissant au Conseil du secours de 8,000 francs, qu'il a daigné m'accorder sur l'allocation de l'année précédente. Il m'était nécessaire pour bâtir sans retard pour nos enfants un et même deux asiles, où ils recevront une éducation meilleure que dans les familles. Les garçons étant moins nombreux, je vais commencer par bâtir un asile pour nos petites filles; et déjà,

avant de partir pour l'exil, dont je vous parlerai dans cette lettre, j'ai donné mes ordres à mon vicaire général, afin qu'il achète un emplacement et qu'il y construise un local pour une cinquantaine d'enfants. L'année prochaine, nous ajouterons de nouveaux bâtiments pour contenir une centaine d'orphelins. Après mon retour de l'exil, et surtout si la liberté de religion nous est enfin accordée, j'établirai un autre asile dans la grande ville de Tching-Tin-Fou, où je me propose de faire la résidence épiscopale, lorsque le bon Dieu m'en aura donné les moyens. Vu les soupçons des autorités chinoises, vu aussi les persécutions sans cesse renaissantes dont nos chrétiens sont l'objet, la prudence ne nous permet pas de réunir tous nos enfants, les filles surtout, dans un même asile. Je dois donc absolument avoir un local pour eux dans le district du Tching-Ting-Fou, et un autre dans celui du Tchao-Tcheou, et plus tard un troisième pour nos petits garçons. Tenant à bâtir ces asiles, j'ai dû renoncer, malgré les désirs de mon cœur, à augmenter le nombre des enfants déjà recueillis. Si le bon Dieu n'a pitié de nous, cette année les deux tiers de mon vicariat seront en proie à la plus horrible famine, car la sécheresse est extrême, et comme

il n'y a pas d'eau pour arroser les terres, depuis trois ans on n'a pu rien recueillir. Aussi je prévois que les expositions d'enfants seront nombreuses ; voilà pourquoi j'ai permis à mes prêtres de recueillir les plus abandonnés, mais sans trop de publicité, pour ne pas me trouver dans l'état où j'étais il y a deux ans. Au reste, j'en recevrai à proportion de l'allocation annuelle que le Conseil de la Sainte-Enfance voudra bien me faire, et pas au-delà. Car notre vicariat n'ayant pas un pouce de terre ni une sapèque de revenu, je me trouverais dans le plus désolant embarras, si mes dépenses dépassaient la recette. Il ne date, vous le savez, que de quelques mois ; aussi bien le pauvre vicaire apostolique n'a encore ni résidence, ni cathédrale, ni chapelle, en sorte qu'il peut dire à la lettre ; *Vulpes foveas habent et volucres cœli nidos*, et lui *non habet ubi caput reclinet*. C'est vous dire que de longues années il ne nous sera pas possible d'établir ici l'œuvre de la Sainte-Enfance, pas plus que celle de la Propagation de la Foi ; nous ne pouvons qu'admirer les autres vicariats, qui ont le bonheur de les voir fonctionner. Malgré notre pauvreté, soyez très-assuré, Monsieur le Directeur, que l'emploi de l'allocation de la Sainte-Enfance sera toujours

fait jusqu'à la dernière sapèque, pour les diverses fins de cette œuvre.

Je vous ai promis de vous parler de mes persécutions et de mon exil ; je vais le faire en peu de mots, quoique un volume suffise à peine pour vous en dire tout le détail. Oui, je suis envoyé en exil, et me voilà presque à moitié route. Ne croyez pas toutefois qu'on m'envoie en Tartarie, pour être esclave chez les Turcs : je ne mérite pas un pareil esclavage, ni de telles souffrances pour le nom de Jésus-Christ ; mon exil est à Chang-hay, à plus de quatre cents lieues de mon cher vicariat. M. Kiou, chargé par Mgr Mouly des affaires de la Sainte-Enfance, est mon compagnon de fortune ou d'infortune, comme vous voudrez l'appeler. C'est lui qui est purement et simplement l'exilé de la Sainte-Enfance ; mais la cause de mon exil n'est pas tout à fait étrangère à cette œuvre, qui, au moins que je sache, n'a pas encore eu ses martyrs ni ses exilés ; nos vierges baptiseuses de Pékin, qui sont en exil, y ont été condamnées avant sa fondation. Voici, sans autres préambules, les faits tels qu'ils se sont passés.

Deux mois avant l'époque fixée pour échanger les traités faits à Tien-tsing, et que Sa Majesté

très-païenne vient de violer à la face de l'univers, une persécution cruelle s'éleva dans une chrétienté de mon vicariat. Mes pauvres chrétiens étaient arrêtés, enchainés, conduits devant le juge, horriblement battus de verges et couverts de soufflets, puis mis en fuite par des troupes de satellites : hommes et femmes, grands et petits, aucun ne pouvait, depuis deux mois et plus, rentrer dans sa famille. Ayant employé tous les moyens permis par les lois, mais inutilement, je pars pour la capitale de la province, gardant l'incognito, jusqu'à ce que j'eusse pris des informations sur les affaires de Tien-tsing. Mes lettres écrites à ce sujet sont prises en route et portées au mandarin. Je reçois l'ordre de me montrer, ce que j'aurais probablement fait, quand même mes lettres n'auraient pas été prises. Je dresse une accusation, qui est envoyée au vice-roi, alors à Tien-tsing, à trente lieues de Pao-ting-fou, et au Seng-ouan, roi tartare, vainqueur des Anglo-Français, et l'ennemi déclaré des chrétiens. Le vice-roi et le Seng-ouan m'envoient des députés au globule bleu. Je leur raconte toute l'histoire de la persécution, et je demande justice, insistant pour que les persécuteurs soient appelés à Pao-ting-fou. Les deux députés retournent à

Tien-tsing pour faire leur rapport. Le vice-roi les nomme juges, avec ordre de traiter mon affaire juridiquement. Les persécuteurs sont donc appelés à Pao-ting-fou. Ils eurent à subir plus de cent jugements, dans chacun desquels ils furent horriblement traités, battus, souffletés, mis aux ceps, en un mot soumis à des supplices horribles. Quant à mes chrétiens, ceux qui étaient encore libres n'ont pas reçu la plus légère punition ; ceux qui étaient prisonniers furent délivrés, et tous purent rentrer dans leurs familles, avec l'assurance de n'être plus forcés à être mêlés jamais dans les superstitions du pays. La poursuite de cette affaire a duré cinq mois. Durant ce temps, j'ai toujours été traité avec beaucoup d'honneur, toujours libre d'aller à la ville ou de revenir à la résidence de Mgr Mouly ; et à l'issue du procès j'avais ample permission de retourner dans mon vicariat. Mais le procès de M. Kiou, pendant depuis deux ans, eut une fin déplorable, et il fut condamné à partir en exil pour Canton. Rien ne lui fut rendu, ni ses propres objets, ni l'argent de la Sainte-Enfance, qu'on lui avait ravi. Une tache restait à son honneur, les brigands qui l'avaient pillé demeuraient impunis. A cette nouvelle, Mgr Mouly et tous nos confrères pensèrent

qu'au lieu de retourner dans mon vicariat, je devais, surtout après le gain de mon procès, aller réclamer devant les mandarins contre l'injustice commise envers M. Kiou. J'obéis, mais il était trop tard : l'empereur était averti ; ses mandarins, pour se défaire de M. Kiou, en avaient écrit au vice-roi, et celui-ci à l'empereur, qu'on a l'usage de tromper à qui mieux mieux. J'eus beau crier à l'injustice, et même écrire un long placet au vice-roi : l'affaire était jugée. On me répondit par de belles promesses de faire chercher les objets volés, et de les restituer sitôt qu'on les aurait trouvés ; mais, en attendant, M. Kiou devait obéir aux ordres du Fils du ciel.

J'insistai, et j'obtins que le départ serait différé ; mais pendant ce temps, on résolut de se défaire de moi aussi. On demanda à l'empereur de me faire conduire à Chang-hay ; Sa Majesté répondit ; *tcha-tao-leao* (je le sais), ce qui signifiait, dans la circonstance, *affirmative, approuvé*. Pourtant je ne suis parti que deux mois après, escorté de quatre mandarins et d'un bon nombre de domestiques ; car on me traite en grand personnage, selon ma dignité. On m'a donné deux mille quatre cents francs de viatique, somme qui

peut-être n'a jamais été accordée à personne en pareille circonstance. Comme vous voyez, mon exil n'est pas des plus rigoureux ; mais je me glorifie d'être moi aussi, l'exilé de la Sainte-Enfance. Cette gloire me donne quelque droit aux prières de nos chers petits associés. J'espère qu'elles ne me feront pas défaut.

Arrivés à Y-tcheou-fou, nous nous vîmes tout à coup arrêtés au milieu de notre route ; car on nous prévint qu'à vingt lieues de là les brigands, au nombre de plusieurs mille, nous barraient le passage et nous massacraient infailliblement. Ils ont brûlé Ouan-kiang-dze et plusieurs autres villes. J'attends donc ici en paix, honoré que je suis de la visite des mandarins. Pendant notre route, dans nos stations, j'ai reçu aussi la visite de nos hommes de loi, des lettrés, etc. Je prêche à tous la doctrine de la religion du Seigneur du ciel. On la trouve admirable, mais autre chose est de la pratiquer. Nous semons en demandant à Dieu de faire croître la semence.

Je n'ai rien de précieux à envoyer à nos bien-aimés associés ; toutefois je veux leur envoyer la carte de Pékin, capitale de cet empire, qui peut-être un jour devra sa conversion à nos enfants

de la Sainte-Enfance. Cette ville va devenir plus importante encore par la réception des ambassadeurs des diverses puissances d'Europe, et peut-être aussi par leur résidence; puisse ma faible offrande plaire à nos chers associés! J'y joins, quoi? trois *diablotins*, trois Poussa, qu'une famille infidèle, nouvellement convertie, m'a donnés pour ces chers enfants. Ces trois diables ne sont ni aussi gros, ni aussi gras, ni aussi propres que ceux que vous possédez déjà peut-être; ils sont vieux, petits et vilains; recevez-les tels quels. Dans ma ville épiscopale de Tchinting-fou se trouve le Panthéon de la Chine; tous les diables de l'empire y ont leur place; leur chef a soixante-douze pieds de haut. Oh! si l'empereur me donne un jour ce grand diable, je l'embarquerai sur un grand navire et je vous l'enverrai.

Je termine cette longue lettre en recommandant aux prières des membres du Conseil de l'œuvre et à celles de nos jeunes associés de la Sainte-Enfance, d'abord les deux exilés, ensuite nos petits Chinois, puis tous nos chrétiens et nos infidèles, et en particulier notre diocésain, l'empereur Kien-Fong. Demandez pour nous la liberté tant désirée; vous aurez part à

la conversion du plus grand des empires du monde.

Agréer l'hommage du profond respect et de la vive reconnaissance avec lesquels je suis,

Monsieur le Directeur,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

† J. B. ANOUILLE,

i. p. d. l. m.

Évêque d'Abydos, vic. apost. du Tchély S. O.,
coadj. de Pékin.

*Lettre de M. GLAU à M. SALVAYRE, procureur
général.*

Tchao-ki-Tchoang, chrétienté du Tché-Ly oriental,
20 Janvier 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais.*

Me voici à peu près arrivé au terme de mon long voyage, dans la résidence des RR. PP. Jésuites du Tché-ly, qui ont eu la bonté de m'offrir une bienveillante et fraternelle hospitalité, pour passer les fêtes toujours si fastidieuses du nouvel an chinois. Vous savez qu'à cette époque, inviolablement consacrée par les Chinois au repos ou aux plaisirs, tout ce qui marche doit s'arrêter, sous peine d'être exposé à mille avanies. Ceci est peu amusant, et même très-ennuyeux pour les voya-

geurs ; mais que voulez-vous ? il faut en passer par là. Des usages séculaires, des lois imprescriptibles le veulent ainsi.

Grâce à la protection spéciale du bon Dieu et aux précautions qu'ont su prendre mes courriers, je suis arrivé jusqu'ici sans rencontrer trop d'embûches sur ma route. Les mandarins ont ignoré mon passage, les brigands n'ont pas paru ; et les douaniers, alléchés par quelques sapèques, ont fermé les yeux, sans pousser trop loin leurs investigations. Ce qui m'a paru le plus pénible, ce sont les 14 jours pendant lesquels j'ai dû faire route, perché sur une carriole chinoise trainée par deux mulets chétifs, à travers des chemins raboteux, des gorges encombrées de pierres, et bravant les précipices sans nombre qui se succèdent sans cesse dans les montagnes du Chang-tong. Impossible à quiconque n'est pas passé par là de se former une idée du martyre qu'on se voit condamné à subir sur ces sortes de véhicules. Quelles brusques secousses ! quels violents soubresauts ! en un mot, quel crucifiant système de locomotion ! Les plus forts roulis qui vous assaillent sur mer, dans les furieuses bourrasques, ne sont rien auprès de cet incessant et cruel cahotage. Ce qui étonne, quand il faut mettre pied à terre, c'est

de se retrouver encore la tête sur les épaules, ou que la charpente osseuse ne soit pas complètement démantibulée. Oui, vraiment, dans quelques-uns de ces chocs inopinés, j'ai été tenté de croire que le bon Dieu envoyait son ange pour prévenir toute dislocation ou pour empêcher la charrette de se briser en mille éclats. Le système osseux est donc resté intact, mais pour les chairs et leur enveloppe, c'est tout autre chose. Maintes écorchures et plus d'une contusion sont là pour m'en laisser le souvenir.

Et puis, cher confrère, quelles tristes, quelles sauvages contrées que celles qui se rapprochent de la capitale du Céleste-Empire ! Comme moi, jadis, vous avez vu et habité l'Auvergne. Eh bien ! je puis vous assurer que le Cantal lui-même, avec ses horreurs, est un vrai paradis terrestre auprès de ces montagnes décharnées, de ces bas-fonds marécageux, de ces routes défoncées, de ces plaines arides et sablonneuses et de ces innombrables tas de roches calcinées qu'on rencontre à chaque pas dans ces parages. Absence complète de végétation et rien de ce qui peut récréer le voyageur ou reposer doucement sa vue. Et cependant c'est une route impériale ! jugez par là de l'état des chemins vicinaux. J'envoie à ma sœur

une petite relation de mon voyage, veuillez bien s'il vous plait, la lui faire parvenir. J'entends dire ici que Monseigneur Anouilh est toujours à Ngankiu-tchoang (district de Pao-ting-fou) pour poursuivre son procès auprès des mandarins. Il sera, ajoute-t-on, très-probablement forcé de se mettre en route pour Chang-hay. Demain, je pars d'ici pour aller à la recherche du vieux père Simiand, seul confrère européen que nous ayons maintenant dans le vicariat occidental de cette province. Ayez pitié de nos misères, qui doivent être bien grandes, d'après ce que j'entends dire, et veuillez bien les recommander à qui de droit. J'attends d'être arrivé à mon poste pour vous faire connaître où l'on en est définitivement dans ce vicariat naissant. Présentez, je vous prie, à notre très-honoré Père l'hommage de mon filial respect, et veuillez bien saluer pour moi tous les confrères de notre chère Maison mère. Je me recommande très-instamment à vos ferventes prières et saints sacrifices.

Tout à vous, très-honoré confrère, en Jésus par Marie.

Votre très-humble serviteur et dévoué confrère,

J. B. GLAU,
i. p. d. l. m.

Lettre de M. GLAU à sa sœur, Fille de la Charité.

Tchao-kia-tchoang, chrétienté de la province de
Pékin, le 22 janvier 1860.

MA BIEN CHÈRE SOEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais!*

Quand je suis parti de Chang-hay pour me rendre dans la partie occidentale de la province de Pékin, nouvelle mission qui m'est assignée, les préparatifs précipités de mon voyage ne m'ont pas laissé le loisir de te donner de mes nouvelles; maintenant que je suis arrivé aux confins de ma mission, je vais réparer mon omission, en t'envoyant quelques détails sur un voyage de plus de trois cent cinquante lieues que je viens d'accomplir fort heureusement, grâce à Dieu, à travers trois provinces du Céleste-Empire.

Comme tu dois déjà l'avoir appris par la lettre que j'adressai à notre famille au moment de mon départ, j'ai quitté Chang-hay le jour de Noël même, à sept heures du soir, après avoir célébré cette belle fête dans la compagnie de plusieurs missionnaires, qui se trouvaient alors réunis dans cette cité Sinico-Européenne. Étant toujours, comme ci-devant, marchandise de contrebande, je dus attendre l'heure des ténèbres pour aller me glisser furtivement sur une barque chinoise, afin de mieux cacher mon départ à des regards mal intentionnés. Pendant la nuit, nous descendîmes le Wang-pou avec la marée, et le lendemain matin, jour de saint Étienne, nous gagnâmes la pleine mer pour entrer vers midi dans le beau fleuve Yang-tze-kiang (fleuve fils de la mer ou fleuve par excellence). Les européens l'appellent fleuve bleu je ne sais trop pourquoi, car ses ondes sont bien jaunes, surtout à l'embouchure. Nous le remontâmes pendant l'espace d'une vingtaine de lieues, jusqu'à une petite baie, près de la ville de Tong-tchang-fou, où nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit. Le lendemain nous dûmes quitter la barque, et suivre là voie de terre pendant deux ou trois heures, puis nous embarquer de nouveau sur le canal

impérial, qui nous conduisit jusqu'à la ville de Hoey-ngan-fou, à plus de cent cinquante lieues vers le N. O. Les pays que j'ai traversés, au nord du Kiang, diffèrent essentiellement des provinces méridionales. Au lieu de ces sites magnifiques, de ces montagnes couvertes de verdure et de fleurs, de ces bosquets toujours verts, si gracieusement groupés sur le flanc des collines; en un mot, au lieu de cette belle nature, qui déploie avec tant de variété ses charmantes merveilles dans les provinces du Tche-kiang et du Kiang-si, je n'ai plus rencontré, en m'avancant dans le Kiang-sou et le Chang-tong, que de vastes plaines marécageuses, couvertes de joncs et de roseaux; des montagnes arides et rocailleuses du plus triste aspect, ou des terrains sablonneux d'où s'élèvent des nuages d'une poussière fine et subtile, qui vient, tout le long de la route, couvrir les habits du voyageur et obscurcir sa vue. Après avoir suivi, pendant quatre jours, le canal impérial dans le lit assez étroit, où l'industrie chinoise a encaissé ses eaux, nous débouchâmes, le dernier jour de décembre, dans un lac sans fin, parsemé d'une multitude innombrable de petits îlots, maussadement couchés à fleur d'eau, et formés par le détritius des plantes aquatiques qui abon-

dent dans ces parages. C'est sur ces parcelles de terre si peu solides et si peu fertiles, que s'élèvent de misérables huttes de paille habitées par de pauvres pêcheurs, dont la vie doit être bien triste et bien monotone. Parmi ces pêcheurs, j'en ai remarqué un certain nombre occupés au fond de l'eau, à rechercher les racines du nénufar et de certaines autres herbes dont les gourmets du Céleste-Empire sont fort friands. Pour exécuter cette pêche, ces pauvres insulaires s'enferment dans des espèces de sacs qui leur tiennent lieu de cloches à plongeur ; et, au moyen d'un crochet, arrachent du fond de la vase, certains débris de racines, qu'ils viennent ensuite déposer dans des corbeilles surnageant à la surface de l'eau. Le mardi 3 janvier, je sortis de la barque de grand matin, pour me rendre, porté sur une brouette, à la ville de Wey-ngan-fou, située à deux lieues au delà du canal. Là, je comptais passer un jour pour voir un peu les chrétiens qui y résident, sur la recommandation qui m'en avait été faite. Mais un de mes courriers s'étant rendu auprès d'eux, vint m'avertir, que ces braves gens se trouvaient dans l'alarme, à cause d'une certaine proclamation qu'aurait faite naguère le mandarin du lieu, et qu'aucun d'eux n'osait se rendre auprès d'un

prêtre européen, craignant par là de se compromettre. Je compris aussi qu'il fallait moi-même m'occuper de décamper au plus vite ; et me voilà de nouveau perché sur une brouette , pointant vers la ville de Tsing-kiang, en longeant à gauche le canal impérial, que je rencontrai à une heure environ au N. O. de Wey-ngan. C'est le soir de ce même jour, que sont arrivées les plus remarquables aventures de ma longue pérégrination. Au moment où j'allais entrer en ville, tout à coup, je vois déboucher sur la grande route une immense multitude de soldats impériaux et quantité de prétoriens, tous armés jusqu'aux dents et déployant avec ostentation un grand appareil d'insignes propres à inspirer la terreur ou un servile respect. Que faire dans cette malencontreuse occurrence ? Reculer ? mais c'est donner lieu au soupçon. Avancer ? mais c'est paraître vouloir braver la consigne. Entrer chez quelque particulier pour me dérober aux regards ? cela va occasionner mille questions embarrassantes. Je me déterminai donc à me tenir à l'écart sur le bord de la route pour laisser passer cet imposant cortège, au risque d'être reconnu par quelques-uns de ces défenseurs de l'empire qui, probablement, ne se fussent pas montrés très-favorables envers

un diable d'occident (expression dont se servent les Chinois pour désigner par mépris les Européens). Je cachai donc mon visage le mieux qu'il me fut possible, en l'enfonçant dans la large manche de mon habit d'hiver, et la troupe passa sans avoir l'air de m'avoir remarqué. Dieu soit béni ! Mon cœur un peu rétréci se dilatait après ce mauvais pas, lorsque je m'aperçus de l'absence de mes courriers. Ils avaient disparu au milieu de la foule, qui, sur une longue étendue, encombrait le passage ; mais où les trouver ? où aller les chercher ? Juge un peu de mon embarras. Le soleil avait déjà cessé d'éclairer l'horizon et je me trouvais là seul, pauvre missionnaire, à la merci de deux intraitables brouetteurs païens, au milieu d'une grande ville entièrement idolâtre et qui m'était d'ailleurs complètement inconnue. Mes brouetteurs murmuraient contre moi et m'adressaient, dans leur gros jargon, des propos qui n'étaient pas des plus flatteurs. Ils voulaient déposer sur la rue mon petit bagage de route et s'en aller dormir sous quelque hangar, où ils trouveraient des connaissances. Avant tout il leur fallait des sapèques ; et hélas ! je n'en avais pas une seule sur moi pour calmer leur ire et les engager à prendre patience. Dans le cas où

ils eussent pris leur parti en me laissant tout seul avec mon petit paquet d'habits et une couverture chinoise, je m'étais déjà déterminé à aller passer la nuit sous le portique d'une pagode que j'apercevais tout près de moi, et je voulais attendre là quelqu'un de ces secours miraculeux que la Providence envoie assez souvent aux missionnaires dans la détresse, ou bien m'y disposer à la mort, de quelque manière qu'il eût plu au bon Dieu de me l'envoyer. Parfois aussi je pensais à aller me jeter, à tout risque et péril, entre les mains du mandarin, qui eût peut-être eu l'humanité de me fournir des moyens de subsistance et de me renvoyer à Chang-hay à ses propres dépens, comme c'est d'ailleurs arrivé plusieurs fois. Pendant que j'étais en proie à ces tristes pensées, j'aperçois, grâce à la clarté de la lune, un petit bonhomme qui s'avance sur le trottoir, et qui, d'un pas inquiet, avait l'air de chercher de tous côtés une personne à laquelle il paraissait tenir. Je poussai un cri. Une voix connue y répondit immédiatement ; j'avais retrouvé un de mes courriers. Père, me dit-il, j'étais dans le désespoir ! je vous croyais perdu. Vous voilà ! que Dieu soit béni. Mais, malheureux, lui répondis-je, pourquoi n'as-tu pas suivi ? Hélas ! répliqua-

t-il, au milieu de la mêlée, j'étais seulement éloigné de vous de quelques pas, lorsque le brouetteur a poussé son véhicule avec tant de rapidité, qu'en un instant vous avez disparu sans qu'il fût possible de reconnaître la direction que vous aviez prise. Comme effectivement les courriers n'étaient pas trop en faute, je me contentai cette fois d'une petite observation et suivis mon homme vers une misérable auberge où, emprisonné dans une chambre étroite, obscure et humide, il me fallut attendre, pendant de longues journées, que le charretier qui devait nous conduire jusqu'au Tché-ly eût fait ses préparatifs de départ. Je me sentis heureux, pendant ces deux longs jours, de trouver dans la prière un délassement à de cuisants ennuis. Enfin le vendredi matin, jour de l'Épiphanie, je montai en carriole. C'était pour la première fois que je voyais ces sortes de véhicules, véritable monstruosité de l'art chinois. Jusqu'ici, j'avais trouvé mon voyage assez triste, assez monotone en comparaison de ceux que j'avais déjà faits dans les provinces méridionales. Cependant je le considère maintenant comme une vraie partie de plaisir, si je le rapproche de la longue route de cent quarante lieues, qu'il m'a fallu parcourir, pendant quinze jours entiers,

à travers des chemins horribles, tantôt couverts d'une couche de poussière de plusieurs pieds de hauteur, tantôt encombrés par d'énormes roches roulées par les torrents du haut des montagnes, tantôt interceptés par de nombreux cours d'eau qui, à cette époque de l'année, étaient pour la plupart entièrement glacés. Le plus ordinairement nous faisons rouler la voiture sur la glace; d'autres fois, nous passons d'une rive à l'autre sur des ponts de paille, élevés sur des échafaudages composés de pieux ou de tréteaux dont la solidité paraissait d'ailleurs bien suspecte. Aussi ces sortes de ponts ne sont construits que pour la saison d'hiver, alors que les eaux sont en décroissance ou congelées à plusieurs pieds d'épaisseur. Au printemps lorsqu'arrivent les débordements et les inondations, tout l'édifice croule, on laisse la paille s'en aller avec les eaux et l'on tâche de rattraper les débris de l'échafaudage, pour reconstruire le pont à l'automne suivant. Bien entendu que lesdits ponts, élevés aux frais de certains particuliers ou actionnaires pour la plus grande commodité des voyageurs, sont des *ponts payants*. Quiconque veut en user doit défilier des sapèques et même en assez bon nombre. Un certain petit mandarinot, dont la carriole nous

précédait de quelques pas, ayant prétendu passer, gratis, soit par avarice, soit par bravade, après s'être disputé longtemps avec les agents pontonniers, sans avoir pu obtenir aucune remise, prit enfin le parti de s'avancer sur la glace avec tout son équipage. Il avait à peu près atteint l'autre rive, lorsque la glace se fend, et voilà notre mandarinot avec son bidet, sa carriole et son cocher, se débattant à travers les eaux et les débris de la glace. Fort heureusement à cet endroit la rivière n'était pas très-profonde; et, grâce aux prompts secours apportés par des paysans qui se trouvaient dans le voisinage, on parvint facilement à retirer du gouffre l'infortuné fanfaron, ainsi que sa suite et ses bagages. Quoique tout honnête homme, et surtout tout bon chrétien, doive compatir aux malheurs de ses semblables, je ne pus m'empêcher de sourire sur la mésaventure de notre mandarinot, et sur le bain peu récréatif infligé sans doute comme punition providentielle à ses parcimonieuses et ridicules prétentions. Bientôt après, nous dûmes entrer dans la voie soi-disant impériale, à peine tracée à travers les montagnes. Ce fut alors que je compris, aux dépens de ma peau, tout ce que la manière de voyager sur les chariots chinois a de pénible et de martyrisant. Ah ! grand Dieu !

quel barbare système de locomotion ! Quelles rudes et violentes secousses ! quels soubresauts ! quel cahotage ! surtout au milieu de ces sentiers raboteux et défoncés qui constituent toute la route. Ce qui m'étonne c'est que la berline ne se soit pas brisée en mille éclats, ou que je n'aie pas eu tous les membres disloqués. Si toutefois les os sont restés intacts, il n'en a pas été de même de la peau, et maintes contusions, maintes écorchures sont encore là pour me conserver le souvenir de ce martyr d'un genre nouveau pour moi.

Nous voyagions, depuis une huitaine de jours, dans ces voies si scabreuses et partant si pénibles, lorsque, le 16 janvier, on vint m'annoncer que nous avions à passer le Ho-hoang-ho ou fleuve jaune. D'après les descriptions magnifiques que certains auteurs ont données de ce fleuve, qu'ils ont célébré avec une pompe égale à celle que les anciens poètes mettaient à chanter les moindres ruisseaux de la Grèce ou de l'Épire, je m'attendais vraiment à trouver sur ses rives l'une des sept merveilles du monde chinois. Quelle ne fut donc pas ma surprise, lorsque, en débouchant d'une rue sale et tortueuse, j'ai tout simplement rencontré une misérable rivière, tout

juste un peu plus large que la Seine à Paris, et dont les eaux boueuses charriaient dans leur cours rapide d'énormes glaçons. Nous avons prosaïquement passé d'un bord à l'autre sur un pont de pierres brutes sans avoir à subir les investigations d'une douane sévère, contrairement aux appréhensions que m'avaient données mes courriers. Ce fleuve néanmoins cause souvent de grands désastres dans les provinces qu'il parcourt, à l'époque de la crue de ses eaux. Jadis, pour remédier aux ravages de ces terribles inondations, les anciens empereurs, au prix d'énormes sommes d'argent, lui avaient fait creuser un lit artificiel à travers les provinces du Ho-nan et du Kiang-sou, afin qu'il allât d'une manière plus directe déverser ses ondes redoutables dans la mer Jaune. Aujourd'hui, depuis neuf ou dix ans, le Ho-hoang-ho a abandonné le lit qu'il suivait de par l'empereur pour reprendre son cours naturel à travers le Chang-Tong et le Tché-ly et pour aller se jeter dans le golfe qui porte le nom de cette dernière province. Néanmoins ce retour du fleuve à ses anciennes habitudes n'a pas dû s'opérer sans occasionner de grandes alarmes, ou même de grands dommages aux peuples qui en étaient les témoins désolés. Le fait est que les

Chinois craignent beaucoup son voisinage, et ce n'est pas sans raison.

Trois grandes journées de marche m'ont ensuite amené dans le vicariat du Tché ly oriental chez les RR. PP. Jésuites, auprès desquels je me trouve actuellement, en attendant que les solennités du nouvel an chinois soient un peu passées pour reprendre ma route avec plus de facilité. C'est une chose bien ennuyeuse et bien embarrassante pour les voyageurs en Chine, que ce passage de la nouvelle année. Pendant près de huit jours toutes les affaires cessent, on ne s'occupe que de fêtes, de visites, de festins, d'illuminations et de feux d'artifice. Tout ce qui marche ou qui vogue doit s'arrêter. Impossible de trouver des moyens de transport ou des hommes pour vous conduire. Les auberges et les boutiques, tout est fermé. Plus de foires ni de marchés. Malheur à quiconque n'aurait pas fait ses provisions d'avance, autrement il mourrait de faim. Heureux quand on peut rencontrer une maison amie, un toit hospitalier où l'on puisse s'abriter pendant ces jours uniquement consacrés au repos ou aux plaisirs, sans quoi il faudrait se retirer dans quelque recoin obscur pour s'y laisser ronger d'ennui. Lorsque durant ces jours les païens

s'abandonnent à mille superstitions ou pratiques idolâtriques en l'honneur des ancêtres ou de la lune, le cœur du missionnaire se trouve doucement soulagé de voir les pauvres chrétiens venir se prosterner dans le temple du vrai Dieu en plus grand nombre que d'ordinaire, et ensuite déposer aux pieds de leurs pères spirituels l'hommage de leur reconnaissance et de leur sincère respect. Cette féerique expansion de joie touchant enfin à son terme et se faisant fastidieuse comme tous les vains plaisirs de ce monde, le tapage des pétards et des tam-tam devient moins bruyant, les habits de cérémonie font place au costume ordinaire, on attelle les chevaux ou les bœufs, on hisse les voiles des barques ou des brouettes (car ici nous avons des brouettes qui marchent à l'aide du vent, dirigées par un pousseur qui remplit l'office du timonier sur les navires), en un mot, tout commence à s'agiter, à se mettre en marche, et ainsi, peu à peu les affaires reprennent leur cours accoutumé. Je termine cette lettre, déjà un peu trop longue, par quelques petits détails sur le nouveau pays que je vais habiter, et qui probablement, dans un prochain avenir, me fournira quelques pieds de terre d'où les débris de ma pauvre carcasse sortiront un jour, je l'espère,

couverts de gloire et d'immortalité, au bruit de la trompette qui doit réveiller les générations depuis longtemps éteintes et ensevelies dans le sommeil des tombeaux. Comme je te l'ai déjà dit, cette contrée est bien loin d'égalier en beautés naturelles et en fertilité les pays méridionaux du Céleste-Empire.

Le Tché-ly, ou province de Pékin, me semble le plus triste des pays que j'ai parcourus jusqu'à présent, soit en Europe, soit en Asie. C'est une immense plaine aride et sablonneuse, sans le moindre accident de terrain, et totalement dépourvue de végétation; ni le plus petit brin d'herbe, ni la moindre feuille ne sont là pour récréer le regard. On ne rencontre que quelques broussailles, quelques chétives oseraies, plantées en guise de haies pour séparer des champs dont le produit doit être bien modique. Quant aux habitations, quelle piteuse apparence! quelques mottes de terre ou tout simplement de la boue séchée au soleil; pour confectionner les murs, cinq à six misérables perches tortues pour remplacer les solives et les poutres; par-dessus, quelques paquets de paille couverts d'une nouvelle couche de boue sèche pour composer le toit; deux ou trois trous percés dans la muraille et

munis d'une feuille de papier, de manière à prendre une tournure de fenêtre : voilà tous les frais de construction de nos palais. La cahute qui m'abrite maintenant et qui, cependant, sert de temps en temps de résidence épiscopale, ne vaut guère mieux. Deux ou trois pieds de plus d'élévation au-dessus des autres taudis qui l'entourent forment son caractère distinctif. En tout, une dizaine de pieds au-dessus du sol ; voilà la mesure de l'élévation de nos édifices. Juge par là de leur splendeur et de l'aspect imposant qu'ils doivent avoir. Tu me dispenseras d'ouvrir la porte pour te faire voir l'intérieur, car pour peu que tu aies quelque participation au don de propreté et de bonne tenue, tu tomberais à la renverse, suffoquée par des odeurs de toute sorte, provenant d'une foule d'objets non moins choquants pour la vue que rebutants pour l'odorat. Mais, me demanderas-tu peut-être, de quoi vit-on dans un si pauvre pays ? Hélas ! la nourriture comme l'habitation, tout est bien misérable. Du petit millet à peu près semblable à celui que chez nous on donne aux oiseaux, une autre espèce de millet plus gros, que les naturalistes appellent sorghos, de l'avoine et du blé noir ou sarrazin, voilà ce qui remplace le pain ou le riz, et

ce qui constitue journellement le fond du repas. Ajoute à cela quelques mauvaises herbes le plus souvent salées et d'une saveur plus ou moins âcre, du Teou-fou, espèce de pâte composée avec de la farine de fèves pourries ; les jours de fête, des œufs ou quelques livres d'une viande coriace et mal saignée, tu auras alors une idée à peu près complète tant de l'ordinaire que de l'extraordinaire du service de table chez les Chinois septentrionaux. Le plus souvent le tout est mal cuit, d'un goût insipide, d'une propreté plus qu'équivoque et d'une odeur capable de couper l'appétit le mieux aiguë. Quant à la boisson, on ne trouve ici, comme dans toute la Chine, ni vin, ni lait, ni cidre, ni bière, on ne peut pas même se procurer ce passable breuvage, appelé *vin de riz*, qui est si commun et d'un prix si modique dans toutes les provinces du Sud. De très-mauvais thé ou une espèce d'eau-de-vie extraite par distillation de la graine du Kao-léang ou sorghos sont ici les seuls liquides en usage. Cette eau-de-vie de Kao-léang est, je crois, de toutes les boissons, la plus désagréable et la plus nuisible à la santé. Son odeur nauséabonde et sa saveur empyreumatique la rendent à tout jamais inaccessible à des lèvres européennes. Deux ou

trois gouttes suffiraient pour me rendre malade. Néanmoins, les palais des Chinois paraissent avoir pour elle une attraction assez prononcée.

La sécheresse de la température et partant la salubrité du climat est, je crois, le seul avantage que puissent revendiquer ces contrées du nord de l'Asie. Les chaleurs, au fort de l'été, y sont assez élevées, mais elles durent peu. Pendant quatre ou cinq mois, le froid y est vif et piquant; c'est un froid sec qui ravigotte le sang et remonte tout le système. Il ne pleut guère par ici que pendant deux ou trois mois de l'année, vers la fin du printemps; tout le reste de l'année le ciel est pur et serein, si ce n'est, vers l'automne, que la poussière, soulevée par de furieux ouragans, obscurcit l'atmosphère et transforme le jour en nuit.

Maintenant, je devrais bien te donner quelque aperçu sur les mœurs et le caractère des habitants, et surtout sur la vie des chrétiens et l'état de la religion dans ces contrées; mais tu comprendras sans peine que ce n'est pas à un nouveau débarqué d'entrer dans ces détails, qui demandent des observations personnelles et réfléchies que la pratique seule peut procurer. Ainsi je les remets à une autre occasion, si toutefois

le bon Dieu me prête vie et rend ma santé un peu plus solide. Pour le moment, je vais mieux que dans le courant de l'été dernier; néanmoins mon estomac a bien de la peine à se rétablir, et partant les forces physiques me font toujours défaut. D'ailleurs la fatigue du voyage se fait encore vivement sentir. Après tout, peu importe ici-bas la vie ou la mort, la santé ou la maladie, le travail ou l'inaction; pourvu que nous soyons tout entiers à Dieu seul, à Dieu seul en tout, à Dieu seul pour toujours, pour le temps et pour l'éternité, car c'est là uniquement notre grande affaire.

A demain, chère sœur, à demain, car notre vie est si courte et si fugitive! Tâche, par tes ferventes prières, de m'amener au plus tôt à cet heureux rendez-vous où, dans la jouissance de notre Dieu, nous nous retrouverons pour ne plus jamais être séparés par les distances de l'espace.
Amen.

Présente mes respects à ta bonne supérieure et à tes saintes compagnes.

Tout à toi dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

Ton frère dévoué,

J. B. GLAU,
i. p. d. l. m.

SYRIE.

*Lettre de la Sœur BIGOT, Fille de la Charité, à
la Sœur MONTCELLET, Supérieure de la Com-
pagnie des Filles de la Charité.*

Damas, 17 Juin 1860.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais !*

Je vous écris à la hâte quelques lignes pour vous tranquilliser sur notre compte, car sachant l'état de nos contrées, vous devez être bien inquiète sur le sort de vos filles.

Dans la ville de Damas, il n'y a encore rien ; mais la guerre et les massacres l'environnent de toutes parts. Les réfugiés affluent ici, et la misère est à son comble. D'un autre côté, les musulmans sont dans un tel état d'effervescence fanati-

que qu'on ne peut plus les approcher. Les chrétiens sont plongés dans la terreur. Cependant depuis qu'ils ont appris que les Français sont arrivés à Beyrouth, ils sont plus tranquilles et tiennent les yeux fixés sur leurs libérateurs. Il faut espérer que la présence de ces derniers tiendra en respect les méchants et que la paix reviendra. Les routes sont devenues impraticables ; on dépouille ou l'on tue les voyageurs : aussi nos Sœurs destinées à Damas resteront à Beyrouth jusqu'à ce que les chemins soient plus sûrs. Quoique nous ayons bien besoin de renfort, nous aimons mieux en faire le sacrifice que d'exposer nos Sœurs.

On nous amène au dispensaire beaucoup de blessés. Il y en a qui viennent de trois journées de distance. Ces malheureux sont moitié morts, quand on nous les apporte ; ils font pitié à voir. Des femmes même ont le corps tout traversé par des balles, car les Druses ne respectent personne. Nous sommes bien embarrassées pour avoir du linge et de la charpie, vu qu'à Damas on ne se sert guère que d'étoffes de coton : je prends donc la liberté de recourir à vous pour vous prier de nous en obtenir de quelque personne charitable ; cela nous rendrait un grand service. Toutes nos

compagnes vont très-bien et me chargent de vous présenter leurs respects, et moi je vous prie de me croire en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre très-humble et obéissante fille,

Sœur BIGOT,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

P. S. Nous ne sommes plus en sûreté. Le pacha vient de faire monter toutes ses femmes dans la forteresse, ce qui est mauvais signe, et on commence à braquer les canons. Les Druses vont prendre le dernier village des environs de Damas : s'ils sont victorieux, ils viennent droit dans la ville. Les soldats du gouvernement turc ont trahi les chrétiens ; après avoir fait mine de combattre pour eux, il les ont livrés aux Druses, qui les massacrent à plaisir. Les malheureuses victimes meurent presque toutes en disant : « Seigneur, nous remettons notre âme entre vos mains. » Je recommande bien à vos prières ces pauvres chrétiens ; priez pour nous aussi, car nous n'avons plus que Dieu pour appui.

*Lettre de la Sœur GÉLAS à M. ETIENNE, supérieur
général à Paris.*

Beyrouth, le 5 Juillet 1860.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je pense que notre très-honorée Mère vous a communiqué mes deux dernières lettres, dans lesquelles je l'entretenais des malheurs de nos contrées. Aujourd'hui, c'est à votre cœur paternel que je vais raconter tout ce que nous avons souffert d'angoisses depuis le départ du dernier vapeur. Je n'entrerai pas dans les détails des massacres de Rechemaya, de Zahlé, où les Révérends Pères Jésuites ont perdu quatre des leurs, de Der-el-Kamar, où les mêmes Pères ont vu également un frère massacré et leur maison brûlée ; toutes ces horreurs vous seront racontées

par les journaux. Je vous parlerai seulement des dangers que vos enfants ont courus à Beyrouth et à Damas.

Les Turcs, auparavant si reconnaissants des soins que nous n'avons cessé de leur donner jusqu'à présent, ne nous connaissent plus que pour des chrétiennes, sur lesquelles il faut frapper. Notre maison, qui est l'asile de tant de malheureux, doit, pour faire tant de bien, renfermer des trésors immenses : aussi est-elle la première désignée pour le pillage. Le 23 du mois dernier, tout était prêt pour massacrer les chrétiens à Beyrouth. A huit heures du matin, les rues étaient encombrées de Turcs armés jusqu'aux dents, poussant des cris et des vociférations horribles. On vint m'avertir en toute hâte de fermer les portes. Les pauvres chrétiens qui se trouvaient dans les rues se précipitaient partout où ils pouvaient, pour échapper à la mort. En toute hâte on alla prévenir le Consul, qui demeure hors de la ville, pour lui dire que c'en était fait des chrétiens. Il accourt, et se précipite vers la foule ameutée. Mais celle-ci demande du sang chrétien et lève le sabre sur lui, en le maudissant, lui et son Empereur. Voilà, mon très-honoré Père, où nous en

étions, lorsque la Providence nous envoyait trois mille soldats de Constantinople, avec un général recommandable pour sa valeur. Il ordonna immédiatement des patrouilles sévères, et fit placer des gardes pour veiller à la sûreté des chrétiens. Mais, hélas ! nous avons eu tant d'exemples des plus noires trahisons de la part du gouvernement Turc ! Il est l'auteur de tout ce qui se passe, et il se sert des Druses pour exterminer les chrétiens en Syrie. Comment compter sur toutes ces précautions ? Le premier danger passé, il s'en présenta un autre, à l'occasion de la fête des victimes, en mémoire du sacrifice d'Abraham. Les Turcs disaient hautement que cette fois ils immoleraient tous les chrétiens. De là une terreur générale par toute la ville. Aussitôt les autorités civiles et militaires donnent le signal au bâtiment en rade de nous envoyer du renfort au moindre bruit de carnage. Évidemment il y aurait eu bien du sang versé avant le débarquement des troupes. A Damas, nos Sœurs et les Missionnaires, ne pouvant attendre du secours de personne, nous avaient déjà fait leurs adieux, et se préparaient au martyre ! Voilà, mon très-honoré Père, le récit de nos épreuves jusqu'au premier de ce mois,

Aujourd'hui tout est dans le calme ; mais ce calme n'est-il pas le précurseur de l'orage ? Les horreurs passées semblent nous en annoncer de nouvelles. Quant à nous, nous sommes parfaitement résignées au bon plaisir divin ; nous nous réjouissons de nous trouver sur la brèche, et nous ne voudrions pas céder notre place à d'autres. Vos filles de Damas et de Beyrouth remercient la Providence de les avoir choisies pour ces Missions. C'est dans ce moment, mon très-honoré Père, que notre cœur est inondé de consolations, en se reposant amoureusement sur les bras de la Providence, comme un enfant sur les bras de sa nourrice. Une seule chose nous afflige, c'est la position navrante de tant d'infortunés, qui sont devenus notre héritage, et que nous sommes si heureuses de pouvoir soulager. Voici nos œuvres pour le moment. Nos élèves externes et internes sont rentrées dans leurs familles, à l'exception de l'école normale, des orphelines et des enfants trouvés. Nos classes sont changées en ambulance pour les pauvres femmes blessées. Le nombre en est grand, et l'hôpital ne suffisait pas à les contenir. Nous avons aussi recueilli les femmes et les enfants des chrétiens blessés, afin d'ôter toute espèce de solli-

citade à ces malheureux, qui les savaient sans asile et sans pain. Nous distribuons tous les jours du pain à dix-huit cents personnes du dehors, sans parler du dedans. Je viens d'ajouter à tout cela cent quarante jeunes filles, que nous avons reçues pour les soustraire aux Turcs, et les sauver de l'apostasie et du libertinage. Je me suis déterminée à cette nouvelle charge par suite des faits malheureux qui ont déjà eu lieu, faits, hélas ! bien plus déplorables que le massacre des pères et des mères ! Ces jeunes filles sont prises à l'âge de douze à vingt ans pour être soumises à la brutalité des militaires turcs ! Déjà ils murmurent contre nous ; que nous importe ? Nous aurons la satisfaction d'avoir rempli un devoir de charité ; et, s'il le faut, nous mourrons ensuite. Pauvres jeunes personnes ! réduites à coucher dans les rues ou dans les jardins, comme elles sont heureuses de l'asile que nous leur avons ouvert ? Nos dépenses, seulement pour le pain, s'élèvent environ à cent cinquante francs par jour ? Mais les trésors de la Providence, que j'aime à nommer mon banquier, sont inépuisables ; et jusqu'à présent elle m'a fourni, au jour le jour, le nécessaire. Nos ressources de Beyrouth seront bientôt épuisées ; mais Dieu inspirera aux

âmes charitables de France l'idée de venir à notre aide.

Plus que jamais votre petite famille ose compter sur un souvenir tout particulier dans vos prières, afin de lui obtenir les grâces dont elle a besoin, au milieu des circonstances difficiles dans lesquelles elle se trouve. Je vous prie, mon très-honoré Père, d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis, en l'amour de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et obéissante fille,

Sœur GÉLAS,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.



*Lettre de la Sœur N. Fille de la Charité, à
M. N., prêtre de la congrégation de la Mis-
sion.*

Alexandrie d'Égypte, 8 juillet, 1800.

MONSIEUR ,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais!*

Pensant que des nouvelles de nos pauvres Syriens vous intéresseront, je vais faire mon possible pour vous mettre au courant de leur triste situation, en vous demandant pour eux le secours de vos prières.

Vous avez su qu'il y a près de deux mois, les Druses commencèrent à persécuter les chrétiens de la Syrie. Les échappés des premiers massacres se réfugièrent à Beyrouth, et l'on amena les blessés chez nos Sœurs. Le collège d'Antoura fut

dès lors fermé, et cinq des Missionnaires qui s'y trouvaient vinrent à Alexandrie. Ce sont MM. Depyre, Zipcy, Cauquil, Gibert et Romans : le Frère Garanger les y a accompagnés. Depuis huit jours, nous avons chez nous trente personnes, qui, après avoir tout perdu, ont cherché ici leur refuge. Depuis ce temps, nous avons appris que d'autres encore étaient arrivés. M. Bel prend les hommes chez lui ; nous avons les femmes et les enfants, et nos classes leur servent de dortoir.

Un Père Jésuite a été tué dans une maison de leur Compagnie au moment où il sortait le saint ciboire du tabernacle ; deux Frères ont été massacrés avec lui. Un autre Frère fut contraint par les Druses de les aider à transporter leurs bagages. Cela fait, comme il leur dit qu'étant français, il ne pouvait rester avec eux : « C'est pour cela, répondirent-ils, que nous allons te tuer » ; et, au même instant, ils lui tranchèrent la tête. De là, ils allèrent à un couvent de religieuses du pays. Après les avoir fait souffrir horriblement, ils coupèrent les quatre membres à la Supérieure, « parce que, lui dirent-ils, en cette qualité tu dois souffrir plus que les autres. » Ses sœurs eurent la tête tranchée, et on jeta leurs corps à la mer. Les Druses ont poussé leur cruauté aussi

loin que les premiers persécuteurs de l'Église. En un endroit, ils se saisirent d'une femme, l'ouvrirent, lui arrachèrent son enfant et l'écartelèrent à ses yeux. Telles sont les horreurs qu'ils continuent à commettre.

Ce matin M. Bel a reçu une lettre de M. Leroy. Il lui dit qu'il est entre la vie et la mort, vu qu'il est impossible de se sauver de Damas. Ma Sœur Bigot, Supérieure de la maison de cette ville, écrit que c'est peut-être la dernière fois que l'on aura de ses nouvelles. Nous le craignons beaucoup ; car, comme vous le voyez, ces misérables n'épargnent personne. Meurtre , pillage, incendie, tout leur est bon ; et qui sait quand cela finira ?

Nos Sœurs de Beyrouth ont interrompu leurs classes pour pouvoir recueillir cent cinquante jeunes personnes descendues des montagnes.

Agréez l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble servante.

Sœur N...

*Lettre de M. LEROY, préfet apostolique de Syrie, à
M. AMAYA, supérieur à Beyrouth.*

Damas, 12 juillet 1860.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais !*

Ce que j'avais prévu est arrivé. Nous avons la vie sauve pour le moment, mais nous n'avons plus d'établissements. Tout a été pillé et brûlé. Nous n'avons plus rien à faire à Damas, mais la route n'est pas libre pour que nous puissions nous rendre auprès de vous. Les Pères de Terre-Sainte ont tous été massacrés. Nous autres nous avons été sauvés par les Algériens que nous a envoyés Abd-el-Kader. Nous nous sommes échappés, n'ayant pu emporter que les habits

que nous avons sur nous. Deux de nos Sœurs sont dans la citadelle avec MM. Najean, Dutertre, les Frères Nicolas, Butel, Bouvet et Michel. Le reste de nos Sœurs se trouve chez Abd-el-Kader, ainsi que votre serviteur, M. Dubourdieu, et le Frère Joseph. Douze ou quinze mille personnes sont dans le château, et qui sait si l'on ne fera pas le massacre des hommes et des femmes, en réservant les enfants pour l'Islamisme ? Plus de quatre mille chrétiens sont morts sous les coups des assassins. Je ne sais quand nous pourrons sortir d'ici. Je cherche tous les moyens pour pouvoir arriver jusqu'à Beyrouth, mais il n'y a point de sécurité sur les chemins. Priez pour nous, communiquez ma lettre à nos Sœurs, car ma Sœur Bigot n'a pas le moyen d'écrire à ma Sœur Gélas. Faites aussi part de notre position à nos confrères de la province, ainsi qu'à Paris.

Nous et nos Sœurs saluons affectueusement nos confrères et nos Sœurs de Beyrouth.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

LEROY,
I. p. d. l. m.

*Lettre du même à M. ÉTIENNE, supérieur
général.*

Damas, 16 juillet 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Les détails que vous recevez aujourd'hui sont l'accomplissement de ce que je vous avais annoncé dans mes dernières lettres. Le lundi 10, à onze heures du soir, nous avons quitté notre maison pour nous rendre chez Abd-el-Kader, qui nous a envoyé chercher par une quarantaine de ses Algériens. Protégés par ceux-ci, nous avons pu nous échapper et arriver sains et saufs. A peine notre maison était-elle évacuée que les Druses arrivèrent, enfoncèrent les portes, pillèrent tout, et ensuite y mirent le feu. Tout cela s'est fait sans que l'autorité

cherchèrent à opposer le moindre obstacle; elle favorisait tous ces désordres, et le Pacha lui-même m'a refusé les secours que je lui avais demandés. Dans cette scène de désolation, les religieux de Terre-Sainte ont été plus heureux que nous. Ils sont tous tombés sous le fer des ennemis de la foi, et ont ainsi mêlé leur sang avec celui de tant de chrétiens. Aujourd'hui dix-huit mille personnes sont sans pain et sans habitation. Nos Sœurs sont bien portantes chez Abd-el-Kader, où je suis, ainsi que M. Dubourdieu, toujours bien malade, et les Frères Butel et Perri. MM. Najean et Dutertre sont dans la citadelle avec environ dix ou onze mille chrétiens. Ils se rendent utiles en confessant un grand nombre de ces malheureux, et en présidant aux distributions du pain que procure tous les jours le consulat de France. Voici un nouveau Pacha qui arrive; nous pensons qu'il mettra un terme à la politique abominable de l'autre. Aussitôt que la sécurité des routes le permettra, nous quitterons ces lieux de désolation pour nous rendre à Beyrouth, avec la pensée poignante que cette chrétienté si éprouvée va disparaître, partie en périssant de faim, et partie en perdant la foi.

Car il faut dire que ces barbares ne massacrent que les hommes et les vieilles femmes, se réservant les femmes et les filles pour leurs harems, et les enfants et les jeunes gens pour les faire apostasier. C'est bien le cas de dire : *Domine, veni et vide vineam istam quam plantavit dextera tua* (1). Nos confrères vont sans doute, selon votre décision, se retirer en Égypte; quant à votre serviteur, il pense à rester en Syrie pour veiller sur ce qui reste et pour réclamer les indemnités de l'établissement de Damas, dont les pertes montent à près de deux millions. Voilà, mon très-honoré Père, ce que je puis vous dire pour le moment. Nous n'avons sauvé que les habits que nous avons sur nous avec quatre calices, deux ostensoirs, un ciboire et un encensoir. Tous nos confrères, Frères et Sœurs, vous offrent leurs affectueux hommages.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère,

Votre tout affectionné fils,

F. LEROY,
i. p. d. l. m.

(1) Seigneur, venez et voyez la vigne que vous avez plantée.

*Lettre de M. NAJEAN à M. POUSSOU, assistant de
la Congrégation, à Paris.*

Château de Damas, 16 juillet 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais !*

Plus que jamais, il nous faut répéter : Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Nous voici à peu près aussi pauvres que le saint homme Job, ayant sous les yeux le terrible accomplissement des jugements de Dieu. Le 9 de ce mois, à deux heures après midi, a éclaté l'émeute des musulmans, lorsque l'on se croyait en sûreté. Depuis longtemps nous étions dans l'attente de ce formidable événement, car tout était préparé en secret, et nous en savions quelque chose. Nos péchés avaient sans doute besoin d'un châtiement ;

mais on peut bien dire que Dieu a répandu sur ce pays la coupe de sa colère, et qu'il l'a vidée jusqu'à la lie.

Depuis quelque temps déjà, les chrétiens ne pouvaient plus descendre en ville sans être insultés ; on traçait devant eux des croix sur le pavé, et on les forçait de les fouler aux pieds. On avait aussi marqué de croix toutes les boutiques des chrétiens pour les distinguer. Les vexations étant devenues insupportables, le Pacha envoya le chef de la police pour faire cesser ces insultes ; celui-ci prit quelques enfants turcs qu'il trouva près de la grande mosquée, où il y avait des croix tracées, et il les conduisit en prison. A l'instant même, les Turcs dont les boutiques étaient près de cet endroit, sortent furieux, se jettent sur les gens de la police, et erient aux armes contre les chrétiens. Un quart d'heure après, on avait mis le feu à une maison voisine de la nôtre. On court pour éteindre l'incendie ; mais, à l'instant même, la fumée s'élève sur un autre point, du côté du quartier des juifs. Dès lors l'incendie s'étend et embrase la maison du consul Russe, la flamme s'élève bientôt au-dessus des plus hautes maisons qui, étant toutes en bois, sont consumées à l'instant. Au milieu de ces envahis-

sements du feu, notre maison était grandement menacée ; plus aucun moyen de la sauver des flammes ni de la préserver des brigands, qu'accompagnent partout et le pillage et la destruction. Au commencement de l'émeute, le Pacha avait bien envoyé quelques soldats, mais ils ne tardèrent pas à abandonner le quartier des chrétiens.

Cependant la nuit approchait, et nous avions, nous et les Sœurs, tous nos enfants en classe. On renvoya ceux dont les maisons n'étaient pas éloignées, les autres demeurèrent avec nous, et ce fut le plus grand nombre. Mais que faire, et où aller ? Demeurer, c'est se rendre la proie des flammes ; sortir, c'est se jeter entre les mains des assassins et des incendiaires ! Dans la prévision d'événements de cette nature, M. le Consul nous avait promis que, le cas échéant, il viendrait à notre secours à l'aide d'Abd-el-Kader et de ses Algériens. Mais, depuis cinq heures de l'après-midi, nous attendons ; il est neuf heures du soir, et rien ne paraît. Seulement, l'incendie gagne, et tout le quartier est environné de flammes ; déjà la chaleur se fait sentir, et nous attendons toujours le secours. Pendant cette longue attente, nous nous sommes disposés à la mort ; j'ai confessé, avec M. Dutertre, à peu près tous nos en-

fants et quelques personnes de la maison, jusqu'à onze heures; nous nous étions alors groupés dans la maison des Sœurs. Ce fut à ce moment que je vis par une fenêtre une troupe de forcenés briser à coups de hache les portes d'une maison voisine, pour y porter la mort. Enfin, à onze heures et demie, un cri se fait entendre dans la maison des Sœurs : Les Algériens ! les Algériens ! Ce cri retentit dans nos cœurs comme le cri de terre ! terre ! au moment du naufrage. M. Leroy en a été tellement surpris et stupéfait, qu'il n'a même pas pensé à prendre ce qui lui était le plus nécessaire ; il est sorti avec les habits qu'il portait, n'ayant aux pieds que de vieilles chaussures. J'ai fait prendre les vases sacrés et transporter le saint Sacrement de l'église chez les Sœurs qui ont communiqué après minuit pour consommer les saintes espèces.

Dès que les Algériens furent parvenus jusqu'à nous, nous nous divisâmes en deux bandes ; je formai la première avec M. Leroy, quatre Sœurs et quelques autres personnes. Nous sortîmes alors de notre maison pour n'y plus jamais rentrer, et nous nous dirigeâmes vers la maison d'Abd-el-Kader. Sur toute notre route, nous ne rencontrâmes que des bandes de brigands armés qui

allaient piller de maison en maison. Le chemin était encombré de portes brisées et de différents objets entassés pêle-mêle. Notre marche était pénible, et l'on nous regardait avec étonnement; mais la vue des Algériens nous faisait livrer passage. Pendant tout le trajet, qui a duré près de vingt-cinq minutes, je tenais M. Leroy par le bras et je le soutenais pour l'aider à suivre notre escorte, car il n'y avait pas moyen de s'arrêter; et le temps pressait. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes dans la maison de notre libérateur Abd-el-Kader. Il était minuit; nos Algériens, après nous avoir mis en sûreté, retournèrent immédiatement pour sauver les sept Sœurs qui étaient restées à la maison avec leurs petite filles, M. Dubourdieu, M. Dutertre, les Frères, nos enfants, et quelques autres personnes. Cette seconde bande n'arriva qu'avec beaucoup de peine à deux heures et demie du matin, portant seulement les vases sacrés, mais pas de linge. Cinq minutes à peine après que les dernières Sœurs eurent quitté leur maison, on en brisa les portes; et tout fut pillé ou réduit en cendres. Vers trois heures, le Pacha envoya un de ses officiers pour offrir une chambre aux femmes, et une place au château pour tous les chrétiens

qui voudraient s'y réfugier. D'après l'avis de tous les consuls et d'Abd-el-Kader lui-même, nous sommes venus dans le château, M. Dutertre, votre serviteur, quatre Frères, deux Sœurs et quelques enfants. Nous sommes ici depuis le 10 au matin et je ne sais encore quand nous en sortirons.

Les Pères de Terre-Sainte avec deux Frères, n'ayant pas voulu se sauver, ont tous été tués. On a massacré beaucoup de monde ; entre autres quatre ou cinq prêtres du pays. Tout le quartier chrétien n'est plus. Nous sommes sept ou huit mille dans la citadelle, couchés sur la terre nue, sans argent, sans ressources, et sans maison. Le gouvernement donne une livre de pain seulement par jour. Mais que va devenir tout ce monde, tant de petits enfants, tant de veuves, tant d'orphelins ! O mon Dieu ! ayez pitié de ce peuple ! Priez bien pour nous, je ne sais encore où nous irons.

Je suis, etc,

NAJEAN,
l. p. d. l. m.

Une dépêche télégraphique du 31 juillet, venant de Constantinople, annonce l'heureuse arrivée à Beyrouth des missionnaires et des Sœurs Damas, sous la protection d'une escorte fournie par Abd-el-Kader.

Lettre de M. DEPEYRE, supérieur du collège d'Antoura, à M. ÉTIENNE, supérieur général.

Antoura, le 31 juillet 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je puis à peine tenir la plume. Le bon Dieu a voulu une victime parmi vos enfants de Damas, et ce n'est pas le moins propre et le moins nécessaire à nos œuvres qu'il s'est choisi. Notre cher et vénéré visiteur a rendu son âme à Dieu, hier à onze heures et quart du matin. Arrivé moitié mort de Damas à Beyrouth le 22 juillet, notre cher M. Leroy, comptant sur des forces qu'il n'avait pas, avait voulu entreprendre le voyage de la Montagne : son désir était d'aller se rétablir à Reyfoun ; mais le bon Dieu en a disposé autre-

ment. Parti le 27 de Beyrouth, avec la petite colonie qu'il avait amenée de Damas, il avait pu, non sans une extrême fatigue, arriver à Antoura. La mauvaise nourriture, l'air malsain qu'il respirait dans la maison d'Abd-el-Kader à Damas, et surtout les peines d'esprit provenant de sa pénible situation, avaient fortement agi sur sa tête et sur les intestins. Après une forte crise, la nuit de son arrivée à Antoura, il paraissait se remettre, sans toutefois qu'il y eût en lui un mieux sensible. La veille de sa mort, dimanche 29, il avait voulu assister à la sainte messe, et il y a en effet assisté. Le soir du même jour, le médecin lui avait permis de prendre un léger bouillon. Pendant la nuit, il avait pu reposer. Le lendemain, à quatre heures, un hoquet très-fort s'est déclaré. Vers les sept heures, il parut perdre la connaissance, il ne parlait plus. Notre médecin, qui est le plus habile médecin de Beyrouth et qui mérite toute confiance, m'a dit d'envoyer chercher à Beyrouth le médecin sanitaire qui traitait M. Leroy à Damas, afin de conférer avec lui sur l'état du malade. Mais le mal faisait des progrès tellement rapides, que cette démarche a été inutile. Nous avons administré à notre vénéré visiteur le sacrement des mourants.

Il lui avons donné l'absolution *in articulo mortis*. Nous l'avons enseveli dans le caveau de notre chapelle, où reposent tous ses prédécesseurs dans le gouvernement de la Province. Le service funèbre a eu la solennité convenable à la dignité de notre cher défunt; le consul général de France y était représenté par un de ses drogmans, accompagné de deux janissaires.

Je ne vous dirai pas, Monsieur et très-honoré Père, la sensation produite par une telle catastrophe sur nous et sur le public, à qui M. Leroy était si bien connu sous tous les rapports. Il n'y a pas de condition dans le pays qui n'ait à pleurer en lui un bienfaiteur. Je conçois tout ce que cette triste nouvelle vous causera d'affliction, mais mieux que nous vous embrasserez cette nouvelle croix. Je ne puis vous en dire davantage.

Nous nous recommandons tous à vos saints sacrifices.

Votre très-respectueux et obéissant fils,

DEPEYRE,
i. p. d. l. m.

*Lettre de M. DUTERTRE à M. POUSTOMIS, sous-
directeur du séminaire interne, à Paris.*

Beyrouth, 14 août 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour toujours !*

Déjà vous le savez, c'en est fait de Damas : le fanatisme musulman l'a enfin emporté ; et le quartier chrétien n'est plus qu'un monceau de cendres. Deux fois on avait fixé le massacre des chrétiens ; et deux fois le projet infernal avait échoué. Un jour surtout, et c'est un Druse lui-même qui le rapporte, le mouchir ou pacha avait envoyé 4 caisses de munitions à la porte appelée Bab-Cherqui, soi-disant pour les soldats qui occupaient ce poste, mais en réalité pour les Druses qui devaient se présenter à cette porte et entrer

dans la ville après une résistance simulée de la troupe. Les soldats devaient d'abord tirer à poudre, puis *cédant à la force*, se retirer devant l'ennemi et livrer les chrétiens à la fureur de monstres sans nom. Mais le moment où Dieu devait châtier Damas de sa désobéissance à l'Église et de ses intérêts usuraires, n'était pas encore arrivé; les Druses craignaient peut-être de trouver de la résistance parmi les chrétiens qui se tenaient sur leurs gardes, ou même parmi les musulmans dont une partie, ayant à sa tête Abd-el-Kader, semblait vouloir protéger les chrétiens. Quoi qu'il en soit, le pacha, voyant que toutes ses intrigues avaient échoué, a recours à de nouveaux stratagèmes. Par ses ordres un *monadî* est publié dans toute la ville, et défense est faite à qui que ce soit, musulman, chrétien, juif, druse, etc., de porter les armes; le pacha veut que tout le monde vive en paix et vaque en pleine sécurité à ses travaux ordinaires. Le *monadî* eut son effet; les rues et les bazars auparavant déserts voient les chrétiens circuler comme en temps de paix. Le gouvernement, disaient-ils, vient de manifester ses intentions; nous sommes en sûreté. Hélas! ils ignoraient que c'était une ruse du pacha pour mieux arriver à ses fins. Les chrétiens étant sur

le qui vive , le mouehir craignait d'échouer dans son exécration projet. Il savait surtout qu'Abd-el-Kader était pour les chrétiens et que ses deux mille Algériens pouvaient répondre aux Druses et aux Turcs en même temps. Il fallait donc surprendre les chrétiens et Abd-el-Kader lui-même. C'est pourquoi le *monadi* est publié ; c'est pourquoi on choisit, non plus un vendredi, jour de la prière des musulmans, mais un lundi, jour où, selon la volonté du pacha, tous les chrétiens venaient en pleine sécurité à leurs occupations ordinaires. Toutefois il fallait un prétexte pour éclater. En conséquence, des croix sont tracées dans les bazars, et les Turcs veulent obliger les chrétiens à marcher dessus. Ceux-ci s'y refusent, et portent leurs plaintes au pacha, qui extérieurement se met en devoir de leur rendre justice. Les Turcs s'ameutent, menacent, maudissent ces chiens de chrétiens qui profanent la ville sainte (Damas). Il faut en finir avec cette race impie ; le temps est enfin venu de l'exterminer de la Syrie. Pillons, brûlons, égorgons, massacrons cette race maudite. Aussitôt le feu prend en deux ou trois points du quartier chrétien. On fait tous ses efforts pour l'éteindre ; mais c'est en vain. D'ailleurs les pompes manquent : il y en a bien au sérail, mais

elles ne paraîtront que lorsque tout le quartier des chrétiens sera brûlé : elles ne fonctionneront que pour empêcher les maisons des Turcs et des Juifs de devenir la proie des flammes. Aussi l'incendie fait-il de rapides progrès; et bientôt une immense barrière de feu sépare le quartier chrétien des quartiers juifs et musulmans. Mais les Turcs ne voulaient pas seulement incendier nos habitations ; ils voulaient surtout s'engraisser de nos dépouilles et s'abreuver de notre sang. Aussi dès le commencement de l'émeute, une troupe de brigands s'était jetée sur les consulats de France et de Russie, afin d'en massacrer les représentants. Mais les consuls avaient été assez heureux pour s'enfuir et se réfugier chez Abd-el-Kader, qui malheureusement se trouvait absent. Il était parti pour Seidnaïa, village de la montagne, à 6 lieues de Damas. On dépêche un courrier; et Abd-el-Kader arrive en toute hâte; mais il n'était plus temps : la révolution était consommée, et les troupes de brigands fanatiques parcouraient les rues et les maisons, enfonçant les portes à coups de haches, pillant, égorgeant tout ce qui osait leur faire résistance. Le pacha, continuant son rôle hypocrite, avait envoyé ses soldats pour dissiper les soi-

disant rebelles, et rétablir l'ordre. Mais on ne devait tirer qu'à poudre et seulement quelques balles en l'air, afin de mieux cacher l'artifice. L'ordre est si bien exécuté, qu'il n'y a pas un mort ni un blessé, pas une goutte de sang versée. Les soldats, après des coups de fusil tirés çà et là, font entendre quelques fusillades plus animées, puis quelques décharges assez vives; mais ils se retirent bientôt devant un ennemi qui, bien que supérieur en nombre (il pouvait y avoir une cinquantaine de soldats), portait des coups si peu meurtriers, que pas un soldat ne perdit une goutte de sang. Alors le pillage devient général, et ceux mêmes qui étaient venus pour rétablir l'ordre n'y demeurent pas étrangers. Il me semble encore les voir, ces troupes de forcenés, parcourant les rues, enfonçant les portes à coups de hache, pillant, brisant et saccageant tout. Il me semble les voir passant et repassant devant la maison de nos Sœurs, où nous étions tous réunis, attendant la mort : car tout secours humain semblait nous abandonner. M. le gérant consulaire qui nous avait promis de venir chez nous, si la révolution éclatait, et de faire garder notre maison par les soldats d'Abd-el-Kader, semblait nous avoir oubliés. Il était onze heures du soir, et il

ne nous avait point encore donné signe de vie. Nous avons envoyé un exprès turc à la recherche de M. le gérant, et l'exprès n'avait point reparu. C'est dans ces heures d'angoisse et d'agonie pour notre bon supérieur, M. Leroy, que nous lui avons entendu prononcer ces paroles : *Je suis comme Notre-Seigneur au jardin des Olives*. Une sueur froide s'était emparée de tous ses membres; il était dans un état d'abattement et une prostration de forces impossibles à décrire. Ce n'est pas qu'il craignit la mort, il avait fait son sacrifice depuis longtemps. Mais il craignait pour les deux familles de saint Vincent dont il était chargé. « J'ai réfléchi longtemps, disait-il, sur la manière de me conduire, si les Druses viennent nous égorger, et je ne trouve point de moyen de nous sauver. Aussi ma résolution est-elle de présenter mon cou à couper sans faire aucune résistance; je crois que c'est plus conforme à l'exemple de Notre-Seigneur. Nous pourrions bien, il est vrai, nous défendre quelque temps, en plaçant des gens armés à notre porte; nous pourrions tuer plusieurs de ces brigands. Mais à quoi bon? nous en tuerons dix; il en viendra 50 nouveaux qui entreront malgré nous, et nos assassins n'en deviendront que plus furieux. Je me laisserai donc

égorger sans résistance. Mais ces Sœurs!!! On ne les tuera pas!! » Cette pensée était son supplice depuis plusieurs semaines. Il réfléchissait sur les mesures à prendre, il cherchait tous les moyens possibles pour sauver les Sœurs, et il n'en trouvait aucun. Que faire en effet? abandonner la maison et partir pour Beyrouth. Mais tous les chemins sont fermés; les Druses occupent tous les passages. Et d'ailleurs cette mesure jetterait la frayeur parmi les chrétiens et encouragerait encore les fanatiques. Aller au désert, comme nous le proposait un chef de tribu que nous connaissons? Mais que feront nos Sœurs au milieu de tous ces Bédouins, et jusqu'à quand y resteront-elles? Et, pour recourir à une telle mesure, est-il bien sûr que la révolution éclate? et quand même le parti fanatique voudrait tenter le massacre des chrétiens, M. le gérant du consulat répond de notre maison et de celle des Sœurs; il y viendra avec des gens armés, et il m'assure que nous n'avons rien à craindre; les mesures qu'il a prises sont si bien concertées, qu'il déjouera tous les projets du pacha. Les révolutionnaires en effet, pour arriver jusqu'à nous, devaient passer sur le corps de deux mille Algériens, armés aux frais de la France, et commandés par Abd-el-

Kader lui-même. L'ancien chef de l'Algérie avait d'ailleurs gagné à son parti plusieurs grands personnages de Damas, par un raisonnement qui me paraît assez juste : « Voulez-vous sauver la religion de Mahomet ? leur disait-il à la mosquée, protégez les chrétiens, traitez-les avec humanité. Voulez-vous au contraire détruire, anéantir votre religion ? tuez et égorgez les chrétiens ; et aussitôt les Français vont vous déclarer la guerre ; et moi je sais ce que c'est que de faire la guerre aux Français ! Ils feront ici ce qu'ils ont fait en Afrique. Ils anéantiront les vrais croyants, et un évêque viendra prier dans cette mosquée où je vous parle maintenant. » Pendant les mesures du consulat, les promesses et les discours d'Abd-el-Kader rassuraient peu notre bon Père. Aussi avait-il recours au Dieu tout-puissant, qui sait, quand il lui plaît, préserver ses fidèles serviteurs de la griffe et de la dent des lions. Il nous ordonnait des communions et des prières pour implorer la protection du Ciel. Son espérance n'a pas été vaine. Les mesures de prudence humaine dont le succès était infaillible, ont manqué ; mais le bon Dieu ne nous a pas fait défaut. Pour nous sauver, il s'est servi de M. Sioufi, notre ancien élève et drogman du consulat français. Ce jeune homme,

voyant le danger où nous étions, dit à M. le gérant du consulat : « Mais les PP. Lazaristes et les Sœurs, que vont-ils devenir ? Allez-vous les laisser égorger dans leurs maisons ? Demandez des soldats à Abd-el-Kader et envoyez-les prendre les Lazaristes et les Sœurs. » Aussitôt l'ordre est donné, et les soldats de venir en toute hâte. Ils frappent à la porte : « Ouvrez, nous sommes les gens d'Abd-el-Kader ; nous venons vous chercher pour vous conduire chez lui. Hâtez-vous, autrement on va vous massacrer ; il n'y a pas moyen de vous défendre dans votre maison. » M. Leroy, après s'être bien assuré que c'étaient réellement des gens d'Abd-el-Kader, se met en devoir de partir avec M. Najean et 4 de nos Sœurs. « Je n'en prendrai pas davantage, dit-il ; car lorsque nous serons arrivés chez l'émir, je demanderai des soldats pour garder la maison, et, si je puis en obtenir, nous reviendrons et nous resterons tous ici. » On pouvait en effet garder bien facilement notre maison et celle des Sœurs. Cinquante hommes bien armés pouvaient de dessus les terrasses défier toutes les troupes de forcenés qui parcouraient les rues. Mais nous ne les avons pas. A peine arrivé chez l'émir, notre bon Père demande s'il ne serait pas possible d'avoir quelques soldats

pour garder notre maison : « C'est impossible, répond M. le gérant : les grands de la ville ont trahi Abd-el-Kader ; tout est perdu. » Cette réponse fut un coup de poignard dans le cœur de notre bon supérieur. Voilà donc le fruit de tant de peines et de fatigues qui va devenir la proie des flammes ! « Au moins envoyez chercher les confrères, les Sœurs et les enfants qui restent à la maison. »

L'ordre est aussitôt donné, et l'on frappe à notre porte pour la seconde fois : « Ouvrez, nous venons vous prendre tous pour vous conduire chez Abd-el-Kader : le Raïes (supérieur) l'a ordonné ainsi. » Ils étaient une cinquantaine à peu près. Cependant on continuait d'enfoncer les portes voisines, on criait, on hurlait, on pillait. Nous étions réellement un faible troupeau de brebis au milieu de loups furieux. « Entrons ici, » criait l'un de ces forcenés, en montrant la maison des Sœurs. « Non, répondait un autre, c'est une maison de filles. » Ils voulaient la réserver pour plus tard. Et, chose surprenante, je pourrais dire miraculeuse, nous voyons, nous entendons tout cela ; nos Sœurs le voient et l'entendent, et personne ne tremble, personne n'a peur, tant la grâce de Dieu nous soutenait. Ce-

pendant il faut partir ; mais avant de nous mettre en marche, nous sentons le besoin de faire nos provisions de voyage. Nous montons donc à la chapelle des Sœurs ; nous recevons la communion de la main de M. Dubourdiou, qui consume les saintes espèces, et nous sortons. Notre action de grâces se fait au milieu d'une troupe de furieux qui brûlent du désir de nous immoler ; les uns agitent leurs haches, comme pour nous en décharger un coup sur la tête ; d'autres nous font sentir de près leurs massues et leurs bâtons ; d'autres enfin veulent décharger leurs carabines sur les Sœurs. Mais une voix leur crie : « Ne tuez pas les Sœurs ici, autrement Abd-el-Kader va brûler notre quartier ; allez les tuer plus loin, » Nous pouvons bien rendre gloire à Dieu, et confesser que c'est lui seul qui nous a gardés, d'abord dans notre maison, où l'on pouvait nous égorger cent fois pour une, avant que les gens d'Abd-el-Kader vinssent nous chercher. Nous pouvons aussi et nous devons même confesser hautement qu'il est le Dieu des forts ; car pas un enfant de saint Vincent n'a eu peur pendant cette traversée périlleuse. Nous entendons les cris d'une populace furieuse, avide de notre sang ; nous voyons les haches s'agiter autour de

nous, et nous fendons la foule ameutée, aussi calmes et aussi tranquilles que si nous étions en pleine paix. Les enfants des Sœurs et les nôtres, rangés sur une longue file, s'acheminent vers la maison d'Abd-el-Kader, comme s'ils allaient à la promenade. Seulement l'ordre est souvent troublé par les pillards qui nous pressent à droite et à gauche, et nous froissent l'un d'une chaise, l'autre d'une table; celui-ci d'un ballot de marchandises, celui-là d'un morceau de planche. Car, il faut le dire, les choses cassées et brisées avaient un prix tout particulier pour nos spoliateurs. Ainsi la boîte de notre horloge a été cassée avant qu'on l'emportât. L'horloge elle-même a dû recevoir un coup de carabine avant de sortir de la maison, etc.

Chemin faisant, nous voyons passer sous nos yeux les objets de nos maisons que l'on emportait. Car à peine étions-nous sortis de la cour des Sœurs, que le premier coup de hache enfonçait la porte; et pour nous récréer plus agréablement pendant notre marche, les Turcs se faisaient un plaisir de passer devant nous chargés des dépouilles de nos maisons. Enfin, nous arrivons chez Abd-el-Kader; mais il n'y a pas de place pour tout le monde. Il fallait, en effet, un local

assez spacieux pour contenir les enfants des Sœurs, les nôtres et plusieurs familles qui étaient venues se réfugier chez nous. Une partie des enfants, avec deux de nos frères et votre serviteur, vont se renfermer dans une mosquée voisine. C'était un lieu humide, sale, où l'on ne pouvait pas même s'asseoir. Cependant les enfants s'attachaient à nos habits et dormaient blottis autour de nous, lorsqu'on vient nous dire de sortir de ce lieu pour nous rendre au château fort. Il était près de quatre heures du matin. « Aller à la forteresse, me disais-je à moi-même, ceci sonne très-mal. On veut faire là ce qu'on a fait à Deir-el-Gamar et à Hasbaïa. On veut nous enfermer à la citadelle pour nous égorger ensuite comme des brebis. Mais enfin, il faut bien s'y rendre ; car où aller ailleurs ? » Du reste, il fallait sortir de la mosquée ; si les Turcs avaient appris que nous y fussions, ils n'auraient pas manqué de venir nous y égorger. Nous nous mettons donc en route pour la forteresse, et nous recommençons ou plutôt nous continuons notre marche avec les mêmes périls et les mêmes dangers. Nous défilons le long de petites rues obscures qui nous faisaient regretter les lanternes de notre première course. Bientôt nous marchons au milieu de piquets de

soldats armés de baïonnettes. Leurs figures me paraissent si peu rassurantes que je sens le besoin d'implorer le secours d'en haut pour soutenir mon courage. Les gens d'Abd-el-Kader ne comandaient plus : il fallait baisser la tête, et obéir à la voix de l'officier turc. Enfin, après avoir marché assez longtemps au milieu des baïonnettes, et passé à la bouche des canons, nous arrivons au château, ou plutôt à notre prison, car nous étions réellement prisonniers, sans pouvoir sortir, ni même trop circuler dans la forteresse. Bientôt nous vîmes arriver M. Leroy avec M. Najean, puis deux de nos Sœurs avec leurs petites filles. On donna une chambre pour les missionnaires et leurs enfants ; mais il en eût fallu une seconde pour les Sœurs. On n'en trouva point d'autre qu'une espèce de caveau obscur. C'était un dortoir de soldats, lieu malpropre, rempli de poux et de punaises. M. Leroy, vu ses infirmités et la rapidité de l'escalier qu'il fallait monter et descendre pour y arriver, n'avait pas pu visiter le local ; car, s'il l'avait connu, jamais il n'eût consenti à ce qu'elles y allassent habiter, tant il était malpropre et mal situé. Aussi, notre bon père, ayant appris la triste situation de ses filles, les fit venir le jour même, avec nous, ainsi que leurs

enfants. Cependant nous n'avions point soupé la veille, et l'on ne semblait point encore disposé à nous donner à diner dans la forteresse. Nous tâchons de nous procurer quelque nourriture, elle fut si appétissante que le diner fut bientôt pris. Le premier jour, le gouvernement ne donne point de pain au château; et les soldats, nos chers gardes, ont une allure qui ne nous annonce rien de bon. Le second jour, un peu de pain; mais la troupe n'en conserve pas moins une attitude peu rassurante. M. Leroy lui-même a été poussé deux fois de suite par un soldat; et je puis dire que j'ai admiré sa patience et sa soumission en cette circonstance critique. On craignait un massacre au château. M. Leroy retourne avec une escorte d'Algériens à la maison d'Abd-el-Kader, pour voir M. le gérant, s'entretenir avec lui et chercher les moyens à prendre pour nous sauver du danger. Il n'y en avait pas d'autre que de nous rappeler chez Abd-el-Kader; et c'est ce que fait notre bon père: il nous écrit un billet dans lequel il nous ordonne de revenir chez l'émir. Une escorte d'Algériens vient nous chercher; nous nous mettons en devoir d'obéir, et nous descendons dans le fossé du château. Là on nous demande notre passe-port. Aucune per-

sonne ne pouvait sortir sans la permission du pacha. On va la chercher; mais elle n'arrive point. Nous attendons, et nous attendons encore; mais c'est en vain. Enfin un cri sinistre se fait entendre : Les Druses ! les Druses !! et tous les chrétiens de rentrer dans le château, comme les abeilles dans la ruche. Au même instant, quelques soldats turcs sortent, avec trois ou quatre fusils chacun, pour repousser les Druses. C'était une comédie; et les Druses, s'ils avaient été là, seraient entrés sans coup férir, et tous les chrétiens, qui se trouvaient en grand nombre dans la forteresse, auraient été égorgés comme à Deir-el-Gamar, etc. Cependant l'incendie continuait toujours, et il était de nature à faire craindre pour le quartier turc. Les Curdes de Salhaïer, village, ou plutôt ville située tout près de Damas, sont appelés pour l'éteindre. Pendant ce temps, on répand le bruit en ville que les chrétiens ont tué quelques Turcs. Peut-être était-ce un faux bruit, répandu à dessein, pour irriter davantage le fanatisme. Peut-être aussi quelque chrétien, se trouvant caché dans quelque cave ou dans quelque puits, aurait-il cru pouvoir sauver sa vie au prix de celle de son ennemi, ce qui pourtant me paraîtrait presque extraordinaire,

vu le peu de courage de ces pauvres gens. Quoi qu'il en soit, le cheik Abd-Allah, apprenant cette nouvelle, se rend à la mosquée et excite les Turcs au massacre des Noçarats. « Comment, dit-il, ces chiens de chrétiens, que vous avez épargnés dans le massacre, vont maintenant vous assassiner ! Allons, vrais enfants du Prophète, jusqu'à quand souffrirez-vous de telles horreurs dans la ville sainte ? » Et aussitôt tous se précipitent sur les chrétiens qui s'étaient cachés en grand nombre dans les caves et dans les puits. Et il se fait un grand massacre. Beaucoup meurent martyrs ; mais aussi, hélas ! plusieurs ont le malheur de renier leur foi pour conserver une misérable vie qu'on leur enlève un instant après. Au milieu de toutes ces horreurs, Abd-el-Kader continuait toujours sa mission de sauvetage. Ses gens parcouraient sans cesse la ville, allant tantôt au quartier chrétien, chercher une famille cachée dans une cave, ou bien retirer des puits de pauvres malheureux qui avaient passé cinq à six jours dans l'eau jusqu'à la poitrine ; tantôt c'était au quartier turc pour chercher des femmes, des enfants, qui s'étaient cachés chez de braves musulmans, ou bien avaient été enlevés, soit de vive force, soit par séduction. Et ces derniers

étaient nombreux. Les Juifs eux-mêmes ont voulu faire provision de sang pour leurs azymes, et renouveler leur supplice de prédilection, le crucifiement. Et ensuite, après l'incendie qui a duré toute la semaine et davantage, on les voyait arracher les pierres de marbre des pavés et des bassins d'eau, déterrer les clous et les morceaux de fer que le feu n'avait pu consumer. Ils voulaient, sans doute, avec le prix de ces objets remplir le vide que le pacha avait fait à leurs bourses pour les épargner dans le massacre, car il avait fallu bien payer les troupes et les canons que le mouchir avait envoyés dans leur quartier, pour empêcher les révolutionnaires d'y pénétrer. Cependant le pacha, ayant appris que nous voulions sortir du château, nous offre une chambre dans son sérail. Voulait-il réellement nous mettre à l'abri du danger qui nous menaçait à la forteresse, pour se justifier devant les puissances européennes, ou bien voulait-il nous avoir entièrement sous la main ? nous n'en savons rien ; mais nous étions déjà bien assez dans ses griffes à la citadelle ; aussi M. Leroy ne jugea pas à propos de nous y enfoncer davantage. En conséquence, M. Najean répondit au pacha que nous remercions beaucoup Son Excellence de ses attentions

bienveillantes ; mais que nous étions bien à la forteresse et que notre intention était d'y rester pour le moment. Cependant il y a des alertes à chaque instant : un homme qui rêve la nuit réveille son voisin en sursaut ; et celui-ci, par ses cris, répand l'épouvante dans tout le château. Chez Abd-el-Kader même, un coup de fusil tiré par mégarde consterne toute la maison. Mais si ces frayeurs étaient vaines, il y en avait aussi qui étaient fondées. Un jour les révolutionnaires devaient attaquer la maison d'Abd-el-Kader. A cette nouvelle, l'émir ordonne à ses gens d'aller aux quatre coins de la ville, et d'y mettre le feu, sitôt que l'attaque commencera chez lui. Ce fut alors que, voyant les Turcs prêts à s'élever contre lui, il s'écria : « Il n'y a plus de Damas ! il n'y a plus de Damas ! ! » On n'est pas plus en sûreté au château ; aussi M. Leroy donne de nouveau ordre de se rendre chez Abd-el-Kader ; mais, cette fois, il ne demandait que les Sœurs et un ou deux de nos frères. Les autres devaient rester à la citadelle pour les distributions de vivres, de vêtements, de tentes, et procurer aux chrétiens les consolations et les encouragements dont ils avaient si grand besoin. Quel spectacle de voir dix à douze mille personnes entassées pèle-mêle dans le château, la

plupart n'ayant pas de tentes pour se préserver des ardeurs du soleil ! Mais c'est surtout à la vue des blessés qu'on se sentait le cœur déchiré de douleur. Là c'est un vieillard ayant le crâne entr'ouvert de plusieurs coups de hache ; ici c'est un jeune homme qui a les entrailles déchirées d'un coup de carabine. Celui-ci a le cou à moitié tranché d'un coup de hache ; celui-là a les bras à demi-coupés et cassés. Un autre réunit en lui seul toutes ces blessures et toutes ces douleurs, et fait entendre des gémissements qui déchirent tous les cœurs. Je me trompe, le soldat turc passe et repasse sans éprouver le moindre sentiment de pitié pour ce malheureux ! A peine jette-t-il un regard vers lui ; et lorsqu'il daigne abaisser les yeux sur sa victime , un sourire satanique trahit les sentiments de son âme !

Cependant on tient un grand méylès (conseil). Là on délibère, sans doute sur le sort des chrétiens. Nous attendons avec anxiété le résultat de cette délibération ; mais on n'en finit point. Nous attendons jusqu'au soir ; et point de nouvelles à ce sujet. Enfin les grands commencent à venir nous visiter. Raïes-Pacha lui-même, le premier employé après le mouchir, vient nous rendre visite. Tous nous prient de rassurer les chrétiens

et nous assurent qu'il n'y a rien à craindre. Le colonel du château qui, d'ailleurs, s'était déjà bien montré à notre égard, vient nous voir deux ou trois fois par jour. C'était réellement un brave homme. Il se plaisait à converser avec nous et à nous communiquer ses sentiments. Dans l'un de ces entretiens familiers, il nous disait un jour : « Vous êtes nos prisonniers maintenant; mais, plus tard, nous pourrions bien avoir besoin de vous. » Malgré toutes les courtoisies des pachas, les chrétiens auraient bien voulu voir finir une situation si triste et si pénible. Exposés tout le jour à un soleil brûlant, ou entassés les uns sur les autres sous les tentes, nourris de mauvais pain arabe mal pétri, mal cuit, avec des pommes et des keïar achetés en grande partie avec l'argent de la France : tel était leur état dans la forteresse. Aussi tout le monde voulait partir; mais la difficulté était d'avoir une escorte. La Sœur Gélas, supérieure de Beyrouth, et M. Amaya avaient offert 50,000 piastres aux Druses, pour venir prendre et conduire à Beyrouth les Sœurs et les missionnaires seulement; mais les Druses n'avaient pas voulu accepter. Notre bon père Leroy, de son côté, s'adressait tantôt au pacha, tantôt à Abd-el-Kader, afin d'avoir des soldats pour nous

conduire à Beyrouth. Mais le nouveau pacha ne voulait point nous laisser partir. Il fallait attendre que les affaires fussent rétablies. En partant, nous allions effrayer tous les chrétiens, etc. M. Leroy connaissait trop la sincérité des promesses turques, pour s'y laisser prendre. M. le consul lui-même semblait partager les sentiments du pacha. Mais saint Vincent l'a emporté; et le jour de sa fête, que nous avons célébrée sans messe, ni vêpres, il nous a fait trouver une escorte pour le lendemain. Nous lui en avons témoigné notre reconnaissance. Mais comment partir tous, et laisser les Latins sans prêtre? Car tous les PP. de Terre sainte, au nombre de six, et deux frères, ont été massacrés. Alors M. Najean s'offre pour rester au milieu de ces infortunés, afin de les assister encore dans toutes leurs nécessités spirituelles et corporelles. M. Leroy le lui permet, ainsi qu'à notre cher frère Michel; ils vont encore demeurer vingt jours au château, et ils ne partiront que lorsqu'il ne restera plus un seul *Latin* à Damas.

Pour nous, nous nous mettons en marche le 20 au matin, et nous sortons de la ville au milieu d'une populace qui nous regarde en frémissant, et nous salue en nous disant : « Allez-

vous-en sans retour.» Heureusement deux haies de soldats algériens, armés de fusils et de baïonnettes, marchent à nos côtés, et contiennent la multitude, sinon dans le devoir, du moins à une petite distance de nos personnes. Un chef ouvre la marche et un autre la ferme. C'est ainsi que nous sortons d'une ville que le Seigneur avait comblée de tant de bienfaits. Les malades et les infirmes guéris nous témoignent leur reconnaissance en nous accablant d'injures et de malédictions, prêts à nous déchirer et à nous mettre en pièces, s'il leur avait été possible. Voilà les sentiments qu'inspire le coran! Cependant, il faut être juste, une vieille femme qui avait été soignée au dispensaire a versé des larmes, en voyant nos Sœurs sortir de cette ville ingrate. C'était bien là le lieu de lui demander, comme notre Sauveur au lépreux : Et les neuf autres, ou plutôt les mille autres, où sont-ils ? n'ont-ils pas été guéris ? Il n'y a donc que cette pauvre vieille étrangère qui rende gloire à la religion du Christ ! Et que ne pouvions-nous ajouter avec Notre-Seigneur : *Surge, vade, quia fides tua te salvam fecit*. Déjà nous avons secoué, selon l'expression de l'Évangile, la poussière de nos pieds, et nous nous dirigeons vers les monta-

gues. Un profond sentiment de tristesse s'était emparé de nos cœurs ; et, gravissant les monts de l'Anti-Liban, nous nous détournions et nous jetions un dernier regard sur la pauvre ville de Damas. Et malgré notre indignité, nous nous sentions portés à lui appliquer ces paroles du Sauveur : *Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi! Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* Si tu avais voulu connaître, oui toi-même, malgré toutes tes infidélités, si tu avais voulu connaître, même en ce jour, ce que le Seigneur t'accorde encore dans sa miséricorde, si tu avais voulu connaître les trésors de grâce qui t'étaient réservés ! mais non, tous ces biens sont cachés à tes yeux. Aussi, ils vont venir les jours où tes ennemis t'enviromment, t'assiègeront, et te presseront de toutes parts. Et plaise à Dieu que le reste de la prophétie du Sauveur sur Jérusalem, ne s'accomplisse pas en toi ! Bientôt Damas disparaît à nos yeux, et nous marchons sous un soleil brûlant, tandis que le vent nous lance la poussière et le sable dans les yeux. Malheureusement tout le monde n'était pas bon cavalier. Quelques-unes de nos Sœurs, peu accoutumées à voyager à dos de mulet, sont parfois renversées ; mais leurs bons

anges sont là pour les recevoir et les préserver de tout mal. Cependant les quelques bouchées de pain que nous avons mangées le matin avec un ou deux fruits du pays, ne pouvaient plus nous soutenir. On nous dit que nous trouverons de l'eau plus loin. Là nous pourrions nous reposer un instant et prendre une petite réfection. Mais nous ne rencontrons point la source annoncée. Il faut marcher jusqu'à Dimas, village éloigné de six lieues de Damas. Nous en sommes encore à plus de deux heures, et M. Dubourdieu ne peut plus se tenir sur son mulet. Ce vénérable confrère, atteint de graves infirmités, avait été obligé de se servir d'un de nos frères pour revêtir ses habits lors de l'incendie et de notre sortie de notre maison. Alors, il lui avait fallu toute son énergie et tout son courage pour arriver jusqu'à la maison d'Abd-el-Kader ; et depuis il avait passé dix jours, enfermé dans une petite chambre avec M. Leroy et notre cher frère Péri, nourri à l'arabe, et épuisé d'ailleurs par une souffrance continuelle. On comprend qu'en cet état une marche de six heures de cheval devait être très-pénible. Aussi n'en pouvait-il plus. A cheval, il enlaurait le martyr ; à pied, les forces lui manquaient. Cependant nous montons, nous descendons, nous

marchons en nous donnant le bras. Enfin nous arrivons à Dimas, où les deux petites familles de saint Vincent, assises sous un hangar et se reposant des fatigues du voyage. Bientôt on se met à table : on boit quelques tasses d'eau tiède, et on mange quelques bouchées de pain avec des fruits. Après avoir reposé et nourri le corps, nous tâchons de nourrir un peu l'âme : l'un dit son chapelet, l'autre son bréviaire ; et nous bénissons le Seigneur de la sollicitude paternelle dont il nous entoure. Le soir, souper copieux : un potage de riz et des œufs ont été préparés par la Sœur cuisinière, et chacun se presse autour de la table. Cependant la nuit s'approche, et nous voudrions dormir un peu pour partir de grand matin. Nous entrons dans nos appartements. Mais à peine y sommes-nous, que les soldats du pacha de Damas frappent à la porte. Le mouchir se rendait à Constantinople pour être soi-disant jugé. Le chef druse qui nous conduit répond que l'hôtel est occupé par des consuls, qu'il n'y a pas de place. Les soldats insistent, le Druse répond toujours qu'il n'y a pas de place. Les soldats se fâchent et veulent enfoncer la porte. Notre chef les en empêche ; on se dispute, on se chamaille : « Comment ! les chrétiens

coucheront dedans, et le mouchir couchera dehors ! » — « Il n'est pas content, disions-nous, de nous avoir pillés et brûlés à Damas ; il va encore nous chasser d'ici, et nous envoyer coucher dehors ! » Enfin le Druse leur dit : « Ce sont des filles qui sont ici, et elles ne sortiront pas. » Ce dernier mot produisit son effet, et les soldats du pacha allèrent chercher place ailleurs. Mais ils ne tardent pas à revenir. Ils s'en vont, ils reviennent, et toujours nouvelles disputes, nouveaux débats. Enfin, ils nous laissent tranquilles, et ceux qui peuvent dormir prennent un peu de repos. M. Dubourdieu ne ferme pas l'œil. Aussi le lendemain, quand il est question de partir, il déclare que, ne pouvant ni marcher ni monter à cheval, il va rester à Dimas, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de lui envoyer du soulagement. Cette résolution contraria beaucoup le bon M. Leroy, qui ne désirait rien tant que de voir tous ses enfants rendus sains et saufs à Beyrouth. On veut faire une espèce de lit sur le dos de la monture ; mais on ne trouve pas de quoi le faire. Il faut se résigner à demeurer au milieu des Turcs. M. Leroy me dit alors de rester avec M. Dubourdieu. « Vous ne savez pas, ajouta-t-il, quand vous pourrez vous en venir, vous ferez comme vous pourrez ; pro-

curez à ce pauvre confrère tous les secours possibles ; ne craignez pas de faire des dépenses pour cette fin. » Et aussitôt il part, bien peiné de se voir dans la cruelle nécessité de nous laisser ainsi en arrière. Arrivé à Beyrouth, il comptait écrire à M. Najean de nous envoyer de Damas un *tartarouan*, espèce de chaise à porteurs. Mais la Providence en décida autrement. Déjà la caravane était en marche, et trois de nos Sœurs manquaient de montures ; on en trouve deux qui partent aussitôt avec deux cavalières. Reste la troisième Sœur qui enfin trouve aussi une monture, mais elle reste seule. Comment rejoindre ses compagnes ? Comment partir seule au milieu des Druses et des gens du pacha qui suivent la caravane ? Vous ne pouvez pas partir, lui dis-je, restez avec nous. Au même instant, la maîtresse de la maison où nous avions couché, nous déclare qu'elle ne nous souffrira pas plus longtemps dans son hôtel. Nous lui donnerions gros d'or comme sa maison, elle ne nous le permettrait pas. « Vous êtes chrétiens, dit-elle, et si les Druses apprenent que vous êtes ici, ils vont venir vous égorger. Vous ne demeurerez pas ici. » J'annonce cette nouvelle à M. Dubourdieu. « Eh bien, dit-il, nous allons partir. » Il monte à cheval, mais toujours

avec une peine et des douleurs incroyables. Notre marche est aussi lente et aussi pénible que la veille ; nous descendons de cheval, nous remontons et descendons encore. Aussi la caravane est-elle bien loin devant nous. Cependant nous arrivons à un passage dangereux, même en temps de paix, à cause des brigands qui s'y trouvent. C'est le Ouadi-el-Qarne, ou vallée de la Corne, ainsi nommée à cause de sa forme. Ce passage, situé entre des montagnes escarpées, est tellement étroit que cent hommes seulement peuvent y arrêter une armée. Pour passer cette corne, il faut deux heures de marche. Arrivés à l'extrémité de ce défilé, nous trouvons les Druses, nos guides, qui nous attendaient. M. Leroy, ayant appris que nous suivions la caravane, leur avait dit de rester en arrière pour nous garder. M. Dubourdieu marchait alors à pied, ainsi que votre serviteur. Les Druses s'approchent de nous, et nous commandent de monter à cheval afin de marcher plus vite. Je leur réponds que, mon confrère étant vieux et infirme, nous ne pouvions pas marcher vite. Ils insistent, même réponse ; et j'ajoute : « Si vous voulez nous attendre, nous serons contents ; si vous voulez marcher en avant, nous serons contents également. » — « Il faut qu'il monte et qu'il

marche ; car si nous vous laissons, les brigands vont venir vous égorger. » Le ciel inspire une réponse à M. Dubourdieu : « Répondez-leur, me dit-il, que : *nous ne craignons pas la mort* ; et je leur répète en arabe : *Ma nekâf el maut*, nous ne craignons pas la mort ; et celui qui ne craint pas la mort, ne craint rien. » En entendant cette réponse, ils paraissent un peu étonnés ; ils n'étaient pas accoutumés à s'entendre parler de la sorte. Puis revenant à la charge : « Il faut que vous marchiez ; et si vous ne marchez pas, nous allons vous égorger nous-mêmes. — Encore une fois, nous ne craignons pas la mort ; mais nous ne pouvons pas marcher plus vite : mon confrère est vieux et infirme , il ne peut presser le pas davantage. » Enfin, voyant que nous n'en finissions point, je dis à M. Dubourdieu : « Si vous pouviez encore essayer de grimper sur votre âne, peut-être ce serait plus prudent. »

Ce vénérable confrère se rend aussitôt à mon désir. Mais à peine était-il monté que les Druses aiguillonnent l'âne qui, bien qu'il ne fût pas de nature à prendre le mors aux dents, presse un peu plus ses pas que de coutume. Notre confrère souffre beaucoup du mouvement de la monture. Alors je dis aux Druses : « Ne pressez pas si fort :

ce bon vieillard est infirme, et vous voyez que le mouvement lui cause de grandes douleurs. » Ils semblent devenir un peu plus humains, ou plutôt moins barbares. Mais un kôrge, ou bissac, que votre serviteur avait sous lui, a attiré les regards de nos gardes. Ils marchent derrière nous, le fusil en arrêt. Ils se regardent, se parlent entre eux. Je suis assis sur le mulet, et j'examine tout ce qui se passe. Leur physionomie n'a rien qui rassure. L'un d'eux, qui me suit de près, porte la ruse, la cruauté et la barbarie empreinte sur le visage. Alors pour lui montrer que nous n'avions pas peur, j'adressai la parole à l'un d'eux qui montait un beau cheval. « Si j'avais ta monture, lui dis-je, je ne serais pas longtemps à me rendre à Beyrouth. — Veux-tu l'acheter? me répondit-il. » A ces mots, tous fixent les yeux sur moi. « Veux-tu me donner vingt riels (vingt pièces de cinq francs à peu près), je vais te le donner? — Comment veux-tu que je te donne vingt riels, moi qui n'en ai pas un seul. Je n'ai pas un para, et tu veux que je te donne vingt riels? » Aussitôt tous passent devant nous, et nous laissent dans la vallée. Avaient-ils réellement l'intention de nous tuer, lorsqu'ils nous menaçaient de la mort? Je n'en sais rien. Peut-être était-ce pour nous

faire peur et nous obliger à marcher plus vite. Mais je crois pouvoir dire, sans jugement téméraire, que, lors même qu'ils n'auraient pas eu mauvaise intention tout d'abord, l'occasion, c'est-à-dire la vue de mon sac, en cette circonstance, pouvait très-bien faire le larron. Plus loin nous rencontrons une troupe de je ne sais quelles gens qui nous dévorent des yeux, et nous menacent en disant de prendre garde à nous. Mais notre escorte est encore en vue. On se contente de nous injurier. A quelques pas de là, nous en trouvons une autre compagnie. Ils nous bénissent et nous complimentent à la façon des premiers. Une voix crie : « Ce sont des Anglais, » sous-entendu, laissez-les passer. Nous ne nous empressons pas de la démentir et nous passons comme tels. Si nous avions été reconnus comme *Français*, nous aurions pu être massacrés ; mais comme Anglais nous pouvions passer librement. La raison en est bien simple, comme nous disait le consul anglais, lorsqu'il vint nous voir au château. Les Anglais ont toujours eu du penchant et de l'affection pour les Druses. Et ceux-ci leur témoignent leur reconnaissance en les laissant circuler librement dans la montagne, et en épargnant leurs personnes et leurs maisons au milieu

du massacre et de l'incendie. Mais les Druses ne sont pas les seuls qui nous inquiètent dans notre marche. Le kâiquier du pacha et les soldats, sans rien nous dire, ne nous inspirent pas beaucoup plus de confiance. Cet officier nous devance, reste en arrière, nous devance encore, et ses gens dévorent des yeux la Sœur qui était restée avec nous. Enfin, la route est pleine, soit de Druses, soit de Turcs armés jusqu'aux dents. Nous sommes vraiment comme de faibles brebis au milieu des loups. Mais Dieu est le maître des cœurs, et la sainte Vierge nous a sauvés, parce que nous avons une fille de saint Vincent avec nous. Elle n'a pas voulu qu'elle tombât entre les mains de ces monstres. Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous atteignons la caravane dans la plaine de la Bényâ, à un village qu'on appelle le Magedel.

Il était trois heures du soir environ. On répète les mêmes opérations que la veille, et nous entrons dans un grand kân (cour) pour y passer la nuit. Les Druses, armés de leurs grandes lances, veillent autour de notre demeure pendant la nuit. Leurs amis des montagnes voisines viennent les visiter et leur raconter leurs exploits. Le lendemain, à une heure et demie du matin, on se

met en route. Nos chers gardes, voyant trois à quatre cents chrétiens devant eux, comme un troupeau de brebis, se mettent à bêler et à siffler sur nous, comme font les pasteurs. Alors je me dis à moi-même : Voilà bien l'accomplissement des prophéties. Nous nous sommes éloignés de vous, ô mon Dieu, et voilà que nous sommes devenus le jouet de nos ennemis ! Juste châtement de nos infidélités passées ! Aujourd'hui, nous allons marcher en pays chrétien ; mais toutes les routes seront assiégées par ces seuls Druses. En partant de Magedel, M. Dubourdiou voulait encore suivre de loin la caravane ; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous ferons bien de ne pas rester en arrière. Un Algérien me dit : « Entre dans la caravane, car il y a des Druses qui nous suivent de près. » Déjà l'on m'avait demandé si j'étais prêtre. C'est que la tête d'un quassis (prêtre européen) valait 6,000 piastres. Je ne jugeai pas à propos de répondre, et je continuai mon chemin, comme si je n'eusse pas entendu. Alors je dis à M. Dubourdiou de quoi il était question, ajoutant que, s'il pouvait hâter un peu le pas, nous entrerions dans le milieu de la caravane. Ce vénérable confrère recueille tout ce qu'il a de force, et nous nous mêlons avec la

foule. Mais nous sommes à peine au sommet du Liban, que nous voilà encore obligés de rester en arrière. Nous sommes en pays chrétien, il est vrai, mais nous ne rencontrons que des villages brûlés. Les routes d'ailleurs sont toutes occupées par les Druses, toujours armés de carabines, de pistolets et de kanjars. Enfin, après onze ou douze heures de marche, nous arrivons en vue de Beyrouth. M. Leroy et les Sœurs nous y attendent. Mais nous devons nous arrêter pour prendre un modeste repas. Si nous avions pu trouver un lieu sûr, M. Dubourdiou et votre serviteur y auraient passé la nuit. Mais nous étions au milieu des Druses, et ils n'avaient pas tous promis de nous conduire à Beyrouth, sains et saufs. Il faut encore marcher tantôt à pied, tantôt à cheval. Bientôt, à une heure environ de Beyrouth, nous trouvons une voiture qui vient nous prendre. Nous y montons sans nous faire prier. M. Leroy avait fait annoncer notre arrivée, et la Sœur Gélas était venue à la rencontre des missionnaires et des Sœurs.

Enfin nous sommes à Beyrouth. Nous remercions Dieu de la protection toute particulière, je pourrais dire miraculeuse, dont il n'a cessé de nous favoriser. Un *Te Deum* est chanté dans la chapelle de nos Sœurs, et saint Vincent, notre

bon Père, n'est pas oublié. Le jour de l'octave, grand'messe et vêpres solennelles. C'est ainsi que nous nous félicitons d'avoir échappé à tant de dangers. Nous étions heureux. Hélas ! nous ne savions pas que nous allions être frappés dans ce que nous avions de plus cher. Le bon M. Leroy avait sauvé ses enfants : sa mission était finie. Il est dans une prostration de forces complète. Dans la pensée que l'air de la montagne lui fera du bien, il veut aller à Raifoun. Le vendredi, 27 juillet, nous partons de bon matin pour Antoura. Le voyage le fatigue beaucoup. Cependant son état n'a rien d'alarmant. Le samedi se passe, point de changement. Nous envoyons chercher le médecin de la maison à Beyrouth. A son arrivée, le dimanche, rien ne semble grave. Cependant il reste la journée à la maison. Le soir, il craint une fièvre cérébrale, et donne au malade une potion pour la prévenir. La nuit est un peu agitée ; notre malade se tourne, se retourne, gémit. Je lui demande s'il souffre. « Non, me répond-il, je ne souffre pas. » Vers trois ou quatre heures, il paraissait assez bien. Mais bientôt la fluxion monte ; il est oppressé. Le hoquet survient, il perd l'usage de la parole. Le hoquet cesse et reprend de nouveau. Il semble n'avoir plus de connaissance.

Différentes fois, je lui présente la statuette de la sainte Vierge à baiser, mais en vain ; il ne donne aucun signe. Alors nous nous mîmes à prier la sainte Vierge de tout notre cœur. « Bonne mère, lui disions-nous, est-ce que vous laisseriez mourir ainsi celui qui a fait bénir votre nom dans tout l'Orient. Si les petits enfants vous bénissent à Antoura, à Alexandrie, à Beyrouth ; s'ils vous ont bénie à Damas, à qui le devez-vous ? N'est-ce pas à notre bon Père ? N'est-ce pas lui qui a fondé toutes ces missions pour faire connaître votre nom et celui de votre divin Fils ? Et vous le laisseriez ainsi mourir ? » Aussitôt je prends la statue de la sainte Vierge et je la lui présente de nouveau. Il la baise de tout son cœur ; et je m'empresse de lui donner la sainte absolution. Cependant le mal fait des progrès rapides. Nous nous hâtons de lui donner l'Extrême-Onction avec l'indulgence de la bonne mort ; et il s'éteint, sans le moindre effort, nous laissant dans la plus grande désolation. Et ainsi se consumma le sacrifice que nous devons offrir à Dieu. Espérons que l'intercession de ce bon père dans le ciel nous aidera à marcher dignement sur ses traces.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, etc.

DUTERTRE,
i. p. d. l. m.

*Extrait d'une lettre du Frère Michel BADIN à ses
parents.*

Damas, 24 juillet 1900.

..... Nous sommes encore en prison dans la citadelle, au milieu de plusieurs milliers de chrétiens entassés les uns sur les autres dans un petit espace de 150 mètres carrés. Un grand nombre sont logés à la belle étoile, car ils n'ont rien pour s'abriter. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de leur misère ; et malheureusement nous ne pouvons guère la soulager, vu que nous sommes obligés nous-mêmes d'attendre ce que la Providence veut bien nous envoyer. Bien souvent l'heure du repas est arrivée sans que nous sachions ce que nous mangerons. Quant aux habits, nous n'avons que ce que nous portons, et depuis trois semaines je n'ai pu changer de linge. Nous ne pouvons donc aider nos compagnons de souffrance qu'en les encourageant à supporter les leurs avec résignation.

Puissent ces pauvres gens profiter de cette occasion de mérite, puissé-je moi-même ne pas la négliger ! Je vous assure qu'on est bien heureux de dépendre entièrement de la divine Providence, et d'être obligé d'élever les yeux vers elle pour attendre son secours. C'est le moyen pour moi d'être un véritable enfant de saint Vincent ; aussi je le prie de m'accorder un peu de cette confiance qui ne s'est jamais démentie en lui. Je lui ai demandé cela, surtout ces jours-ci où nous célébrons l'octave de sa fête, comme nous avons célébré le jour même, sans messe et sans aucun exercice de communauté ; et voilà déjà dix-huit grands jours que nous en sommes là. Puisse le bon Dieu accepter ce sacrifice que je lui offre par les mains de notre bienheureux Père ! La fête de saint Vincent nous a procuré cependant l'occasion de nous réjouir, en voyant la délivrance de nos deux communautés de Damas ; mais la séparation pour nous a été plus pénible qu'en toute autre circonstance, car quand nous étions tous ensemble, nous nous consolions mutuellement dans notre prison. Nous ne sommes plus restés que deux, M. Najeau et moi, et notre occupation est de distribuer aux pauvres gens qui nous entourent les aumônes journalières qui

nous viennent du consulat français. Ces aumônes consistent en vivres, pain, fromage, pommes et concombres. Voilà toute la nourriture, et encore s'il y en avait assez ! mais tout est en petite quantité pour tant de monde. Il faut en dire autant de la toile, de l'indienne, des souliers qu'on envoie ici ; les habits s'usent vite lorsqu'ils sont obligés de servir de couverture et de matelas, sans qu'on les quitte jamais. Si cela dure encore quelques jours, je vais être obligé de m'habiller à l'arabe. C'est bien maintenant que nous pouvons dire que nous accomplissons le précepte de Notre-Seigneur à ses Apôtres : « Ne portez ni bâton, ni besace, ni deux habits. »

28 juillet. Nous sommes toujours en cage, et si nous voulons sortir, nous sommes obligés de nous faire accompagner par des soldats qui nous escortent comme des criminels qu'on mène au supplice. Mais ces gardes ne peuvent nous soustraire aux huées et aux insultes du peuple. Il y a quelques jours, je fus encore obligé de sortir. Pendant que je traversais le marché turc, trois grands gaillards s'arrêtèrent devant moi en disant : « Comment, il ne s'est donc trouvé personne pour abattre cette tête ? » Je baissai les yeux, et je filai bien doux, trop heureux d'em-

porter ce compliment et d'avoir une petite ressemblance avec Notre-Seigneur, qui fut traîné ignominieusement au milieu des malédictions, quoiqu'il fût innocent. Quel bonheur, si j'avais pu, en versant mon sang, expier mes péchés ! Mais je me reconnais indigne d'une telle grâce, et je commence à perdre espoir, bien que nous ne soyons pas encore tout à fait hors de danger. Maintenant, tout est tranquille, il est vrai, car deux nouveaux pachas sont arrivés avec quatre mille soldats. Les musulmans et les Druses commencent à trembler, dans l'attente de ce qui peut leur arriver. Cependant je ne sais si leur peur durera, car il n'y a pas beaucoup à se fier à ces soldats turcs. On dit en arabe « *li sar sar*, » ce qui répond au vieux proverbe de notre pays : « C'est la foire de charabara, qui a le mal le gardera. » Les pauvres chrétiens s'en vont maintenant où ils peuvent. Plusieurs caravanes sont déjà parties pour Beyrouth, Alexandrie et Constantinople. Un millier de personnes se préparent encore à se mettre en route. Je ne sais si je serai du nombre, ni quelle sera ma destination. Réjouissez-vous toujours avec moi de ce que le bon Dieu veut bien m'éprouver, et priez avec moi pour m'obtenir la force de lui être fidèle jusqu'au

dernier soupir de ma vie. Veuillez bien excuser mon griffonnage, car je n'ai point de table, et j'ai été obligé de reprendre ma lettre une dizaine de fois, vu que nous n'avions qu'une plume pour tout le monde.

Croyez-moi toujours, dans les SS. cœurs de Jésus et de Marie,

Votre tout dévoué fils,

Fr. Michel BARDIN,
i. f. d. l. m.

*Lettre du même à M. ÉTIENNE, supérieur
général.*

Alexandrie d'Égypte, 19 août 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Le dernier de vos enfants, demeuré à Damas avec M. Najean après le départ des membres de nos deux familles, vient enfin d'arriver à Alexandrie. C'est hier qu'après avoir passé quarante grands jours de tribulation, j'ai pu enfin me retrouver dans une de nos maisons. Parti de Damas avec M. Najean, quatre semaines après la colonie, nous avons été reçus à Beyrouth avec les plus vives démonstrations de joie. M. Najean est resté dans cette ville : quant à moi j'ai été envoyé directement à Alexandrie. Avant notre départ de Damas nous avons encore eu bien des

épreuves à endurer. C'est le beau jour de la Saint-Vincent que j'eus la douleur de voir partir notre bon M. Leroy, sans avoir eu la consolation de pouvoir l'embrasser. Depuis, nous avons passé le reste du temps que nous sommes demeurés dans la citadelle, à exercer toutes sortes d'œuvres de charité au milieu des pauvres chrétiens réfugiés. Le digne M. Najean m'encourageait par son exemple, car il se dévouait pour ces malheureux jusqu'à s'oublier lui-même, ne faisant attention ni à la fatigue ni à la faim qu'il endurait. Je dois vous le dire, mon très-honoré Père, parce que j'ai été le seul témoin de ce qu'il a fait et souffert, et que je suis bien persuadé que son humilité le tiendrait caché.

J'ai tâché de suivre son exemple, autant que j'ai pu ; et l'occasion a été belle pour moi d'exercer toutes les œuvres d'un frère coadjuteur de la Mission. J'étais très-heureux de pouvoir remplacer vos chères Filles de la charité, tant à l'égard des blessés que j'ai aidé à panser et à qui j'allais porter à manger, qu'à l'égard des malades que j'allais visiter sous les tentes, pendant la journée et bien souvent la nuit. C'était surtout pendant la nuit, en effet, que M. Najean et moi nous faisions ces visites, parce que nous avions alors

moins d'occupations et que nous pouvions circuler plus librement; car pendant le jour il était impossible de le faire, à cause de la foule qui nous pressait de toutes parts. Pendant la nuit il nous était plus facile aussi de reconnaître les plus nécessaires; nous leur donnions alors un billet pour venir le lendemain recevoir quelque aumône, qui consistait en argent, en vivres, ou en vêtements : ces pauvres gens étaient moitié nus. Oh ! mon très-honoré Père, c'était un grand bonheur pour moi quand je pouvais aller chez les malades leur porter quelques petites choses dérobées à notre frugal dîner; cela n'arrivait pas tous les jours, car comme nous ne vivions que de ce que l'on nous envoyait de côté et d'autre; un jour nous avions, et un autre il ne venait rien.

Pendant les trente-six jours que nous sommes restés à la citadelle, nous avons pu expérimenter la vérité des paroles de notre bienheureux Père, qui nous répète si souvent que le plus grand bonheur sur la terre consiste à dépendre entièrement de la divine Providence; aussi j'ai la confiance que saint Vincent aura porté sur nous des regards de complaisance. Je me crois redevable à sa protection et à vos bonnes prières d'avoir triomphé des écueils auxquels était exposée ma

faible vertu en traitant continuellement avec toutes sortes de personnes. Je parle des dangers de l'âme, car pour ceux qui auraient pu menacer la vie du corps je ne craignais rien. Au contraire je m'estimais heureux d'être exposé à subir le sort des Pères de Terre sainte, que j'ai moi-même enterrés douze jours après leur mort. J'ai obtenu la permission d'aller enterrer, ou plutôt cacher leurs corps, afin de les soustraire, soit aux chiens qui déjà les avaient à moitié dévorés, soit aux insultes de leurs féroces bourreaux. J'ai donc pris quelques hommes avec moi, et une quinzaine de soldats nous ont accompagnés. Nous avons d'abord trouvé un Père à la porte, puis un autre sur l'escalier, deux autres étaient presque entièrement cachés sous les décombres, un quatrième se trouvait à une cinquantaine de pas de la maison. Il avait essayé de s'enfuir par-dessus les terrasses, mais il avait été atteint et massacré à coups de hache, après avoir été pressé d'apostasier à plusieurs reprises. Il y avait à côté de lui un autre Père qui avait été égorgé. Nous avons levé ces saints corps comme nous avons pu, car ils étaient déjà en putréfaction et s'en allaient en morceaux dès qu'on voulait les remuer. Nous les avons jetés dans un puits que nous avons bouché en-

suite ; c'est tout ce que la prudence nous a permis de faire en cette circonstance. Maintenant, mon très-honoré Père, je crois que j'aurais grand besoin de me retremper un peu à la maison mère, pour donner quelque repos tant au corps qu'à l'esprit ; car j'ai encore nuit et jour devant les yeux les horreurs que j'ai vu commettre. Je m'en remets à votre paternelle bonté pour faire de moi ce qu'il vous plaira. Ce pays ne me déplaît pas, au contraire j'y suis très-content ; d'un autre côté j'aurais aussi du scrupule de demander à faire un voyage en France ; car il n'y a encore que cinq ans que je suis en cette province. Je vous expose ces raisons afin que vous décidiez ce que vous jugerez à propos ; que ma santé aille bien ou mal ; je ne bougerai pas avant d'avoir reçu votre réponse.

Veillez agréer l'hommage de mon profond respect, et me croire, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre tout dévoué fils,

frère Michel BADIN,

i. f. d. l. m.

*Lettre de la Sœur GÉLAS, à la Sœur MONCELLET,
supérieure générale, à Paris.*

Beyrouth, 2 août 1860.

Le bon Maître continue à frapper la pauvre Syrie : les massacres ne sont plus aussi fréquents ni aussi nombreux, mais la crainte, l'agitation continuent. Pour nous, ma très-honorée Mère, une grande épreuve vient d'être ménagée aux deux familles de saint Vincent. Le bon, l'excellent M. Leroy, notre second père sur cette terre étrangère, qui faisait notre soutien, notre consolation, vient de nous être ravi ! il n'a échappé au fer meurtrier des Turcs, que pour arracher les deux familles de Damas, et les conduire à Beyrouth ; de là, il est allé recevoir la récompense de ses longs travaux et des dernières angoisses qu'il a éprouvées dans cette terrible catastrophe qui lui a donné le coup de la mort. A son arrivée à Beyrouth, nous fûmes frappées de l'état d'affaissement que nous remarquâmes

en lui ; mais, après de si rudes épreuves, il n'était pas étonnant que la nature s'en ressentit.

Nous pensâmes tous d'abord que l'air de la montagne le remettrait, et chacun applaudissait à son désir de partir pour Antoura. Hélas ! nous ne devions plus le revoir : trois jours après, il était dans l'éternité. Impossible de vous peindre notre douleur, nous comprenons mieux que personne ce que nous avons perdu. Ses nombreux amis de la Syrie le comprennent avec nous. Ils disent hautement que la mort de M. Leroy est un nouveau châtement infligé à leur pays ; ils ont bien raison.

Que l'année 1860 est riche en croix de tout genre pour la pauvre Syrie, surtout pour les enfants de saint Vincent ! Que l'adorable volonté de Dieu s'accomplisse en nous et sur nous !

Nous attendons d'un moment à l'autre l'arrivée des troupes françaises qui doivent débarquer à Beyrouth, ce qui rend notre position bien critique.

Messieurs les Turcs de Beyrouth sont furieux, et promettent d'empêcher le débarquement. Ils menacent de faire payer cher cet acte contre lequel ils protestent. Depuis deux jours nous ne dormons pas tranquilles, nous attendons quelque

nouvel éclat de leur fanatisme. Quelle vie que la nôtre ! que l'acquiescement au bon plaisir de Dieu est nécessaire, pour tirer profit de tous les contre-temps qui nous arrivent !

J'ai reçu il y a deux jours la visite du colonel du génie, qui est venu me demander si nous pouvions nous charger des malades de l'armée française. J'ai pensé que c'était bien votre intention, nous nous sommes mises à la disposition de ces messieurs, pour transformer momentanément notre établissement en hôpital militaire. En conséquence, après nous être concertées avec MM. Amaya, Depeyre, et Bel d'Alexandrie, qui se trouve ici, je fais partir aujourd'hui nos orphelins et nos grandes enfants-trouvées pour aller à Alexandrie. Ma Sœur Andrieux va les y conduire. M. Depeyre nous prépare, près du collège d'Antoura, quelques appartements, pour y loger nos élèves de l'école normale, quelques pensionnaires que nous n'avons pas pu renvoyer, les parents étant trop éloignés, et nos jeunes filles de la montagne que nous avons recueillies, et que nous ne voulons pas abandonner. J'enverrai avec elles quatre ou cinq Sœurs : tout ce monde sera sous la sauvegarde de ces messieurs d'Antoura, pendant que nous nous occuperons

auprès des malades et des blessés. J'ai ainsi fait le vide dans la maison; parce que le bâtiment tout entier ne pourra pas même contenir tous ce que nous attendons de malades, et puis j'ai pensé qu'il ne serait pas convenable d'avoir nos jeunes personnes au milieu des soldats.

Quant à nos Sœurs de Damas, elles sont toutes placées en office : elles seront bien occupées. Par le prochain courrier, nous vous tiendrons au courant de ce qui nous sera arrivé, et de notre position. Je ne vous donne pas d'autres détails, ayant chargé ma Sœur Bigot de vous faire un long rapport.

Vous me dites, ma très-honorée Mère, que je dois m'entendre avec le consul pour savoir où nous devons nous embarquer : cette mesure n'a jamais été dans notre pensée, nous avons toujours cru que la Providence nous conserverait Beyrouth, pour faire bénir son nom. M. le consul n'a jamais été de cet avis, et il aurait voulu que les Sœurs de Damas ne quittassent pas leur poste; mais qu'auraient-elles pu faire, puisqu'elles étaient sans cesse menacées d'être massacrées, et qu'elles n'avaient plus de gîte.

Pour moi, ma très-honorée Mère, j'ai la confiance que nos Sœurs y reviendront, lorsque les

troupes françaises auront tiré des ennemis du nom chrétien une vengeance convenable, qui empêchera pour toujours de semblables horreurs ; et qu'après on obligera le gouvernement turc à rebâtir nos établissements de Damas, etc. Enfin, ma très-honorée Mère, espérons que des jours meilleurs luiront sur cette pauvre Syrie, qui du reste avait besoin de ce terrible coup ; mais, vous le savez, dans ces circonstances, le bon Maître exige le sacrifice des victimes innocentes avec les coupables.

Voici un petit aperçu de ce que nous avons fait depuis ma dernière lettre : distribution de pain à 3,600 et quelquefois à 3,800 personnes ; reçu quatre enfants abandonnés de différents âges, plusieurs orphelins et orphelines, cent jeunes filles dont les parents ont été massacrés. Nous ajoutons à la nourriture des vêtements ; à ces jeunes personnes on fait une mission permanente, afin qu'elles soient assistées corporellement et spirituellement.

Je vous remercie mille fois des dons que vous nous avez faits pour nos pauvres, dont le nombre va toujours croissant. Que la Providence est donc bonne !

Ne vous inquiétez pas, ma très-honorée Mère :

des mesures sont prises avec des vaisseaux, pour qu'on vienne aussitôt à notre secours au moindre mouvement. Le danger est grand dans ce moment, à cause de l'effervescence que l'entrée des troupes françaises cause chez les Turcs; mais j'ai la douce confiance que Marie nous protégera, j'en ai la certitude après la délivrance miraculeuse de nos Missionnaires et de nos Sœurs de Damas; et vous, continuez à attirer sur nous l'esprit et la protection de saint Vincent, afin que nous nous montrions ses véritables filles.

Toutes nos Sœurs veulent que je sois leur interprète auprès de vous pour vous offrir leur filial et tout affectueux respect.

Veillez agréer, ma très-honorée Mère, etc.

SŒUR GÉLAS,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. BEL, supérieur de la Mission d'Alexandrie, à M. ÉTIENNE, supérieur général.

Alexandrie d'Égypte, le 24 juin 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Je regrette vivement qu'absent d'Alexandrie, je n'aie pu profiter du dernier courrier pour vous offrir les vœux de la petite famille, à l'occasion de votre fête, dont le retour annuel procure à vos enfants de si pures jouissances. L'expression de nos souhaits, bien qu'arrivée un peu tard, sera, j'ose l'espérer, favorablement accueillie de la part d'un père vénéré, qui connaît le filial dévouement des membres de la Maison d'Alexandrie. Cette respectueuse affection nous a fait dernièrement partager votre récente douleur, à l'occasion de la maladie du vénérable

M. Poussou et de la mort de la digne Sœur Devos. Nous n'avons pas manqué de demander au Ciel d'être votre consolateur au sein de ces épreuves, et aujourd'hui encore nous avons tous offert le saint sacrifice à votre intention, pour prier votre saint patron de vous obtenir les grâces qui vous sont nécessaires, et à nous celle de vous conserver bien longtemps pour le bonheur de tous vos respectueux et dévoués enfants. Demain, un congé extraordinaire que nous prendrons au jardin de campagne couronnera cette délicieuse fête de famille.

Ce qui m'a empêché de vous écrire par le dernier vapeur, c'est un voyage que je viens de faire à Port-Saïd, avec l'honorable promoteur du canal de Suez, M. Ferdinand de Lesseps. Quelques ingénieurs et cinq officiers de la marine française, M. de Chancel et M. le vice-consul de France l'accompagnaient.

M. de Lesseps était venu en Égypte pour rendre compte à Son Altesse le Vice-Roi des résultats de la première assemblée générale de MM. les actionnaires, qui s'est tenue à Paris le 15 mai, et qui a adopté des conclusions aussi honorables pour son illustre et infatigable président que favorables au percement de l'isthme. De plus on

plus confiant dans le succès de cette grande entreprise, destinée, selon toutes les probabilités, à produire de bien précieux avantages pour le commerce, la religion, la civilisation, ce monsieur, qui vient assister, les dimanches et les fêtes, à notre grand'messe, quand il habite Alexandrie, m'a exprimé de nouveau le désir d'avoir à Port-Saïd un prêtre et quelques Sœurs de la charité pour l'assistance spirituelle et corporelle des ouvriers. Devant aller bientôt visiter les travaux avec quelques personnages distingués, il m'a demandé un confrère, pour l'accompagner dans ce voyage qui devait durer une dizaine de jours, pour dire la messe aux ouvriers, administrer le baptême au premier enfant né sur les chantiers de l'isthme, examiner les plans d'une église et d'un hôpital qu'il va faire bâtir incessamment à Port-Saïd, et enfin pour examiner cet établissement naissant, où il désire appeler prochainement les enfants de saint Vincent, comme il n'a cessé de le répéter depuis qu'il s'occupe de ce grand projet, et comme il a eu l'honneur de vous le dire dans les récentes visites qu'il vous a rendues.

Bien que notre personnel d'Alexandrie soit peu nombreux depuis la fermeture du collège,

j'ai cru cependant devoir acquiescer au désir de M. de Lesseps, à qui M. Leroy m'avait recommandé de votre part de me rendre agréable, s'il réclamait les secours de notre ministère ; et, pour pouvoir me rendre mieux compte par moi-même de la fondation projetée, pour mieux connaître la position qui serait faite à nos Sœurs et aux Missionnaires, pour mieux vous renseigner à cet égard, il m'a semblé utile d'accompagner moi-même M. de Lesseps et la savante caravane qui voyageait avec lui. C'est ce voyage que je vais avoir l'honneur de vous raconter en ce moment avec les renseignements que j'ai pu recueillir.

Port-Saïd, où débouchera le futur canal du côté de la Méditerranée, est à cinquante lieues d'Alexandrie par mer, et à soixante lieues par terre. Un petit vapeur de la compagnie du canal, le *Joseph*, partant d'Alexandrie, s'y rend dans 25 ou 30 heures au plus. Ses départs ne se font pas à jours fixes : il ne fait ce trajet que quand les besoins des ouvriers ou des transports le réclament. La voie de terre est un peu plus longue, mais aussi elle est plus intéressante. On voyage alors, partie en chemin de fer, partie en barques ; on traverse les fertiles plaines du Delta. C'est à cette seconde voie que notre caravane a donné la préférence.

Je dois dire, dès le commencement de mon récit et une fois pour toutes, que je n'ai eu qu'à me louer constamment de la politesse, des égards, des attentions, de l'affabilité, des déférences délicates de mes honorables compagnons de voyage; j'étais vraiment confus de tant de bontés. Le missionnaire recevait, à tout moment, des marques d'estime et de respect de la part de ces messieurs.

Son Altesse le Vice-Roi avait mis à la disposition de son honorable ami, M. de Lesseps, ses deux plus beaux wagons qui devaient nous conduire à Sammanouth, dernière station du chemin de fer. A la sortie d'Alexandrie, la voie ferrée serpente sur une surface plane, près du lac Maréotis qui occupe un vaste espace aux environs de la ville. Avant l'expédition de Bonaparte, ce lac était remplacé par de riches villages, par des jardins magnifiques, par des terres fertiles qu'arrosaient de nombreux canaux d'eau douce : c'était à la fois comme le verger et le grenier d'Alexandrie.

Les Anglais, pour enlever cette ressource aux Français, rompirent les écluses et y introduisirent l'eau de la mer, de telle sorte qu'aujourd'hui ce n'est qu'un immense marais, qui dépose çà et là une couche de sel. Tandis que la vue de

ce vandalisme d'un nouveau genre impressionne péniblement le voyageur qui quitte Alexandrie pour courir vers le Caire, l'œil est réjoui à gauche par la verdure qui borde le canal dérivé du Nil, le canal Mahmoudich : il fut creusé en 1819, par ordre de Méhémet-Ali qui employa plusieurs années à ce gigantesque travail auquel prirent part trois cent mille fellahs. Douze mille d'entre eux périrent dans l'espace de 10 mois, victimes des miasmes pestilentiels qui s'en exhalaient. Ce canal alimente la ville d'eau douce, et ouvre au commerce intérieur de l'Égypte un grand débouché. Malgré le chemin de fer construit aux environs depuis quelques années, il est continuellement sillonné par des barques et des bateaux à vapeur qui transportent dans le port d'Alexandrie les richesses de l'Égypte.

Une des premières stations auxquelles nous nous arrêtâmes, fut Damanhour, étape célèbre où l'armée française, conduite par Desaix, fut livrée à une grande inquiétude et éprouva un vif regret voisin du murmure et de la plainte, parce que, dans sa pénible marche, elle commençait à être dévorée par une soif ardente, brûlée par le soleil, aveuglée par le vent et le sable, harcelée par les Mamelucks : situation bien critique, qui

portait Desaix à écrire à Bonaparte : « Si l'armée ne passe pas le désert avec la rapidité de l'aigle, elle périra !.. » Remplis de ces souvenirs, nous parcourions ces plaines aujourd'hui arrosées par les eaux fécondantes du Nil. Tout à coup nous eûmes la répétition d'un phénomène qui avait grandement étonné et cruellement trompé les soldats de la république. Nos regards crurent découvrir dans le lointain de beaux ruisseaux, de magnifiques nappes d'eau, des forêts de palmiers, etc. ; mais bientôt ce délicieux paysage s'évanouit à nos yeux : c'était le mirage, curieux phénomène que nous avons pu admirer à plusieurs reprises durant notre excursion. Nous voici à mi-chemin du Caire au Nil, branche de Rosette. Les Anglais viennent tout dernièrement d'y construire un superbe pont ; on n'est plus obligé de passer le fleuve en bateau à vapeur ; on ne perd plus le temps à transborder les bagages ; on se hâte de déjeuner dans un restaurant européen et on poursuit sa route vers le Caire. Nous n'irons pas jusque-là ; nous n'irons pas ce soir saluer les Pyramides : nous nous arrêtons à Tentah, où nous trouvons un embranchement sur Sammanouth.

Tentah est une ville belle, opulente, commer-

çante et bien peuplée : c'est l'entrepôt de beaucoup de marchandises qui proviennent de l'intérieur ; c'est le Beaucaire de l'Égypte par ses foires auxquelles se rendent les marchands du Caire, d'Alexandrie, de l'Arabie, de l'Inde, du Soudan, de Trieste, de France, d'Angleterre, d'Amérique. Elle possède une riche mosquée, ornée d'un magnifique dôme et d'un élégant minaret. Trois fois par an, elle est visitée par un grand concours de pèlerins arabes qui viennent vénérer le tombeau de Seyd-Ahmed-El-Bedaouy. Elle compte à peine quelques chrétiens, qui n'ont encore ni chapelle ni prêtre. Il paraît cependant que les RR. PP. Franciscains songent à y fonder prochainement une petite résidence. Son Altesse Saïd-Pacha y possède un palais splendide. On nous raconta qu'elle y fut dernièrement assiégée en quelque sorte par une multitude de femmes, et voici à quelle occasion. Le Vice-Roi avait ordonné une levée en masse de tous les jeunes gens en état de porter les armes : il avait menacé de mort quiconque se déroberait aux recherches des officiers recruteurs. Consternées de ces ordres, les mères de famille de Tentah et des villages voisins vont environner le palais de Son Altesse, s'arrachant les cheveux, vociférant, me-

naçant, injuriant de la voix et du geste le Vice-Roi, qui, avec M. de Lesseps alors avec lui, riait à gorge déployée de cette protestation, de cette émeute féminine. Le directeur de la station du chemin de fer de Tentah courut pour le même motif les plus grands dangers. Ces musulmanes furieuses voulaient l'écharper, sous le prétexte que c'était lui qui leur ravissait leurs fils qu'il transportait dans des *voitures de feu*. Heureusement il parvint à échapper à ces furies : après avoir fait un grand détour, escorté de quelques gardes, il alla se réfugier dans le palais de Son Altesse qui, par ses soldats, eut bientôt dissipé l'attroupement de ces femmes chez lesquelles l'amour maternel parlait si haut.

Durant le récit de cette histoire, nous cheminions lentement, quoique en chemin de fer, vers Sammanouth. Dans cette ville, comme à Tentah et à Dammanhour, le nombre des chrétiens est très-minime : c'est bien toujours le petit nombre des élus, comme dans presque toutes les villes de l'intérieur de l'Égypte. Ici cependant il y a un ou deux prêtres pour les Grecs unis qui font le principal commerce. Les céréales, le riz, le coton, la datte, la canne à sucre, le ver à soie, voilà les principaux articles du négoce des habi-

tants du Delta. En descendant du chemin de fer, nous enfourchons, qui des ânes, qui des mulets, montures usitées dans le pays, ordinairement sans selle, sans bride, sans étriers ; nous nous y tenons plus ou moins en équilibre. De temps en temps une chute inoffensive vient égayer la caravane et rompre la monotonie de la marche. Ce qui nous fait oublier un peu les fatigues et les inconvénients de ce moyen de transport, c'est le ravissant spectacle que nous présente la nature au milieu de ces plaines verdoyantes, de ces terres fertiles, de ces forêts de palmiers que nous traversons. Oh ! qu'ils sont beaux les bords du Nil dans le Delta ! Quelle fécondité, quel luxe de végétation, quelles richesses déployées de toutes parts ! La pensée qui venait m'attrister profondément, c'est la pensée que cette contrée, si favorisée par la nature, était habitée par une population musulmane dont la dégradation extrême s'étale en tous lieux ; je la voyais en guenilles, à demi nue, confondue avec les troupeaux de buffles qui se baignaient dans le fleuve. J'adorais les desseins de la Providence qui permet que le plus beau, le plus riche, le plus fertile pays du monde appartienne au peuple le plus malheureux, le plus dégradé, le plus

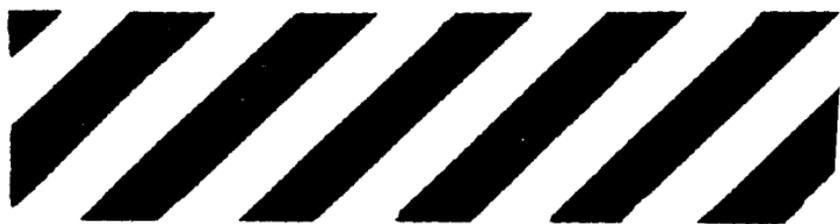
misérable. Je laissais discourir ces messieurs de la caravane sur divers sujets de science ; je faisais en moi-même ces tristes réflexions, tandis que ma modeste monture me conduisait à Mansourath, où nous arrivâmes après trois heures de marche. Mansourath ! nom qui rappelle des souvenirs à la fois si navrants et si consolants ! Mansourath, à jamais célèbre par les malheurs et les vertus héroïques de saint Louis et de ses illustres compagnons de captivité ! Oh ! avec quelle vénération je foulais cette terre témoin de tant de prodiges de valeur, de dévouement, de patience et d'héroïsme chrétien ! avec quel empressement religieux je collais mes lèvres à la pierre sur laquelle s'était reposé et avait prié le saint roi de France ! Que la prison qu'il occupait me paraissait précieuse et vénérable ! Cette prison je l'ai trouvée telle que Michaud l'a décrite dans *l'Histoire des croisades* : c'est une vieille mesure adossée à une mosquée, peu éloignée des bords du Nil, bâtie en terre cuite, formée de deux salles basses, qui étaient habitées, d'après la tradition, l'une par le royal captif, l'autre par son chapelain, et servant aujourd'hui de magasin et de décharge. Les Franciscains, établis à Mansourath depuis cinq années, espèrent que la France fera

l'acquisition de cette précieuse relique pour la transformer en chapelle, et qu'un monument religieux attestera à la postérité la captivité du héros chrétien, comme une chapelle catholique, bâtie sur les ruines de Carthage, atteste le lieu de sa mort glorieuse. Puisse ce vœu être bientôt exaucé ! La Mission de ces bons Pères n'est pas très-importante à Mansourath, où l'on compte à peine une trentaine de Latins, et quelques familles de Grecs unis. Ils n'ont qu'une petite chapelle humide, basse, extrêmement pauvre, où se rendent, les dimanches et les fêtes, cinq ou six personnes pour entendre la messe. Aucune école pour les enfants de l'un et de l'autre sexe ; aucun hôpital pour les malades. La population, dont le chiffre s'élève à 30 mille âmes, est presque toute musulmane, mais elle n'est pas fanatique ; elle respecte le prêtre catholique. Elle conserve encore un profond souvenir des croisés français ; elle parle encore du courage, de la bravoure, de la sainteté du grand roi que la tradition environne d'une brillante auréole de vertu et de magnanimité. J'aurais voulu pouvoir prolonger mon séjour dans cette ville que j'avais déjà visitée l'année dernière avec notre cher frère Claret, et où j'avais eu le bonheur d'offrir le saint

sacrifice, le jour de la fête de mon saint patron : j'aurais surtout bien désiré pouvoir y célébrer la solennité de la Fête-Dieu fixée au lendemain, mais l'invariable itinéraire du voyage ne me le permit pas. Nos barques étaient prêtes ; notre flottille, composée de six bateaux plats, mit à la voile le soir même de notre arrivée à Mansourath. On m'avait réservé une chambrette près du gouvernail où, avant de m'endormir, je pus réciter tranquillement mon bréviaire et mes autres prières, tandis que mes compagnons de voyage, à propos de l'imprudente témérité du comte d'Artois, frère de saint Louis, disputaient sur le plus ou moins de mérite des maréchaux Canrobert et Pélissier, lors du siège de Sébastopol.

Mes exercices de piété terminés, j'essayai de prendre un peu de repos : ce fut en vain ; les puces, les punaises et les rats me tinrent constamment éveillé. Un de ces derniers poussa l'audace jusqu'à me ronger la soutane que j'avais conservée sur moi durant la nuit. A défaut de sommeil, je me mis à repasser dans ma mémoire les hauts faits d'armes accomplis sur ces rivages par les soldats de la croix, qui avaient eu, dans ces parages, tant d'épreuves à supporter, peste, famine, maladie, feu grégeois, attaques incessantes

des musulmans. Au lever du soleil, après mon oraison, j'aurais bien souhaité dire la sainte messe, c'était la fête du Saint-Sacrement, mais je n'avais aucune place pour dresser un autel. Le local qui eût été convenable, se trouvait occupé par ces messieurs, qui ne se leverent que fort tard, et qui ne paraissaient pas très-empressés de me voir offrir le saint sacrifice. Il m'a fallu supporter avec patience cette privation : j'ai cherché à me dédommager un peu par la communion spirituelle et en prolongeant mes prières durant la journée. J'avais sous les yeux le même spectacle que la veille, les bords du Nil se ressemblent. Notre navigation était très-lente, parce que les eaux étaient très-basses et que le vent nous était contraire. Je saluai, en passant, Minieh, où saint Louis fut arrêté et garrotté pour être conduit à Mansourath. Vers le déclin du jour, nous arrivions à Pharescour, où les chevaliers chrétiens apprirent en frémissant la captivité de leur roi qui s'était obstiné à demeurer à l'arrière-garde, et d'où ils voulurent retourner sur leurs pas pour tenter de briser ses chaînes. Là, comme nos jambes étaient engourdies par l'immobilité forcée à laquelle nous étions condamnés dans notre étroite barque, on proposa une promenade sur



CORRI

THE PREVIOUS D

RE-FILMED TO

CORR

mine, maladie, feu grégeois, attaques incessantes



ECTION

OCUMENT IS BEING

NSURE LEGIBILITY

ECTION

... nous souffrimes par l'immobilité for-
cée à laquelle nous étions condamnés dans notre
étroite barque, on proposa une promenade sur

sacrifice, le jour de la fête de mon saint patron : j'aurais surtout bien désiré pouvoir y célébrer la solennité de la Fête-Dieu fixée au lendemain, mais l'invariable itinéraire du voyage ne me le permit pas. Nos barques étaient prêtes ; notre flottille, composée de six bateaux plats, mit à la voile le soir même de notre arrivée à Mansourath. On m'avait réservé une chambrette près du gouvernail où, avant de m'endormir, je pus réciter tranquillement mon bréviaire et mes autres prières, tandis que mes compagnons de voyage, à propos de l'imprudente témérité du comte d'Artois, frère de saint Louis, disputaient sur le plus ou moins de mérite des maréchaux Canrobert et Pélissier, lors du siège de Sébastopol.

Mes exercices de piété terminés, j'essayai de prendre un peu de repos : ce fut en vain ; les puces, les punaises et les rats me tinrent constamment éveillé. Un de ces derniers poussa l'audace jusqu'à me ronger la soutane que j'avais conservée sur moi durant la nuit. A défaut de sommeil, je me mis à repasser dans ma mémoire les hauts faits d'armes accomplis sur ces rivages par les soldats de la croix, qui avaient eu, dans ces parages, tant d'épreuves à supporter, peste, famine, maladie, feu grégeois, attaques incessantes

des musulmans. Au lever du soleil, après mon oraison, j'aurais bien souhaité dire la sainte messe, c'était la fête du Saint-Sacrement, mais je n'avais aucune place pour dresser un autel. Le local qui eût été convenable, se trouvait occupé par ces messieurs, qui ne se levèrent que fort tard, et qui ne paraissaient pas très-empressés de me voir offrir le saint sacrifice. Il m'a fallu supporter avec patience cette privation ; j'ai cherché à me dédommager un peu par la communion spirituelle et en prolongeant mes prières durant la journée. J'avais sous les yeux le même spectacle que la veille, les bords du Nil se ressemblent. Notre navigation était très-lente, parce que les eaux étaient très-basses et que le vent nous était contraire. Je saluai, en passant, Minieh, où saint Louis fut arrêté et garrotté pour être conduit à Mansourath. Vers le déclin du jour, nous arrivions à Pharescour, où les chevaliers chrétiens apprirent en frémissant la captivité de leur roi qui s'était obstiné à demeurer à l'arrière-garde, et d'où ils voulurent retourner sur leurs pas pour tenter de briser ses chaînes. Là, comme nos jambes étaient engourdies par l'immobilité forcée à laquelle nous étions condamnés dans notre étroite barque, on proposa une promenade sur

les bords du fleuve : elle se prolongea plus que nous n'avions d'abord pensé. La caravane, épuisée de fatigue et dévorée par la soif, s'arrêta et s'assit à l'ombre de quelques arbres qui avoisinaient un village arabe, près de Pharescour. Nous demandâmes du lait pour nous désaltérer. Aussitôt les fellahs de nous entourer et de nous apporter de grands bols de lait tout frais, qui circulèrent de main en main. Nous voulûmes payer ces rafraîchissements ; notre argent fut refusé par ces Arabes, chez qui l'hospitalité est si bien pratiquée. Bien plus, ils nous forcèrent à accepter gratuitement un gros mouton qu'ils transportèrent sur nos barques. J'avais souvent entendu parler de l'hospitalité musulmane ; je venais de la voir à l'œuvre : elle me faisait de plus en plus désirer que Dieu daignât la récompenser par le don de la vraie foi, à l'égard de ce malheureux peuple qui serait si bon, s'il était chrétien. Après avoir échangé avec ces fellahs des actes de politesse, après que le médecin de la caravane eut prescrit quelques remèdes à un malade d'entre eux, nous regagnâmes nos barques où nous attendait le repas du soir, suivi de la conversation que ces messieurs prolongèrent assez avant dans la soirée. Pour le missionnaire, il se retira bientôt

dans sa cabine. Le lendemain, à son réveil, il se trouva dans le port de Damiette. Je me hâtai d'aller frapper à la porte du couvent des Franciscains, où j'eus le bonheur de dire la sainte messe. Un officier de marine, qui durant notre voyage m'avait paru plus pieux que ses camarades, y assista. Le R. P. président des religieux de Terre sainte m'apprit que cette Mission datait de deux ans à peine, et que le nombre des chrétiens y est encore moins considérable qu'à Mansourath.

Dans la journée, je visitai un peu la ville : la Damiette actuelle n'a aucune ressemblance avec la Damiette du temps des croisades. Celle-ci, à peine rendue aux musulmans, fut démolie; la nouvelle fut formée peu à peu de maisons bâties dans l'intérieur des terres. Depuis l'ouverture du canal Mahmoudich et du chemin de fer d'Alexandrie, son commerce comme celui de Rosette est presque nul. On y remarque cependant de vastes et beaux magasins de riz; on fait une pêche abondante sur la mer, sur le Nil, sur le lac Menzaleh qui l'environne. Sa population est à peine de 20 mille âmes. En fait de monuments antiques, on nous a montré, à une demi-heure de la ville, une vaste mosquée en ruine qui forme

encore un immense carré long, avec quatre rangées de colonnes tout autour. Ces colonnes, plus ou moins bien conservées, étaient jadis très-précieuses; les unes sont en marbre, les autres en granit, celles-ci en jaspe, celles-là en pierre; mais toutes ont souffert des injures du temps. Quelques-unes jouissent aux yeux des superstitieux musulmans de vertus particulières. Aussi sont-elles fréquemment léchées par des langues arabes, qui espèrent, par cet acte religieux, obtenir la guérison, qui de la jaunisse, qui de la variole, qui de la fièvre, etc. En sortant de cette vieille mosquée, antérieure peut-être à la prise de Damiette par les croisés, nous aperçûmes une pauvre femme couchée à terre, dont la jambe était plus grosse que tout le corps; elle nous demanda l'aumône, et elle la reçut avec reconnaissance. Puis j'allai rendre visite à une famille levantine qui avait placé dans notre collège trois de ses enfants; là, je fus reçu à la mode orientale: confitures, sucreries, café, narguillé, rien ne fut oublié pour le missionnaire.

Au coucher du soleil, nous mîmes de nouveau à la voile sur le lac Menzaleh. Ce lac a plus de quinze lieues de longueur; il est peu profond,

mais très-poissonneux : la pêche est presque l'unique ressource des Arabes qui habitent sur ses bords. Avant de lever l'ancre, nous jetâmes un dernier regard sur Damiette. Elle nous apparaissait radieuse à travers une forêt de palmiers dont la cime était dorée par les derniers rayons du soleil : c'était un coup d'œil ravissant. Bien que nous fussions sur un lac salé, où pullule le poisson, la soupe fut servie tout en gras, c'était cependant un vendredi soir. Me rappelant que l'armée de saint Louis, quoique malade et en pénible campagne, avait religieusement observé les lois du jeûne et de l'abstinence, je ne voulus pas profiter de ma qualité de voyageur, je voulus imiter les croisés, et une délicieuse orange composa tout le menu de ma lazariste collation. Toute la nuit le vent nous fut favorable, de sorte qu'à neuf heures du matin, le samedi, nous arrivâmes sains et saufs à la ville naissante de Port-Saïd, plage naguère aride, déserte, abandonnée, aujourd'hui vivante, animée, et couverte d'habitations en bois, de machines, de matériaux, d'outils, de dragues, etc. La compagnie du canal maritime y a fait élever un phare, et construire une jetée qui s'avance déjà à plus de deux cents mètres dans la

mer, tracer un chemin de fer à double voie, et creuser un canal qui communique au lac Menzaleth. Des magasins considérables, des bureaux pour MM. les ingénieurs, des baraques pour les ouvriers, placées sur une même ligne à trente mètres des bords de la mer, deux machines distillatoires qui fournissent abondamment l'eau douce nécessaire aux travailleurs, une boulangerie, une boucherie, un magasin de vivres, un autre de liquides, donnent une belle physionomie à cet établissement naissant destiné à prendre dans peu de temps de grands développements. On y compte déjà plus de trois cents ouvriers, moitié européens, c'est-à-dire Français, Italiens, Grecs, moitié Arabes. Ceux-ci occupent un quartier à part, du côté de l'Asie, vers l'ancienne Péluse; ceux-là sont placés du côté de Damiette, où s'élèvera le quartier franc de la future ville. D'ici au mois d'octobre la compagnie va faire bâtir une église, un presbytère, une école, un hôpital, une maison pour les médecins, une pharmacie. Tous ces bâtiments seront provisoirement en bois et placés au rang des autres habitations, à peu de distance de la mer.

On trouve déjà à Port-Said une douzaine de familles avec femmes et enfants; plu-

sieurs ouvriers veulent y faire venir les leurs.

Le missionnaire, réclamé par M. de Lesseps, serait à la fois aumônier de l'hôpital, qui n'aurait d'abord que vingt-deux lits, et curé de la colonie européenne qui prendra sans doute une assez prompte extension. Les quatre Sœurs de charité seraient chargées de cet hôpital et d'une petite classe d'une vingtaine d'enfants. Probablement elles auraient à rendre quelques services aux Arabes et trouveraient le moyen de faire un peu de bien auprès de leurs femmes et de leurs enfants, ne serait-ce qu'en conférant le baptême aux jeunes moribonds. A l'hôpital, elles n'auraient ni l'économat, ni la pharmacie, MM. les administrateurs voulant se réserver ces deux articles et fournir à nos Sœurs tout ce qui serait nécessaire en vivres et en médicaments pour les malades. Le missionnaire, à qui l'on voudra bien joindre un frère coadjuteur, je présume, devrait, pour se confesser, se rendre ou à Damiette ou à Alexandrie, ce qui ne serait pas très-commode, surtout en hiver. Il serait nécessaire qu'il connût assez la langue italienne pour l'exercice du saint ministère. Dans les premiers temps, il ne serait pas fort occupé : il devrait aimer l'étude et la retraite, pour se précautionner contre l'oisiveté

et l'ennui. Il n'aurait là presque aucune distraction ; la plage de la mer serait son unique hut de promenade. Pour la société, il aurait les ouvriers, gens simples et ignorants, et MM. les ingénieurs, esprits cultivés et polis, qui parlent avec plaisir sur des questions et des sujets scientifiques avec M. le curé.

Durant le court séjour que j'ai fait à Port-Saïd, je me suis appliqué à étudier le caractère des ouvriers : j'ai retrouvé parmi eux d'anciennes connaissances que j'avais faites à l'hôpital d'Alexandrie. Ayant sondé leurs dispositions, leurs besoins spirituels, ils m'ont paru généralement fort désireux de posséder parmi eux un prêtre et des Sœurs de charité.

La dimanche que j'y ai passé a été un vrai jour de fête pour toute la colonie, grâce à la présence de M. de Lesseps qui ne veut pas que les ouvriers travaillent les jours consacrés au Seigneur. Il avait fait annoncer la messe pour sept heures du matin. Hommes, femmes, enfants, aucun européen n'y a manqué. Nous avons dressé un élégant autel sur la galerie de l'habitation de MM. les ingénieurs, magnifique chalet, fait à Paris. Un beau tapis, sur lequel on avait appliqué une grande croix blanche, cachait les

boiseries contre lesquelles reposait l'autel formé au moyen d'une large table qui était recouverte entièrement sur tous ses côtés par une grande nappe. Au milieu, nous avions élevé un tabernacle couvert d'une riche broderie. Le crucifix dominait ce tabernacle improvisé. Trois cierges brûlaient de chaque côté de l'autel, auquel on montait par une douzaine de marches; des tapis de couleurs diverses masquaient ces degrés. Les messieurs de la caravane étaient placés sur la galerie du côté de l'épître; les dames de Port-Saïd, du côté de l'évangile; les ouvriers rangés sur deux files, au bas de l'escalier, s'étendaient jusqu'à la mer. Quand, après l'évangile, je me suis tourné pour adresser aux assistants, selon le désir de M. de Lesseps, quelques conseils et quelques paroles d'édification, je me suis senti vivement impressionné par le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux : l'immensité de la mer devant moi, ses vagues écumantes qui venaient se briser impuissantes contre le grain de sable de ses rivages, cette foule silencieuse et recueillie exposée aux ardeurs du soleil, cette troupe d'élite que j'avais alors à ma gauche, ces dames et ces enfants que j'avais à ma droite, tout me captivait, tout me ravissait. Il me semblait que

Dieu prenait en ce jour possession d'une manière spéciale de la ville naissante de Port-Saïd. Les paroles du Psalmiste : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam*, me sont venues instantanément à l'esprit, et m'ont servi de thème pour mon allocution comme de sujet au compliment que j'ai adressé à M. de Lesseps, qui avait voulu que la religion présidât au berceau de la nouvelle cité.

Après la messe, j'ai procédé à une autre cérémonie à laquelle tout le monde a également assisté et qui n'a pas moins intéressé la colonie européenne. J'ai conféré le sacrement de baptême au premier enfant né sur les chantiers de Port-Saïd, français de père et de mère. M. de Lesseps était parrain ; la dame du docteur était marraine, ses prénoms sont Ferdinand-Félix. M. de Lesseps a voulu le doter : il lui a fait cadeau de deux actions. Il a distribué des dragées à l'assistance, qu'il a ensuite invitée à un déjeuner splendide : la table était de 110 couverts. Là, on n'a pas manqué de porter force toasts à l'honneur de l'illustre promoteur du canal de Suez, de Son Altesse le vice-roi, de l'entrepreneur général des travaux, de MM. les ingénieurs, des ouvriers intelligents, des familles de Port-Saïd, etc., etc.

Dans la soirée, je visitai de nouveau les ouvriers dans leurs demeures respectives : j'eus occasion d'adresser quelques paroles de consolation à un malade et à un convalescent. Un protestant, que j'avais déjà préparé à Alexandrie, me manifesta de plus en plus la ferme volonté d'abjurer prochainement ses erreurs. Dans les uns et les autres je remarquai une seconde fois un vif désir de posséder un prêtre et des Filles de la Charité. « Alors, me disait l'un de ces bons ouvriers, nous n'oserons pas exposés à mourir dépourvus de soins et des sacrements, comme cela est dernièrement arrivé ici à l'un de mes camarades. » Je dois ajouter que le nombre des malades et des morts a été peu considérable à Port-Saïd depuis l'ouverture des travaux. Le climat n'y est pas mauvais, la chaleur n'y est pas trop forte, l'air y est excellent. Les ophthalmies y sont plus rares qu'à Alexandrie et au Caire ; la brise de mer rafraîchit la température. Le vent chaud du désert, connu sous le nom de Kamsim, ne s'y fait presque pas sentir.

J'avais vu, examiné, étudié, comme je me l'étais proposé à mon départ d'Alexandrie. Le but principal de mon voyage était donc atteint ; aussi je remerciai poliment M. de Lesseps

qui m'invitait à accompagner ces messieurs de la caravane qui dans leur visite au désert, des autres chantiers occupés par les ouvriers de la compagnie. C'eût été de ma part une promenade de touriste, et je tenais à donner à mon voyage un motif plus noble, plus digne d'un missionnaire, qui doit préférer l'utile à l'agréable, le devoir au plaisir : d'ailleurs cette excursion m'aurait retenu trop longtemps éloigné d'Alexandrie ; séparé de ma chère famille adoptive, je suis un peu comme le poisson hors de l'eau ; j'avais hâte de rentrer dans mon centre.

Mon retour à Alexandrie se fit par mer ; je m'embarquai à dix heures du soir, le dimanche, à bord du vapeur le *Joseph*. Je me promettais le plaisir de voir les côtes égyptiennes qui bornaient notre horizon ; mais j'en fus presque continuellement empêché par un douloureux mal de mer qui ne cessa pas de me fatiguer. A peine si j'aperçus Rosette et la rade d'Aboukir ; mon grand malaise ne me quitta qu'en remettant le pied sur le sol Alexandrin. A peine arrivé, j'eus la consolation d'offrir le saint sacrifice. La vie de famille que je retrouvai m'eut bientôt fait oublier mon indisposition ; aussi répétais-je de tout cœur les paroles du Prophète-Royal :

Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare, fratres in unum!

M. de Lesseps, qui est de retour à Alexandrie, m'a répété ce matin, après la messe, qu'il allait incessamment vous demander officiellement, pour le mois d'octobre prochain, un missionnaire avec un Frère coadjuteur et quatre Filles de la Charité. Il espère que vous daignerez accueillir favorablement son humble prière. La fondation projetée à Port-Saïd, faible dès son commencement, me paraît destinée à prendre dans peu de temps d'assez vastes proportions, avec le développement des travaux du percement de l'isthme de Suez.

Avant de terminer ma trop longue lettre, permettez-moi de vous annoncer, monsieur et très-honoré Père, que, tandis que nos chers confrères de Syrie sont plongés dans de vives inquiétudes au sujet de la guerre des Druses et des chrétiens, tandis que ces derniers sont massacrés par centaines, après avoir été désarmés et trahis par les Turcs, tandis que M. Depeyre vient de renvoyer prudemment ses élèves à leurs familles, nous continuons à jouir en Égypte de la plus grande tranquillité et sécurité.

Agréez la nouvelle assurance des hom-

mages respectueux avec lesquels j'ai l'honneur
d'être,

Monsieur et très-honoré Père,

Votre très-humble et très-obéissant fils,

L. BEL.

i. p. d. l. m.

*Lettre du même à M. Poussou, assistant de
la Congrégation, à Paris.*

Alexandrie, le 7 août 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit toujours
avec nous.*

Jamais je n'ai été plus embarrassé qu'en ce moment. Toutes les fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai éprouvé la plus douce satisfaction : aujourd'hui, je suis accablé de tristesse, mon cœur est sous le pressoir ; je suis d'autant plus désolé que je vais porter l'affliction la plus vive dans le vôtre par la déplorable nouvelle que j'ai la douleur de vous annoncer. Ah ! daigne le ciel venir à votre secours et être votre consolation dans cette navrante circonstance !

Votre compagnon de travaux apostoliques,

votre ami intime, votre dévoué confrère, notre vénéré visiteur et préfet, le cher et estimable M. Leroy vient de recevoir du Père de famille et du Maître de la moisson évangélique la précieuse récompense de son zèle et de ses labeurs. Sa mort subite et imprévue est un coup de foudre pour notre province déjà si cruellement éprouvée : nous en sommes tout accablés, elle nous paraît encore un rêve; nous n'en pouvons revenir, tant nous aimerions encore à nous faire illusion.

C'est le 30 juillet, à 11 heures du matin, dans notre collège d'Antoura, que notre bien-aimé visiteur a rendu son âme à Dieu entre les bras de M. Depeyre et les miens.

Vous savez peut-être, monsieur et honoré confrère, qu'à la nouvelle de nos désastres de Damas et sur l'espoir de l'arrivée prochaine de nos deux familles de cette ville infortunée à Beyrouth, je m'étais embarqué pour aller au-devant de nos chers confrères et de nos Sœurs sauvés presque miraculeusement du fer des Druses. L'affection fraternelle fut le principal mobile de cette visite. J'avais en outre à leur porter de petites provisions, du linge et des habits dont ils avaient un pressant besoin, et

à me concerter avec M. Leroy sur mon prochain voyage à Paris. J'arrivai à Beyrouth le 25 juillet avec M. Depeyre, non moins désireux que moi d'embrasser nos confrères de Damas. Quelle ne fut pas notre joie de pouvoir les presser sur nos cœurs, ces bons missionnaires dont le sort critique nous avait naguère inspiré de si mortelles anxiétés, et que nous avons enfin le bonheur de voir arrachés providentiellement à la hache des assassins ! Sans doute nous déplorions amèrement le pillage et l'incendie de nos deux magnifiques établissements de Damas ; mais cette épouvantable calamité était adoucie par la délivrance et le salut de tous les membres de nos deux chères familles. Comme nous bénissions l'immaculée Marie de nous les avoir si visiblement protégés et sauvés ! Non, je n'oublierai jamais les douces émotions de notre première entrevue avec M. Leroy dans cette occasion. De son côté, touché jusqu'aux larmes en nous voyant accourus à sa rencontre dans cette mémorable circonstance, il ne put s'empêcher de dire de tout cœur *l'Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Le lendemain de notre arrivée à Beyrouth, octave de la fête de notre Bienheureux Père,

nous chantâmes chez nos Sœurs une messe solennelle d'action de grâces. C'était proprement en ce jour que nos deux familles de Beyrouth célébraient la fête de saint Vincent ; le 19 avait été une journée d'angoisses pour elles, par la pensée que nos deux communautés de Damas étaient encore entre la vie et la mort.

Nous avons trouvé M. Leroy bien accablé, bien affaibli, bien épuisé, bien préoccupé. Il avait passé à Damas des journées d'anxiété et d'agonie, comme il disait lui-même, avant de quitter nos établissements menacés par l'incendie qui dévorait déjà les maisons chrétiennes du voisinage, avant de pouvoir se rendre dans la demeure d'Abd-el-Kader, qui a été l'instrument dont la Providence a voulu se servir pour sauver nos deux familles. Dans cette habitation étroite et malsaine, elles avaient eu beaucoup à souffrir du mauvais air et de la mauvaise nourriture. A ces privations vinrent s'ajouter les fatigues du voyage, accompli par une chaleur étouffante et avec une trop grande rapidité. Notre cher et vénéré préfet arriva plus mort que vif à Beyrouth, le 22 juillet au soir. Une forte diarrhée qui le minait depuis plusieurs jours achevait de l'épuiser.

Comme il avait un prompt besoin de respirer l'air frais et pur de Raifoun, nous quittâmes Beyrouth, dans la nuit du 26 au 27, pour nous rendre en caravane à Antoura. Ce voyage de quatre heures, effectué à travers des sentiers très-rocailleux, malgré la fraîcheur du matin, ne laissa pas que d'être très-pénible pour notre cher malade. Il ne nous fut pas possible de monter immédiatement à Raifoun, comme nous l'avions d'abord projeté : il fallait que M. Leroy se remit de ses fatigues ; il se plaisait d'ailleurs à Antoura, dans cette petite chambre qu'il avait, me disait-il, habitée durant quinze années. Le vendredi, le samedi et le dimanche, son mal, loin d'empirer, avait diminué : la diarrhée n'était plus aussi forte, et c'était la seule maladie que reconnaissait le médecin. Il passait son temps partie au lit, partie sur le divan ; il causait, il faisait des projets, il me chargeait de ses commissions pour nos deux communautés de Paris. Comme nous le voyions préoccupé, inquiet, agité, nous évitions avec soin de lui parler d'affaires sérieuses. D'ailleurs sa tête était prise ; une fois même nous avons remarqué quelques instants de délire ; mais, sauf la fatigue et l'épuisement, rien ne pouvait nous faire pressentir

une fin si prochaine. Nous espérions, et le médecin qui le soignait nous donnait cet espoir, que dans quelques jours il pourrait se rendre à Raifoun, où le repos et la tranquillité l'auraient promptement rétabli. Le dimanche au soir, le docteur, qui ne le quittait pas, lui permit de prendre un bouillon. Notre vénéré visiteur passa une bonne nuit : il reposa paisiblement et dormit plusieurs heures. Le matin, tandis que nous faisons notre oraison dans la tribune de la chapelle voisine de sa chambre, et où le dimanche il avait assisté à la messe, nous l'entendîmes pousser des gémissements prolongés et répéter à haute voix son oraison jaculatoire favorite : *O Jésus !* Nous accourons autour de son lit, où était déjà rendu le médecin, qui constata une forte fièvre et une grande oppression dans notre honoré confrère. Le hoquet paraissait le fatiguer beaucoup et nous donnait des inquiétudes. Il conservait toute sa connaissance : un confrère en profita pour lui donner l'absolution. A six heures un quart, je lui annonçai qu'allant dire la messe, je ne manquerais pas de prier pour lui. « Vous ferez bien, » me répondit-il. Ce furent les dernières paroles qu'il m'adressa. Vers sept heures et

demie, il perdit la connaissance, continua à se plaindre douloureusement, mais sans articuler aucune phrase, sans donner aucun signe d'impatience ou de délire. Il était déjà tombé en agonie, mais le pouls se maintenait et se maintint presque jusqu'à la fin assez régulier et normal. Vers neuf heures, j'eus la triste consolation de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction, M. Depeyre voulant m'accorder cette faveur filiale dans la douleur dont nous étions si fortement accablés l'un et l'autre. A l'onction des yeux, le pieux malade parut donner un signe de connaissance par un regard larmoyant qu'il jeta sur moi dans ce moment.

Après avoir reçu ce sacrement, il parut plus calme et moins agité : le hoquet qui ne l'avait pas quitté, diminua, sans cesser pourtant. Nous ne savions si nous devions craindre ou espérer. Le docteur était aussi incertain que nous. Le pouls variait d'un instant à l'autre. Vers dix heures trois quarts, la figure du cher malade nous fit découvrir les symptômes d'une mort très-prochaine. Nous nous empressâmes de lui appliquer l'indulgence plénière et de réciter les touchantes prières des agonisants, au milieu des sanglots et des larmes de toute la famille, qui

allait se trouver privée si inopinément d'un père vénéré et dévoué, dans des circonstances où elle aurait un si grand besoin des conseils de sa prudence, de sa sagesse et de sa longue expérience. La recommandation de l'âme n'était pas encore achevée que notre cher visiteur et préfet apostolique rendait son dernier soupir, nous laissant plongés dans une profonde désolation. A ce coup de foudre, nous n'avions qu'à courber notre tête, et adorer en silence et avec résignation les impénétrables décrets du Très-Haut, disant pour notre infortunée province de Syrie ce que saint Vincent disait de chaque âme en particulier : « La marque que Dieu a de grands desseins sur cette province, c'est qu'il lui envoie tribulation sur tribulation, croix sur croix. » La mort de notre préfet est le contre-coup de la catastrophe de Damas : il meurt non massacré, mais tué par les Druses. Une infortunée reine d'Angleterre disait dans sa douleur profonde : « Qu'on ouvre donc mon cœur, on y trouvera ces deux mots : Calais et Élisabeth. » Il me semble que notre visiteur aurait pu nous dire aussi : « Qu'on ouvre mon cœur, on y trouvera Damas et Druses. » Après une vie si active, si laborieuse, si remplie ; après s'être

donné tant de peines, tant de tracas, tant de soucis pour fonder et consolider nos deux établissements de Damas ; après avoir eu tant d'obstacles et de difficultés à vaincre, alors qu'il commençait à respirer et à voir ses travaux couronnés de succès, comment pouvait-il survivre à un pareil désastre, à une douleur si immense ? Dieu a voulu le récompenser de ses efforts, de son zèle et de ses labeurs, alors que les Damascaïns venaient de se montrer si injustes et si ingrats à l'égard de nos deux familles. C'est au moment où il paraissait non-seulement utile, mais nécessaire à la province de Syrie si fortement éprouvée, qu'il a plu à Dieu de nous le ravir si subitement : que sa volonté soit faite ! C'est la seule plainte que nous aimerons à formuler dans notre mortelle douleur. En ce moment, à Beyrouth, à Antoura, à Alexandrie, saint Vincent veut que nous imitions ses exemples en secourant autant que nous le pourrons les pauvres familles chrétiennes de Syrie ruinées par la guerre, comme il secourait lui-même les malheureuses provinces de la Lorraine et de la Picardie appauvries par le même fléau : il veut aussi que nous imitions sa parfaite soumission à la volonté divine, qui éclatait d'une manière

si admirable quand la mort venait lui ravir les missionnaires qui lui étaient les plus chers et les plus utiles, au berceau de la petite compagnie. La pensée ou plutôt la profonde conviction de votre douleur, monsieur et honoré confrère, quand vous apprendrez la nouvelle de la mort d'un confrère avec lequel vous avez si longtemps entretenu des rapports si doux et si intimes, avec lequel vous avez si vaillamment combattu les combats du Seigneur sur cette terre de Syrie si souvent arrosée de vos sueurs et de vos larmes, vient encore ajouter à notre affliction déjà si vive. Oh ! que je voudrais pouvoir souffrir tout seul dans cette cruelle circonstance !

Les Franciscains et les Jésuites avaient payé un bien douloureux tribut aux Druses cruels et barbares. En échappant à leurs coups meurtriers, nos deux familles de Syrie n'avaient personnellement que des actions de grâces à rendre au ciel : aujourd'hui, à la joie de leur miraculeuse délivrance a succédé un deuil général. Courbons la tête et répétons toujours : *Fiat voluntas tua.*

Dans la matinée du 31 juillet eurent lieu les obsèques de notre vénéré visiteur. MM. Depeyre, Dutertre et moi avions eu la triste consolation

de l'ensevelir et de l'exposer, sur son lit funèbre, à la pieuse avidité de ses amis d'Antoura et des environs, qui venaient pleurer et prier autour d'un missionnaire si tendrement regretté par toute la nation des Maronites. Aussi une nombreuse assistance s'est-elle rendue à son enterrement. Le patriarche des Maronites était représenté par un de ses évêques et par trois prêtres, le couvent des RR. PP. capucins de Beyrouth, par deux de ses religieux. Le supérieur des Franciscains de Larissa, le supérieur général des religieux de Saint-Élie, plus de cinquante prêtres maronites étaient présents à la cérémonie funèbre qui, commencée à neuf heures et demie, s'est terminée à midi et quart. M. Depeyre a fait la levée du corps et chanté un nocturne et les Laudes de l'office des morts. Un père capucin a chanté la messe : il avait pour diacre et sous-diacre M. Depeyre et votre serviteur. Après la grand'messe, les Maronites ont fait leurs cérémonies. Le supérieur des Franciscains a fait la dernière absoute, après laquelle les dépouilles mortelles de notre cher confrère ont été déposées dans les caveaux de la chapelle, à côté des restes vénérables de M. Tustet, préfet et visiteur comme lui, et décédé en 1841.

Comme dans quelques jours j'espère avoir l'honneur de vous voir et le plaisir de vous embrasser, m'embarquant sur le même bateau qui vous porte cette lettre, je suis dans la nécessité de m'arrêter ici, me réservant de vous donner verbalement de plus amples détails sur les derniers moments d'un confrère qui vous était si dévoué. Je vous envoie ces quelques lignes dans la pensée que vous n'êtes pas peut-être de retour des bains, où elles iront probablement vous rencontrer. Puissiez-vous rétablir votre chère et précieuse santé !

Agréez la nouvelle assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur et honoré confrère,

Votre très-humble et reconnaissant, mais bien affligé serviteur,

L. BEL,
i. p. d. l. m.



CONSTANTINOPLE

—

*Extrait d'une lettre de la Sœur RENAULT à
M. Salvayre, Procureur général.*

MONSIEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais.*

Ma Sœur Lesueur m'ayant fait dire que vous désiriez recevoir quelques notes sur l'hôpital de la Paix, je vous envoie celles-ci que j'ai rédigées à la hâte; je ne sais pas au juste si c'est ce que vous désirez, mais en tous cas, je compte sur votre charité pour demander ce que j'aurais oublié de vous dire.

Je prends la liberté de vous recommander l'hôpital de la Paix. Vous pouvez lui faire beaucoup de bien, soit auprès de l'association des écoles d'Orient, soit dans les distributions de

secours envoyés dans les Missions. Notre hôpital a un bel avenir, tout le monde s'accorde à le dire. M. Leroy lui-même m'a donné l'assurance que dans quelques années, ce serait l'établissement le plus considérable de Constantinople ; mais pour le moment il faut du courage. Notre bonne Sœur Lesueur n'en manque pas, au contraire, et son exemple nous entraîne ; mais il faut aussi des fonds, ils ne nous manqueront pas non plus, et vous serez, monsieur, je l'espère, le canal de la Providence pour les faire arriver jusqu'ici.

L'hôpital de la Paix à Constantinople est le touchant souvenir du séjour de l'armée d'Orient. Au moment où elle allait quitter cette ville, le général Lespinasse vint, au nom de l'Empereur, remercier ma Sœur Lesueur, supérieure de Notre-Dame de la Providence, des soins que les Sœurs avaient donnés aux soldats pendant la guerre, et lui annoncer que la décoration allait lui être envoyée. « M. le général, répondit notre bonne Mère, ces sortes d'honneurs ne vont nullement aux Filles de la Charité ; la croix qu'elles portent à leur chapelet leur suffit et elles n'en veulent pas d'autre. — Cependant, ma Sœur, l'Empereur désire vous témoigner sa reconnaissance par quelque chose qui vous soit agréable. — Ce qui

me serait agréable, M. le général, serait un hôpital à notre libre disposition, où nous pourrions recevoir tous les pauvres qui n'ont à Constantinople, ni chancellerie, ni hôpital de leur nation, et qui souvent meurent abandonnés, sans que nous puissions les placer dans aucun asile, puisqu'il n'y en a point ici pour eux. — L'Empereur n'a point de possession à Constantinople, il ne peut donc vous donner une maison, mais en son nom, je vous promets le matériel pour votre hôpital désiré. »

En effet, le matériel nécessaire pour un hôpital de 300 lits nous fut donné lors du départ de l'armée, qui nous laissa en plus 20 baraques de l'ambulance du champ de manœuvres, ainsi que des provisions assez abondantes. Les Turcs consentirent à nous laisser jouir du terrain pendant un an : notre armée de mer, ainsi que les armées anglaise et sarde nous envoyèrent aussi leurs présents en provisions et en matériel. Alors commença, sous les baraques du champ de manœuvres, l'hôpital de la Paix, qui fut ouvert le 10 août 1856.

L'année suivante, le sultan qui désirait l'emplacement que nous occupions, pour y célébrer les fêtes du mariage de ses trois filles, nous fit

don d'un terrain de plus de vingt mille mètres, situé à *Fery Kueie*; il y ajouta une somme de 250,000 piastres (environ 45,000 fr.) pour commencer la bâtisse de l'hôpital; le grand visir nous envoya 3,000 fr.; plusieurs personnes firent aussi leurs aumônes à cette intention; enfin, après passablement de tribulations, de peines et de fatigues, nous pûmes entrer dans ce nouvel hôpital de la Paix: c'était à la fin de 1858. Nous pûmes y recevoir quelques malades, ce que nous avons continué de faire, suivant les ressources que la bonne Providence nous envoie; nous en avons eu régulièrement de 12 à 15, plusieurs sont rentrés dans le sein de l'Église, d'autres ont fait des morts édifiantes.

Notre bonne Sœur Lesueur, toujours attentive à ce qui peut procurer le bien des pauvres, envoie maintenant à la Paix tous les petits enfants trouvés, à mesure qu'on les retire des nourrices; elle les gardait auparavant dans un office à part à Galata, jusqu'à ce qu'ils fussent assez grands pour être envoyés à Saint-Vincent d'Asie, ou gardés à l'orphelinat des petites filles. Le bon air de Féry Kueie leur est très-favorable, et puis, la facilité d'avoir des vaches et des chèvres, nous permet de les reprendre plus tôt aux nourrices;

nous espérons même ne plus les leur donner, lorsque l'hôpital sera tout à fait organisé.

Les habitants de Fery Kueie, trop éloignés de la ville ou plutôt d'une classe où ils puissent envoyer leurs enfants, nous ayant fait de pressantes instances, nous avons satisfait leur désir en ouvrant deux classes tout dernièrement; nous espérons que les enfants de ce village, garçons et filles, profiteront bientôt, là comme ailleurs; du bienfait de l'éducation chrétienne.

Depuis le commencement de l'hôpital, nous avons ouvert un petit dispensaire qui est passablement fréquenté. Nous allons également voir les malades du village, ce qui a valu à plusieurs la réception des sacrements à la mort, l'éloignement de la paroisse étant le prétexte de la négligence des parents.

La messe du dimanche est également entendue par soixante personnes environ, qui en étaient privées avant qu'elles n'eussent à leur disposition la chapelle de l'hôpital.

La guerre avait amené à Constantinople beaucoup d'ouvriers et de réfugiés, qui sont tombés dans une affreuse misère par suite du défaut de travail et de la cherté des vivres. Ma Sœur Lesueur, qui à Galata leur fait distribuer un

repas chaque jour, eut la bonne pensée d'en recueillir quelques-uns à la Paix, et d'utiliser leur temps en leur faisant niveler le grand terrain qui nous a été donné, pour le mettre en état de rapport. Grâce à leur concours, l'hôpital commence à prendre un aspect agréable, et quoiqu'il n'y ait pour cette année qu'une petite partie du jardin qui ait pu être cultivée, nous avons eu des légumes pour notre consommation qui est assez considérable ; nous avons donc de bonnes espérances pour l'année prochaine, surtout si nous joignons à cela le produit d'une belle basse-cour déjà commencée et celui de nos étables. Pendant qu'une partie de nos hommes nivellent et bêchent le jardin, l'autre laboure et ensemeince les grands terrains incultes, quoique excellents, qui nous environnent et qui sont laissés à notre disposition par les Turcs, jusqu'à ce qu'ils soient vendus, ce que nous croyons encore fort éloigné. En y comprenant quelques catéchumènes que monsieur Gamba nous a envoyés, nous avons en ce moment trente-cinq de ces pauvres gens qui travaillent et vivent très-paisiblement. On sent ici que Jésus, le Prince de la paix, s'est fait leur pasteur ; ils obéissent au son de la cloché avec une exactitude tout à fait religieuse ; chaque ma-

tin à cinq heures et demié, ils assistent à la messe et à la prière qui se fait ensuite ; le soir la cloche les ramène encore à la chapelle pour la prière en commun ; bon nombre de catholiques se sont approchés des sacrements dont ils étaient éloignés depuis longtemps.

Nous avons aussi quelques femmes et filles catéchumènes : la facilité de faire travailler les catéchumènes hommes et femmes, l'éloignement de la ville et, par suite, des occasions dangereuses, tout porte à croire que la véritable place du catéchuménat sera enfin reconnue comme étant à l'hôpital de la Paix.

C'est la bonne Sœur Lesueur, qui avec sa générosité, plus grande souvent que ses moyens, pourvoit à la nourriture, au modeste entretien de tous ces pauvres gens et à tous les besoins de l'hôpital, certaine qu'elle est que les sacrifices qu'elle s'impose seront récompensés par une riche moisson de bonnes œuvres.

Déjà plusieurs personnes se mettent en mouvement pour procurer des ressources au nouvel hôpital.

Une société de riches négociants a entre les mains les fonds nécessaires pour un hôpital de vieillards. Les plus influents de ces messieurs

veulent que cette œuvre nous soit remise; il y a déjà eu plusieurs assemblées à ce sujet. Les affaires politiques ont fait languir un peu cette entreprise, qui cependant est regardée par la plupart comme presque certaine.

Il y a aussi divers autres projets, mais plus éloignés; Dieu permet sans doute qu'on nous en parle pour nous encourager et augmenter notre confiance en sa divine Providence. C'est lui qui a tout fait dans la création de l'hôpital de la Paix! La bonne et digne Sœur Lesueur désirait sans doute un hôpital à sa disposition, mais elle était loin de prévoir que Dieu lui en enverrait un dans de si grandes proportions. Oui, c'est lui seul qui a tout fait; à lui donc la gloire, mais à nous la reconnaissance et la confiance en sa puissante bonté!

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur,

Votre très-humble servante,

SŒUR RENAULT.

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Extrait d'une lettre de ma Sœur LESUEUR
au même.*

Constantinople, 21 septembre 1860.

MONSIEUR,

..... Malgré la distance qui nous sépare de Beyrouth et de Damas, les échappés du massacre de cette dernière ville nous arrivent, dans l'espoir d'être plus abondamment secourus. Je pense vous faire plaisir en vous envoyant cette petite note sur un chrétien échappé des mains des barbares de Damas. Kirkear, arménien catholique, était orfèvre du pacha de Damas. Ayant vu de son atelier le commencement du massacre des chrétiens, il parvint à entrer dans la maison d'un pacha où il passa une nuit d'angoisses, séparé de sa femme et de ses petits enfants. Le lendemain, à l'aide d'une légère somme qu'il portait sur lui, il parvint à réunir sa chère fa-

mille : la pauvre jeune femme avait déjà le pied brûlé.

Mais dans ces jours désastreux quelle confiance pouvait-il avoir dans l'hospitalité d'un musulman ? Aussi, en effet, à peine avait-il rendu grâce à Dieu d'avoir retrouvé les siens, que son hôte lui déclare que, s'il veut sauver sa vie, il doit se faire musulman ; que vingt hommes armés l'attendent à la porte pour lui donner la mort, s'il refuse d'abjurer sa religion.

Kirkear, dans ce moment si décisif, montre toute la force de sa foi. Il fait à Dieu le sacrifice de sa famille, de ses biens, de sa vie ; il prie le musulman de laisser encore un instant sa porte fermée, découvre sa tête, se jette à genoux avec sa femme et ses enfants pour implorer la force du Dieu des martyrs. Puis, sa prière achevée, il fait signe qu'on peut ouvrir la porte, et aussitôt il est entouré par les Druses. Il voit briller les sabres, les bras sont levés sur lui : mais, ô merveille ! ils restent immobiles, et le chrétien passe au milieu d'eux. Le bon Dieu ne demandait pas davantage de cette âme fidèle. Comme par miracle il a pu suivre la caravane de nos Sœurs avec sa famille, et de Beyrouth, où il ne se croyait pas en sûreté, il nous est arrivé ici dans la der-

nière misère. Nous faisons tous nos efforts pour le soutenir, ainsi que sa famille.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

Votre très-humble servante,

Sœur LESUEUR,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.



*Lettre de M. BORÉ, préfet apostolique, à
M. ÉTIENNE, supérieur général.*

Smyrne, juin 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Le dévouement des chers confrères qui partagent aujourd'hui avec moi la direction du collège de Smyrne, me permettant de leur en laisser pour quelques semaines tout le poids et la responsabilité, je partis, le 15 mai, pour nos Missions de l'Archipel, Naxie et Santorin. Embarqué sur le *Balkan*, l'un des meilleurs marcheurs de l'utile et puissante compagnie des Messageries impériales, nous arrivions en douze heures à Syra, île centrale des Cyclades, où il me fallait renoncer aux bateaux français dont l'administration est si généreusement dévouée aux mission-

naires, et me résoudre à user des petits navires voiliers du pays. Il y a trois années, le gouvernement hellène avait organisé un service de paquebots pour ces îles ; mais interrompu pendant la dernière guerre d'Italie, pour suppléer aux vapeurs autrichiens de Trieste, il n'avait pas encore été repris, à mon grand regret, et je me trouvais exposé aux retards et aux aventures d'une pénible odyssee.

L'attente de trois jours fut adoucie par la cordiale hospitalité d'une des principales familles catholiques, nommée Salaka. J'eus le temps ainsi de constater le développement sensible et progressif de ce port et de cette ville, dont la formation date seulement de celle du royaume hellénique. La plage, alors déserte, a vu s'élever rapidement tout un amphithéâtre de maisons blanches, propres et solidement bâties, et la cité qui s'accroît indéfiniment, est déjà devenue l'entrepôt commercial de la Grèce. Elle est presque exclusivement composée de Grecs schismatiques, qui se sont même emparés de ces terrains, appartenant aux catholiques, possesseurs uniques de l'île, dont les noms vénitiens, génois, syriens et français, indiquent l'origine successive et confuse.

Sous la domination ottomane, ils portaient le nom commun de *Latins*, à cause de leur culte, et la protection particulière dont la France les couvrait, leur avait fait, ainsi qu'aux autres catholiques des îles environnantes, une position privilégiée que les procédés actuels du gouvernement grec leur font davantage regretter. En effet, il les traite généralement avec une défiance et une partialité affectées. Les emplois publics sont à peu près exclusivement confiés aux Hellènes, et la justice des tribunaux est tellement redoutée des catholiques, qu'ils renoncent souvent à leurs droits, plutôt que de s'exposer aux sentences de la loi. Nous trouvons toutefois une exception heureuse à cet état dans l'île de Santorin, où les catholiques par leur éducation et leur union compacte ont su se maintenir avec une influence qui les préserve de toute vexation.

La population catholique de Syra se compose de deux classes d'hommes : les uns adonnés aux travaux agricoles de l'île ; les autres, émigrant à Constantinople et réussissant quelquefois à y acquérir par leur industrie une certaine aisance, mais se considérant aussi toujours comme un peu étrangers à leur patrie même, et n'y rapportant point cet esprit public qui leur permettrait de dé-

fendre les intérêts de la communauté catholique. Ils sont politiquement ou civilement Hellènes, et ils ignorent la langue *hellénique* ou le grec classique, connaissance indispensable à tout fonctionnaire d'un rang élevé. Il n'est pas de pays peut-être où l'art de parler et d'écrire correctement soit plus apprécié, plus avantageux et plus décisif. L'étude de sa langue est pour le vrai Grec une sorte de culte, et trop souvent le seul qu'il professe sérieusement. Il se nourrit, se repait et s'enivre même tellement des mélodies de sa langue antique, qu'il finit par vivre beaucoup plus de sons et de mots que d'idées : aussi la littérature moderne de la Grèce n'a-t-elle guère produit jusqu'à présent que des traducteurs d'ouvrages, principalement français, et des grammairiens.

Mgr Alberti, évêque de Syra, a cherché depuis quelques années à améliorer la position des catholiques par l'éducation de la jeunesse. Dans ce but, il a appelé, avec les secours reçus de la Propagation de la Foi, d'abord les Dames de la Congrégation dite de Saint-Joseph, puis, l'année dernière, les Frères de la Doctrine chrétienne. Ces écoles françaises ne peuvent guère, ce nous semble, résoudre le problème, dans une population aussi pauvre que celle de Syra. Pour la

grande majorité des enfants, le français est d'un luxe inutile, et il leur importe beaucoup plus d'acquérir quelques notions de leur langue nationale. Le grec doit y occuper une large place, ne serait-ce que pour l'enseignement de la doctrine chrétienne. Les Dames de Saint-Joseph n'ont encore obtenu aucun des résultats si consolants qui encouragent nos Sœurs à Constantinople, à Smyrne et à Santorin, etc., etc. Elles n'ont pu faire un pensionnat, et les classes externes sont fréquentées trop irrégulièrement pour former des élèves instruites. Certainement, la constance des maîtresses, dans cette œuvre ingrate, n'en est que plus méritoire. Nullement découragés par ce même résultat, les Frères de la Doctrine chrétienne s'occupaient d'agrandir leur école et se préparaient à fonder un pensionnat.

Le 18 au soir, nous faisons voile vers Naxie par une brise si faible que nous mimés toute la nuit et plus de la moitié du jour suivant dans cette traversée qui n'exige que cinq heures avec un vent favorable. La petite ville, appelée *Chora* par les habitants de l'île, se compose de quelques centaines de maisons étagées sur une colline dont le sommet, environné autrefois d'une muraille, était la forteresse ou le château. C'est là

que résidaient les nobles Francs, descendants des familles vénitiennes qui avaient dominé sur ces contrées. Quelques-uns avaient des noms français et croyaient être des fils de Croisés. La Constitution du petit royaume hellénique a porté le dernier coup à leurs anciens droits seigneuriaux, déjà considérablement réduits sous la domination turque, et plusieurs maisons illustres se sont éteintes dans l'obscurité et la misère. La cause principale de la ruine de cette aristocratie catholique a été un orgueilleux isolement dans lequel elle se tenait avec ses blasons et ses titres, sans vouloir accepter le changement social qui s'opérait autour d'elle, mouvement qu'elle aurait pu facilement guider et régler. De la sorte, elle aurait conservé sa fortune et son influence. Quelques familles l'ont compris, un peu tard à la vérité, en procurant à leurs enfants une meilleure éducation, et en s'occupant directement de l'amélioration agricole de leurs propriétés. Loin de paraître déroger ainsi, comme quelques-uns le craignaient, ils se sont acquis au contraire une nouvelle estime de la part des paysans qui sont tous Grecs. S'ils n'ont pu obtenir un représentant dans les dernières élections, cet échec tient plutôt malheureusement à leur manque d'union

intérieure. Le gouvernement grec, qui dissimule peu son antipathie pour les catholiques, depuis le triomphe des armes françaises dans la dernière guerre d'Orient, a profité de la division des catholiques pour faire accepter son propre candidat. Il paraît qu'il poursuit le même plan d'exclusion de tous les autres emplois.

Au milieu de ces vicissitudes, notre Mission, par une protection manifeste du Ciel, conserve non-seulement son crédit, mais l'a vu croître notablement depuis notre dernière visite. Deux causes extérieures y ont contribué : la première est la réorganisation de l'école que notre prédécesseur de vénérable mémoire, M. Leleu, s'était engagé, par un contrat solennel envers les chefs catholiques, à maintenir parmi eux, comme témoignage de notre reconnaissance pour les riches donations que leurs ancêtres ont faites à cette maison. Il y a bientôt deux années que j'envoyai là un jeune néophyte grec qui, tout en persévérant publiquement dans la foi catholique, a su si bien rétablir l'enseignement de sa langue, interrompu depuis 1851, que les schismatiques préfèrent cette école à la leur, et sollicitent la faveur d'y envoyer leurs enfants. Le second jour de notre arrivée, tous les parents furent invités à

l'examen public, lequel, quoique improvisé, a fait honneur au maître et aux élèves, en prouvant la bonne méthode de l'un et les progrès rapides des autres. Pour compléter cette œuvre, il faudrait ajouter à l'enseignement du grec un cours de français, et cette lacune ne peut être remplie que par l'envoi d'un jeune Missionnaire qui, en rendant cet inappréciable service, aurait l'avantage lui-même de bien apprendre la langue du pays : les enfants seraient formés en même temps à la piété, et leur éducation recevrait alors un relief qui tournerait à l'avantage de la Mission.

Je vous réitère, très-honoré Père, la demande de cet indispensable auxiliaire pour M. Giordana, trop seul depuis tant d'années et qui ne peut suffisamment s'occuper de l'écolè avec les soins extérieurs et multipliés de l'administration des biens de la Mission. C'est sa gestion active et éclairée qui est l'autre cause, signalée plus haut, du progrès que j'ai constaté. M. Giordana prépare péniblement et à la sueur de son front, un avenir encore meilleur, en augmentant les ressources nécessaires pour opérer le bien. Les donations antérieures, faites au temps de la prospérité des catholiques, sont considérables, réparties

dans beaucoup de lieux, et quelques-unes comprennent les fonds les plus fertiles et les plus estimés de l'île. Les missionnaires capables de les administrer dûment sont rares, et l'on avait trouvé plus commode de les affermer. Cette exploitation étrangère n'a pas été avantageuse, et le rude hiver de 1849 avait achevé de ruiner les riches jardins de Mélanès et de Galano, lorsque M. Giordana a pu en recouvrer la jouissance. Il s'est alors occupé sérieusement de remplacer les orangers, les citronniers, les cédrats détruits par la gelée, et de compléter le plant des vignes et des oliviers. Voilà plus de trois années qu'il poursuit avec une constance intelligente cette restauration, et j'ai été frappé des heureux résultats qu'il a obtenus. Le vol et le gaspillage étant un vice local et enraciné, il a commencé par élever un mur autour des jardins les plus exposés. En parcourant ces allées et ces bosquets que des jardiniers cultivent avec les soins d'une expérience consommée, la beauté des fruits dorés que produisent toutes les saisons, les parfums qui s'exhalent des tiges toujours en fleurs, les murmures du ruisseau voisin qui, distribué en mille canaux, entretient la fraîcheur et la vie, l'azur de ce ciel fortuné et la solitude de la vallée que protègent

d'imposantes montagnes, tout me rappelait l'un de ces jardins enchantés que les poètes, trop souvent menteurs, ont placés vers ces climats. Naxie, sous ce rapport, peut soutenir la comparaison avec les îles les plus vantées de la Grèce, et elle a mérité le titre de *Reine des Cyclades*.

Si M. Giordana mène à bonne fin la négociation, déjà commencée, de l'échange de quelques terrains isolés et soustraits à la surveillance, avec la propriété de Fleuriano, d'où s'échappent les abondantes sources du ruisseau qui fertilise cette vallée, tous les biens de la Mission acquerront une nouvelle valeur par ce surcroît d'eau, et toutes les propriétés, comme moulins et jardins, tombent sous notre dépendance. Ce n'est point la convoitise, assurément, qui m'a fait approuver cette combinaison, mais le désir ou l'espoir de mieux faire servir prochainement aux œuvres de la charité, tous ces biens, dons successifs et séculaires de la charité.

Les catholiques de l'île le désirent encore plus vivement que nous. Ils craindraient que cette position, qui appartient à l'un d'eux, ne tombât entre les mains des schismatiques; et comme aux yeux de ceux-ci la propriété territoriale est la première raison de leur considération et de leur

respect, la Mission, qui est à la fois le point d'appui et le dernier rempart des autres, gagnerait beaucoup en influence. Si j'avais quelque plainte à formuler, ce serait contre les témoignages de révérence et d'humble soumission que nous témoignent surtout les paysans. Comme un grand nombre d'entre eux obtiennent de nous le droit de vaine pâture ou quelque travail, la Mission est populaire parmi eux ; ils préfèrent même la servir à un salaire moindre, par un reste d'esprit de foi, et quelques-uns vont jusqu'à se nommer *les enfants du monastère*. Il faut avouer aussi que la protection efficace que nous accorde notre gouvernement pèse fortement dans la balance : derrière nous, ils semblent entrevoir le pavillon connu et redouté de la France.

Le bon Frère Boucays, que sa longue résidence dans cette Mission a initié à la langue des paysans et à toute espèce de culture locale, est un précieux auxiliaire pour M. Giordana. Si celui-ci est le Père ou *Patéras*, l'autre est qualifié par les journaliers qu'il dirige du titre de *Mossiou*, manière orientale de prononcer le mot *Monsieur*.

Près de la maison de Galano est une petite chapelle bâtie à la façon des nombreux oratoires que l'on rencontre çà et là dans les îles grecques,

et il se pourrait qu'elle fût un trophée de quelque ancienne victoire sur le schisme. Elle porte le nom de Sainte-Anastasie, dont l'image, peinte sur bois et due à quelque artiste ancien du pays, décore l'humble autel. C'est là que nous célébrions solitairement la sainte Messe, regrettant de ne pas avoir pour auditeurs ces mêmes pauvres paysans, que leurs prêtres scandalisent et laissent vivre dans la plus crasse ignorance de la religion. Si le fanatisme photien ne leur interdisait la liberté de s'instruire et de quitter l'erreur, ils prêteraient volontiers l'oreille aux enseignements du Missionnaire ; mais ils sont retenus par la crainte des excommunications de leur évêque ou *despote*, et les vexations de tout genre qui poursuivraient leur changement religieux. C'est ainsi que partout l'intolérance ou la persécution arrêtent l'expansion du catholicisme, qui ne demande, lui, qu'une seule chose, la liberté.

Pressé par le temps, il me fallait prendre congé de mes confrères et de l'autre famille, chère aussi, des catholiques. Je devais partir pour Santorin, île située à une quinzaine de lieues plus au sud. Les occasions sont rares, et l'on venait de découvrir un petit navire qui avait un chargement de sel à cette destination. En quelques

heures faisant mes préparatifs, je m'arrachai aux adieux les plus tendres et je pris place sur ma nouvelle embarcation. Nous étions au samedi soir, veille de la Pentecôte, et j'espérais que la brise du nord, continuant à souffler, me permettrait de célébrer la solennité dans notre autre Mission. Mais le calme nous arrêta vers le coucher du soleil, et l'équipage se mit aussitôt à pêcher. C'étaient des Hydriotes, insulaires venus de l'Albanie dont ils parlent encore la langue, hommes résolus, comme ils l'ont prouvé dans la guerre de leur indépendance, et excellents marins. Ils furent très-honnêtes et fort complaisants, sans paraître aucunement redouter mon caractère ecclésiastique. Tout le peuple grec a un grand fonds de religion, et par exemple cette goëlette avait dans sa cabine intérieure une lampe toujours allumée devant l'image de saint Nicolas, le grand patron des mariniers.

Le lendemain, au point du jour, nous n'avions encore fait que sept à huit milles et il me fallut célébrer la belle fête du Saint-Esprit, tristement couché sur le pont et sous les feux d'un soleil dévorant. Heureusement, vers onze heures, une brise favorable s'éleva. Bientôt j'aperçus sur la cime de Nio le monument que l'on décore du

nom de tombeau d'Homère. Smyrne, que je venais de quitter, prétend plus chaudement que jamais avoir été le berceau du grand poète : ainsi, je saisissais, pour ainsi dire, les deux extrémités de cette existence qui me représentait bien tout le vide de la gloire païenne. On eût dit que le bon génie de son Borée gonflait alors toutes nos voiles, car en quatre heures nous franchîmes l'espace qui nous séparait de Santorin, et avec les premières ombres de la nuit nous entrions dans la vaste rade formée par les affaissements volcaniques de cette île singulière.

Le lendemain, réveillé dès l'aube, nous quittons l'espèce de port abrité par les deux îles que le volcan sous-marin fit surgir au commencement du xvii^e siècle, avec un fracas et des commotions épouvantables. La lave brûlante qu'il vomit, et que l'œil distingue aisément des flots azurés de la mer, offre aux malades un bain salubre, et aux carènes cuivrées des navires, un moyen de nettoyage énergique et expéditif. Après avoir traversé la baie qui a plus de deux milles, nous abordions à l'échelle qui conduit à Phira par un chemin en zigzag, suspendu aux flancs abruptes de l'île qu'on prendrait plutôt pour l'ouverture d'un cratère. C'est ici que la

fable aurait dû placer l'entrée du Tartare plutôt qu'aux bords de l'Achéron.

Le voyageur est agréablement dédommagé, surtout en cette saison, lorsqu'il a gravi les hauteurs de Phira. Là, il trouve les solides et élégantes habitations de la population catholique qui compose en majorité cette petite ville, et au delà, toute l'île déroule à ses pieds le tapis vert de ses vignobles, car l'unique culture et la richesse de Santorin consistent dans la vigne qui, nourrie sur ce sol volcanique, produit un vin généreux et recherché, surtout dans la Russie. Aujourd'hui que les procédés de l'industrie française sont appliqués à sa fabrication, il ne peut manquer d'acquiescer un nouveau prix et une plus grande réputation : d'autant que la richesse et la force de ses éléments permettent d'imiter avec succès les vins les plus renommés, comme le champagne, le bordeaux et ceux de Sicile et d'Espagne.

Jé revois toujours avec un nouveau plaisir cette mission qui me rappelle les chrétientés de la primitive Église. Reléguée aux extrémités du petit royaume de Grèce, préservée par son accès difficile du passage des aventuriers qui corrompent ailleurs la foi et les mœurs, garantie même

de l'influence prépondérante du schisme qui écrase ou persécute les fidèles des autres îles, la petite catholicité de Santorin a un caractère particulier d'honnêteté, de piété et d'indépendance. Les six cents âmes de cette population d'origine italienne, mêlée de quelque sang français et espagnol, sont comme une seule et grande famille, d'autant que par les alliances il s'est établi presque un lien commun de parenté entre ses différents membres. Les faibles sont soutenus par les forts et les pauvres assistés par les riches. La conférence de Saint-Vincent de Paul, fondée il y a plus de quinze années, a ravivé cette charité, en se chargeant de visiter, d'assister et même de loger les plus indigents. Cette année elle a fait mieux encore : ces pauvres ont été réunis pendant la semaine sainte pour les exercices spirituels d'une petite retraite, et ils étaient servis à l'heure du repas par ces mêmes bienfaiteurs zélés encore pour leurs âmes. Dans les élections qui sont le grand ressort du mécanisme constitutionnel du gouvernement, leur union compacte leur assure toujours un député, et le *démarque* ou maire est aussi l'un d'eux. De là sorte ils se font respecter des Grecs quinze fois plus nombreux et forment même au milieu d'eux comme

une sorte d'aristocratie qui se distingue par sa probité, sa politesse et son goût civilisé. Sous ce rapport, ils doivent beaucoup aux missionnaires qui, depuis plus de deux siècles, ont conservé chez eux la foi et la civilisation de l'Occident.

L'arrivée de nos Sœurs, vers 1841, a assuré et accru cet heureux mouvement en l'étendant à leur sexe, généralement encore privé d'éducation. L'instruction religieuse a pénétré avec la langue française dans toutes les familles, et, en entendant la génération actuelle parler familièrement le français, on se croirait quelquefois dans une de nos petites villes de province.

L'externat réunit tous les enfants des maisons aisées des catholiques et un certain nombre de familles grecques y envoient les leurs. L'internat qui est complété par un orphelinat, compte des pensionnaires venues de tous les points du petit royaume hellénique, et plusieurs d'entre elles y puisent avec une instruction, trop rare encore dans le Levant, les vrais principes de la foi qu'elles auraient méconnus ou perdus au sein de leurs familles. Cette maison est de plus comme l'école normale des institutrices de la Grèce, d'où se répandent partout les saines notions de la doctrine et de la morale catholiques. Il est aisé déjà

dès que l'on entre dans une famille, de distinguer si la mère a passé par cette école : on trouve alors la maison mieux ordonnée et préparant à la société une génération supérieure. Telle est la première récompense temporelle des humbles Filles de Saint-Vincent, qui ont consenti à s'isoler doublement du monde par leur volontaire exil sur ce rocher.

L'étude des langues française et grecque, n'est pas seulement unie à celle de tous les travaux utiles du ménage : elle est encore relevée par la musique dont la maîtresse est une habile élève de l'institut des jeunes aveugles de Paris. Ses soins et sa patience de neuf années lui ont permis de créer ou de réveiller le sens musical dans cette jeunesse en qui elle retrouve les riches dispositions de la nature italienne. Il me suffira de dire, qu'outre les messes exécutées par leur chœur permanent, le mois de Marie seulement a produit chaque soir une nouvelle litanie de la sainte Vierge en musique, avec deux cantiques différents. La maison de Santorin me paraît donc, sous ce rapport, ne le céder à aucun autre établissement de nos Sœurs dans le Levant.

L'école des garçons dirigée par un missionnaire et un frère ne nous fait pas moins d'hon-

neur. Soixante-dix enfants, dont seize sont grecs, la fréquentent. Ils y acquièrent toutes les notions du français et du grec nécessaires pour suivre plus tard avec avantage les cours d'un collège ou de l'université d'Athènes. L'annexe que nous cherchons à façonner là, comme ailleurs, sur l'exemple de nos Sœurs, est un orphelinat qui ne compte encore qu'une douzaine de petits garçons. Les fonds et les matériaux sont réunis pour la construction de leur modeste établissement dont la première pierre doit être posée ces jours-ci.

Les catholiques ont généralement de la piété. Beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, entendent chaque jour la sainte Messe, et le mois de Marie, célébré solennellement dans l'église de la Mission, a été suivi régulièrement par l'élite de la population. Il est vrai, le pasteur donnait l'exemple au troupeau. Mgr Bergeretti, religieux conventuel de saint François, élevé depuis trois années sur le siège de Santorin, préside aux offices célébrés les jours de fête dans sa cathédrale, et quelquefois dans notre église ou dans celle des religieuses dominicaines qui l'avoisine. Souvent il se fait entendre dans des homélies ou instructions dont le grec familier et simple, mais

correct et élégant; expose à tous les vérités et les devoirs de la religion :

Aussi quel contraste entre la communauté de ce petit diocèse et l'état religieux et moral des schismatiques ! Ces pauvres gens sont dénués de toute instruction. Le catéchisme n'est pas enseigné aux enfants et jamais les prêtres ne leur rompent le pain de la parole divine : Le christianisme est réduit pour eux à un signe de croix incomplet qu'ils ne comprennent même pas, à quelques inclinations de tête, et au son bruyant des cloches. Je doute hélas ! que dans ce peuple on trouvât une personne sachant passablement les vérités premières de la foi ; et en appliquant cette observation au reste de la nation schismatique, je ne craindrais pas d'être démenti. En veut-on quelques preuves ? Dans le petit hôpital tenu par les Sœurs et annexé à leur établissement, voilà trois années, il se fait chaque semaine deux distributions de pain et d'autres secours, un jour pour les catholiques et l'autre pour les schismatiques : La raison de cette séparation est l'intolérance photienne qui défend ce que la loi appelle le prosélytisme ; c'est-à-dire toute prédication ou explication publique de la foi catholique près des soi-disant orthodoxes.

Donc l'instruction religieuse est réservée exclusivement pour les catholiques. Mais il arrive que quelques Grecs se glissent parmi eux, et assurément ceux-ci ne les mettent pas à la porte. Un de ces profanes se trouvait donc par hasard présent à la leçon de catéchisme faite par la Sœur et il l'écoutait tout ému et tout ébahi : puis irrésistiblement entraîné par cette première manifestation de la vérité, il oublie le mal de jambe qu'il était venu faire panser, et courant par la rue, il criait aux autres Grecs qui passaient : « Accourez ici vous autres ; vous entendrez des choses que ne nous disent jamais nos *papas* ou prêtres ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est une simple femme qui les dit, et cela encore sans le secours d'un livre. »

Un autre Grec de l'île de Patmos étant tombé malade, fut reçu dans l'hôpital et y resta quelque temps, jusqu'à sa guérison. Les prières du matin et du soir qu'il entendait chaque jour étaient une nouveauté pour lui et il les trouvait si belles que chaque parole, disait-il dans son style figuré, tombait sur son âme comme une perle précieuse et qu'il n'avait jamais rien oui de semblable.

Un autre, d'un village éloigné de l'île, vieux

et aveugle, venant au dispensaire, racontait à la Sœur ses peines et ses souffrances. Celle-ci le consola en l'engageant à les supporter pour l'amour de Dieu et l'expiation de ses péchés. — « C'est ce que je ne fais pas, reprit le vieillard, mais je vais essayer, mille mercis. » Au bout de quelque temps, il revient et dit : « Je me trouve bien de votre conseil, ma Sœur ; pour ne pas l'oublier, je me suis passé au doigt un fil blanc et, toutes les fois que je le sens, je me rappelle ma promesse et j'offre à Dieu ma souffrance. Pourquoi nos papas ne nous apprennent-ils pas de pareils secrets ! Je ne veux plus rien avoir de commun avec eux. » Pâques arrive et la Sœur lui demande par hasard s'il a fait la communion. « Certainement oui, ma Sœur, dit-il, — Alors, vous vous êtes reconcilié avec votre curé ? — Oh ! pour cela non, je n'ai pas été le trouver. — Mais, malheureux, vous ne pouvez communier ainsi, sans vous confesser ; y pensez-vous ? — Ma foi, je me suis dit, ma Sœur, que notre curé ne parle pas comme vous, il ne sait ni me conseiller ni me consoler, et d'ailleurs le fit-il, vous le savez, ce ne serait point gratis, comme chez vous autres Françaises. »

Il disait vrai : tout service spirituel et l'admi-

nistration des sacrements sont rétribués selon le tarif. Une pauvre femme se plaignait d'avoir vendu jusqu'à sa maison pour procurer les derniers secours de la religion à son mari mourant, et il faut me résigner, ajouta-t-elle, à mourir sans cette consolation, puisque je n'ai plus rien.

Une autre avait une maladie de cœur et comme elle se plaignait, le Papas du village lui déclara qu'elle était possédée et que le démon ne pouvait être chassé qu'à force de prières, c'est-à-dire avec beaucoup d'argent. Elle dépensa en effet jusqu'à sa dernière drachme, et comme elle n'était pas encore guérie, elle vint trouver la Sœur qui lui reprocha sa crédulité et lui promit des remèdes plus efficaces que les formules de son papas. En effet, elle guérit en peu de temps et malgré cela elle reste dans le schisme, tant est redoutable la force de l'habitude, fortifiée encore par l'ignorance.

Une malheureuse d'un village voisin fut dénoncée par son curé, comme étant sous le pouvoir du malin esprit. En vain protesta-t-elle contre cette imputation. Elle fut citée à comparaître dans l'église paroissiale ; et comme elle refusait, le curé se chargea de l'y trainer la corde au cou,

et en la fustigeant tout le long du chemin. Malgré ces abus révoltants, le clergé conserve toujours sur le peuple une autorité souveraine. Les esprits forts ou indépendants s'en moquent, le méprisent et en font l'objet de mille anecdotes burlesques. Ils racontent ainsi qu'un jour, à l'approche des vendanges, un paysan alla demander à son curé s'il pouvait, d'après une coutume trop générale du pays, prendre du raisin dans le clos des autres. Le curé aurait mis pour condition qu'il le fit adroitement et sans être vu de qui que ce soit. Alors le paysan se leva la nuit et vendangea toute la vigne du curé. Celui-ci l'ayant découvert plus tard et fait arrêter, quand ils furent devant le juge, le paysan révéla la réponse de ce singulier casuiste, et il va sans dire qu'il fut acquitté.

L'exemple du clergé catholique pieux, savant, régulier et charitable est un autre argument terrible contre le schisme, et cependant ils s'y cramponnent obstinément et ne veulent pas y renoncer, parce qu'en fin de compte, il s'accommode avec toutes leurs passions et qu'il les excuse ou les légitime même pour quelques pièces de monnaie. Ainsi c'est la coupable connivence du peuple et du clergé qui perpétue le désordre, selon

cette sentence du prophète Isaïe : *Sicut populus, sic sacerdos* (1).

Nous avons vu ce même peuple par l'effet de l'incompréhensible conséquence que nous signalons, venir assister en foule à la solennité de la Fête-Dieu, suivre la procession un cierge à la main, et confondre ses hommages avec ceux des fidèles. Comme ses meneurs continuent d'identifier la foi et la nationalité, et que le schisme devient alors pour eux une religion nationale et propre, ils semblent croire qu'ils ne pourraient le quitter qu'en cessant d'être Grecs ou Hellènes. N'est-ce pas la religion qui leur a fait rejeter le joug des Turcs? N'est-ce pas elle qui constitue la grande unité de l'église orthodoxe ou orientale? N'est-ce pas elle qui doit prochainement les remettre en possession de Sainte-Sophie et de Constantinople, en refoulant les Musulmans en Asie? Voilà ce que leurs hommes d'État et leurs journaux répètent chaque jour, en les entretenant dans l'antipathie et les vieux préjugés contre l'Occident. Aussi tout en convenant quelquefois, comme après le violent tremblement de terre du 29 septembre 1856, que la colère de Dieu aurait

(1) Chap. XXIV, 2.

enseveli dans la mer les restes de leur île, si les prières et les bonnes œuvres des catholiques n'intercédaient pour eux ; ils ajoutent : C'est donc bien dommage que ces bons catholiques ne soient pas chrétiens ! Cette absurdité n'est que la répétition d'une décision de leurs théologiens n'admettant qu'une sorte de baptême, celui par immersion.

Quelques-uns embrassent parfois la vérité ; mais ils doivent être fermes et être toujours prêts à la confesser à leurs risques et périls. Tel était le vieillard octogénaire que nous avons trouvé à l'hôpital sur son lit de mort. Il s'est converti à la foi catholique, il y a de longues années, et sa femme et ses enfants l'ont plusieurs fois chassé du logis et maltraité. Il leur a toujours opposé une constance calme, heureux de prouver ainsi sa fidélité. Je l'ai vu recevoir avec les sentiments d'une vive piété le sacrement d'Extrême-Onction. Il invoquait Jésus et Marie, paraissant heureux et tout préparé à recevoir la récompense promise au bon serviteur.

Un autre, nommé Costas, avait été délaissé de sa famille et recueilli, encore enfant, par son oncle. Élevé dans la foi catholique, il n'a point cessé de la suivre courageusement. Les insultes,

les menaces et les mauvais traitements ne lui ont point manqué. L'Éparque ou gouverneur de l'île le cita un jour devant lui, et Costas confessa la foi avec tant de fermeté, qu'il fut déclaré libre de suivre sa conviction. Sa mère et ses parents ont cherché à le gagner avec les arguments du sang et de la nature; mais il s'est contenté de leur répondre : « Laissez-moi vivre dans la « croyance de celui qui m'a tenu lieu de père et « de mère, et que vous n'avez point aidé à sup- « porter les charges de mon éducation. » Dieu l'a béni; il s'est fait une position indépendante et il va contracter un mariage honorable avec une catholique.

Nos Sœurs n'ont point ici les ressources dont elles disposent dans les autres grands centres de population du Levant. La médiocrité des fortunes des catholiques ne leur permet guère de les assister; et la Providence, en se chargeant seule de ce soin, fait mieux encore admirer son action cachée et incompréhensible. Leur établissement, comme nous l'avons dit, est la maison d'éducation des jeunes filles de la Grèce, et il en est bien peu parmi ces pensionnaires qu'elles n'assistent. Les familles riches de Santorin, ou ne peuvent se séparer de leurs enfants tout à

fait, ou trouvent plus commode et plus économique de les laisser jouir de l'enseignement gratuit des externes. Les lundi et jeudi de chaque semaine, chaque pauvre qui se présente à la distribution, reçoit une portion de pain qui l'aide à vivre toute la semaine. A ce sujet une vieille femme grecque rendait ce témoignage que nous enregistrons en l'honneur de la charité : « Vous devez savoir, mes Sœurs, disait-elle, que notre vice dominant est le vol et la rapine. Mais avant vos distributions, c'était bien autre chose. Nous n'étions pas en sûreté dans nos maisons; à chaque instant on s'y introduisait furtivement pour enlever nos provisions et nos ustensiles. Actuellement les plus nécessiteux sont délivrés de cette tentation, vous pourvoyez à leurs besoins; vos bonnes paroles et vos exemples font le reste.»

L'hôpital, ouvert à tous les malades, sans distinction de culte, n'est pas aussi fréquenté qu'on pourrait le croire en voyant la misère et les infirmités de cette population. On en donne deux raisons principales : la première est le préjugé commun à tous les Orientaux contre cet asile de la charité où ils n'entrent qu'avec répugnance et à la dernière extrémité; l'autre est le fanatisme du clergé grec qui craint toujours que la guéri-

son du corps n'amène celle de l'âme. Non content de s'isoler dans l'erreur, il veut y enchaîner aussi les masses. C'est lui qui fait la même opposition à nos écoles. Il crut une fois avec raison que le meilleur moyen d'empêcher les petites filles de fréquenter celle de nos Sœurs, était d'en établir une semblable. On parvint à trouver la maitresse, et l'école s'ouvrit avec grand fracas sous le patronage d'un curé. Elle dura six semaines environ, puis elle fut fermée, parce que les enfants n'apprenaient rien et étaient devenues ingouvernables.

Un jour que j'assistais à la distribution des pauvres, je remarquai une pauvre femme dont la physionomie était empreinte d'une expression particulière de tristesse et de souffrance. Lui ayant demandé la cause de sa peine, elle me répondit qu'elle pleurait sa fille attequée de la lèpre. Le nom de cette maladie frappa mon attention. J'avais entre les mains le rapport de M. le docteur de Sigala, médecin catholique de l'île, qui a fait des recherches savantes sur le nombre des lépreux dans tout le royaume hellénique (1).

(1) M. le docteur de Sigala est connu par beaucoup d'autres publications sur la médecine, la littérature, etc., etc. Il évalue à 188 le nombre de tous les lépreux du royaume grec. Santorin

J'appris qu'il y avait une léproserie dans l'île et je résolus d'aller la visiter avec nos Sœurs. Nous partîmes, précédés de la mère de la jeune lépreuse, et nous marchâmes au sud pendant trois quarts d'heure jusqu'à une anse isolée, où nous trouvâmes une sorte de petite chapelle sur laquelle s'ouvrait une large fenêtre grillée, semblable à celle d'un parloir de religieuses cloîtrées. Nous aperçûmes alors une douzaine de spectres à figure humaine se trainant avec effort vers nous, et cherchant à nous parler de cette voix étouffée qui caractérise surtout le genre de leur maladie. L'extrémité des doigts manquait au plus grand nombre, ainsi que le nez, et plusieurs étaient rongés d'ulcères affreux. Touchés de notre visite et de nos offrandes, ils ne savaient comment nous exprimer leur reconnaissance. Les saints noms de Dieu, de Jésus et de la sainte Vierge étaient sans cesse sur leurs lèvres. Tous disaient : Que la volonté divine soit faite ! et s'ils avouaient leurs cruelles et continuelles souffrances, ils montraient

en renferme 13 dans la léproserie que nous avons visitée. Mais la plupart sont des îles adjacentes et principalement d'Amourgo. M. de Sigala propose au gouvernement de fonder un hôpital général pour cette sorte de maladie endémique en Grèce, et il a même ouvert une souscription à cet effet.

en même temps la plus religieuse résignation. Leur interprète était une autre jeune fille, amie de celle dont la mère nous avait conduits. Elle s'exprimait avec une élégance et une douceur d'accent que sa voix encore libre faisait mieux ressortir à côté des sons à peine saisissables des autres. Une de ses réflexions fut celle-ci : « Que Dieu afflige ici-bas nos corps, tant qu'il voudra, pourvu qu'il sauve nos âmes », ne se doutant pas qu'elle répétait ainsi l'une des sentences célèbres du grand Augustin. C'est par ordre de la police qu'ils sont isolés dans ce lieu, suspendu sur les abîmes volcaniques de l'île. Tout inspire la mélancolie dans cette solitude; et les grottes humides qui leur servent d'habitation, comme l'abandon dans lequel ils vivent, ne font pas honneur à la charité grecque. Le remède à cette incurie peu chrétienne a été proposé par le zèle catholique de M. le docteur de Sigala.

Il existe peu de couvents de femmes en Grèce. Avec les îles de Tinos et de Naxie, Santorin offre cette singularité. L'on comprend que je parle des schismatiques, car cette dernière île possède un monastère de Dominicaines, et Naxie, d'Ursulines, les unes et les autres cloîtrées. Persuadé d'avance que la perfection de la vie religieuse

n'est possible que dans l'Église catholique, j'étais assez curieux de vérifier par moi-même ce que le schisme qui corrompt et dénature tout, la morale comme le dogme, avait fait de ces saintes institutions, surtout à l'égard des femmes qui sont encore généralement réduites à un état plus avilissant. Je proposai à nos Sœurs de m'y introduire, et accompagné de quelques-unes d'elles, je me dirigeai vers les hauteurs qui dominent Phira. Je vis là une enceinte carrée de hautes murailles, avec une inscription sur la porte qui m'apprenait que le monastère était sous la protection de saint Nicolas et qu'il en portait le nom. Un prêtre grec qu'on me dit être le directeur du couvent, paraissait aussi en être le portier. Il me reçut avec politesse ainsi que nos Sœurs, et devinant notre intention, il nous proposa d'entrer. *Il fit semblant* d'ouvrir la porte de clôture. Quand je dis *qu'il fit semblant*, c'est qu'après être entrés, je fus très-surpris d'y voir accourir je ne sais par quelle autre porte un jeune garçon, une petite fille et d'autres personnes.

J'aperçus quatre vieilles femmes, vêtues de noir, et pouvant à peine se traîner sous le poids des années et des infirmités. Je compris mieux alors la signification du mot religieuse qui dans

l'église photienne de la Grèce doit se traduire par *bonne vieille*, ou mieux encore *bien vieille*, *kalogruia*. C'est pourquoi quand nos Sœurs arrivèrent en Orient, les Grecs ne pouvaient assez exprimer leur étonnement d'en trouver parmi elles de fort jeunes, et ils ne leur en appliquèrent pas moins le nom de *kalogruia*, l'unique qu'ils possèdent : ce qui veut dire qu'on ne quitte le monde chez eux que lorsqu'il vous a quitté. Ces fantômes noirs, ambulants, qui passaient devant nous à distance, ne nous adressèrent ni un salut ni une parole.

Cependant l'*higouméni* ou supérieure nous attendait sur le seuil de sa cellule, la seule qui eût quelque air de propreté. Elle avait aperçu près de nous son neveu, M. le docteur Pinto, excellent catholique et médecin de l'hôpital de nos Sœurs. La mère Parthénia (c'est son nom) a eu le malheur de rester grecque comme sa mère, bien que son père fût catholique, en vertu de la mauvaise coutume de partager, dans les mariages mixtes, les garçons et les filles d'après le culte du père et de la mère. La différence du sexe décide de celle de la religion, et par conséquent du salut ! Et l'on appelle ce triage un acte de justice et d'impartialité légale.

La mère Parthénia est la plus jeune de son couvent : elle peut n'avoir qu'une cinquantaine d'années. Son accueil et sa conversation annonçaient une certaine éducation : ainsi, il est possible qu'elle sache lire. Tous ses traits portaient l'empreinte de la tristesse et de la souffrance, et elle semblait disposée à nous faire beaucoup de confidences sur son triste sort, si elle n'avait été retenue par la présence de son cerbère-directeur qui nous accompagnait. Nos Sœurs m'avaient appris déjà que le monastère avait été fermé, il y a quelques années, parce que les ressources manquaient. A la porte, nous avons vu, en entrant, dans un misérable réduit, deux vieilles infirmes qui nous demandèrent l'aumône ; or telle est la retraite que l'économie administrative a pu leur assigner. Cependant le monastère a de riches fondations. Dans les bonnes années, il peut récolter plus de cent tonneaux de vin, m'a-t-on dit, ce qui représente au moins dix mille francs. Mais cette fortune est administrée par des commissaires ou fermiers qui s'y prennent de façon que le couvent ne peut abriter une douzaine de soit-disant religieuses et qu'il est obéré de dettes. Le gouvernement grec, encouragé par l'exemple d'autres gouvernements catholiques de l'Eu-

rope, qu'il est superflu de nommer, est venu à leur secours, en mettant la main sur l'administration, et en passant à chaque recluse une pension. Or qu'elle est cette pension ? Tout ce que me dit la supérieure tendait à me faire comprendre qu'elles souffraient les plus rudes privations. Et pendant que je visitais la petite chapelle, espèce de caveau obscur et humide où les *Kalogruies* sont reléguées, dans un coin, derrière une grille ; la supérieure avait averti en secret notre chère Sœur Marie Gillot, qu'elles n'avaient pas de pain pour leur repas du soir. Nous remerciâmes Dieu que notre visite eût du moins apporté quelque petit soulagement à leur détresse ; et en retournant, je me félicitais avec nos Sœurs une fois de plus d'être les enfants de la vraie Église, où la pauvreté volontaire n'est jamais réduite à de tels avilissements, et où le renoncement au monde est béni du Ciel et assure du moins l'honnête médiocrité qui permet de travailler librement à sa perfection, sans s'abaisser aux dernières préoccupations de la terre.

Ab uno disce omnes.

La ténacité du vent du nord me retenant prisonnier dans l'île, je pus assister à la Fête-Dieu, bien que célébrée selon le vieux style de l'Église

orientale. C'est une particularité exceptionnelle du petit diocèse de Santorin, qui, pour conserver les sympathies des Grecs et pour la facilité des transactions commerciales, a conservé l'ancien calendrier. Les schismatiques paraissent chômer ce jour par considération pour les catholiques. Les principaux fonctionnaires et les gendarmes viennent assister à la messe et accompagnent respectueusement la procession. La petite communauté catholique se montre alors dans tout son éclat, et il est beau de voir sa longue file se déployer et serpenter par les rues aériennes de Phira, au milieu des parfums de l'encens allumé à toutes les portes dans des cassolettes, et de la joie des chants sacrés que les échos des rochers portent jusqu'à la rive inférieure de la mer. Les enfants de nos Sœurs précèdent, vêtues de blanc et groupées autour de la bannière de la Vierge; puis viennent ceux de notre école, portant l'image de saint Louis de Gonzague. Partout les Grecs semblent être dominés par la majesté de la cérémonie, et sans les défenses réitérées de leur clergé, leur concours serait encore bien plus nombreux. C'est toujours ce clergé ignorant et avili qui souffle et alimente parmi eux le feu de la discorde; et le malheur c'est qu'il n'y a pas

moyen de l'aborder ni d'engager avec lui une discussion sérieuse. Ses chefs, pour obtenir les premières dignités, contractent d'énormes emprunts, comme à Constantinople. C'est la solde des protecteurs qui les recommandent et des voix qui les nomment au synode.

Ainsi le dernier évêque de Santorin, ayant eu le tort de mourir avant de pouvoir payer les dettes contractées pour son élection, va ruiner plusieurs de ses prêteurs. Celui qui doit lui succéder, ne peut venir prendre possession de son siège, parce que ses créanciers s'opposent à son départ. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'abbé du monastère de Saint-Elie s'étant mis sur les rangs, et connaissant mes relations avec le nouveau ministre de France près la cour de S. M. Othon, n'a pas rougi de solliciter une recommandation. L'humilité et la fuite des dignités sont des vertus filles de la vraie foi et inspirées par elle : et cependant ils se décernent le titre d'orthodoxes !

Averti qu'il y avait un départ pour Syra, je fis à la hâte mes préparatifs de voyage ; puis vinrent les adieux, toujours tristes et poignants, parce que le cœur sent dans chacune de nos maisons qu'il est bien dans sa famille, et ces liens si facilement renoués, se rompent difficilement. J'avais

l'avantage de partir avec le R. P. Provincial des Dominicains du Piémont, venu pour visiter aussi le monastère des Dominicaines, anciennement fondé dans cette île et qui, depuis quatre années, est rentré sous la direction de l'ordre. Le R. P. Buzzio avait un compagnon aussi édifiant et aimable que lui. Tous les trois nous pûmes mieux supporter les chaleurs, les privations et les fatigues d'une navigation à la voile contrariée par cent accidents divers. Le dernier et le non moins pénible, fut d'arriver quelques heures après le départ du bateau à vapeur français pour Smyrne. Sachant combien nos confrères étaient surchargés dans la conduite du collège, par le fait de mon absence, j'étais impatient d'en abrégier la durée. Je pris donc le paquebot de la nouvelle compagnie russe qui partait heureusement le lendemain. Je n'ai eu qu'à me louer des prévenances et de la politesse du commandant, qui m'offrit, en touchant à Chio, de descendre à terre dans son canot. Assez curieux de visiter cette petite catholicité de trois cents âmes, j'acceptai la proposition. S. G. Mgr Giustiniani, pour qui j'avais une lettre, était à deux lieues de là, à la campagne, avec presque tout son clergé. Je n'eus que le temps de constater l'existence des ruines et des

lugubres ravages de 1822. Cette colonie génoise, alors encore florissante, s'est dispersée, et les maisons, abattues par les boulets de la forteresse voisine, n'ont pu être relevées. Du moins le gouvernement ture aurait dû chercher lui-même à faire disparaître les vestiges qui rappellent cette époque malheureuse. Mais non ; les canons du château menacent toujours la ville chrétienne, et les habitants semblent condamnés à se repaître chaque jour du spectacle de la catastrophe passée. Nulle part les Turcs, dans tout l'Orient, ne m'ont appâru avec le caractère aussi tranché d'une domination violente et destructrice. Je ne souhaite pas pour eux que quelques journalistes français ou anglais passent à Chio ; au moment où la question orientale est reprise par la presse. L'imagination n'aurait aucun frais à faire ; la réalité, seule, fournirait assez d'arguments. Je comprends pourquoi, il y à juste une année, S. M. le Sultan ayant été conduit là par ses ministres, dans une espèce de promenade récréative, ne trouva pas un Grec pour le recevoir. Toute la population avait pris la fuite vers l'intérieur de l'île.

Notre paquebot russe avance rapidement dans le golfe de Smyrne : la ville est déjà en vue, et

je tiens à clore à bord cette lettre, déjà trop longue, tracée dans mes moments libres, et destinée, Très-cher Père, à vous rappeler la position et les intérêts de nos missions que je viens de visiter. Puisse la maison de Naxie obtenir le missionnaire, et celle de Santorin, le frère désirés ! C'est la grâce que vous demande, avec votre bénédiction,

Votre très-reconnaissant et très-obéissant fils,

E. BORÉ,
i. p. d. l. m.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

PÉROU.

*Lettre de M. JOURDAIN à M. VICART, Supérieur
du collège de Montdidier.*

Lima, Mars 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit toujours
avec nous !*

Me voici donc au terme de mon voyage ! Après tant de vicissitudes, d'incidents et d'émotions, je pose le pied sur le sol du Pérou, sur cette terre poétique des Incas, j'arrive enfin dans ma nouvelle patrie ! Avec quel bonheur et quel amour je la salue et m'écrie ; *Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo quoniam elegi*

cam! Certes! j'ose le dire, lorsque le féroce et ambitieux Pizarre avec ses avides Espagnols aborda pour la première fois sur ces plages encore sauvages, son cœur ne battit pas plus fortement que le mien. Il marchait à la conquête d'un royaume, dévoré de la soif de l'or : je suis envoyé à la conquête des âmes ; puissé-je ajouter que je suis autant que lui tourmenté par l'ambition et la soif ! Mais hélas ! je suis obligé de confesser par ma propre expérience la vérité de la maxime évangélique, que les enfants du siècle sont plus sages et plus zélés que les enfants de lumière pour atteindre leurs fins. Dieu me fasse la grâce d'avoir plus tard à vous faire le récit de mes exploits.

En attendant je vais aujourd'hui, pour vous tenir parole, vous dire, mais en *prose*, comme M. Jourdain, quelque chose de ma traversée. Vous me comprenez, je n'entends pas vous tracer un tableau plus ou moins pittoresque d'un voyage poétique autour du monde. Vous trouverez du luxe en ce genre dans les récits déposés aux rayons de votre bibliothèque. Pour moi, incapable de cette tâche, je n'ai d'autre prétention que de venir m'asseoir au coin de votre feu et causer avec vous sur ce que me suggérera ma pauvre mémoire.

Partis de Paris le jour même de votre rentrée des classes, nous nous vîmes obligés d'attendre encore deux jours au Havre. Grâce à ce retard nous eûmes le temps d'aller prendre une dernière fois la bénédiction de l'Étoile de la mer dans un de ses pieux sanctuaires. A près de deux lieues de la ville, sur une haute falaise à pic, au bord de la mer, a été récemment construite, en style gothique d'un goût exquis, une jolie petite chapelle sous l'invocation de Notre-Dame des Flots. Titre ingénieux que Marie en cet endroit justifie aussi bien dans le sens physique que dans le sens mystique ; car de là elle domine littéralement la mer que l'on découvre dans une étendue à perte de vue. Lorsque le prêtre à l'autel se tourne vers le peuple pour lui souhaiter le secours du Seigneur, il peut en même temps envoyer par la pensée la bénédiction de Marie jusqu'aux navires qu'il aperçoit au loin ballotés par les flots et qui sans doute jettent sur son sanctuaire un dernier regard.

Nous revînmes de notre pèlerinage le cœur plein de joie et, sans doute aussi, des grâces que la Mère de Dieu y avait répandues, et qui nous ont si visiblement assistés pendant trois mois. Le même jour à 5 heures du soir nous nous

embarquions à bord du *Saint-Vincent-de-Paul*, voilier de 400 tonneaux, qu'il ne faut pas confondre avec le grand *Saint-Vincent-de-Paul* dont je vous dirai plus tard le triste sort.

Cependant je vous invite à entrer avec moi dans le joli petit navire blanc qui reçoit aujourd'hui à son bord les vingt-deux Sœurs et deux missionnaires. Si jamais vous n'avez visité l'intérieur d'un bâtiment, vous serez curieux de savoir quel va être l'habitation des vingt-quatre passagers. Représentez-vous donc une chambre une fois large et deux fois longue comme la vôtre, haute de six pieds et éclairée par le haut au moyen de deux ouvertures. Au milieu est placée une table longue qui en fera tout à la fois un réfectoire, une classe, une étude et un ouvrier. De chaque côté sont disposées d'autres petites chambres appelées cabines, ce sont de vraies miniatures. Mettez, s'il vous plaît le pied dans la mienne; mais si vous voulez y faire un pas, attendez que j'en sois sorti et que je vous cède le terrain. Deux mètres de longueur, autant de largeur et de hauteur, telle est la capacité qui va contenir deux lits larges d'un mètre, et placés l'un au-dessus de l'autre, comme les rayons d'une bibliothèque. Consacrez une par-

tie de ce qui reste au petit meuble de toilette ; percez, en guise de fenêtre, une petite ouverture du diamètre de quinze centimètres, celui précisément de ma calotte, et vous aurez une idée exacte de l'habitation des deux voyageurs.

Si ma chambre est ronde ou carrée
 C'est ce que je viens de vous dire en style géométrique,
 Mais ce que je sais sans compas
 C'est que depuis l'étroite entrée...

 L'on peut faire jusqu'à un pas.

Grand Dieu ! est-ce donc dans cette enceinte resserrée qu'il faudra vivre pendant trois ou quatre mois ? Oui : mais plus heureux que le poète amiénois, je n'y passerai que la nuit ; et pendant le jour, ou je travaillerai à la table commune, ou plus souvent je me promènerai sur la dunette, mon livre à la main, avec la même prestesse et moins de sollicitude et de responsabilité que dans votre salle d'étude. Ma surveillance, désormais, s'exercera tout au plus sur les habitants des airs et des eaux qui viendront parfois me distraire agréablement.

Mais il est temps de nous mettre en marche : l'heure du départ a sonné. Une sorte d'instinct

appelle tout le monde sur le pont ; on ne peut se défendre de cet amour si naturel de la patrie, et on en voudra contempler les rivages d'aussi loin que l'œil pourra les découvrir. Le spectacle de quelques pauvres Filles de la Charité partant aux extrémités du monde pour se dévouer au service de l'humanité avait attiré une foule nombreuse dans le port ; et la vue de ces vingt-deux cornettes groupées sur le pont fixait tous les regards curieux, pendant que les Sœurs, entonnant d'une voix ferme le chant du *Magnificat* et d'autres pieux cantiques, témoignaient ainsi de la générosité de leur sacrifice. Ce fut une cérémonie touchante. Bientôt la France disparaît et le soleil lui-même nous refuse sa lumière ; nos yeux n'aperçoivent plus pendant plusieurs heures que les rayons du phare. Nous voilà en pleine Manche.

Ici nouvelle scène : elle est tout à la fois triste et plaisante ; c'est du tragi-comique , c'est une cacophonie sans nom, que je ne m'arrêterai pas à vous décrire. Je veux parler du *mal de mer*. A notre sortie du Havre, un vent favorable, envoyé sans doute par Notre-Dame des Flots que nous saluions de loin, vint enfler nos voiles, et en deux jours, nous nous mimes hors de ce

passage ordinairement si dangereux. Cette année plus qu'aucune autre a été signalée par d'innombrables sinistres. Quatre-vingt-deux navires dans une tempête furent jetés et brisés sur la côte : quelques-uns d'entre eux périrent corps et biens. Pour nous, dès le lendemain de notre départ, nous étions en vue de la pointe de Cherbourg. Quelques heures plus tard nous apercevions la fumée des arsenaux anglais de notre ancienne île de d'Aurigny. — Guernesay et ses compagnes, jadis françaises, et peuplées encore d'habitants, Français par le cœur et le langage, passèrent sous nos yeux humiliés.

Nous voguons maintenant en pleine mer. Je ne vous dirai point jour par jour les incidents de la navigation : je n'ai point tenu de journal. Vous possédez un modèle en ce genre dans l'intéressante relation du voyage des premières Sœurs du Chili ; j'y trouve à peine quelques mots à changer pour en faire le nôtre.

Rien de beau comme le spectacle de la mer, surtout pendant les premiers temps. Si par la pensée, on se représente un lac immense, immobile, sans horizon, on concevra difficilement sans doute quelque chose de plus monotone et de plus uniforme. Toutefois, cet aspect que la

mer vous présente quelquefois dans les calmes de l'équateur ne laisse pas d'avoir son intérêt. Les feux du soleil levant et du soleil couchant qui se reflètent avec mille nuances dans l'Océan, sans rien perdre ici du charme des illusions produites par les métamorphoses féeriques des nuages ; les oiseaux, ces mendiants richement vêtus qui viennent voltiger à la poupe et butiner le reste de nos repas ; les poissons, aux brillantes couleurs métalliques, qui se jouent autour des flancs du navire, disputant aux oiseaux les miettes de la table et les épiluchures dont la main du marmiton leur fait dédaigneusement la charité ; enfin les agréments, ou si vous voulez, les cruautés de l'impitoyable pêche, tout cela n'est-il pas un dédommagement plus que suffisant à la prétendue monotonie du lac sans bornes ? Pour moi, tranquillement assis, un livre à la main, sous la tente qui nous garantissait des ardeurs d'un soleil tropical, cette immense solitude et ce silence solennel si peu ordinaire à bord d'un navire, me paraissaient avoir quelque chose de grand et de majestueux qui nourrit la réflexion et élève l'âme jusqu'à Dieu.

Mais tel n'est pas d'ordinaire l'aspect de l'Océan. Plus que dans aucune autre partie de la

nature, les scènes y changent et se succèdent avec rapidité. Un nuage sombre paraît à l'horizon ; la brise se lève et fraîchit peu-à-peu : c'est le signal d'un coup de vent, c'est-à-dire d'une petite tempête. La voix du capitaine se fait entendre ; en quelques instants, vous voyez perchés sur les vergues, semblables à une volée d'oiseaux, les matelots qui ramassent et carguent précipitamment les voiles. Vingt minutes se sont à peine écoulées que tout ce luxe de voilure orgueilleusement étalée sur trois rangs a disparu presque entièrement pour ne plus laisser apercevoir qu'une forêt de cordages. Il était temps : le vent devenu tout à coup violent et impétueux vient se briser et, en quelque sorte, se fendre avec rage contre les cables et les cordes qu'il fait vibrer, en produisant tantôt des sifflements aigus, tantôt des trémoussements de la pédale d'une métropole. C'est un concert sauvage.

Déjà l'eau tombe par torrents, inonde le pont et se décharge de tout son poids sur le pauvre matelot qui est là debout à son poste, comme le soldat au plus fort de la bataille.

Pendant la mer aussi est devenue furieuse, remuée et soulevée par le choc et la pression du tourbillon, elle semble être entrée dans une sorte

d'ébullition aux proportions gigantesques. Sa surface naguère si unie, à peine ridée, a pris tout à coup l'aspect de ces pays hérissés de montagnes disposées en lignes parallèles. Ces immenses amas de terre soulevés par les volcans, restent perpétuellement immobiles et affectent constamment la même figure. Plus animées, plus vivantes, ces montagnes de la mer subissent de continuelles métamorphoses ; et se poursuivant les unes les autres, semblent avoir à cœur de s'atteindre. Vous n'y découvrez pas de plantations ni de verdure : et toutefois elles ont aussi une sorte de végétation. Leur surface vous apparaît, dans l'intervalle des averses, tour à tour verte ou azurée, claire ou foncée, suivant l'incidence des rayons de la lumière ; et agréablement accidentée par l'écume blanche, qui moins qu'éphémère, paraît et disparaît sous vos yeux, et quelquefois même soulevée dans l'air en forme de vapeur par le souffle du vent, elle présente au spectateur les couleurs vives d'un petit arc-en-ciel volant. Je n'ai rien vu de plus beau et de plus grand. Et le pauvre navire, je dirais volontiers, le pauvre petit canot, que va-t-il devenir au milieu de cette bruyante mêlée ? Depouillé de ses vêtements, comme l'athlète de l'arène, il ne donnera plus

prise à la fureur de l'ouragan qui épuise inutilement sa colère à travers sa chevelure hérissée. Mais à la vue de cette montagne qui fond sur lui, comme un géant sur un pygmée, le spectateur novice sent dresser ses cheveux et se croit déjà englouti. Ne craignez pas : l'intelligent antagoniste a la conscience de sa faiblesse. Au lieu d'offrir une vaine et présomptueuse résistance, il dresse lestement sa proue, glisse soulevé dans les airs sur le dos du géant, puis retombe la tête en avant dans l'abîme pour affronter un nouvel ennemi contre lequel il usera du même stratagème. Sans doute il reste vainqueur dans cette lutte inégale ; mais combien il lui en a coûté de craquements et de gémissements ! Que de sauts, de soubresauts et de chutes ! Et cependant ce n'est pas tout. A ce premier balancement appelé tangage, vient s'en ajouter un autre plus incommode encore : par un mouvement brusque, continuellement répété, l'édifice se sent violemment renversé et presque couché, tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre, roulant sans cesse sur sa quille comme un cylindre mis en mouvement sur un axe excentrique : de là le nom de roulis. L'inclinaison du bâtiment peut aller alors jusqu'à 35°, c'est-à-dire que les mâts peuvent quelquefois décrire un arc de 70°.

Et les passagers, quelle mine font-ils au milieu de cette contredanse forcée ? Sur le pont, solidement cramponnés au premier objet venu, les amateurs contentent, plus ou moins à leur aise, leur avide curiosité, à la condition d'essuyer les averses qui se renouvellent fréquemment et de se voir de temps en temps, comme par surcroît, arrosés de quelque éclaboussure marine, c'est-à-dire d'une large nappe d'eau soulevée par le choc, qui les enveloppe comme d'un manteau. Petite gentillesse dont on n'est pas toujours exempt, même dans les temps ordinaires.

Mais descendons à l'intérieur où se tiennent réfugiés les plus timides, c'est-à-dire la plupart. Le théâtre est plus restreint et n'a rien de grandiose ; mais le spectacle est plus amusant : c'est une bacchanale ; tout saute, tout danse, tout se promène, tout roule, tout se heurte, les personnes et les choses, boîtes, chaises, paquets, livres, écritures, cahiers, ustensiles, enfin tout ce qui n'est pas serré ou solidement amarré. Et que faire si l'heure du repas sonne sur ces entrefaites ? Heure militaire. On se traîne à table où, moyennant des bancs fixes, la stabilité des personnes est à peu près assurée. Là, il faut littéralement gagner son pain à la pointe de l'épée.

Malheureux celui qui n'est pas doué d'une certaine dextérité pour retenir solidement en place et introduire dans sa bouche les aliments qui lui sont servis. Que si vous vous hasardez en pareille occurrence à rester debout pour vous approprier votre déjeuner, il pourra bien vous arriver, comme à quelqu'un de votre connaissance, d'aller sans aucun principe de peinture ni de blason, appliquer un joli écusson en relief sur la cloison de la salle.

Mais telles ne sont pas, heureusement, les conditions habituelles de la navigation. Je vous ai décrit les deux extrêmes. Les mille intermédiaires entre ces deux points vous donneront une idée des vicissitudes de la vie maritime. Balancé par un tangage et un roulis plus ou moins prononcés, mais qui ne cessent jamais, le voyageur sur mer devra se résigner à contracter insensiblement l'instinct d'une marche dont la nature ne l'a pas doué. Quelles que soient ses habitudes de sobriété et ses goûts de tempérance, renforcés au besoin d'un vœu irlandais, il lui faut prendre des allures qui ne seraient rien moins qu'édifiantes dans les rues de nos villes et plus d'une fois même, oubliant les règles de l'équilibre, il donnera le triste scandale d'une

chute publique. La loi est à peu près inflexible.

Dès le premier jour, à l'étonnement des matelots, j'avais le pied solidement marin, le cœur marin, l'estomac marin. Mon appétit, chose rare ! resta constamment édifiant et ne se démentit pas un seul jour. Le capitaine n'avait pas encore dans sa carrière de vingt-cinq ans, disait-il, rencontré personne aussi invulnérable que moi, et plus d'une fois, il me proclama né marin. Tout ceci soit dit sans modestie aucune, mais aussi sans vanité ; car vous n'oubliez pas qu'assis sur votre fauteuil jaune, je n'entends pas faire autre chose que de causer avec vous et soulager ma démangeaison. Je reviens à mon sujet.

Le but unique de la navigation étant d'avancer et de faire route, la principale et unique question en mer est celle du vent. S'il est nul ou excessif, comme dans le calme ou la tempête, le navire n'avance point. Ici encore les degrés intermédiaires ; mais rien de plus variable que cet élément capricieux. Aussi est-il tour-à-tour l'objet des malédictions, et des bénédictions, des injures et des éloges, des reproches et des compliments, des souhaits et des regrets. Tantôt il est favorable, tantôt il est contraire, aujourd'hui il est fort, demain il sera faible. Or la marche est réglée d'après ces cir-

constances. Mais quel puissant et précieux mobile et combien l'industrie de l'homme en sait tirer parti ! Si par exemple, vous allez droit au nord, vous pouvez mettre à votre service tout vent soufflant des points de la rose compris depuis l'est-nord-est, jusqu'à l'ouest-nord-ouest en passant par le sud. Pour moi, dans ma simplicité, j'avais cru que le vent-arrière était de tous le meilleur : or c'est précisément le plus mauvais de ceux qui ne sont pas contraires parce qu'il rend inutile les deux tiers des voiles. Vous riez ; mais qu'auriez-vous dit de cette bonne Sœur, née sur les bords de la Saône qui au départ du Havre demanda avec une sorte de commisération fort louable, où étaient les rameurs et les rames pour une telle masse et un tel voyage ?

Cependant, pour mettre à contribution tant de forces si variées et si variables, à combien de calculs et d'obséquiosités le marin n'est-il pas soumis ! Il s'en faut bien du reste que la ligne droite marque la route d'un bâtiment à travers l'Océan. Je ne connais rien qui la représente plus fidèlement que le chemin de l'écolier. Il avance droit à son but, il louvoie, il s'écarte, il attend, il recule, il revient, il va au loin chercher un vent fixe qu'il ne trouvera pas sur sa route. Le

maximum de la vitesse d'un navire est de soixante-quinze lieues marines par jour, et c'est une fortune ; mais sa marche ordinaire est de cinq à sept milles par heure, c'est-à-dire quarante à cinquante lieues : souvent aussi elle est beaucoup moindre et quelquefois nulle. De là l'impossibilité de déterminer d'avance, même à un mois près, la durée d'une traversée au long cours.

Mais venons à quelques détails sur la nôtre.

Les seules étapes qui me paraissent dignes d'être signalées sont les îles de Madère et de Saint-Antoine, l'équateur et le cap Horn.

Vers le milieu d'octobre, nous étions en vue de Madère, c'est-à-dire à une distance strictement suffisante pour découvrir la terre. La vue la plus perçante ne put en découvrir la riche verdure, ni se reposer agréablement sur ses palmiers, ses orangers et ses côteaux couverts des vignes qui en font la richesse. Quant à moi j'eus beau écarquiller mes yeux quelque peu myopes, quoique renforcés d'un triple et quadruple verre, force leur fut de faire un acte de foi. Pour nous dédommager, le capitaine, homme au cœur bon, caché sous une écorce un peu trompeuse, nous fit une libation de vrai Madère garanti authentique, qu'il répéta souvent depuis.

Le 31 octobre, veille de la Toussaint, nous touchions presque littéralement à Saint-Antoine, l'une des îles du Cap-Vert. Nous la vîmes mieux que Madère, ou plutôt nous la vîmes trop bien. Cachée d'abord dans un épais brouillard, elle se découvrit tout-à-coup devant nous à un kilomètre de distance éclairée par le soleil levant. C'est un amas gigantesque de rochers taillés à pic ; ils se perdent véritablement dans les nues que l'on voit se promener et circuler entre ses pointes et ses aiguilles inégalement lancées à des hauteurs prodigieuses. Là point de végétation : sur leurs larges flancs nus, de couleur gris jaune, vos yeux n'aperçoivent dans quelques ravins plus humectés d'autre verdure que celle des mousses et des lichens muraux.

A l'île des États près du cap Horn, le même spectacle devait s'offrir à nous, rendu plus pittoresque par les amas éblouissants de neige qui en revêtent les sommets. Je reviens à Saint-Antoine. Dans le fonds d'un petit vallon formé par une immense échancrure courant du sommet de deux pics jusqu'au niveau de la mer, était comme perdu un petit village dont les maisons blanchies et les habitants fixaient notre attention en variant le tableau. Il y avait presque un mois que nous

n'avions véritablement vu la terre ; avec quelle avidité nos yeux dévoraient ces beautés sauvages, semblables, *si magna licet componere parvis*, au paysan placé pour la première fois en présence d'un monument gothique de nos grandes cités.

Telles furent pendant une heure entière, car il faisait calme, notre occupation et nos sensations ; bien différentes étaient celles du capitaine : soucieux et inquiet, il appelait de ses vœux une brise plus forte qui se fit longtemps attendre, pendant que les matelots tiraient à grand bruit du fond de la cale les énormes chaînes des ancres. Précaution inutile : la mer en cet endroit du rivage n'a point de fond accessible, et le flanc du rocher se prolonge presque à-plomb jusqu'au fond de l'abîme. Insensiblement le navire s'approchait de la terre, attiré par le courant qui existe sur toutes les côtes et rejette au rivage les objets que contient la mer. Il n'y avait nul danger pour l'équipage et les passagers qui se seraient facilement sauvés grâce aux embarcations ; mais le navire amené près de terre se serait infailliblement brisé contre la roche et aurait immédiatement sombré, engloutissant nos colis et tous nos effets. Heureusement un vent favorable nous

écarta peu à peu, et quelques heures plus tard nous nous retrouvions en pleine mer.

Déjà depuis plusieurs jours nous sommes sous les tropiques : les chaleurs, surtout à l'intérieur et pendant la nuit, deviennent parfois insupportables ; à l'extérieur, la brise en tempère l'ardeur, mais ici, il faut soigneusement se garantir des rayons du soleil, qui sont ordinairement nuisibles et *trop piquants*, d'où vient sans doute (laissant à part le grec) la dénomination de *tropicque* à cette large zone séparée par l'équateur. Si vous tenez à voir ici une pointe, contrairement à mon intention, vous conviendrez du moins qu'elle à quelque chose de *piquant*. Toutefois les chaleurs ici ne sont pas sans interruption ; les nuages obscurcissent très-souvent le ciel, et pendant deux ou trois degrés, avant d'arriver à l'équateur, les pluies continuelles accompagnées de calme, qui ont mérité à ce parage la qualification de *pot au noir*, rendent la température fort tolérable et quelquefois même un peu fraîche. Le matin du jour où nous passâmes la ligne, je vêtis, au moins pour quelques instants, la prosaïque houppelande. Il est vrai que j'avais par mon imprudence contracté un mal de gorge, que je promenai d'un tropique à l'autre.

Mais hâtons-nous de côtoyer le littoral du Brésil, de la Plata et de la Patagonie. Ici comme dans les autres endroits, point d'autres distractions que la vue des troupeaux de marsouins qui viennent exécuter des danses en bondissant hors de l'eau ; des baleines et des souffleurs qui de loin en loin lancent au ciel de magnifiques colonnes d'eau, des requins dont l'un, tout jeune encore, paya de sa vie sa trop grande voracité, ou plutôt sa faim, car je ne lui trouvai rien dans l'estomac : j'étais, vous le voyez, le naturaliste du bord. Le pauvre animal, malgré les menaces effrayantes de sa gueule armée d'une quadruple rangée de dents aiguisées et tranchantes, malgré les coups à tout briser de sa large queue contre le pont, dut se résigner à être immolé sans pitié pour servir de régal aux matelots peu délicats sur le choix des mets.

Plus loin ce sont des troupes de poissons-volants, qui semblables à des volées de perdrix, mais plus agiles, rasant avec rapidité la surface de l'eau. Ces intéressants petits animaux cherchent par ce moyen à échapper à la dent de la dorade et de la bonite ; mais celles-ci, plus légères encore, malgré la résistance de l'eau, les poursuivent de la course et du regard, et les saisissent

au moment où ils se replongent dans l'eau pour humecter leurs branchies desséchées.

La nuit même ne prive pas entièrement le spectateur de la vue des hôtes de la mer ; si la lumière refuse d'éclairer leur marche, ils se chargent eux-mêmes d'en donner des vestiges en faisant jaillir à la surface de l'eau des jets de phosphore que l'on prendrait pour des feux-follets ambulants. Mais la plus curieuse production phosphorescente est sans contredit celle que fait naître le passage du gouvernail, véritable nageoire caudale du navire ; le sillon qu'il trace est marqué, surtout dans les nuits obscures, par une large et blanche trainée de feu. Plusieurs fois j'ai vu les émanations de phosphore remonter à la surface en forme de bulles volumineuses qu'imiterait assez bien une illumination flottante des globes de vos lampes.

Il est encore en dehors de la nature une autre distraction moins fréquente, mais qui, une première fois surtout, fait battre le cœur du passager, sinon du marin blasé, c'est la vue et plus encore la rencontre d'un autre navire, c'est-à-dire, d'un ami, d'un compagnon de voyage et d'exil, je dirai presque d'une prison flottante où l'on est avide d'apercevoir ses semblables et d'en-

tendre la voix humaine. A une lieue de distance environ, on se contente de télégraphier par signaux avec des bannières de différentes couleurs. C'est avant tout le salut du drapeau national trois fois hissé et amené ; puis le nom du navire, le départ, la destination, la cargaison, la latitude et la longitude observées, etc. Telles sont les principales questions que l'on s'adresse ; heureux quand ce n'est point pour demander secours ; à cinquante ou cent mètres, ce qui est plus rare, on s'aperçoit distinctement et on s'adresse mutuellement la parole au moyen de porte-voix. C'est un moment de vraie jouissance et de consolation qui passe trop rapidement et laisse l'âme pensive et rêveuse.

Cependant nous avançons à grands pas dans l'hémisphère du sud ; déjà le soleil projette notre ombre au midi. Depuis longtemps l'étoile polaire du nord a disparu ; la Grande et la Petite Ourse se sont noyées peu à peu ; la Poussinière, la Girafe, le Dragon et les autres constellations septentrionales qui composent la ménagerie de l'Olympe païen ont fait place à d'autres figures au-dessus de nos têtes. Devant nous se déploient de nouvelles voies lactées. Nous voyons sans trembler le Scorpion, l'Hydre et le Centaure, les becs diffé-

rennent remarquables du Toucan et de la Grue, la Grande Croix du sud, constellation relative de la Grande Ourse et enfin l'Octant, désormais notre Polaire : nous sommes aux approches du cap Horn.

Le fameux cap Horn, l'effroi du navigateur ! à peine depuis deux mois, s'est-il passé un jour, un repas sans qu'il se soit présenté à nous sur le tapis de la conversation avec sa figure menaçante de rhinocéros (museau-corne). Son nom en anglais signifie aussi *corne*. De fait, c'est un passage vraiment redoutable ; d'une part, l'écueil des îles qui le bordent et qu'il faut regarder à distance respectueuse ; d'autre part, les glaces du sud où l'on se trouve facilement entraîné par les orages ; les courants rapides qui se déversent en cet endroit du Pacifique dans l'Atlantique ; les tempêtes qui y règnent presque toujours ; les rigueurs de l'hiver souvent même en été ; la direction presque constante des vents de l'ouest à l'est ; tout cela forme un ensemble d'obstacles vraiment sérieux qui préoccupent tout le monde, depuis le capitaine jusqu'au mousse. Dans sa dernière campagne le *St-Vincent-de-Paul* lutta vainement contre eux pendant 55 jours ; cette année surtout paraît avoir été l'une des plus désastreuses ; je n'en rapporte qu'un exemple et

le plus frappant. Pendant trois mois entiers le navire l'*Apolline* tenta d'en forcer le passage. Nouveau Tantale, il se vit jusqu'à trois fois repoussé de force à son point de départ, c'est-à-dire sur l'île des États, où de guerre las, il dut sagement prendre le parti de s'avouer vaincu, et il revint jusqu'à Montevideo se ravitailler et réparer ses avaries. Combien d'autres n'en sont pas quittes à si bon compte.

Tel est donc l'ennemi que nous allons affronter, et la lutte à laquelle nous sommes préparés depuis longtemps ; mais, agréable surprise ! la toute bonne Providence, qui avait jusqu'à ce jour si visiblement veillé sur nous, nous épargna l'épreuve et nous exempta de la loi commune. Le cap Horn s'était pour nous paré en costume presque tropical ; nous en fûmes quittes pour quelques-unes de ses caresses, et en fort peu de jours nous nous vîmes lancés en plein Océan Pacifique.

Toutefois ne passons pas si vite. Ces belles horreurs du cap ne laissent pas d'avoir quelques dédommagements bien connus des matelots. Là se rencontrent une foule d'oiseaux qui procurent une agréable distraction et exercent l'adresse des pêcheurs. Pour n'en citer que les principaux : le

gracieux damier, ainsi appelé par les marins à raison de son riche plumage régulièrement marqué de blanc et de noir, vient se reposer sur l'eau avec une sorte de gentillesse que n'a pas la colombe, et piqueter avec adresse le butin que vous lui lancez ou même l'amorce de votre hameçon auquel il ne se laisse pas prendre. — Le diable autre gros palmipède, au bec recourbé, de couleur noire et d'une puanteur vraiment infernale, se jette avec une voracité incroyable sur l'appât. Une fois seulement nous eûmes le plaisir quelque peu vindicatif et rancuneux de prendre le diable à l'hameçon : pensez si nous lui fimes quartier. — Enfin et surtout l'albatros, autrement dit mouton du cap, semble avoir fixé son séjour aux deux grands caps méridionaux d'Afrique et d'Amérique, où il poursuit les navires surtout dans les tempêtes. Cet oiseau superbe, à la robe quelquefois blanche comme la neige, plane avec majesté dans les airs et de son vol puissant lutte sans effort et comme en s'amusant contre les vents les plus violents. Nous en primes plusieurs à l'hameçon. L'un d'eux, qui avait une envergure de plus de trois mètres, s'était noyé en opposant une résistance inutile à la traction des pêcheurs ; il poussa en rejetant l'eau

avalée une sorte de beclement presque comparable à celui du veau. Des larges pattes palmées de cet oiseau, les matelots font en les dédoublant d'élégantes blagues d'artistes. Ses péronés, ses radius et ses tarses se convertissent en tuyaux de pipes. Sa belle tête, emmanchée d'un bec recourbé, long quelquefois de 8 pouces, peut figurer avantageusement contre le mur d'un salon en guise de portemanteau. Les plumes délicates qui forment l'épaisse fourrure de sa poitrine et de son ventre fournissent à nos fêtes religieuses de jolies fleurs artificielles : enfin il n'est pas jusqu'à son abondant duvet qui ne soit recueilli soigneusement.

La vie maritime, comme vous le voyez, est, pour celui qui se porte bien, une source assez abondante de distractions et même d'instructions, s'il se plaît dans les beautés de la nature. Au cap Horn, dans la saison où nous l'avons traversé, c'est-à-dire dans l'été de notre hémisphère, décembre-janvier, le soleil favorise singulièrement ses goûts en éclairant son étude pendant près de vingt-et-une heures, alors qu'à Saint-Pétersbourg il se montre aussi avare qu'il est ici prodigue. Pour moi fidèle à ma règle, je n'usai de ses largesses que pour me dispenser

de chandelle à mon coucher et à mon lever.

Ces mille amusements innocents font parfois oublier au voyageur le désir d'arriver, semblables à ceux de cette vie qui font plus encore, et trop souvent le détournent de sa véritable destination qui est le Ciel. Avec combien de raison n'a-t-on pas comparé le monde à une mer sur laquelle l'humanité tout entière, chassée de son pays natal, est à la recherche d'une nouvelle patrie. Malheureusement la plupart y trouvant leurs plaisirs et leurs satisfactions, ne pensent qu'au présent et cherchent en vain à se rassasier des beautés passagères qui brillent à leurs yeux. S'ils soupirent après le port, c'est celui de la fortune qu'ils vont chercher en foule aux extrémités du monde. Plusieurs, que l'on peut comparer aux matelots, touchent à tous les points, et, blasés sur tous, ne se fixent nulle part et meurent sans avoir trouvé le repos. Tous ne marchent que par mille détours, hallucinés, enivrés, chan celants ; et l'on se demande avec raison vers quelle plage ils voguent. Il n'en est pas de même du chrétien ; mais lui aussi doit se résigner à faire la fatale traversée. Celui-ci, poussé par un vent favorable, aborde presque aussitôt, *consummatus in brevi*, sans connaître l'élément

dangereux. Celui-là n'arrive qu'après avoir gémi pendant un siècle sur son exil trop prolongé : *heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est.* Cet autre, longtemps endormi par le calme trompeur, sent tout à coup s'élever de furieuses tempêtes qui le ballottent et le persécutent à outrance. L'un avance ; l'autre recule ; un grand nombre louvoient ; tous doivent avoir sans cesse l'œil ouvert et fixé sur le Soleil de justice , la lune et les autres étoiles, pour éviter les nombreux écueils où ils pourraient se briser et faire naufrage. Que si par leur imprudence ou leur négligence, ils voient leur nacelle maltraitée et gravement avariée, il leur faudra avant de saluer la patrie aller péniblement se ravitailler et se *purifier* au port de refuge, où ils sont sûrs de se faire délivrer le bienheureux *transeat* , mais à grands frais, à grand'peine, et après mille souffrances, douleurs et angoisses.

Si vous en jugez par la complaisance avec laquelle je vous ai raconté les curiosités du voyage, vous serez peut-être tenté de croire que j'avais placé là mes affections et mon unique étude. Certes j'avoue que j'en ai largement joui : ancien professeur, il m'était permis d'être naturaliste ; mais au même titre je devais être philosophe ;

je les regardai donc de l'œil gauche, en réservant l'autre pour des choses plus sérieuses; aussi le spectacle si enchanteur de la nature ne fut pour moi, ou plutôt pour nous tous, que fort accessoire et secondaire : une application constante à l'étude de la langue espagnole absorbait tous les loisirs de la petite colonie qui s'y livrait avec goût et quelquefois avec passion. Quant à moi, cumulant les fonctions de pasteur et de professeur, je menais une vie pour le moins aussi occupée qu'au collège. Jugez-en par notre règlement de vie. Tous les jours, excepté samedi soir et dimanche soir, deux fois la classe, précédée et suivie d'études et de la correction à part des devoirs écrits. — Samedi soir, occupations du ministère. — Dimanches et Fêtes, instruction. Il me restait, vous le voyez, peu de lacunes. Je ne me donnais pas même de temps en temps le luxe d'un congé, si ce n'est, peut-être, par la pensée et le souvenir. Plus d'une fois j'ai parcouru, entouré de mon jeune cortège, mes côteaux et mes vallons si chéris de Montdidier pour y faire un butin et une pêche moins cruelle que celle de l'hameçon. Oui, souvent je me suis surpris gravissant les sentiers escarpés du Forêt et suivant à l'écolière les sinueux détours des

Trois-Dons, tantôt disséquant la corolle, tantôt lorgnant le pistil. Mais douce illusion ! mes herborisations étaient en réalité circonscrites dans une surface moins grande et plus aride que votre cour. Combien d'autres souvenirs auxquels il a fallu souvent répéter un adieu pénible ! Néanmoins j'étais bien éloigné de plaindre mon sort ; j'y trouvais à tous égards d'abondantes consolations, et ce bonheur fut partagé par tout le troupeau au milieu duquel régna constamment la gaieté et le contentement, fruits de la plus étroite union. J'ignore s'il y eût jamais traversée plus favorisée que la nôtre, tout sembla se réunir pour la rendre heureuse : beau temps presque habituel, sortie facile et prompte des passages dangereux, brièveté du voyage ; enfin paix au-dedans et au-dehors. Mais une de nos plus grandes jouissances au milieu des privations inséparables de la mer, fut celle de pouvoir toujours, deux fois exceptées, célébrer le saint sacrifice de la Messe. Il est vrai que nous le dûmes plutôt à un stratagème qu'à une faveur insolite de l'océan. Privé forcément d'assistant pour cette sainte action, je demandai secours à une petite machine de mon industrie. C'était tout simplement un fil de fer élégamment habillé, qui,

partant du tabernacle, retenait solidement le calice en place, sans contrarier en rien les cérémonies, et le prémunissait de toute chute même dans les temps les plus gros. Qu'en penseraient les rubricistes? Je les voudrais un peu à ma place.

Mais arrivons enfin dans la *vallée du Paradis*; c'est le nom espagnol de Valparaiso, ainsi appelé sans aucun doute par antiphrase. Pour nous, peu délicats en ce moment sur la vertu de simplicité, nous lui adresserons volontiers cette flatterie mensongère, car nous avons faim et soif de mettre pied à terre. Dès le 6 janvier au soir nous apercevions le sémaphore et le phare plantés sur la pointe élevée qui forme le sinus de la baie; et le lendemain matin nous saluions, le cœur palpitant, cette immense ville qui se déployait peu à peu à nos regards presque toute bâtie en amphithéâtre au pied et sur la base d'arides et hautes montagnes. Celles-ci forment une demi-ceinture et comme une sorte de cirque dont l'arène et les combattants seraient la baie et les nombreux vaisseaux qui l'encombrent.

Déjà nous avons mouillé, et nous nous préparions à fouler la terre du Chili, lorsqu'un objet d'un vif intérêt suspendit un moment notre ardeur et notre élan. Par hasard, ou plutôt par

une permission de la Providence digne de remarque, nous nous trouvâmes à l'ancre côte à côte avec le grand *Saint-Vincent-de-Paul*.

Ce magnifique trois-mâts de sept ou huit cents tonneaux fut, vous le savez, béni et baptisé solennellement à Bordeaux, il y a quatre ou cinq ans par N. T. H. Père, et de suite étrenné par la seconde colonie Chilienne. Deux ans après, il transportait à Lima cinquante Sœurs, parmi lesquelles était la mienne. Nous nous préparions donc tous, et moi autant qu'un autre, à lui sourire avec une sorte de fraternité : mais quel fut notre désappointement et notre peine, lorsque nous apprîmes qu'il venait d'être condamné, c'est-à-dire juridiquement déclaré impropre à la navigation au long cours sous pavillon français, pour cause d'avaries très-graves. Voici comment :

Deux ou trois mois auparavant il retournait en France avec un fort chargement de cuivre. Mais il eut à compter avec la mauvaise humeur du cap Horn, qui le maltraita ainsi, le força à rebrousser chemin et à se voir dégradé et vendu à un Chilien pour service de cabotage. J'eus la curiosité, je dirai presque la dévotion de le visiter, ce que je fis depuis, et pus me faire une idée de la lutte qu'il avait eu à soutenir.

Avant de débarquer, permettez-moi de m'arrêter un instant pour reprendre haleine et relire ma lettre.

Je sors, une à une, de mon tiroir les nombreuses feuilles que je dois y avoir jetées. Je trouve mon épître monstrueuse. Est-ce bien moi qui ai couché tout ce bavardage ?

Si la fatigue ne m'avait averti, j'allais suivre mon instinct, et, vous priant de m'accompagner jusqu'à Santiago, aux pieds des Cordillères, vous montrer ce que j'y ai vu de remarquable dans l'ordre physique et moral, religieux et politique ; mais les bras me tombent, et à vous aussi sans doute ; si même ce ne sont les paupières. Je vais donc vous épargner en m'épargnant. Dites seulement au bon M. B., s'il se rencontre au collège par hasard, que j'ai vu croître naturellement et sans culture, sur le penchant des montagnes, des *palmiers*, des *cierges* très-ramifiés hauts comme nos pommiers, des *pandanus* à touffes largement étalées, et sur quelques bords de ruisseaux des myrtes, des *eischcossia*, un peu moins mesquins que ceux d'Europe : pourtant la Flore du Chili me paraît assez pauvre.

Mais vite ! en route pour Lima. Après un séjour de trois semaines et demie, dont dix jours passés

à Santiago, je m'embarquai de nouveau le 4 février sur un voilier Belge, où je fus bien à tous égards. Point d'autre incident que la pêche de quelques poissons volants trois fois plus grands que ceux de l'Atlantique. Si j'en trouve l'occasion je vous enverrai, entre autres curiosités, une aile presque égale à celle d'une poule. Je ne vous dirai rien des îles Chinchar, toutes recouvertes et presque formées d'énormes amas de *guano*, qui ne sont autre chose que les excréments des oiseaux. Nous les avons aperçues et senties, leur superficie toute blanche les ferait prendre tout d'abord pour des montagnes couvertes de neige. Elles font aujourd'hui la principale richesse du Pérou.

L'Océan pacifique justifia bien son nom pour moi : il me procura de fort paisibles vacances de mer. Nous mîmes quinze jours au lieu de dix à nous rendre, et je n'entraï que le samedi 18 à Collao, port de Lima, après m'être vu pendant les trois ou quatre derniers jours pour ainsi dire enchaîné par le calme en face de ma terre promise.

Enfin m'y voici donc ! j'entonne le cantique de la reconnaissance et vous invite à vous unir à moi. Après m'avoir assisté du secours de vos

prières, n'est-il pas juste que vous partagiez mes actions de grâces ? Et toutefois je ne borne point là mes importunités : je sens, oui, je sens que c'est maintenant plus que jamais que j'ai besoin de l'aumône spirituelle de mes amis. Un si long et si lointain voyage n'est pas même le commencement de ma mission : je ne suis encore qu'un soldat rendu sur le champ de bataille ; un ouvrier à la vigne du Seigneur ; un moissonneur au champ du père de famille. Tout est donc à faire. Où sont mes armes ? Où sont mes forces ? Où est mon aptitude ? Mes armes, c'est la grâce de Dieu, s'il ne bâtit lui-même la maison, tous mes efforts seront vains et inutiles. Mes forces, c'est encore le Seigneur lui-même ; je puis tout en celui qui me fortifie et ma faiblesse est presque un encouragement. *Cum infirmor tunc potens sum*. Mon aptitude, elle consiste dans mon inaptitude même, franchement reconnue et avouée. Est-ce que Dieu ne se plaît pas à choisir pour ses desseins les instruments les moins nobles, les plus méprisables, et ceux même que le monde dédaigne comme des néants, *ea quæ non sunt* ?

Tout donc dans ma nouvelle carrière est subordonné à la grâce de Dieu et à sa miséricorde pour mon indignité et ma misère. Combien n'ai-je

pas raison de crier au secours ! J'implore plus que jamais le vôtre, celui de tous les Confrères, collaborateurs et Frères, celui même de vos, j'allais dire de *nos* élèves. S'il en est parmi eux quelqu'un qui se sente le goût naissant d'aller un jour au delà des mers propager notre sainte foi, qu'il commence dès à présent son futur apostolat par la prière : prière pour les ouvriers évangéliques, *ut currat verbum Dei... et clarificetur nomen Domini nostri Jesu Christi* ; — prière pour les pécheurs et les infidèles, afin de les retirer des ténèbres de l'erreur et de les arracher à l'enfer. Mais sa mission, dùt-elle se borner là, serait encore belle, divine, et féconde en fruits de salut autant pour lui-même que pour les autres. Celui, dit un apôtre, qui aura converti son frère au Seigneur, aura par là même assuré le salut de son âme.

Il y a déjà un mois que je suis à Lima au moment où part cette lettre. Je l'ai griffonnée à quelques moments perdus. J'aurais pu vous l'envoyer il y a quinze jours par le dernier courrier, mais j'ai payé le tribut au climat et j'ai été un peu malade pendant dix ou douze jours, pendant lesquels je m'étais proposé d'écrire quelques mitiés à nos Confrères et collaborateurs. Ils vou-

a

dront bien m'excuser, d'autant plus que je suis ici véritablement à la besogne, confessant, catéchisant, prêchant et m'acquittant d'un office d'aumônier, comme par surcroît. Humainement parlant ce n'est pas un avantage à tous égards de savoir la langue en arrivant. Ajoutez donc à tout cela les quelques promenades indispensables dans Lima pour faire connaissance avec la ville, et surtout les mille et une visites qui, ici comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, donnent seules le droit de cité; et vous jugerez si j'ai eu du temps de reste. Je vous avoue que si j'avais à recommencer dans les mêmes circonstances cette si longue lettre, qui peut-être vous ennuyera, faute de soin, j'hésiterais et sans doute l'abrégerais de moitié au moins.

Je suis en union de Jésus et de Marie immaculée,

Monsieur et très-cher Confrère,

Votre très-humble et respectueux serviteur,

JOURDAIN,

i. p. d. l. m.

MEXIQUE.

*Lettre de M. LEARRETA à M. Gabriel PERBOYRE,
Procureur de la Maison mère, à Paris.*

Mexico, 30 avril 1859.

MONSIEUR ET CHER CONFÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais.*

Je vous remercie des nouvelles que vous avez eu la bonté de me communiquer. Permettez-moi de vous en donner aussi quelques-unes de ce pays. Pendant que le monde se déchire sous nos yeux, le bon Dieu fait prospérer nos œuvres et celles de nos Sœurs; mais autour de nous il n'y a que discordes, guerres et horribles désastres.

Malgré cela, depuis le 12 janvier de cette année jusqu'au 12 mars nous avons fait une grande mission dans la ville de Saint-Jean del Rio. Outre les bénédictions ordinaires qui accompagnent ces saints exercices, il y a eu une chose remarquable qui m'a vivement touché. Je ne vous parlerai donc ni des cinq mille communions, ni de l'admirable conversion des prisonniers, ni de la fuite des comédiens, ni de plusieurs autres faits importants dont j'aurai l'honneur de vous parler plus tard ; je me borne aujourd'hui à vous dire quelques mots sur la personne de la première autorité civile de cette province, je veux parler du Préfet. Il est mort pendant la mission, et je ne puis assez vous exprimer combien il nous a édifiés ainsi que toute la ville et sa propre famille. Malgré la multitude des affaires d'importance qui l'accablaient, la soif ardente dont il était dévoré pour la parole de Dieu lui fit trouver moyen d'assister à toutes les instructions et à tous les exercices de la mission. Il ne craignait pas de s'y ranger parmi le peuple lorsqu'il ne trouvait pas d'autre place ; il se confondait même au milieu de la foule sur la place publique, exposé aux rayons du soleil ; et là, pendant les instructions, il pleurait et gémissait comme tout

le monde et plus que tous les autres. Il avait donc pris la ferme résolution de se confesser et de profiter en vrai chrétien de toutes les bénédictions de la mission. Dans le sein de sa famille et à chaque occasion qu'il en trouvait, il ne parlait que de ce qu'il avait entendu prêcher et il n'aimait à converser que sur ce qui regardait la mission et l'affaire de son salut. Depuis l'ouverture de nos exercices il ne nourrissait plus qu'un seul désir c'était celui de mourir assisté par les missionnaires; mille fois il l'avait exprimé avec la plus grande franchise : « Oh ! que je serais heureux, disait-il, si je pouvais mourir ainsi ! » Malgré toutes ces bonnes dispositions, les jours se passaient sans qu'il lui fût possible d'arranger l'examen de sa conscience, il en souffrait un vrai purgatoire; mais les affaires l'empêchaient de prendre le loisir qu'il jugeait nécessaire pour se bien préparer à la confession. Le jour de la communion générale arrive et il ne lui avait pas encore été possible de se confesser. Alors il se trouble et pleure amèrement : « Oh ! quel mauvais exemple vais-je donner ! » disait-il. Au milieu de ses angoisses il ne se doutait point que le terme de ses épreuves et de sa vie approchait. Quoiqu'il eût été bien portant jusqu'alors, il

tombe subitement et sérieusement malade, et il reçoit tranquillement l'annonce que son mal est sans remède. Il est au comble de la joie en voyant que sa maladie lui fournit le temps dont il avait besoin pour régler les affaires de sa conscience. Au bout de quelques jours sa confession est terminée, et il est inondé d'une consolation inexprimable malgré les affreuses souffrances qu'il endure avec la tranquillité et la joie des justes : puis il reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec de telles dispositions que tous les assistants en demeurent extrêmement attendris. Cela eut lieu trois jours avant sa mort, et pendant ce temps il ne cessa d'édifier tous ceux qui le visitaient en leur parlant de la faveur insigne que la divine Providence lui avait accordée. Enfin le jour même de la plantation de la Croix, cérémonie que nous avons coutume de faire dans toutes nos missions, et à laquelle M. le Préfet avait pris le plus grand intérêt, il rendit son âme au créateur entre les mains de M. Pascual, directeur de la mission, nous laissant tous dans la pleine conviction que le Seigneur avait reçu sa belle âme pour lui donner part à la gloire éternelle qu'il avait achetée au prix de tant de larmes.



CORREC

THE PREVIOUS DOCS

RE-FILMED TO INSU

CORREC



CTION

UMENT IS BEING

URE LEGIBILITY

CTION

le monde et plus que tous les autres. Il avait donc pris la ferme résolution de se confesser et de profiter en vrai chrétien de toutes les bénédictions de la mission. Dans le sein de sa famille et à chaque occasion qu'il en trouvait, il ne parlait que de ce qu'il avait entendu prêcher et il n'aimait à converser que sur ce qui regardait la mission et l'affaire de son salut. Depuis l'ouverture de nos exercices il ne nourrissait plus qu'un seul désir c'était celui de mourir assisté par les missionnaires; mille fois il l'avait exprimé avec la plus grande franchise : « Oh! que je serais heureux, disait-il, si je pouvais mourir ainsi! » Malgré toutes ces bonnes dispositions, les jours se passaient sans qu'il lui fût possible d'arranger l'examen de sa conscience, il en souffrait un vrai purgatoire; mais les affaires l'empêchaient de prendre le loisir qu'il jugeait nécessaire pour se bien préparer à la confession. Le jour de la communion générale arrive et il ne lui avait pas encore été possible de se confesser. Alors il se trouble et pleure amèrement : « Oh! quel mauvais exemple vais-je donner! » disait-il. Au milieu de ses angoisses il ne se doutait point que le terme de ses épreuves et de sa vie approchait. Quoiqu'il eût été bien portant jusqu'alors, il

tombe subitement et sérieusement malade, et il reçoit tranquillement l'annonce que son mal est sans remède. Il est au comble de la joie en voyant que sa maladie lui fournit le temps dont il avait besoin pour régler les affaires de sa conscience. Au bout de quelques jours sa confession est terminée, et il est inondé d'une consolation inexprimable malgré les affreuses souffrances qu'il endure avec la tranquillité et la joie des justes; puis il reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec de telles dispositions que tous les assistants en demeurent extrêmement attendris. Cela eut lieu trois jours avant sa mort, et pendant ce temps il ne cessa d'édifier tous ceux qui le visitaient en leur parlant de la faveur insigne que la divine Providence lui avait accordée. Enfin le jour même de la plantation de la Croix, cérémonie que nous avons coutume de faire dans toutes nos missions, et à laquelle M. le Préfet avait pris le plus grand intérêt, il rendit son âme au créateur entre les mains de M. Pascual, directeur de la mission, nous laissant tous dans la pleine conviction que le Seigneur avait reçu sa belle âme pour lui donner part à la gloire éternelle qu'il avait achetée au prix de tant de larmes.

Je vous prie de saluer affectueusement nos
Confrères et de me croire en l'amour de Jésus et
de Marie,

Votre tout dévoué serviteur,

A. LEARRETA,
i. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

Mexico, 27 mars 1860.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais.*

Voilà près d'une année que les occupations continuelles des missions ne m'ont pas permis de vous donner, comme vous le désirez, quelques nouvelles du fruit de nos travaux. Je vais profiter pour le faire d'un moment de repos; mais ce sera bien rapidement, car notre repos consiste à prêcher deux missions, sur les quatorze que Mgr l'Archevêque de Mexico a ordonnées pour la ville pendant ce carême. Outre cela nous avons encore les retraites de nos Sœurs, sans compter les occupations courantes de notre maison et celles de leurs établissements.

Dans ma dernière lettre je vous promettais de vous donner quelques détails sur les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter pour exercer notre ministère dans cette république. Comme malheureusement elles se sont montrées au grand jour, il est inutile que je m'étende sur ce sujet. Je me contenterai seulement de vous indiquer un des dangers qui nous menacent : c'est celui de nous voir emprisonnés par les libéraux, dans les pays où nous faisons la mission ; ou bien d'être fusillés sans autre forme de procès, uniquement en notre qualité de missionnaires. Le meilleur traitement que nous puissions espérer est celui que font subir à leurs captifs les sauvages de nos montagnes ; car les libéraux, pour arracher la promesse de forte rançon, accablent leurs prisonniers des travaux les plus durs. Tel a été jusqu'aujourd'hui leur système de civilisation : ou tuer les prêtres, après les avoir torturés, comme il y a quelque temps ils en ont brûlé un, après l'avoir lavé dans l'eau forte ; ou bien les emmener prisonniers, en les exposant à la tête de leurs rangs pour essayer le feu de l'ennemi. Ainsi l'année dernière, ils emmenèrent plusieurs prêtres, les chargèrent d'un fusil et les obligèrent à marcher avec eux. Enfin le plus souvent ils exi-

gent des sommes considérables pour leur rançon. Une autre difficulté pour les missions vient des habitants mêmes des lieux où dominent les libéraux. Là, beaucoup de gens se sont faits leurs complices, en jurant une constitution impie proclamée en 1857 ; ou en s'appropriant les biens du clergé, et en propageant des doctrines opposées à la foi ; ou par d'autres crimes qui exigent une réparation publique de justice, qu'il est bien difficile d'obtenir sans que les missionnaires ne soient l'objet des calomnies et des persécutions dirigées contre tant d'autres prêtres.

Je ne fais que vous mentionner ces circonstances plus particulières, afin que vous puissiez vous former une juste idée des nombreuses difficultés qui nécessairement nous entourent dans l'exercice de notre ministère.

Pour cause de persécutions semblables à celles dont je vous parle, nous avons dû suspendre nos travaux dans le séminaire de Léon de los Aldamos, sans pourtant abandonner totalement la maison. C'est de là que j'ai été transféré à Mexico, où notre respectable visiteur m'a désigné pour travailler aux missions. Dans l'année 1858, malgré tant de désordres, on a fait plusieurs missions avec beaucoup de fruit pour le salut de tant de

pauvres âmes. Elles eurent lieu à Tlascoapam et dans ses environs, à vingt lieues de Mexico, puis à Texcoco, à huit lieues, enfin à Tepeji del Rio, à quinze lieues de cette même capitale.

Pour prêcher ces missions nous avons profité des moments de trêve que nous laissait la retraite des libéraux, chassés de l'archevêché de Mexico par un autre parti politique appelé des *conservateurs*. Grâce à Dieu on a remédié à bien des embarras de conscience, dans lesquels tout ce pauvre peuple avait été compromis. Ces campagnes étaient encore toutes fumantes de la poudre des batailles qui s'y étaient livrées; les esprits étaient encore envenimés les uns contre les autres; des lois pénales très-rigoureuses avaient été prononcées contre les ennemis du gouvernement établi à Mexico, et il n'y avait guère d'espoir de calmer les esprits, car les vainqueurs croyaient que leur victoire dépendait d'une telle rigueur. Dans la mission de Texcoco il se trouvait plusieurs condamnés politiques enveloppés dans le crime commun. Déjà on les avait mis *en chapelle*, et ils étaient à la veille d'être fusillés. M. Sanz, notre visiteur, qui prenait part à cette mission, cédant aux instances des principaux du lieu, se mit aussitôt en chemin pour

aller à Mexico intercéder auprès des autorités supérieures en faveur de ces pauvres condamnés. Après bien des efforts, il parvint à leur obtenir le pardon et la vie sauve, et heureusement la nouvelle en arriva à temps par le moyen d'un exprès qui marcha toute la nuit.

Cependant nos confrères de Morelia et de Pazcuaro, se trouvant sous la domination des libéraux, ne jouissaient pas de la même liberté que nous. Leur vie de communauté, l'instruction et l'éducation qu'ils donnaient à la jeunesse, les fonctions ecclésiastiques qu'ils remplissaient et leurs prédications, étaient autant de titres aux soupçons, et autant d'exercices subversifs de l'ordre public. Aussi finit-on par les expulser de leurs établissements, le 28 décembre, et cela en une seule nuit. On ne leur permit pas de rien emporter de leurs maisons, ni meubles, ni livres, ni habits. On les obligea sous peine de mort à sortir de l'État de Michoacan auquel appartenaient ces deux villes. Le supérieur de la maison de Pazcuaro protesta contre cette violence, et présenta un document du ministre plénipotentiaire de France, constatant que nos maisons étaient sous la protection du pavillon français. Les libéraux lui répondirent en prenant cette

pièce avec mépris, et la déchirèrent en poursuivant leurs discours injurieux contre la France. C'est alors qu'ils en vinrent à l'expulsion dont j'ai parlé. Quand nos exilés arrivèrent au village de Zinapecuaro, ils furent assaillis, dans l'auberge où ils s'étaient arrêtés, par des agents de l'autorité libérale de l'endroit, qui, au nom des autorités de Morelia, les dépouillèrent du peu d'argent qu'ils portaient. Dans le même moment deux missionnaires, partis de Mexico, en destination des deux maisons de Morelia et de Pazcuaro, arrivaient à Zinapecuaro. Apprenant ce qui se passait, ils se joignirent à nos pauvres dévalisés, et tous prirent la fuite, les uns sur des mulets, les autres à pied, suivant dans ces montagnes des directions différentes, et marchant nuit et jour sans savoir où ils rencontreraient moins de danger, car toute cette contrée était au pouvoir des libéraux, c'est-à-dire des brigands et des assassins. Quelques-uns de nos fugitifs, arrivant au village de Tarimoro, se trouvèrent logés dans la même auberge avec quelques chefs de ces bandits; renfermés dans leur chambre ils entendaient fort bien toutes les menaces qu'ils proféraient contre tout prêtre qui tomberait entre leurs mains. Le jour suivant ces mêmes individus

commirent une infinité de meurtres dans le village de Salvatierra, massacrant hommes, femmes, enfants et vieillards. Nos confrères ne purent échapper que par une protection spéciale de la divine Providence, de même que les autres qui étaient tombés dans les environs de Trapuato au milieu d'un pareil théâtre de meurtre et de pillage. C'est dans ce dernier pays que l'on enleva plusieurs prêtres, dont je vous ai parlé, que l'on habilla en soldats, en les affublant d'une blouse rouge. Là encore, les libéraux étaient prêts à fusiller quatre pauvres religieux de Saint-François, pour n'avoir pas pu fournir les sommes qu'on exigeait d'eux.

Nos fugitifs cependant parvinrent, les uns à Mexico, d'autres à Celaya, d'autres à Guanajuato, quelques-uns enfin à Léon. Pendant ce temps-là nous dûmes aller en mission à Saint-Jean del Rio à quarante lieues de Mexico. Nous rencontrâmes en chemin un respectable religieux Carme qui s'était échappé de Salvatierra au milieu des massacres dont je vous ai parlé. Le tableau qu'il nous fit des dangers qu'il avait courus, et que par conséquent nous allions rencontrer, était bien capable de nous décourager complètement; mais mettant notre

confiance dans le Seigneur, qui nous appelait à Saint-Jean del Rio, nous continuâmes notre route. Le succès de notre mission fut plus heureux que jamais : on y arracha à l'enfer une multitude d'âmes, ainsi que je vous l'ai raconté dans ma lettre du 30 avril de l'année dernière. Le dernier jour de cette mission, il y eut un mouvement d'alarme dans la ville, par suite de l'approche de 7,000 libéraux qui marchaient sur Mexico. Notre maison se vit bientôt entourée par la multitude, qui venait nous servir de rempart, prête à nous défendre en cas de surprise. Une garde de cent hommes décidés à donner leur vie pour nous se posta devant notre porte, et y passa toute la nuit suivante. Cependant le péril allait toujours croissant, car les libéraux s'approchaient en réalité; mais notre mission étant terminée là, nous allâmes en commencer une autre à San-Antonio Polotitlan. Les premiers jours nous pûmes commencer nos travaux; mais nous avons pris la précaution de tenir notre équipage tout prêt, et les voitures disposées pour fuir en cas de nécessité; ce qui arriva en effet le troisième jour de la mission, car les libéraux étaient entrés dans le territoire de Saint-Jean del Rio, à sept lieues de l'endroit

où nous étions, et où passe la route de Mexico.

Nous pûmes enfin arriver au sein de notre famille, après avoir rencontré mille épisodes sur notre route. Quelques jours après les libéraux étaient campés devant Mexico ; mais après un mois de siège, ils furent complètement mis en déroute par les assiégés ; et nous, nous revînmes à la charge contre le diable à Polotitlan. Ce fut encore là une mission bien fructueuse, où grand nombre d'inimitiés invétérées furent détruites. Ces inimitiés, qui régnaient entre les principaux de l'endroit, avaient déjà occasionné plus d'un coup de feu. Il n'y eut dans cet endroit qu'un seul incident qui vint nous troubler. Le jour où les enfants devaient faire la première communion, il arriva un détachement de cavalerie, dont le chef nous prêta sa musique pour rehausser la solennité de la fête. Mais il nous fit payer cher ce service qu'il semblait nous rendre. A peine les musiciens étaient-ils entrés avec la procession dans l'église, qu'il vint, subitement, les arrêter et les consigner, sans vouloir écouter ni les prières de M. Pascual, directeur de la mission, ni les représentations des notables de l'endroit, ni même un ordre du ministre de la guerre que l'on venait de télégraphier. Il dit qu'il ne voulait pas se conformer

à cet ordre ; et il répondit aux principaux du pays qui le pressaient, que, s'ils continuaient à l'ennuyer, il les ferait chasser à coups de bâton et mettre en prison. Quelques jours plus tard, son escadron était complètement battu, et ses musiciens venaient nous retrouver, sains et saufs, à l'exception d'un seul, qui portait deux blessures, pansées tant bien que mal.

Après la mission de Polotitlan, nous fîmes celle d'Aculco avec les mêmes fruits. Bien que logés dans une maison abandonnée depuis plusieurs années, parce qu'on la disait infestée par les mauvais esprits, nous y fûmes parfaitement tranquilles de ce côté-là. Un événement remarquable signala cette mission. Nous avons coutume dans toutes nos missions de planter une grande croix sur une place publique, pour rappeler au peuple le bienfait qu'il a reçu, et pour que la vue de ce monument soit comme une prédication continuelle qui rappelle à tous les bonnes résolutions qu'ils ont prises. Un architecte avait donc tracé cette croix sur un grand bloc, d'une pierre dure et compacte. Dès que l'on donna les premiers coups de marteau, sur un des bras, pour la dégager, la croix tout entière sortit spontanément du lit de pierre où on l'avait dessinée.

De la mission d'Aculco nous allâmes à celle de Huichapam, qui est un pays assez considérable. Une multitude immense sortit à notre rencontre, bien qu'on se fût gardé d'engager le peuple à une telle démonstration. On craignait en effet qu'il ne nous accueillit très-mal, vu que l'annonce de la mission avait été très-mal reçue. Cependant grâces à Dieu nous n'eûmes, dans tout le cours de la mission, rien autre chose à souffrir que quelques pasquinades anonymes affichées en plusieurs endroits publics. On nous y prodiguait les injures, en y joignant des menaces de mort pour les autorités qui avaient favorisé la mission. Un certain nombre d'individus s'étaient engagés, sous peine d'amende, à ne pas se confesser. Mais au bout de quelques jours la convention fut changée, et ils s'entendirent, non-seulement pour se confesser, mais encore pour faire les exercices spirituels. Ils y eut un grand nombre de conversions remarquables. Les maisons de jeu se fermèrent ; jusqu'alors elles avaient été la ruine de la population. Ce qui gagna tous les esprits, ce fut de voir que les missionnaires ne parlaient en chaire d'aucune chose politique, mais seulement de la doctrine de l'Évangile, n'invectivant que contre les vices et portant tout le monde à la vertu. Cette

observation a souvent fait revenir bien des personnes des préjugés qu'elles avaient contre les missionnaires, et les a convaincues que la mission ne tendait qu'au bien de leurs âmes. Aussi, tous obéissaient-ils à la voix du Seigneur qui les appelait à la pénitence. C'est par ce moyen surtout que, dans toutes nos missions, nous avons pu réconcilier à Dieu une multitude innombrable d'âmes.

A la mission de Huichapam ont succédé, presque sans interruption, les autres grandes missions de Tecozantla, Tlapan, Santiago, Tiangmitenco, Talatlaco et Capulhac, toutes avec des succès semblables, quoique, dans presque tous ces endroits, nous eussions rencontré des obstacles nouveaux, je veux dire l'idolâtrie et l'ignorance de notre langue, avec une complète ignorance des principes de la foi. Malgré cela je ne puis m'expliquer le plaisir et l'enthousiasme avec lesquels nos instructions étaient reçues : une multitude de désordres et de vices ont disparu, et nous avons vu partout des effets prodigieux de la grâce divine. Grand nombre de brigands et d'assassins, qui étaient la terreur du pays, voyant la mission se donner dans leur voisinage, y sont venus abjurer leur vie coupable et demander pardon à

Dieu de leurs crimes par une bonne confession. Un village entier de cette contrée perdue, appelé Nopala, qui, jusqu'à présent, tenait toujours en inquiétude le gouvernement, à cause des atrocités qu'on y commettait, et dans lequel aucun ecclésiastique n'avait pu vivre, est venu mendier dans les villages voisins la parole de la mission qui devait remédier aux maux de leurs âmes. Nous avons établi, dans beaucoup d'endroits, les deux aimables œuvres de charité qui nous sont tant recommandées, je veux dire la confrérie de charité pour les hommes, et l'œuvre des pauvres malades pour les femmes. Parmi les principaux traits édifiants que nous avons rencontrés dans toutes nos missions, je vous citerai les deux suivants :

Un des principaux habitants des environs de Capulhae s'étant confessé, et ayant bien réglé les affaires de sa conscience, était retourné à son travail de la campagne, lorsqu'à quelques jours de là, il est assailli par une bande des impies libéraux, qui l'outragent et le maltraitent, sans pouvoir lasser sa patience. Enfin ces brigands le laissèrent en repos. Mais ils se mirent en devoir d'assassiner le curé de l'endroit, qu'ils avaient trouvé dans la campagne et qu'ils traf-

naient avec eux. A l'instant celui qu'ils avaient épargné se présente à eux, en disant : « C'est moi que vous tuerez à la place de M. le curé. — Non, répondirent les brigands, mais crie plutôt : Meure la religion et vive la liberté ! — Jamais ! » fut la réponse du noble chrétien, et il s'écria à l'instant : « Vive la religion et meure votre liberté ! » Trois fois on lui renouvela la même intimation, et trois fois il répondit par le même cri de foi, sans rien perdre de son courage et de sa sérénité. Il en fut immédiatement récompensé, car on le tua sur place. C'est là un saint martyr et un véritable héros chrétien.

Le second trait que j'ai à vous raconter est celui d'un pauvre estropié qui, depuis 14 ans, ayant perdu l'usage de ses jambes, ne pouvait avancer qu'en se traînant à terre. Il se confessa à la mission de Capulhac, et communia le jour de la procession de pénitence. Après son action de grâces, il se leva entièrement guéri, publiant par sa seule présence la grandeur du prodige que Notre-Seigneur venait d'opérer en lui. Le soir il vint à pied assister avec tout le monde à la longue procession de pénitence, et il eut assez de forces pour venir encore écouter le sermon sur le par-

don des injures, en se mêlant à la multitude qui remplissait l'église.

Après toutes ces missions, M. le Visiteur jugea à propos de nous faire revenir à Mexico ; car nous avons été dans un bien grand danger pendant les deux derniers mois, à cause de l'approche des libéraux. Ceux-ci, il est vrai, avaient promis de ne pas molester les populations pendant tout le temps des missions, ils avaient même promis de venir s'y confesser aux missionnaires, si l'on voulait leur donner les garanties nécessaires ; mais on ne pouvait guère se fier à cette sorte de gens, que leurs chefs eux-mêmes ne pouvaient contenir au milieu de leurs désordres. Cependant quelques chefs, voyant la bonne intention avec laquelle on les invitait à la mission, descendirent de leurs positions à Santiago-Tiangmitenco, armés jusqu'aux dents et montés sur leurs beaux chevaux. Un d'eux, en me voyant, quitta son large chapeau, et, restant sur ses étriers, me dit : « Saint père, donnez-moi votre très-sainte bénédiction. » Malgré tous ces beaux témoignages de respect, nous n'en étions pas moins tous les jours sur le quivive, envoyant des exprès de tous les côtés, tenant quelquefois, jour et nuit, nos chevaux sellés, étudiant les précipices, les cavernes, et les bois

où nous pourrions nous réfugier, en cas de surprise, ce que nous attendions d'un moment à l'autre.

Nous espérons avoir plus de tranquillité après Pâques, pour aller commencer un autre cours de missions, dans des pays qui demandent à grands cris le pain de la parole de Dieu. Ce n'est pas seulement notre maison de Mexico qui travaille aux missions, il y a encore celle de Puebla qui vient d'en faire une très-remarquable à Cordova, dans l'État de Vera-Cruz, où, malgré la chaleur extraordinaire, et toutes les horreurs de la guerre, nos confrères n'en ont pas moins obtenu des triomphes de la grâce divine. Il est vrai, dès les commencements, ils y ont été assez mal reçus ; mais la mission finie, on est venu les demander de plusieurs endroits de ces contrées, et l'on parle aujourd'hui de fonder une maison à Cordova même.

Nous ne laissons pas non plus de repos au démon à l'autre extrémité de notre république. Les Filles de la Charité, établies depuis quelques années à Monterey, à trois cents lieues de Mexico, réclamaient instamment le secours des missionnaires pour les soutenir et les diriger. Jusqu'à présent des difficultés insurmontables s'é-

taient opposées à la réalisation de leurs désirs. Cependant malgré le danger qu'il y a de nous présenter dans ce pays sous forme de communauté, à cause de la persécution systématique qui s'y exerce contre le clergé, et tout ce qui porte l'apparence de famille religieuse, nos confrères sont partis l'année dernière pour y aller s'établir. Ce sont MM. Vilaseca, Relats, et le frère Martinez. Tout leur voyage fut une continuelle mission. Ils prêchaient dans les petits villages et dans les fermes, catéchisaient et confessaient les pauvres gens qu'ils rencontraient, privés presque tous des secours de la religion. Les habitants des pays qu'ils ont traversés, voyant l'esprit qui les animait, ont témoigné en plusieurs endroits le désir de voir s'y fonder de nos maisons, et cela particulièrement dans les deux villes de San-Luis de Potosi et d'Elsatillo. Aussitôt que les libéraux de Monterey apprirent l'approche de ces ouvriers évangéliques, leur impiété s'en alarma, et ils formèrent le projet d'empêcher leur arrivée. Ordre fut donc donné à un détachement de soldats de garder la route et de bien fouiller les passants, d'autant plus que l'on disait ces prêtres émissaires des puissances étrangères. Quand la supérieure de Monterey apprit cette détermination,

elle fit savoir aux autorités qu'il n'y avait rien à craindre de la part des prêtres qui arrivaient. Elle eut assez de bonheur pour convaincre ces gens mal disposés, et obtint que le détachement envoyé pour les faire rétrograder, leur servit d'escorte, et les protégeât le reste du chemin dans ces parages, contre les bandes d'Indiens qui y commettent souvent des atrocités. Tout s'exécuta de la sorte, et, trente lieues avant d'arriver à Monterey, les missionnaires rencontrèrent le détachement qui venait au-devant d'eux. Maintenant nos Confrères travaillent aux missions dans ces pays ; seulement ils ne s'annoncent pas comme missionnaires, mais comme compagnons d'un curé qui va visiter les villages, par ordre et commission de l'évêque du lieu. De cette manière ils peuvent produire de grands fruits parmi ce peuple, malgré les nombreux obstacles que leur oppose la domination des libéraux.

Nous sommes près de voir s'exécuter la fondation d'une nouvelle maison de mission à Guadajajara. Elle sera, nous l'espérons, d'une grande utilité, tant pour secourir les pauvres gens des principaux faubourgs de cette ville, que pour la direction des Filles de la Charité, qui y ont deux

grands établissements, l'hôpital de Belen et l'hospice.

Après m'être tant étendu sur le récit de nos missions, je ne puis guère m'arrêter longtemps à vous parler de l'état satisfaisant dans lequel se trouvent toutes les Filles de la Charité de cette république, par suite de leur retour à l'uniformité dans le costume avec la Maison mère de Paris. Je ne puis cependant passer sous silence la scène consolante qui s'est passée hier dans leur maison centrale. Toutes les Sœurs Servantes des maisons de la république achevaient la retraite qu'elles étaient venues faire ici, et que M. Sanz leur avait donnée lui-même. Après avoir fait la rénovation des saints vœux, elles eurent un véritable jour de fête. Combien grande était leur joie, en se voyant pour la première fois les unes les autres, en parfaite uniformité avec leur Maison mère ! Comme j'étais allé pour les saluer, une des Sœurs anciennes vint à moi toute joyeuse, en disant : « Pour cette fois vous ne me donnerez plus seulement une demi-félicitation, comme l'année dernière ! » Le soir du même jour, elles montèrent dans le petit chemin de fer qui conduit à Notre-Dame de Guadalupe, pour aller rendre grâces à la très-sainte Vierge; et, à leur retour, elles chan-

tèrent les vêpres solennellement. Toutes, les anciennes comme les plus jeunes, ne pouvaient contenir leur joie, en se voyant enfin dans l'état où les désire saint Vincent. Toutes aussi remarquent avec admiration l'empressement avec lequel on les demande de tous côtés, depuis qu'elles ont pris la cornette. Une preuve manifeste de la bénédiction de Dieu, c'est l'augmentation notable qui se voit dans leur séminaire; car tandis que, jusqu'à présent, le nombre des Sœurs qui y arrivaient n'était que de cinq ou six, aujourd'hui il y en a plus de vingt, et onze vont entrer prochainement.

Je suis en l'amour de N. S. et de son immaculée Mère,

Monsieur et cher Confrère,

Votre tout dévoué,

Ant. LEARRETA,
i. p. d. l. m.



BRÉSIL.

—

*Lettre de M. SIMON à M. DEQUERSIN, supérieur
de la Mission, à Montargis.*

Bahia, 25 mai 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous
pour jamais !*

Quelle joie pour moi à la réception de votre lettre ! Mais hélas ! cette pauvre épître, je ne sais quel chemin elle a pris. Celles qui nous sont expédiées de Paris, nous arrivent en vingt et quelques jours, et la vôtre, partie au mois de février, ne m'est parvenue qu'au mois de mai. Mais qu'importe, elle a été la bienvenue.

Me voici revenu à mes anciennes fonctions, c'est-à-dire aux missions. C'est au mois de janvier

dernier que j'ai reçu ma feuille de route, et que je suis parti avec notre cher Confrère M. Gleize pour ne revenir qu'au mois de mai. Dans cet intervalle, nous en avons donné cinq. Je ne vous parlerai d'aucune en particulier, mais je désire vous faire connaître comment se font les missions du nouveau monde ; à part de très-légères modifications ou quelques rares accidents, toutes se ressemblent.

Au jour indiqué, nous quittons la ville avec nos malles bien garnies ; car il s'agit d'une absence de trois ou quatre mois.

Nous nous embarquons ordinairement sur de petits vapeurs qui font le service des côtes. En quelques heures nous touchons la terre de nouveau, et nous songeons à organiser notre petite caravane pour nous rendre au lieu de la mission. Les montures sont prêtes pour l'ordinaire, et nous attendent avec un ou deux guides. Alors nous chaussons nos longues bottes armées d'éperons redoutables, et nous nous mettons en marche. De temps en temps, nous rencontrons sur le chemin quelques maisons construites en terre et couvertes de feuilles de palmier, assez semblables aux chaumières de l'Orléanais. Enfin les maisons deviennent moins rares, les piétons plus

nombreux : cela vous annonce que vous approchez du village, que l'on nomme ici l'*Arraial*. L'aspect de ces villages est ordinairement fort agréable. Au milieu, un champ immense, où se dresse majestueusement l'église; et, tout autour, les maisons bien alignées, composées seulement d'un rez-de-chaussée et abritées par un petit hangar, de manière à former autour de la place une longue galerie couverte où vous pouvez vous promener soit à l'abri du soleil, soit à couvert de la pluie. Nous sommes toujours fort bien reçus par messieurs les curés, qui nous appellent eux-mêmes. Nous attendons habituellement trois ou quatre jours avant de commencer nos travaux, pour laisser la nouvelle de notre arrivée se répandre au loin. Cependant l'*Arraial* s'anime peu à peu, la population augmente, les maisons sont envahies par des parents, des amis, etc... Il n'y a plus de place nulle part, mais ceci n'est pas une difficulté, on va en faire. En un ou deux jours le village s'est augmenté du double, du triple; une foule de maisons nouvelles s'élèvent de tous côtés. Elles ne coûtent pas beaucoup : quelques pieux fixés en terre, sur lesquels repose une petite charpente, puis le tout recouvert de feuilles de palmier : voilà une maison pour dix, quinze

personnes. Des familles entières viennent s'y entasser pour y passer le temps de la mission. Le mobilier ne les gêne pas, il est toujours prêt : c'est la terre, sur laquelle ils étendent une natte ou encore des feuilles de palmier. Les ustensiles de cuisine se réduisent à peu de chose : deux pierres et un ou deux petits vases de terre, voilà qui est suffisant pour faire le café, cuire la morue ou la viande sèche, qui, avec quelques poignées de farine de manioc, font la nourriture de ces pauvres gens. Le ruisseau ou la source voisine leur fournira de l'eau. Les voilà heureux : ils sont à la mission.

Enfin la mission s'ouvre, et le deuxième jour déjà l'église n'est plus suffisante, il faut porter la chaire dehors, afin que tous puissent entendre les instructions. Ils seront exposés au soleil, mais peu importe, ils entendront la parole de Dieu, cela leur suffit.

La mission est en train, laissez-moi vous tracer notre manière de vivre pendant ce temps. Dès trois heures du matin, bon gré mal gré, il faut se résigner jusqu'à quatre, à ne dormir plus que d'un œil. Le peuple, réuni dans l'église et sur la place pour chanter l'office de la sainte Vierge et le rosaire, vous annonce qu'il est déjà

prêt à vous recevoir : il ne veut qu'une chose : se confesser et se réconcilier avec Dieu. Après la messe de cinq heures et demie on fait l'instruction du matin, c'est là mon lot. Que vous dirai-je de ce qu'a de merveilleux, pour un missionnaire de l'Orléanais, habitué à voir son auditoire si clair-semé, le magnifique spectacle qu'il a sous les yeux une fois monté en chaire ! Montez-y avec moi, vous en jugerez. A vos pieds une foule serrée de femmes assises par terre, la tête, les épaules couvertes de longs châles blancs, bleus, rouges, jaunes, verts et de toutes couleurs. Pas un coin de terre n'est perdu. Plus loin une ceinture épaisse de Brésiliens, tous bottés, tous éperonnés, le fouet à la main, le chapeau sous le bras, debout et avec un air qui semble vous dire : Parlez, je suis prêt. Mesurez bien la portée de votre voix, car il faut que vous soyez entendu de tous. Mais comment vous dépeindre leur attitude attentive et recueillie ? Pas une de vos paroles n'est perdue. Parlez un peu fort, annoncez les grandes vérités de la religion, parlez de la malice du péché ; et tout ce peuple, suspendu à vos lèvres, tombe à genoux et se frappe la poitrine et le visage en criant : *Misericordia ! Misericordia !* Parlez-leur des châtimens de l'autre vie, réservés aux pé-

cheurs ; au cri de *Misericordia* ils ajoutent : *Ave Maria*, comme pour se réfugier entre les bras de celle qui est si justement appelée le refuge des pécheurs. Donnez-leur l'espérance de jouir du bonheur du ciel, du calme de la vertu : *Amen, amen*, s'écrient-ils encore. Voilà, mon cher Confrère, ce qui, les premières fois, m'arrachait les larmes des yeux, surtout lorsque je me reportais par la pensée dans nos missions de l'Orléanais. Pauvres Brésiliens, ils n'ont personne pour leur rompre le pain de la parole de Dieu, et ils en sont affamés. Mais bien plus à plaindre sont encore les pays qui, ayant ce trésor sous la main, n'en font aucun cas.

Cette première instruction du matin est consacrée à l'explication du Symbole, des Commandements de Dieu et des Sacrements. A peine descendu de chaire, je me rends dans une salle attenante à l'église, ou au milieu de la place. Me voici alors entouré d'un autre auditoire. De tout petits enfants, de grands jeunes gens, de grandes filles de seize, dix-huit, vingt ans, qui n'ont pas encore eu le bonheur de faire la première communion, tous viennent assister au catéchisme pour se préparer à cet acte si solennel de la vie. Il a lieu un des derniers jours de la

mission, et autant que possible comme il se pratique en France, c'est-à-dire avec instructions et rénovation des promesses du baptême. Ce catéchisme terminé, on commence les confessions qui nous prennent tous nos moments libres.

Le soir, harassés et n'en pouvant plus, nous sommes obligés de renvoyer toujours beaucoup de monde. Rentrés dans notre intérieur, il nous serait bien difficile de fermer l'œil, si la fatigue ne nous accablait; car l'air retentit du chant des cantiques et de la récitation du Rosaire, qui se prolongent, et sur la place et dans les maisons, jusqu'à onze heures ou minuit, et quelquefois ne cessent pas, pour ainsi parler, de toute la nuit. Je dois renoncer à vous donner une idée du spectacle que présente la mission, à la procession de clôture.

La grande croix que l'on doit planter comme souvenir de la mission ouvre la procession. Elle est portée par autant d'hommes qu'elle peut couvrir d'épaules. Ils se fatiguent, ils s'embarrassent dans leur marche, ils sont tout ruisselants de sueur: n'importe, personne ne veut lâcher prise. Derrière, viennent tous les hommes, non deux à deux, cela ne serait pas possible, mais en

masse; la plupart, pieds nus, la tête couverte d'un mouchoir blanc et entourée d'une liane qui figure un peu la couronne d'épines, et chargés d'une croix particulière plus ou moins grande selon la dévotion de chacun. Je me souviens d'avoir vu une fois un pauvre nègre, chargé seul d'une croix formée d'un tronc d'arbre, et sur laquelle on eût pu crucifier un homme. Derrière cette foule compacte et serrée, qui s'avance cependant en bon ordre, viennent, non pas les bannières, elles ne sont pas connues ici, mais les statues des saints protecteurs de chaque *Irmandade* ou confrérie, précédées des confrères avec leurs manteaux de couleurs différentes. Ces statues sont quelquefois ornées avec un luxe tout extraordinaire. Vient ensuite le clergé chantant les litanies des saints, puis le dais sous lequel marche le curé de la paroisse, portant le crucifix qui doit servir pour donner la bénédiction. Derrière, s'avancent toutes les femmes, encore plus nombreuses que les hommes, et chantant des cantiques. On arrive au lieu où doit se planter la croix. Un missionnaire monte en chaire pour rappeler au peuple les engagements qu'il a pris dans la mission. Que n'êtes-vous là pour voir le peuple lever la main, et

jurer, devant cette croix qu'il vient de planter, qu'il renonce au péché et ne veut plus appartenir qu'à Dieu. *A Deos, A Deos*, répètent-ils à l'envi. Enfin tous tombent à genoux. Les cris ont cessé. On n'entend plus que la voix grave et solennelle d'un prêtre qui, debout au pied de la chaire, chante au nom de tous le *Confiteor*, et puis celle du missionnaire qui, au nom du vicaire de Jésus-Christ, donne à tout le peuple cette bénédiction si désirée et qu'il est venu chercher de si loin. Et tout est fini : le peuple se retire en bon ordre et en chantant des cantiques. Mais tout n'est pas fini pour nous. Il faut donner la Confirmation. Deux ou trois jours sont réservés pour cela après la mission. A part les instructions, notre vie est la même. Enfin nous quittons le pays ; on ne veut pas encore nous quitter, et un bon nombre de cavaliers nous accompagnent jusqu'à la ville voisine où, saisissant nos mains qu'ils baisent avec transport, ils nous disent un dernier adieu.

Voici à peu près les fruits dont le bon Dieu a voulu couronner nos faibles travaux, dans ces quatre premiers mois de l'année 1860 :

Communions : de 10 à 12,000. — Premières

communions d'enfants ou jeunes gens : 490. —
Mariages légitimés : 203. — Confirmations d'en-
fants et d'adultes : 7,850.

Je suis, etc.

V. SIMON.
i. p. d. l. m.

*Lettre du même à M. ÉTIENNE, supérieur général,
à Paris.*

Bahia, 4 juin 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Lorsque l'an dernier, à pareille époque, je vous envoyais ma première lettre du Brésil, je vous disais que, provisoirement, je me trouvais chargé des enfants de nos Sœurs, et que je trouvais dans cet humble ministère tant de consolations, que je ne savais comment remercier Dieu de la grâce qu'il m'avait faite en me choisissant de préférence à tant d'autres Confrères plus capables et plus fervents, pour travailler au salut des âmes, sur cette terre du Brésil. Mais aujourd'hui, Monsieur et très-honoré Père, aujourd'hui ce provisoire a cessé, et j'ai pu re-

prendre la vie de missionnaire qui avait pour moi tant d'attraits. En voyant les bénédictions que le Tout-Puissant veut bien répandre sur nos faibles travaux, et les prodiges de miséricorde qu'il opère dans les cœurs, je vous l'avoue, je ne sais quel sentiment me presse davantage, ou remercier Dieu de la faveur si insigne qu'il a daigné me faire, ou implorer sa miséricorde, reconnaissant combien je suis indigne de travailler dans une terre, qui promet tant pour la religion, et d'y recueillir de ces fruits de salut et de vie, qui publient si hautement ses desseins de miséricorde et de bonté envers tous les peuples.

Au mois de janvier de cette année seulement, j'ai pu accompagner notre cher confrère, M. Gleize, dans les missions. Du premier coup, je compris que, bien que j'eusse déjà travaillé dans quelques missions de l'Orléanais, je n'avais pas encore l'idée de ce qu'était une mission. Lorsque je fus témoin de l'immense concours de peuple qui accourait de toutes parts, de son empressement à entendre la parole de Dieu et de son avidité à recevoir les sacrements, je me reportais naturellement dans ces campagnes des environs de Montargis, où notre auditoire se trouvait souvent si clair-

semé, et où était si petit le nombre des fidèles disposés à profiter du grand bienfait de la mission. Je sentais alors mes yeux se mouiller de larmes, et mon cœur demandait à Dieu de ne point mettre de bornes à ses bienfaits, envers un peuple qui s'en montrait si reconnaissant. Oh ! que votre cœur de père serait doucement consolé de voir une de ces missions données dans nos campagnes, et de ces témoignages de confiance et d'affection que ce bon peuple prodigue à vos enfants ! Permettez, Monsieur et très-honoré Père, que je vous donne quelques détails sur une de nos missions qui nous a donné de bien douces consolations, je veux parler de la mission donnée, ce carême dernier, dans la petite ville de Nazareth.

Le 5 mars nous quittâmes l'Immaculée Conception de la Feire, où nous avons donné les mêmes exercices. Au moment du départ, une troupe nombreuse de cavaliers composée des plus notables de l'endroit, et qui avaient tous rempli leur devoir, se présenta pour nous accompagner jusqu'à la Cachoeira, où MM. Gleize et Pader ont donné la mission l'an dernier. Nous voulûmes refuser cet honneur ; mais tous déclarèrent que c'était bien spontanément.

ment qu'ils avaient pris cette résolution et qu'ils y seraient fidèles. Il fallut en passer par là, et nous nous mîmes en marche. A notre arrivée à la Cachoeira, le subdélégué, qui, pendant la mission, s'était fait notre maître de cérémonies, donna ses ordres pour organiser la troupe. Le curé de la Conception, un bon religieux franciscain qui, pendant ce temps, nous avait rendu les plus grands services, les deux missionnaires et le subdélégué formèrent la première ligne, et tous les autres suivirent en bon ordre.

Nous étions confus de faire ainsi notre entrée en ville; mais comment nous y opposer? Intérieurement nous renvoyions à Dieu ces honneurs, qui véritablement s'adressaient à lui. Nos gens, en effet, furent fidèles à leur résolution, et ne nous abandonnèrent qu'à l'endroit où nous devions prendre la barque pour nous rendre à Nazareth. Délivrés de notre escorte, nous passâmes la rivière, et nous nous retirâmes, pour attendre notre barque, à Saint-Félix, dans la maison d'un bon vieux Français, fervent chrétien, établi depuis longues années au Brésil, et qui a mis sa maison entière à notre disposition, toutes les fois que nos voyages nous amèneraient de ce côté.

Nous n'attendions notre barque que le lendemain ; elle arriva le soir même. « L'occasion est favorable, nous dit le patron, demain soir nous pouvons être à Nazareth. » Nous le crûmes et nous nous embarquâmes. Mais notre homme comptait sur le vent, et le vent ne vint point : calme plat. Nous ne pûmes donc gagner la mer ce jour-là ; nos hommes se résolurent à passer la nuit sur la rivière. On baissa les voiles et chacun chercha un gîte pour la nuit. M. Gleize le trouva tout prêt dans les voiles baissées qui lui fournirent une espèce de hamac. Pour moi, je descendis dans l'unique cabine qu'eût la barque : j'y trouvai une natte, je l'étendis par terre et, sans plus de frais, je trouvai, ainsi que mon confrère, un lit à bon marché. Mais tous les deux nous expérimentâmes la vérité du proverbe : Cela vaut ce que cela coûte. Le calme dura trois jours, et ce ne fut que le quatrième, le dimanche matin, que nous débarquâmes dans la maison du bon curé de Nazareth, bâtie sur le bord du ruisseau qui baigne la ville. Nous étions arrivés, mais il fallait tout organiser pour commencer nos exercices. Les obstacles ne manquaient pas. Nazareth possède une belle église, mais actuellement en réparation et tellement encombrée d'échafaudages et de ma-

tériaux qu'il n'y avait pas à songer à y faire la mission. Nous dûmes nous résigner à prêcher en plein air, sur la grande place de la ville. Or voici dans quel ordre se faisaient les exercices. Dès le matin, à trois heures, le peuple commençait à se réunir autour de l'autel pour chanter l'office de la sainte Vierge. A cinq heures se célébrait le saint sacrifice, après lequel avait lieu la première instruction, appelée grand Catéchisme. Elle se faisait toujours avant le lever du soleil, car dès qu'il paraissait la place se trouvait inondée de ses rayons, et il devenait impossible d'y rien faire. Après ce premier catéchisme en venait un autre, dans le but de préparer les enfants et les jeunes gens qui n'avaient point encore fait leur première communion. Le peuple se retirait ensuite, et les confessions, commencées dès cinq heures et demie du matin, se continuaient jusqu'à une ou deux heures de l'après-midi. À quatre heures commençait l'exercice du soir, qui se prolongeait jusqu'à six heures. Alors nous recommençons les confessions. Cette heure était destinée aux hommes, et ils y accouraient en grand nombre. Qui eût passé à cette heure devant notre maison, sans savoir qu'il y eût mission, aurait

pu croire qu'on voulait l'assiéger. Nous prolongions ces confessions jusqu'à neuf ou dix heures. Mais il nous fallait livrer un véritable combat pour renvoyer nos assaillants, lorsque, harassés et n'en pouvant plus, nous devions cesser le travail. « Il n'y a plus que moi, mon Père, criait l'un, rien que moi ; » et aussitôt dix de lui répondre, en répétant les mêmes paroles. Ou bien, l'un disait : « Mais voilà huit jours que je viens chaque soir, et je ne puis passer. » « Mon Père, criait un autre, j'ai laissé ma femme avec un enfant malade, je ne puis rester plus longtemps, il faut que je retourne chez moi, et je suis de quatre, six, huit lieues. » La fatigue nous rendait inexorables, quoiqu'il nous en coûtât beaucoup. Pendant la mission, dix prêtres ont confessé, et l'on ne put venir à bout de satisfaire les désirs de tous ceux qui voulaient se réconcilier avec Dieu. Le concours pour entendre les instructions était immense. Le bon curé voulut en profiter pour avoir quelques aumônes, afin d'avancer l'œuvre de son église. M. Gleize eut alors recours à un expédient sur le succès duquel le curé n'osait pas trop faire un acte de foi, et qui fut cependant complet. Il engagea les hommes et les femmes à venir séparément, aux jours fixés, vénérer les Images de No-

tre-Dame de Nazareth et de Notre-Seigneur, qui seraient exposées solennellement à la vénération générale, et offrir une petite aumône selon leurs moyens. Le résultat de cette quête, faite par Notre-Seigneur et sa sainte Mère, s'éleva à deux contos (5 à 6,000 francs), qui furent déposés solennellement au pied de leurs images.

Notre première communion fut très-édifiante, et la communion générale plus édifiante encore.

Ce fut le dimanche de la Passion que se fit la clôture de la mission, mais non de nos travaux, qui continuèrent encore la semaine suivante tout entière; car nous confessâmes tous les jours jusqu'à notre départ de Nazareth, qui eut lieu le samedi suivant, veille du dimanche des Rameaux.

Je voudrais, Monsieur et très-honoré Père, pouvoir vous retracer le spectacle édifiant et pompeux auquel nous assistâmes, lors de la procession de pénitence qui vint clore cette mission. On évalue à plus de 10,000 le nombre des personnes qui prirent part à cet acte si imposant, qui ressembla plus à un triomphe qu'à un exercice de pénitence.

La grande croix, qui devait être plantée en souvenir de la mission, ouvrait la marche, por-

tée sur les épaules des plus fervents. Derrière elle se pressait, mais en bon ordre, une foule compacte d'hommes que suivaient les différentes Irmandades ou confréries de la ville, chacune avec ses insignes propres et l'image du patron de la confrérie, ornée avec le plus grand luxe. Venait ensuite le clergé, puis le dais sous lequel s'avancait la croix qui devait servir à la dernière bénédiction. Enfin une foule immense de femmes récitant le rosaire ou chantant des cantiques fermait la procession. La croix de mission devait être plantée sur le bord d'un petit ruisseau, situé à l'une des extrémités de la ville. Un petit pont assez bien fait met les deux rives en communication. Arrivés au bord du ruisseau, la grande croix s'arrêta, les hommes continuèrent leur marche, passèrent le pont et s'arrêtèrent sur la rive opposée; le clergé se tint sur le pont, et les femmes restèrent sur l'autre rive. La chaire se dressait au milieu du pont. Lorsque M. Gleize y monta, le peuple descendit en hâte sur les deux rives du fleuve, pour se rapprocher du prédicateur le plus qu'il était possible, afin de ne pas perdre une seule de ses paroles. Hélas! le pauvre Confrère n'en pouvait plus; plusieurs fois pendant la mission j'avais craint qu'il ne

tombât d'épuisement, et je redoutais pour lui ce dernier effort de zèle. Mais, cette fois encore, son cœur le servit mieux que sa voix rauque et fatiguée, et les larmes, les protestations de tous de demeurer fidèles aux engagements de la mission lui firent sentir qu'il était compris. Toutefois l'effort était trop violent : arrivé au terme de son discours, il tomba sur les bords de la chaire, épuisé et sans parole. Ranimé bientôt, il se releva pour donner au peuple la bénédiction solennelle. Après quoi la procession se remit en marche et se dirigea vers la place. Cependant la nuit était venue, nous craignons la confusion au milieu d'une foule si grande. Mais Dieu nous aida encore, nous n'eûmes pas à regretter le plus petit désordre. Au bout de quelque temps tout le peuple se trouvait réuni sur la place de la mission. Les femmes d'un côté, les images des patrons sur deux lignes devant l'autel ; de l'autre les confrères des Irmandades avec leurs longues torches allumées, et derrière eux tous les hommes. Je n'ai jamais rien vu de beau comme ce salut solennel, donné sur une place, au milieu d'une foule immense et pourtant recueillie et à la lueur des flambeaux. Marie, notre bonne Mère, entendit ces milliers de voix chanter

avec enthousiasme le *Salve Regina*, qui, répété par tant de voix, dut pénétrer jusqu'à son cœur. C'est entre ses mains que nous avons laissé ce bon peuple en terminant les exercices de la mission : elle le conservera, nous l'espérons !

Voilà, Monsieur et très-honoré Père, comment s'est terminée cette belle mission de Nazareth; vous me demanderez peut-être quelques chiffres; or, voici ce que nous avons pu recueillir : communions, 5,000 ; confirmations, 2,300 ; mariages légitimés, 50 ; premières communions, 160.

Mais à cela ne se bornent pas les fruits de cette mission. Quelques jours après notre rentrée à Bahia, nous recevions un pli assez fort à l'adresse des deux missionnaires de Nazareth. Nous l'ouvrîmes ; il ne contenait qu'un numéro du journal de Nazareth, mais écrit en caractères dorés. Le présent était singulier, mais délicat. Un des principaux articles nous apprenait qu'une pauvre négresse, femme d'une éminente piété, d'une confiance en Dieu sans bornes, et qui, pendant la mission, nous avait rendu quelques services, sans autre ressource que ses bras et sa charité, venait d'ouvrir un asile aux enfants pauvres et abandonnés. Déjà la maison fonctionnait parfai-

tement. Une légère aumône de vingt-cinq sous lui a donné naissance.

Autre bonne œuvre. Le curé et les habitants de Nazareth ont demandé qu'on établit au milieu d'eux l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, et M. Gleize se trouve en ce moment dans cette ville pour satisfaire leur pieux désir.

C'est là, Monsieur et très-honoré Père, une petite partie des consolations que Dieu se plaît à donner à vos enfants pour les soutenir et les encourager. Mais nous ne nous faisons point illusion, et nous savons que tout cela est dû non à nos travaux, mais uniquement à la charité de Dieu, qui montre d'une manière si visible ses desseins de miséricorde sur ce pauvre peuple des campagnes du Brésil, si bon, et pourtant si délaissé. Oh ! que ne sommes-nous ici des centaines, quelle abondante moisson Dieu nous préparerait !!

Je suis avec le plus profond respect ,

Monsieur et très-honoré Père,

Votre enfant très-humble et très-soumis,

V. SIMON,
i. p. d. l. m.

ÉTATS-UNIS.

*Lettre de M. MAC GILL, Supérieur du séminaire
Saint-Vincent (cap Girardeau), à M. N***.*

5 Juin 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais.*

Dieu est véritablement grand dans ses œuvres, et tout ce qu'il fait est bien fait. Ainsi, il n'y a pas encore un an que fut semé un petit grain de sénévé par l'établissement de ce séminaire provincial, et aujourd'hui il porte déjà des fruits. Comme je sais que notre très-honoré Père et vous-même portez un grand intérêt aux œuvres et aux succès de notre nouveau séminaire, aussi bien qu'à tout ce qui concerne les œuvres de la

petite Compagnie, je vais vous donner un court exposé des fruits qui ont été produits par cet établissement.

Jeudi dernier, 31 mai, nous avons été honorés et consolés par la visite du vénérable archevêque de Saint-Louis. Mgr Kenrick était accompagné de notre Confrère M. Burke, supérieur de la maison de Saint-Louis. Dès le lendemain matin, Monseigneur donna la tonsure et les ordres mineurs à seize de nos séminaristes; onze d'entre eux appartenaient au diocèse de Saint-Louis, quatre à celui de Dubuque et un à l'évêque de Chicago. Ce dernier nous honore surtout de sa bienveillance et de son amitié, et, de concert avec les autres Prélats, il est entièrement disposé à nous assister dans notre nouvelle œuvre.

Le même jour, vendredi, six séminaristes furent élevés au sous-diaconat; le lendemain on les ordonna diacres, et le dimanche, qui était la fête de la Sainte-Trinité, ils reçurent la prêtrise. Je ne puis trouver des expressions pour vous dire la reconnaissance que mes Confrères et moi nous éprouvons pour cette première bénédiction, accordée par la divine Providence aux petits efforts que nous avons faits pour procurer sa gloire. Nous voyons en cela un gage de la protection divine

sur cette maison et un heureux augure de futurs succès dans la formation de bons ouvriers pour la vigne du Seigneur. Comme vous le savez déjà, la moisson est grande, et le nombre des ouvriers petit dans les différents diocèses de cette vaste province, qui renferme trois fois l'étendue de toute la France.

La joie et le bonheur de nos jeunes séminaristes étaient à leur comble en voyant leurs compagnons d'études élevés au saint ordre de prêtrise, et tous s'animaient du pieux et fervent désir de se donner de plus en plus à Dieu pour se préparer aux sublimes fonctions auxquelles ils doivent parvenir à leur tour.

Après l'évangile de la grand'messe d'actions de grâces, Mgr l'archevêque a fait une éloquente instruction à une grande foule qui remplissait l'église, et le saint sacrifice terminé, il a administré le sacrement de confirmation à un grand nombre d'enfants, ainsi qu'à plusieurs adultes récemment convertis à la foi catholique. Ces derniers montrent les plus édifiantes dispositions. Rien n'est plus remarquable, en effet, que la piété et l'exactitude avec lesquelles ces nouveaux convertis remplissent leurs devoirs et accomplissent toutes les prescriptions de la sainte Église. En

voici un exemple : Un de nos Confrères s'était mis en route pour aller, à quatorze milles d'ici, célébrer le lendemain la sainte messe et prêcher dans la maison d'un de ces convertis. C'était pendant le carême ; notre Confrère étant parti après le diner n'arriva que très-tard dans la soirée, épuisé de fatigue et de faim. Il attendit quelque temps que l'on servit la petite collation du soir, permise par l'Église à cette époque ; ne voyant rien arriver, il se permit de demander si l'heure n'en était pas encore venue : « Mais, mon Père, lui répondit-on, vous savez que c'est le temps du carême, et nous ne prenons qu'un seul repas chaque jour. » Un autre de nos prêtres alla dans le temps pascal pour dire la messe dans la même famille. Il était déjà bien tard quand il arriva. Après avoir dit son bréviaire, fait le catéchisme et récité sa prière du soir, il pensait à aller se coucher, lorsque quelqu'un de la famille vint à lui en disant : « Oh ! mon père, nous n'avons pas encore fait nos dévotions du mois de Marie, et nous ne pouvons nous mettre au lit avant de nous en être acquittés. » Ces bons convertis semblent conserver leur innocence baptismale et ils sont animés d'une ferveur qui rappelle celle des premiers chrétiens.

Vous voyez, Monsieur et cher Confrère, que l'œuvre des Missions porte aussi ses fruits et reçoit les bénédictions de Dieu. Quant à notre cher séminaire, l'ordination de cette année montre assez combien il a été favorisé. Jusqu'à présent, dans toute la province, on n'avait pas encore vu d'aussi nombreuse ordination. Nos séminaristes paraissent contents et semblent être chez eux dans ce nouvel établissement. Nous avons grande confiance que le Dieu de saint Vincent continuera de bénir l'œuvre qu'il a commencée, et que l'année prochaine notre nombre s'accroîtra et que tout ira encore mieux. Tous nos Confrères, prêtres et Frères, vont bien et travaillent courageusement à l'œuvre de saint Vincent ; les uns en enseignant et en prêchant, les autres en remplissant l'office de Marthe. Nos séminaristes, de leur côté, pleins de joie et de ferveur, offrent leur tribut d'hommages à la très-sainte Vierge pendant ce mois qui lui est consacré. Ils y apportent beaucoup de piété et le plus de pompe qu'il leur est possible. Nous nous apercevons qu'ils sont comme régénérés : c'est une nouvelle vie que leur communique sans doute l'Immaculée Mère de Dieu.

Je vous prie de donner connaissance de ces

détails à notre très-honoré Père, et de me rappeler au souvenir de nos Confrères de la Maison mère.

Je suis, etc.

James MAC GILL,
i. p. d. l. m.



*Lettre de M. RYAN visiteur à M. Gabriel PERBOYRE,
Procureur de la Maison mère, à Paris.*

Sainte-Marie des Barrens, 24 juillet 1860.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour
jamais.*

Dans la dernière longue lettre que je vous ai écrite je ne faisais pas mention de nos deux maisons de la Nouvelle-Orléans : je pensais qu'une lettre que j'ai adressée à un respectable Confrère de notre Maison mère vous serait communiquée, et que vous pourriez y voir les nombreux détails que j'y donnais sur la fondation et le personnel de ces deux florissants établissements. Mais puisqu'il paraît que rien n'est arrivé, je viens quoiqu'un peu tard réparer cette lacune dans vos connaissances. Pour moi, je vous assure, que pour tout au monde je ne voudrais pas ignorer

l'existence de ces deux maisons, ni désavouer les dignes missionnaires qui travaillent avec tant de zèle et de succès dans ce champ fertile. Je voudrais encore moins priver la Congrégation de la connaissance du bien et de l'édification qu'opèrent ces dévoués Confrères dans l'extrémité sud de cette vaste province. Il faut donc que je vous prie, comme dans ma première lettre, de m'accompagner dans une de mes visites à la Louisiane. Ce sera, s'il vous plait, vers la fin de l'automne, et aux environs du 1^{er} novembre; car on n'ose guère se mettre en route pour le Sud que lorsque les premiers froids ont effacé tous les vestiges de la fièvre jaune. Cette maladie visite annuellement d'une manière plus ou moins universelle la Nouvelle-Orléans: et pendant le temps de son apparition il y a presque certitude de mort pour l'étranger qui, sans être acclimaté, vient respirer cette atmosphère infectée. Nous nous embarquerons à Saint-Louis: nous pourrions il est vrai attendre à Sainte-Marie le passage d'un vapeur en destination de la Nouvelle-Orléans. Mais outre l'ennui d'un retard toujours déplaisant, il y a encore l'incertitude de savoir quelle en sera la durée: car les grands vapeurs qui font le trajet de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans sont les

plus grands du Mississippi, et souvent ils 'ne veulent pas aborder à Sainte-Marie pour prendre les voyageurs. C'est pour cela que dans mes voyages vers le Sud je préfère remonter à Saint-Louis où je trouve des bateaux à mon choix et une agréable hospitalité, qui me permet d'attendre sans ennui le moment du départ. Le vapeur choisi, le passage payé, le bagage placé, nous sommes certains d'être à bord au moment voulu; et pendant que l'équipage se donne grand mouvement pour être prêt au départ, presse les passagers retardataires avec leurs bagages, ramène sur le pont les chaînes et les amarres qui retiennent le bateau fixé au rivage, et retire les dernières planches, nous aurons le temps de parcourir et d'examiner notre magnifique vapeur, un vrai palais flottant. La longueur de sa quille est de trois cents pieds et sa capacité de quinze cents tonneaux. Sur le pont inférieur se trouvent six chaudières immenses auprès desquelles brillent six fournaies entretenues par autant de chauffeurs aux visages noircis et brûlés. C'est là que se trouve engendré le puissant mobile de la vapeur qui appliqué à une double machine placée en arrière des chaudières, fait marcher nos deux roues colossales et donne un

air de vie à ce grand et monstrueux géant si fortement chargé et surtout si richement frété en vies humaines; on pourrait lui appliquer avec vérité ces paroles d'un poète : « Il marche sur les eaux comme un être qui a vie. » Les machines sont à haute pression, avec cylindres et pistons qui manœuvrent horizontalement, et deux fidèles machinistes sont là jour et nuit pour régler la force effrayante de ce puissant agent que le génie de l'homme a su mettre sous son contrôle; là il obéit à différents sons de cloche qui sur des tons convenus transmettent les ordres du pilote soit pour arrêter, soit pour aller en arrière, soit pour ralentir, selon que les circonstances le demandent. Entre les machines et les roues se trouve un espace obscur et nébuleux où sont groupés habituellement les passagers de dernière classe, avec les articles les plus légers du chargement. Dans mon dernier voyage, j'ai vu là entassés les uns sur les autres cinq cents êtres humains, la plupart travailleurs Irlandais qui allaient vers le Sud chercher de l'ouvrage pendant la saison d'hiver. Sur le parapet qui est construit devant les roues, se trouvent rangés les vaches, les chevaux, les mules et les porcs destinés au marché de la Nouvelle-Orléans. Maintenant que vous avez vu le

pont inférieur de notre bâtiment, il faut monter au second étage. Un magnifique et large escalier tournant vous conduit à ce qu'on appelle le *pont de la chaudière* ou les cabines. Nous nous trouvons dans un superbe salon qui tient toute la longueur du bâtiment, il est élégamment orné, des tapis de Bruxelles en couvrent le parquet, trois immenses lustres de bronze sont suspendus au plafond, et leur lumière est reflétée par une multitude de glaces. Les sculptures, les dorures de différentes formes entre-mêlées d'inscriptions rompent la monotonie de ce ciel long et étroit, et lorsque les froids arrivent, deux foyers de charbon bitumineux égayent par leur éclat et réchauffent agréablement toute la salle. Le premier coup-d'œil de ce pont des cabines de première classe est vraiment enchanteur. Vous avancez ensuite vers les cabines des dames qui se trouvent à l'autre extrémité, et à la vue de ce riche ameublement de fauteuils, de sofas, de miroirs, toujours complété par un excellent piano à l'usage des amateurs, vous oubliez complètement le sentiment d'ennui qui vous saisissait à la pensée d'un voyage au long cours. Aux deux côtés de cette longue salle se trouvent de petites chambres à deux compartiments. C'est dans l'une

d'elles que nous avons déjà déposé notre sac de voyage, et quand le dernier signal du départ est donné nous montons au troisième étage appelé le pont *du grand air*, pour avoir de là une plus belle vue de la ville au moment où nous quittons le port. Le bateau s'éloigne du bord lentement et avec précaution pour se dégager de la multitude des bâtiments rangés auprès du quai ; puis, il tourne sa proue dans le sens du courant du fleuve, et la ville s'éloigne rapidement à nos yeux. Nous saluons de loin la croix du collège Saint-Vincent, un des derniers objets qui sont encore en vue ; nous invoquons le secours du ciel sur notre voyage, et nous nous retrouvons tout prêts à parcourir à loisir notre pont *du grand air*. Il est formé par la toiture du pont des cabines, et lorsqu'il fait beau c'est le rendez-vous favori des voyageurs ; il leur offre un beau lieu de promenade et le spectacle agréable du pays qui passe sous leurs yeux. Il est traversé par deux énormes cheminées de douze ou quinze pieds de circonférence qui, à une hauteur de cinquante ou soixante pieds, lancent la fumée de nos fourneaux. Là se trouvent encore des cabines, mais de petite dimension, où le capitaine et les officiers du bord ont leurs appartements ; puis au-dessus de ces

cabines se trouve la loge du pilote tout entourée de vitrage. C'est dans cet observatoire que la vigilante sentinelle est perchée et tient en main la roue qui par de petites cordes communique au gouvernail et dirige tous les mouvements du navire dont le salut est confié à ses soins, à son expérience et à sa connaissance de la rivière. Il a en effet une grande responsabilité, car outre le chargement, toute cette foule de passagers de dernière classe, tous les officiers et l'équipage, et enfin les deux cent cinquante ou trois cents passagers de première sont, après la Providence, entre ses mains et entre celles du machiniste qui, matériellement, partage la responsabilité du pilote; d'un autre côté l'office de pilote n'est pas facile, car il exige une longue expérience et une attentive observation de la rivière. Il doit connaître tous les bas-fonds, tous les bancs de sable, tous les écueils qui ne sont pas rares surtout dans le haut Mississipi. Il faut encore qu'il sache conduire le bateau lorsque les eaux sont basses, à travers un canal étroit, tournant de banc en banc et changeant de route selon que le fleuve capricieux laisse un nouveau dépôt de sable ou, s'ouvrant un passage à travers un banc infranchissable jusque-là, emmène dans son impétueux

courant un ou deux arpents de ses rivages. C'est ainsi en effet que son lit change constamment ; et les îles se forment ou disparaissent, les bancs s'amoncellent d'un côté ou d'un autre au gré du fleuve indompté. Tantôt il fait de nouvelles conquêtes, tantôt il laisse à sec une grande portion de terre. Des villes bâties autrefois sur ses bords se trouvent aujourd'hui à plusieurs milles de distance, pendant que d'autres ont été impitoyablement englouties dans ses flots ; et le puissant père des eaux continuant à rouler librement ses ondes au mépris de tout contrôle humain s'ouvre, à son aise, un énorme et périlleux passage depuis les montagnes Rocheuses jusqu'au golfe du Mexique.

Mais, pendant que nous faisons ces réflexions, nous marchons et nous voici déjà à plusieurs milles au-dessous de Saint-Louis ; cependant en cette saison l'eau est très-basse et jusqu'à ce que nous rencontrions le confluent de l'Ohio, nous ne pouvons nous servir d'une grande force de vapeur. Le fréquent tintement des petites cloches qui, au-dessous de nos cabines, sert à télégraphier au machiniste les ordres du pilote, l'emploi fréquent de la sonde à l'avant du bateau, les soubresauts accidentels qu'éprouve le

navire quand sa quille vient à frotter le fond, enfin le rapide mouvement de recul imprimé à la machine, viennent de temps en temps troubler le premier repos de la nuit. Cependant notre marche est encore assez bien conduite pour nous laisser prendre un sommeil confortant, et quand le jour apparaît nous nous trouvons en face du cap Girardeau à cent cinquante milles au-dessous de Saint-Louis ; distance que nous avons parcourue depuis la veille à cinq heures du soir. Ici, nous nous arrêtons pour prendre un chargement de quelques centaines de barils de fleur de farine et de chaux : car il y a ici quatre grands moulins et une couple de fours monstrueux et, par conséquent, une grande exportation de farine et de chaux. La ville elle-même qui ne compte pas plus de cinq mille habitants a reçu le nom pompeux de *Cité de marbre*, à cause des immenses carrières de belles pierres calcaires qui abondent dans les environs. Nous avons eu à peine le temps de saluer nos chers Confrères du collège Saint-Vincent, devenu aujourd'hui grand séminaire provincial. Cet établissement, vu de la rivière, présente un très-bel aspect, il est situé sur une éminence terminée en terrasse. Ce grand bâtiment domine le fleuve, une belle tour pla-

cée sur l'extrémité sud unit le corps principal avec une aile nouvelle, qui a quarante pieds de large sur quatre-vingts de profondeur. Du haut de notre pont nous envoyons un salut à nos Confrères, qui par leurs signes nous le rendent gracieusement, et nous revenons admirer la beauté de la position du séminaire et la sagesse des desseins de la Providence qui, lentement, mais sûrement, parvient à accomplir ses vues.

Quarante milles au-dessous du cap Girardeau l'Ohio se déverse dans le Mississipi, et à partir de ce point, celui-ci ne manque jamais d'eau pour porter les navires, même les plus grands. A partir de là aussi, jusqu'à ce que nous approchions de la Nouvelle-Orléans, le paysage est monotone et sans intérêt. Avant ce confluent, la perspective était variée et agréable, surtout du côté du Missouri. Là se trouvent en effet de hauts caps à pic, des bords escarpés, d'énormes rochers perpendiculaires, qui portent encore à une hauteur prodigieuse les traces de l'action puissante des eaux, monument d'une période bien reculée où toute la vallée du Mississipi a dû être submergée dans une immense étendue, depuis les lacs jusqu'au golfe du Mexique. Le Caire est situé au confluent de l'Ohio et du Mississipi, à deux

cents milles au-dessous de Saint-Louis, c'est le point d'arrêt du grand chemin de fer central de l'Illinois, c'est aussi un port de carénage pour tous les bâtiments qui naviguent sur les deux fleuves. Sa position géographique semblait le destiner à devenir une place de grande importance au point de vue commercial. Des efforts considérables et de grandes avances d'argent ont été réalisés à différentes époques dans le but d'obtenir ce résultat qu'on se promettait; mais tout a été inutile, et cet endroit ne sera jamais autre chose qu'un chantier de réparation pour les navires. L'abaissement du terrain et son assujettissement aux inondations sont d'insurmontables obstacles à l'agrandissement de cette ville.

En quittant le Caire nous avons encore le Missouri à notre droite; à notre gauche est le Kentucky. Les principaux produits et articles d'exportation des États qui bordent le Mississipi à cette latitude, sont le blé, le maïs, le tabac et le chanvre. Il n'y a qu'une petite portion du Kentucky qui soit arrosée par le Mississipi, aussi nous trouvons bientôt à notre gauche l'État de Tennessee. Vers son extrémité sud s'élève la ville de Memphis placée sur le sommet d'un rocher. C'est une ville déjà considérable, et elle croît rapide-

ment en population et en importance commerciale. Un service de vapeurs fait le trajet de Saint-Louis trois fois la semaine, et celui de la Nouvelle-Orléans tous les jours, sans compter plusieurs chemins de fer qui venant soit du Nord, soit du Sud, apportent devant ses murs les richesses de l'intérieur. Elle se trouve dans le diocèse de Nashville et contient une nombreuse population catholique. Deux églises répondent aux besoins respectifs de deux paroisses, l'une anglaise et l'autre allemande. Les hautes montagnes de balles de coton que nous voyons sur le quai nous montrent que nous sommes arrivés dans la région qui donne ce produit. C'est la richesse de cet État, aussi bien que de celui du Mississippi, qui le suit sur la gauche et de ceux d'Arkansas et du Missouri, à notre droite, en y joignant encore la partie nord de la Louisiane. Vicksburg et Natchez sont les deux villes florissantes de l'État du Mississippi, la dernière est un siège épiscopal. Napoléon est une petite ville de l'Arkansas ; elle tire son nom sans doute de votre grand Napoléon, elle est située à moitié chemin de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans ; c'est là que la rivière Arkansas vient déverser ses eaux dans le Mississippi. L'Arkansas est peu considérable,

même à son embouchure, il traverse une région riche en coton, et n'est navigable pour les petits vapeurs que jusqu'à la Petite-Roche, capitale de cet État, et siège épiscopal. A près de deux cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, la Rivière-Rouge vient apporter son tribut au Mississippi et emmène au marché de la Nouvelle-Orléans les produits considérables de ses grandes plaines de sucre et de coton. C'est en effet vers ce point que commencent les plantations de sucre, et l'œil du voyageur est attiré par les verdoyantes ondulations des champs de cannes à sucre. Là, à partir du 1^{er} novembre jusqu'en février, les fabriques de sucre sont en activité jour et nuit ; et pendant cette saison qu'on appelle *la Rou-laison*, des fournaies ardentes sont soigneusement entretenues sous les chaudières.

A cinquante milles au-dessous du confluent de la Rivière-Rouge, nous rencontrons la ville de Bâton-Rouge, capitale de l'État de la Louisiane ; elle est élégamment placée sur une élévation ; et, vue du fleuve, elle présente un aspect très-agréable. Une grande église catholique, un capitole, et un magnifique établissement pour les sourds-muets, sont les principaux édifices de cette ville. Depuis cet endroit jusqu'à la Nouvelle-

Orléans , les rivages offrent une vue délicieuse et variée. Les terres sont soigneusement cultivées et divisées en plantations plus ou moins étendues de cannes à sucre, çà et là divisées par une portion de terrain consacrée au blé de Turquie, par des prairies pour les troupeaux, par de grands champs de légumes nécessaires à la consommation domestique et enfin par de larges rizières; tout cela donne une agréable variété à cette nature qui serait du reste monotone, à cause des bords plats et enfoncés du fleuve. Dans le temps même de ses basses eaux son niveau est encore élevé de plusieurs pieds au-dessus des terres qui l'environnent, et ce n'est que par de hautes et puissantes digues que l'on parvient à contenir ce colossal père des eaux, gonflé du tribut de tant de rivières, et que l'on peut l'encaisser dans son lit pour préserver de l'inondation la contrée tout entière. Au commencement de l'été, quand le fleuve est grossi par les pluies du printemps et la fonte des neiges de l'hiver, les pays voisins de ses bords sont souvent submergés et éprouvent des pertes effrayantes. Le Sud surtout est exposé à ces terribles accidents, et si jamais les digues artificielles viennent à céder à la pression et à l'action dévastatrice de ce rapide courant contrarié,

une ruineuse inondation en est l'inévitable conséquence. J'ai souvent vu en voyageant sur ce fleuve des endroits où la digue était élevée à douze ou quinze pieds au-dessus du sol, et chaque vague produite par notre vapeur en se brisant contre la chaussée allait en passant par-dessus se déverser dans les champs voisins, à la grande terreur de leurs habitants.

Il y a près de trois ans, une brèche ou, comme on l'appelle, une crevasse, s'ouvrit dans la digue au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Toute la science et l'industrie humaines furent impuissantes : malgré les efforts de l'art moderne et de tout ce que le pays renfermait d'hommes et de richesses, la crevasse ne put être fermée, les eaux se précipitèrent par cette ouverture avec une impétuosité irrésistible, et les flots envahissants bravèrent tous les obstacles jusqu'à ce que les eaux furent revenues d'elles-mêmes à leur niveau ordinaire. D'immenses plantations furent détruites pour plusieurs années à cause des dépôts de sable qui s'y étaient formés ; les maisons, les fermes, les moulins, les troupeaux, tout fut entraîné par le fleuve. Ce grand pays semble avoir été exploité cent ans trop tôt. Car son sol étant un terrain d'alluvion, l'action bienfaisante du fleuve ne s'y est

pas encore assez exercée pour être renfermée dans des limites artificielles. Les dépôts riches et abondants que le Mississippi entraîne et décharge sur ses bords n'auraient pas manqué de rendre bientôt inutiles toutes les digues et de donner par eux-mêmes un gage de sécurité à toute la contrée.

Nous laissons Bâton-Rouge à notre gauche, et en quelques heures nous trouvons Donaldsonville sur notre droite, à 80 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans. C'est encore un petit village, mais il est bien situé. Nous y avons une maison de trois Confrères, qui sert à desservir la paroisse et à subvenir aux besoins spirituels d'une nombreuse population d'esclaves dans plusieurs plantations voisines. Les membres qui composent cette maison ont des occupations variées que j'ai mentionnées dans ma dernière lettre. Nous nous contenterons donc de passer rapidement, après avoir envoyé à M. Andrieux un petit billet pour lui annoncer que nous sommes en route pour la métropole du Sud et que nous serions heureux de l'y rencontrer. La beauté de la campagne s'accroît à mesure que nous approchons de la ville. De toutes parts, s'élèvent de magnifiques villas, et les demeures seigneuriales des riches planteurs. Elles sont entourées d'arbres

toujours verts, tels que les magnolias, d'orangers dont les branches fléchissent sous leurs fruits dorés, de figuiers, de parterres artistement disposés, et émaillés des fleurs les plus belles et les plus variées, d'arbrisseaux odoriférants, de plantes rares, exotiques ou indigènes. Devant la maison serpentent des allées sablées qui conduisent le voyageur, enchanté de tant de merveilles, vers la grande salle de réception où il est toujours sûr de trouver un affable et gracieux accueil, et une hospitalité devenue proverbiale, au sein de la famille polie et accomplie du propriétaire. A quelque distance du corps de logis se trouve un autre bâtiment aux dimensions plus humbles, à la miue moins prétentieuse, mais large, commode et solide. Autour de lui vous verrez à votre grand étonnement tout un petit village de chaumières propres et coquettes, construites sur un même modèle. Là habitent le surveillant et les esclaves. Ces derniers, dans quelques plantations, sont très-nombreux et en général bien soignés. On pourvoit abondamment à leurs besoins physiques ; du reste, sans recourir aux considérations suggérées par l'humanité et la religion, l'intérêt seul du propriétaire exige qu'il prenne tous les soins possibles de la portion de ses biens

qu'il regarde avec raison comme la plus précieuse. Je ne me fais pas ici le panégyriste de l'esclavage ; assez de maux révoltants au point de vue moral sont attachés à cette extrémité du malheur, surtout quand les maîtres n'ont aucun principe religieux, et sont étrangers à l'influence civilisatrice des vues surnaturelles de la vraie foi ; cependant j'ai vu bon nombre d'esclaves heureux, bien soignés et bien instruits dans la religion ; j'ai connu plusieurs maîtres, excellents chrétiens, qui ne rougissaient pas d'aller côte à côte avec leur esclave s'agenouiller à la sainte table et recevoir le pain de vie. Il m'est arrivé de célébrer la sainte messe dans une jolie petite chapelle, érigée et entretenue par le riche planteur, uniquement pour l'usage de ses esclaves ; et quand la chapelle était remplie par les noirs enfants de l'Afrique, on voyait s'avancer la tête blanche et vénérable du patriarcal planteur ; humble et recueilli, il venait servir dévotement la sainte messe, pendant que ses filles, aussi pieuses que lui, prenaient place pour y assister dans les rangs de leurs noirs serviteurs. Une chapelle au petit clocher surmonté d'une croix, et une grande raffinerie de sucre aux colossales cheminées constituent souvent les dépendances d'un

grand nombre des plantations les plus étendues et les mieux organisées que nous apercevions sur les rivages ; la grande église paroissiale avec les beaux établissements d'éducation qui l'avoisinent, viennent encore ajouter à l'agrément de la scène qui se déroule sous nos yeux. A une vingtaine de milles au-dessous de Donaldsonville, le vaste et magnifique couvent de Saint-Michel des Dames du Sacré-Cœur, s'élève dans de grandes proportions sur la rive gauche du fleuve. Il y a quelques années, j'ai visité cette maison avec un grand intérêt et un véritable plaisir. C'est un établissement qui rend des services inappréciables en donnant une éducation complète à deux ou trois cents jeunes personnes de la ville et de toute la contrée. Un an après la visite que j'y ai faite, l'aumônier qui était un respectable ecclésiastique français, ainsi que la supérieure et douze de ses Sœurs furent enlevés par la fièvre jaune, et quelques jours suffirent à ce terrible fléau du Sud pour dévorer toutes ces victimes.

La majorité des habitants de ce pays sont des créoles français. La langue française y est à peu près universellement en usage, et le prêtre ne peut se rendre utile qu'autant qu'il la connaît ; c'est par son moyen qu'il pourra rendre beaucoup de

services et travailler à un ministère abondant en fruits de salut. Vous voyez donc que nos chers Confrères de France pourraient en venant ici se mettre immédiatement à l'œuvre, au milieu d'une population dont les usages diffèrent peu des leurs et dont la langue est celle de leur patrie.

Il me semble que j'abuse de votre temps et de votre patience par cette longue et ennuyeuse description de mon voyage. Je me sens moi-même fatigué de la route, car il y a huit jours que nous sommes sur le fleuve ; c'est le temps que l'on met ordinairement pour venir de Saint-Louis, bien que quelquefois le trajet se fasse en cinq jours. Nous voilà donc enfin en vue du grand marché du Sud ; nous allons, avec votre permission, nous diriger vers l'église Saint-Joseph et nous reposer au milieu de nos chers Confrères qui nous attendent pour nous faire le plus cordial et le plus fraternel accueil.

La Nouvelle-Orléans est, comme je l'ai déjà dit, la ville le plus avantageusement située sous le point de vue du commerce. Elle est à cent milles au-dessus de l'embouchure du Mississipi, lequel après une course de 2,800 milles, ou si nous comptons à partir des sources du Missouri de 4,100 milles, va décharger ses eaux dans le

golfe du Mexique. Ce grand entrepôt du Sud est bâti sur la rive gauche du fleuve et le long d'une grande courbe qu'il décrit à cet endroit, ce qui a valu à la ville le nom de *Cité croissante*. En importance commerciale elle est la seconde ville des États-Unis, elle ne le cède qu'à New-York. Ses quais sont constamment assiégés par les nombreux vaisseaux de toutes les nations, par les bateaux à vapeur, grands et petits, qui remontent jusqu'aux derniers endroits navigables des nombreux tributaires du père des eaux. Sur la jetée vous voyez d'énormes chargements de coton, de sucre, de mélasse, de farine, de tabac, de porc et de plomb, qui sont les principaux articles de l'exportation de cet endroit vers les différents points de l'Union et des climats étrangers. La population qui est de 140,000 habitants diminue considérablement pendant l'été pour la raison que j'ai déjà mentionnée, et pendant les mois de juin, juillet et août, on peut dire que le commerce s'y arrête.

La Nouvelle-Orléans est un siège archiépiscopal, aujourd'hui vacant par la mort récente et bien regrettable de Mgr Blanc. Ce prélat avait succédé à un de nos Confrères, Mgr de Necker. Il a gouverné avec prudence et habileté pendant près

de vingt-cinq années ce vaste diocèse. Il était natif de Lyon, et il a conservé toute sa vie une fidèle et persévérante affection pour les deux familles de saint Vincent. Pour ce qui me concerne, je suis heureux de trouver ici l'occasion de donner un témoignage de ma reconnaissance pour les marques si multipliées de tendre et paternelle bienveillance dont nous a comblés en toutes les occasions ce prélat dont nous pleurons la perte ; je dois payer à sa mémoire ce tribut bien mérité d'un souvenir affectueux et sincère. C'est à lui que nous devons notre établissement à Saint-Joseph. Il est vrai, le grand séminaire a été bâti à nos propres frais, et surtout grâce à l'infatigable énergie de notre cher et regretté Confrère, M. Delcros ; cependant le vénérable prélat trouva l'occasion de montrer hautement sa préférence déclarée pour notre congrégation, quand il nous confia la direction de son séminaire, aux conditions que fit M. Masnou, alors Vice-Visiteur, et cela malgré l'opposition de la majorité des évêques de la province, malgré les sollicitations de plusieurs autres excellentes et savantes communautés qui offraient leurs services aux évêques. Ce bon archevêque reconnut et avoua franchement ce que déjà l'expérience nous

avait appris, que le bon ordre et la stabilité de l'établissement demandaient que nous en eussions la propriété, et que nous y fussions chez nous. Le séminaire est situé à Jefferson-City, faubourg de la Nouvelle-Orléans, appelé autrefois Bouligny, qui possède son organisation municipale à part avec ses élections d'officiers civils et ses actes municipaux. La position du séminaire est bien choisie et favorable à la santé ; il est éloigné des rues étroites, sales et mal balayées de ce quartier populeux ; son accès n'est cependant pas trop difficile, car du centre de la ville, on peut y arriver en une demi-heure, soit par le chemin de fer dont les départs sont à toutes les heures, soit par les omnibus qui partent à toutes les cinq minutes et vous déposent presque à la porte de la maison. L'édifice est commode, solide et aéré, il peut loger une vingtaine de séminaristes avec leurs professeurs. Il n'est pas probable que leur nombre dépasse de longtemps ce chiffre, car les vocations sont clair-semées parmi les créoles, et les séminaristes étrangers viennent rarement chercher un asile dans l'extrême Sud, excepté cependant les jeunes et dévoués ecclésiastiques de la France, qui, poussés par un zèle louable et plein d'abnégation, vien-

ment ici se dévouer au salut de leurs compatriotes ; l'ouvrage ne leur manque pas, mais leur dévouement est bien récompensé. Oh ! quel vaste champ offre la Louisiane à une bande de missionnaires français, animés de l'esprit de désintéressement et soutenus par un zèle infatigable, semblable à celui de saint Vincent de Paul. Combien de fois notre bon M. Delcros n'a-t-il pas soupiré après l'heureux moment où il pourrait, avec deux de ses Confrères français, parcourir les différentes paroisses de cet État, pour y aller chercher et ramener tant de pauvres brebis depuis longtemps et presque sans espoir, écartées du bercail de l'Église de Dieu ? Il espérait pouvoir un jour, dans une entrevue personnelle avec notre T. H. Père, lui exposer clairement et confidentiellement le tableau des besoins de cette contrée, et l'immense bien qu'il y aurait à faire, et obtenir peut-être deux ou trois Confrères pour les missions de la Louisiane. Mais hélas ! combien sont inscrutables les voies de la Providence ! Le ciel s'est contenté de ses pieux et louables désirs ; une mort cruelle et prématurée l'a enlevé au moment où il pouvait se livrer avantageusement à cette fonction première de la Compagnie. J'allais presque dire qu'il était impos-

sible de le remplacer, mais non, le bon Dieu a usé de miséricorde envers nous, et il a soutenu son œuvre. Cependant nos chers Confrères du Sud, et spécialement M. Andrieux, ont le regard fixé en avant et espèrent, presque contre toute espérance, de voir commencer un jour des missions en règle.

Revenons au séminaire. Le petit nombre des élèves pourrait à peine fournir une occupation suffisante aux professeurs, s'il n'y avait à côté le travail du saint ministère. Deux églises sont attachées au séminaire et desservies par lui. Ces deux paroisses équivalent à trois, car dans une église, il y a messe et sermon pour les personnes de différentes langues ; de sorte qu'en réalité, nos Confrères du séminaire desservent la paroisse des Allemands, qui ont leur petite église, la paroisse anglaise qui va entendre la messe et le sermon chaque dimanche à 8 heures du matin dans l'autre église, et enfin la paroisse française, qui forme la majorité et a son sermon pendant la grand'messe. Il y a dans cette maison M. Verrina qui a le titre de Vice-Supérieur. Il était le bras droit de M. Delcros, surtout quelque temps avant la mort de ce dernier, et c'est sur lui que retomba le soin de la famille et des affaires de la

maison, au moment où M. Delcros nous fut enlevé d'une manière si inattendue. Le séminaire fut ouvert à la fin de 1858, et l'on y plaça comme Supérieur l'excellent M. Buysh. Mais dès les premiers jours de janvier 1859, lui aussi fut appelé par le grand Maître de la famille pour aller recevoir sa récompense. M. Verrina se vit donc de nouveau chargé de la responsabilité de l'entretien et de la direction du séminaire naissant, et depuis, il a rempli avec courage et succès ses fonctions de Vice-Supérieur. Fidèle observateur de la règle, il préside avec douceur et fermeté à cette petite famille dont, par une disposition particulière de la Providence, il se trouve chargé pour la seconde fois. Son travail est partagé et son fardeau allégé par le concours efficace de Confrères exemplaires et zélés. L'un d'eux est M. Lavezzeri, dont les services sont inestimables dans les fonctions de préfet des études et de professeur de théologie, pendant que son exemple exerce une heureuse influence sur ses Confrères et sur les séminaristes. Mon propre frère, William Ryan, que vous avez dû voir à la Maison mère, lorsqu'il y était étudiant, se trouve aussi au séminaire depuis son ouverture. Quoique principalement chargé de la paroisse anglaise,

où il réussit parfaitement d'après le témoignage de M. Verrina, il s'occupe encore utilement dans l'enseignement des basses classes au séminaire. M. Thomas, jeune Confrère génois, prêtre seulement depuis trois ans, prend aussi sa part dans l'enseignement, et a la charge de la petite église allemande bâtie, il y a quelques années, par M. Kræmer. Il se trouve dans un grand embarras pour satisfaire ses bons Allemands, car pendant la semaine il est obligé de se consacrer à l'hôpital, et ne peut se rendre que le dimanche au milieu de son petit troupeau, qui ne cache point le déplaisir qu'il en éprouve. Mais que faire ? le manque de missionnaires sachant l'allemand occasionne cet inconvénient, et il faut espérer que si Dieu nous en envoie quelque autre, il pourra se donner entièrement au soin de leurs âmes. Ces quatre prêtres avec trois bons Frères Coadjuteurs constituent le personnel du séminaire, et quand le nombre des séminaristes ne requerrait pas ce nombre de professeurs, il faudrait toujours un pareil nombre de prêtres pour suffire aux obligations du ministère. Les Filles de la Charité ont aussi une école de filles pour la paroisse. M. Verrina est venu à bout d'établir une école de garçons, dirigée par les Frères de la

Doctrine chrétienne, dans laquelle on enseigne le français, l'anglais et l'allemand. Ainsi, on a pourvu à tous les besoins du peuple et des enfants ; il n'y a plus qu'une chose à désirer et qui ne pourra venir qu'avec le temps, c'est une belle et grande église pour remplacer celle de bois qui existe et qui devient trop petite pour une population toujours croissante.

Notre seconde maison est celle de Saint-Joseph, qui se trouve dans le quartier le plus habité de la ville, et juste en face du grand hôpital. Nous avons là une belle et vaste église fréquentée par une population simple, généreuse et dévouée. Procurer les secours spirituels à cette paroisse, assurer les consolations de la religion aux pauvres mourants, victimes du besoin et de la misère dans ce grand hôpital, et en même temps aider les Filles de la Charité dans l'œuvre de dévouement et de miséricorde confiée à leurs soins, et les diriger elles-mêmes dans le sentier de la vertu et de la perfection, tels étaient les projets chers au cœur de l'archevêque pieux et zélé qui vient de mourir. Il ne voulut consentir à la résignation que nous fîmes des cures de l'Assomption et de Paincourtville, qu'à la condition que nous accepterions

l'église de Saint-Joseph avec le soin de l'hôpital. Les Supérieurs hésitèrent longtemps à accepter cette condition ; la charge de l'hôpital surtout était redoutée, quelques-uns voyaient là, par avance, le sacrifice de plusieurs vies chères à cette pauvre province. Mais d'un autre côté, c'était un vaste champ ouvert au zèle du missionnaire, et nous devons ajouter que jusque-là il avait été malheureusement trop négligé. Nos bonnes Sœurs soupiraient en silence après le moment de recueillir la moisson préparée par leurs soins et réclamaient des moissonneurs. Elles souffraient cruellement de voir leurs malades mourir sans avoir auprès d'eux un prêtre pour recueillir les derniers gémissements du repentir, et leur administrer les consolations de la religion. Elles priaient ardemment Notre-Seigneur de remédier lui-même, aux maux qu'elles ne pouvaient que déplorer. Et quand est-ce qu'ont été vaines les ferventes prières d'une âme humble, pieuse et confiante ? Après la dernière assemblée provinciale, tenue par suite de la permission de notre très-honoré Père, M. Masnou, Visiteur de la province, céda aux instances réitérées du Prélat et promit d'envoyer le plus tôt possible, le personnel nécessaire au nouvel établissement. Nous

pûmes réaliser cette promesse vers la fin de 1858, et après une petite mission de quinze jours, bien suivie et comblée des bénédictions du Ciel, nous laissâmes là, pour Supérieur, M. Hayden, jeune Confrère élevé autrefois aux Barrens, avec trois autres missionnaires pour l'aider dans son nouveau travail. Nos Sœurs se réjouirent à la vue de la multiplication du nombre de nos Confrères dans le Sud; celles de l'hôpital surtout s'empressèrent d'apporter leur concours à l'installation des nouveaux venus, pour leur faciliter tous les moyens matériels de se mettre à l'œuvre, dans ce nouveau champ qu'ils venaient cultiver. Le bon M. Hayden et ses compagnons ont parfaitement réussi. Ils ont agrandi l'église, puis acheté une propriété et bâti une magnifique école où les nombreux enfants de la paroisse viennent chercher une bonne et religieuse éducation. Avec M. Hayden, se trouve M. Aquarone, Italien très-pieux et exemplaire, puis M. Gagnepain, Français d'origine, mais élevé aux Barrens, dont la constante énergie, le zèle et l'affabilité des manières sont grandement appréciées par le peuple et par ses Confrères, enfin M. Thomas qui appartient au séminaire, contribue aussi pour sa part au service de l'hôpital. Nous espérons avec

l'aide de Dieu, envoyer dans cette maison M. Michel O'Reilly qui, avant son entrée dans la Congrégation, est déjà demeuré à la Nouvelle-Orléans et s'occupait de l'hôpital, et ainsi avec le secours de deux Frères coadjuteurs, ces trois prêtres formeront une petite maison bien organisée et très-utile; ajoutez à cela que le bon Dieu a bien voulu pendant les deux étés passés, préserver nos Confrères de l'épidémie si redoutée.

Les Filles de la Charité ont plusieurs maisons dans la ville : outre l'hôpital, qui contient vingt-cinq Sœurs avec un nombre de malades s'élevant quelquefois à huit cents, elles desservent encore l'Hôtel-Dieu, sorte d'infirmierie privée qui leur appartient; cette maison nouvellement bâtie, est bien disposée et sagement entretenue par douze Sœurs. Il y a encore l'asile des enfants trouvés, la maison des orphelines, et l'ouvroir où les plus âgées des orphelines se forment aux travaux de l'aiguille et à tous les états qui peuvent leur assurer une existence convenable, sans qu'elles soient exposées à tomber à l'abandon au milieu d'un monde égoïste et sans pitié. Tous ces établissements de nos Sœurs sont en prospérité, et se tiennent sur un pied proportionné à la

richesse et à la proverbiale générosité des catholiques de la Nouvelle-Orléans.

Les Ursulines, les Carmélites, les Sœurs du Bon-Pasteur, les Sœurs de la Croix ont aussi des maisons dans cette ville et l'on n'y trouve pas moins de vingt églises ou chapelles. La religion catholique est la religion de la plus grande partie de la population, et son exercice public est non-seulement toléré comme dans les autres ports de l'Amérique, mais encore positivement honoré et protégé, quoique beaucoup de ses enfants, hélas ! n'aient pas le courage de la pratiquer et de conformer leur vie à ses enseignements.

Un trait récent va vous prouver combien est catholique le sentiment public de cette population. Plusieurs évêques s'étaient réunis ici pour la consécration du nouvel évêque de Mobile, Mgr Quinlan, successeur du vénérable Mgr Portier. Deux archevêques et six évêques et un grand nombre d'ecclésiastiques devaient assister à cette cérémonie. Aussitôt que l'on apprit cette nouvelle, les canonniers et les compagnies de volontaires résolurent d'honorer cette solennité en y assistant, en uniforme. Une longue file de canons bien luisants furent rangés autour de la cathédrale, et à l'heure fixée tous les militaires,

musique en tête, se rendirent à la demeure de l'archevêque pour conduire le clergé à l'église. La procession ouverte par la croix et les flambeaux et formée d'un grand nombre de prêtres en surplis et des évêques en habits pontificaux, défila le long des rues entre deux haies de soldats, et ceux-ci, après avoir assisté à la messe solennelle, reconduisirent de la même manière la procession jusqu'au palais épiscopal.

Je termine cette longue lettre, en recommandant à vos prières notre Province et celui qui se dit dans les sentiments les plus dévoués,

votre très-humble et affectionné confrère,

E. RYAN.

i. p. d. l. m.



TABLE

MISSIONS DU LEVANT.

ABYSSINIE.

Lettre de Mgr de Jacobis à M. Sturchi, Assistant de la Congrégation.	4
Lettre du même au même	9
Lettre de Mgr Biancheri, coadjuteur du vicaire apostolique d'Abyssinie, à M. Sturchi, Assistant de la Congrégation.	44
Lettre de M. Delmonte à M. Guarini, procureur général de la Congrégation près le Saint-Siège, à Rome.	27

CONSTANTINOPLE.

Extrait d'une lettre de la Sœur Merlis à la Sœur N ^{me} , Fille de la Charité.	37
Lettre de la Sœur Lesueur à la Sœur Devos, Supérieure de la Compagnie des Filles de la Charité.	42
Lettre de la même aux membres du conseil de l'Œuvre des Écoles d'Orient.	53
Extrait d'une lettre de la Sœur Renault à M. Salvayre, procureur général.	397

Extrait d'une lettre de ma Sœur Lesueur au même.	405
Lettre de M. Boré, préfet apostolique, à M. Étienne, supérieur général.	408

SYRIE.

Lettre de M. Reygasse, prêtre de la Mission, à M. Salvayre, procureur général.	60
Lettre de la Sœur Bigot, Fille de la Charité, à la Sœur Montcellet, supérieure de la Compagnie des Filles de la Charité	277
Lettre de la Sœur Gélas à M. Étienne, supérieur général, à Paris.	280
Lettre de la Sœur N ^{ccc} , Fille de la Charité, à M. N ^{ccc} , prêtre de la Congrégation de la Mission.	286
Lettre de M. Leroy, préfet apostolique de Syrie, à M. Amaya, supérieur, à Beyrouth.	289
Lettre du même à M. Étienne, supérieur général.	294
Lettre de M. Najean à M. Poussou, assistant de la Congrégation, à Paris.	294
Lettre de M. Depeyre, supérieur du collège d'An- thoura, à M. Étienne, supérieur général.	304
Lettre de M. Dutertre à M. Poustomis, sous-direc- teur du séminaire interne, à Paris.	305
Extrait d'une lettre du Frère Michel Badin à ses parents.	342
Lettre du même à M. Étienne, supérieur général.	347
Lettre de la Sœur Gélas à la Sœur Montcellet, su- périeure générale, à Paris.	352
Lettre de M. Bel, supérieur de la Mission d'Alexan- drie, à M. Étienne, supérieur général.	358
Lettre du même à M. Poussou, assistant de la Congrégation, à Paris.	385

SALONIQUE.

Lettre de M. Turroques à la Sœur Narichkine, Fille de la Charité, à Paris.	70
Lettre du même à M. Salvayre, procureur général.	88

SMYRNE.

- Lettre de M. Boré, préfet apostolique, à
M. Étienne, supérieur général. 98

MISSIONS DE CHINE.**MONGOLIE**

- Lettre de M. Tagliabue à M. le supérieur du grand
séminaire de Soissons. 442

KIANG-SI.

- Lettre de M. Rouger à MM. les étudiants et sémi-
naristes de la Maison mère, à Paris. 453
Lettre du même à M. Chinchon, directeur du sé-
minaire interne, à Paris. 475
Extrait d'une lettre de M. Anot à MM. les direc-
teurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. 483

NING-PO.

- Lettre de la Sœur Pasquier à M. le directeur de la
Sainte-Enfance. 497
Lettre de la Sœur Jaurias au même. 213

TCHE-LY.

- Lettre de Mgr. Anouilh, vicaire apostolique du
Tché-ly (sud-ouest), à M. Étienne, supérieur
général. 21

Lettre du même à M. Chinchon	236
Lettre du même à M. le directeur de la Sainte- Enfance.	244
Lettre de M. Glau à M. Salvayre, procureur gé- néral.	254
Lettre du même à sa sœur, Fille de la Charité. . .	258

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

PÉROU.

Lettre de M. Jourdain à M. Vicart, supérieur du collège de Montdidier.	449
---	-----

MEXIQUE.

Lettre de M. Léarreta à M. Perboyre, procureur de la Maison mère.	486
Lettre du même au même	494

BRESIL.

Lettre de M. Simon à M. Dequersin, supérieur de Montargis.	544
Lettre du même à M. Étienne, supérieur général. .	524

ÉTATS-UNIS.

Lettre de M. Mac Gill, supérieur du séminaire Saint-Vincent (Cap Girardeau), à M. N ^o	533
Lettre de M. Ryan, visiteur à M. Gabriel Perboyre	539

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 24](#)

[Next](#) [Annales Volume 26](#)

[Return to Electronic Index Page](#)